3 1761 C. 152953 1
D

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class [illegible]

Book M7C5

Copy 2

SURPLUS - 2
LIBRARY OF CONGRESS
DUPLICATE

St. Tchilinghiroff

Le Pays de la Morava

Suivant des témoignages serbes

Etudes d'histoire
et d'ethnographie

Avec une carte hors texte

*

1917
Librairie Nouvelle de Lausanne
Grand-Chêne, 12

St. Tchilinghiroff

Chilingirov

1030
126 v

Le Pays de la Morava

Suivant des témoignages serbes

Etudes d'histoire
et d'ethnographie

Avec une carte hors texte

*

Berne
Imprimerie Pochon-Jent & Bühler
1917

LIBRARY
OCT 11 1977
UNIVERSITY OF TORONTO

D. of D.
OCT 29 1919

DR
381
M7C5

Je dédie ce livre

à la mémoire de mon frère
Anastas

Investigateur, plein d'espoir, des origines du peuple bulgare.

St. Tchilinghiroff.

Avant-propos

Les rapports entre la Bulgarie et la Serbie ont une histoire très intéressante, malheureusement peu connue du grand public et même des cercles qui s'occupent de politique et de sciences. Un des buts du présent ouvrage est de jeter un peu de lumière sur ces rapports. Le principal objet en était cependant de livrer au public, surtout dans la presse serbe du siècle dernier, des matériaux recueillis qui donnent l'expression la plus fidèle des aspirations sociales et politiques des milieux dirigeants du peuple serbe et où l'on reconnaît le caractère bulgare de tous les territoires situés le long de la Morava. Les matériaux que l'on propose ici ne constituent, bien entendu, qu'une minime partie de la grande abondance de documents de ce genre, disséminés dans les revues, les journaux, les ouvrages scientifiques et les livres d'école serbes qui restent encore à découvrir. Toutefois ceux que nous présentons, sont suffisants, à ce que nous croyons, pour déterminer, par les écrits des Serbes eux-mêmes, les limites ainsi que la nationalité bulgare de la population du pays de la Morava. Nous nous plaisons à espérer qu'avec le temps d'autres trouveront un plus grand nombre de témoignages semblables et qu'ils établiront mieux que nous ne l'avons fait ici, nos droits sur les terres bulgares que les Serbes acquirent en 1878 et qui jusque-là, durant tout leur passé historique, ont fait partie intégrante de la Bulgarie.

On donne également des aperçus succincts sur la vie, avant 1878, des principaux centres de ce territoire: Nisch, Pirot, Vranja et Lescovetz. Ces aperçus sont incomplets sous beaucoup de rapports. Cela est dû à la pénurie des renseignements: les Bulgares ont peu écrit là-dessus, comme ils ont peu écrit sur la vie de leurs autres villes, soit à cause du manque de journaux à cette époque-là, soit à cause du manque d'hommes capables de décrire la vie dans ces localités, au

moins dans ses manifestations les plus importantes. Les Serbes ont fait de même pour la raison que jusqu'en 1867 ils ne considéraient presque pas ces localités comme serbes. Et lorsque les Serbes commencèrent leur poussée de ce côté, la vie de ces villes se manifestait déjà dans des traits entièrement bulgares, aussi avaient-ils peu d'intérêt à la présenter sous son véritable aspect. C'est pourquoi tout ce que les Serbes ont écrit dans leurs journaux et leurs brochures a plutôt un caractère de polémique et de propagande. Ils tâchaient de prouver à eux-mêmes et de prouver aux Bulgares de la Morava et au monde, la carte de l'Etat de Douschan en main, que ce territoire était une province serbe.

C'est dans les années 1841 et 1842 que nous trouvons le plus de renseignements sur le passé récent de cette province; la population bulgare s'y était alors soulevée à la suite de la non-application du Hatti-Chérif de Gulhané. Tous ces renseignements ne parlent que de Bulgares et d'un important acte historique accompli par des Bulgares.

Plus tard, lorsque les Serbes devinrent les maîtres du pays de la Morava, ils ne se souciaient pas d'en fouiller le passé récent: ils se seraient lancé les pierres sur leurs propres têtes. Les Bulgares, de leur côté, préoccupés des problèmes que posait devant eux leur existence nouvelle, lassés de la lutte qu'ils avaient soutenue pour conserver ce pays à la Principauté, cessèrent d'en parler. Ainsi, tout ce qui, a été écrit du côté serbe, surtout au courant des dernières années sur ce sujet, est plutôt d'ordre géographique, ethnographique et économique, les faits et les manifestations de la vie propre à la région de Morava recevant une explication favorable aux Serbes. Malgré cela, on y rencontre tout de même, ça et là, des indices qui plaident contre leurs opinions. Ce sont précisément ces indices que nous voulons relever dans le livre présent.

En écrivant ces études et en recueillant les matériaux qui en font suite, l'auteur a cherché, autant que cela lui était possible, à ne puiser qu'aux sources serbes. Il a eu rarement recours aux sources étrangères, très nombreuses et excessivement abondantes. Il a agi de cette sorte, parce qu'il avait pour tâche de montrer au lecteur non point les conclusions des investigateurs étrangers au sujet de la nationalité du pays de la Morava, mais tout ce que les Serbes eux-

mêmes en pensaient avant d'en faire l'objet de leur convoitise. Si, malgré cela, les opinions des étrangers occupent une place assez considérable dans la partie réservée aux matériaux, il ne faut pas oublier qu'on a choisi de préférence celles des auteurs traduits en serbe. Pour celui qui connaît l'habitude des Serbes de falsifier les idées d'autrui quand elles ne sont pas conformes à leurs vues chauvines, pour celui qui sait comment ils remplacent, dans la traduction des textes étrangers, le mot de *Bulgare* par celui de *Slave* ou de *chrétien*, le nom de *Macédoine* par celui de *Vieille Serbie* etc., il sera clair que là où la traduction est fidèle à l'original, il faut certainement voir l'aveu involontaire d'une vérité systématiquement niée depuis près de soixante ans. Enfin, on y a ajouté, bien qu'ils aient été publiés antérieurement, des documents où la population du pays de la Morava détermine elle-même sa nationalité, soit indépendamment des visées serbes, soit en lutte contre ces visées.

La tâche proposée est-elle bien remplie? Ce sera aux autres de le dire. L'auteur serait satisfait si ce livre, écrit par amour pour la vérité, rapprochait tant soit peu le lecteur du beau pays de la Morava et de la population pour la rédemption de laquelle le peuple bulgare a sacrifié le sang de milliers de ses enfants.

Sofia, le 15 octobre 1916.

St. Tchilinghiroff.

Table des matières

		Page
I.	Tendances serbes vers le sud et vers l'est	9
II.	La propagande serbe	28
III.	Comment le pays de la Morava devint une province serbe	53
IV.	Nisch	77
V.	Pirot	94
VI.	Vrania	109
VII.	Leskovetz	133
	Matériaux historiques	141

I.

Tendances serbes vers le sud et vers l'est

Appelés avant nous à la vie indépendante, les Serbes ont eu plus de temps à travailler non seulement à leur particularisation nationale, mais encore à l'élargissement des frontières de leur Etat dans des pays dont l'élément ethnique présentait des facilités d'assimilation, en vertu d'une certaine parenté de langue ou de race, ou en vertu de leur condition politique; en regard de celle-ci la domination serbe apparaissait comme un mirage tentant. De telles facilités d'assimilation se trouvaient pour les Serbes à l'ouest en Bosnie-Herzégovine, au sud en Macédoine et à l'est en Bulgarie. Aux premiers temps, les Serbes dirigèrent leurs regards sur les provinces occidentales, la Bosnie et l'Herzégovine, parce que la population bosno-herzégovinienne ne différait en rien d'eux mêmes au point de vue ethnique et aussi parce que les luttes pour la liberté étaient également soutenues par les Serbes et par les Bosno-Herzégoviniens. Néanmoins, la conquête de la Bosnie et de l'Herzégovine resta longtemps à un état de rêve. Ces deux provinces, peuplées de Serbes, ne devinrent l'objet des visées serbes que plus tard, lorsque la Serbie se sentit maîtresse incontestable de son territoire dont la délivrance était due, pour une bonne part, au sang de milliers de Bulgares qui voyaient dans les luttes des Serbes contre la domination turque l'aurore de leur propre indépendance politique. Voilà pourquoi c'est dans un moment de la consolidation de l'indépendance de l'Etat serbe qu'il faut chercher l'origine des visées serbes vers l'est et vers le sud.

Peut-être sous l'influence de la science historique serbe et de l'activité déployée par les politiciens et les hommes d'Etat serbes on incline, en Europe, et même chez nous, à admettre que les efforts des Serbes pour s'affranchir de la domination turque et pour former un Etat indépendant, ont précédé de bien des années nos tentatives d'émancipation. Mais un examen attentif du passé suffit à nous convaincre que c'est là, sinon une légende, du moins une opinion arbitraire, qui ne tient pas ferme devant une étude objective des faits histo-

riques. Dès le jour même de leur asservissement et jusqu'à celui de leur délibération, les Bulgares ne cessèrent jamais de faire des tentatives pour se débarrasser du joug ottoman. Quelques-unes de ces tentatives prenaient de telles proportions qu'elles menaçaient sérieusement la domination turque sur la terre bulgare. Et si, malgré cela, les Bulgares n'obtenaient pas les résultats escomptés, ils le devaient à des causes extérieures et pour ainsi dire adventices plutôt qu'au manque de résistance des populations révoltées. Certes, le peuple bulgare, comparé au peuple serbe, est beaucoup plus pacifique et plus sédentaire. Il ne s'enflamme pas de si peu et n'a pas la vanité des gestes héroiques. Il lui faut du domaine et des conditions de vie paisible; il ne prend les armes que lorsque ces conditions sont sérieusement menacées ou lorsqu'il les a perdues. Les armes sont pour le Bulgare un moyen auquel il ne recourt qu'à la dernière extrêmité. Mais, une fois qu'il les a prises, il ne les dépose plus avant de s'être définitivement assuré qu'il est incapable de défendre ses droits jusqu'au bout ou avant d'avoir reconnu chez son oppresseur les indices d'une disposition à lui garantir la sûreté de son bien et de son honneur. De là, chez le Bulgare, le manque de toute admiration pour les révolutions qui ne trouvent même pas d'accents dans ses chants nationaux. A vrai dire, il chante bien les héros, les « haidouts », mais il les chante non pas pour célébrer leurs actes sanglants, mais plutôt pour mettre en relief les mobiles de leur lutte, la défense de la vie paisible du peuple. Et l'idée de vie paisible, de liberté individuelle étant plus rapprochée de l'idée d'un Etat indépendant, on peut avancer hardiment que celle-ci surgit chez nous, spontanément, beaucoup plus tôt que chez les autres peuples jadis subjugués par les Turcs.

Tout autre le caractère des soulèvements serbes et le tempérament national serbe. Le Serbe est avant tout une nature romantique. Il se laisse séduire plutôt par l'idée des exploits sans songer aux conséquences qui pourront en résulter. Ce qui le préoccupe, ce n'est pas autant d'obtenir quelque chose que de manifester sa volonté d'y parvenir. De là le culte de la personnalité que les Serbes ont porté à une hauteur inaccessible. Actes personnels, exploits personnels, succès ou échecs personnels, voilà le fond de leur vie. Ce trait de caractère a persisté chez eux jusqu'aux temps actuels. Aujourd'hui encore, comme au passé, ils concentrent tous les événements de leur existence historique sur une seule personne, que ce soit Sindjélitch, Kara-Georges ou Putnik, peu importe. Sans doute, un tel état d'âme

incline plus aux manifestations éclatantes que le tempérament réaliste du Bulgare. Au premier cas on est enthousiasmé, prompt à l'action, audacieux, à l'autre lent, calme et circonspect. Une comparaison permettra de nous mieux rendre compte de cette différence. Prenons deux soulèvements, le soulèvement serbe de Kara-Georges et le soulèvement bulgare de Nich. L'un est une explosion d'audace, une révolte provoquée par le conflit entre oppresseurs et opprimés, une lutte de champions audacieux contre les janissaires et les dahis; l'autre est un mouvement grave et réfléchi amené par des conflits de propriétés et de familles, l'acte d'une population aux instincts pacifiques mue par l'idée d'un régime gouvernemental.

Evidemment, ces deux formes différentes de la révolution comme moyen de lutte et des mobiles qui déterminent le recours aux armes conditionnent des résultats également différents. Il est plus facile, en effet, de venir à bout d'une personne que d'un régime. Aussi le gouvernement turc trouvait-il plus commode de céder à la première plutôt qu'au second. Car la première lui imposait de renoncer à quelques personnalités, tandis que le second lui commandait de se désister soi-même d'une organisation destinée à tenir dans l'obéissance les peuples soumis.[1] Ensuite l'attachement à un système est plus fort et plus durable que l'attachement à une personnalité. N'était-il par exemple pas égal à la Turquie, après tout, que la haute autorité à Belgrade fût entre les mains d'un Kara-Georges, soumis au sultan, ou d'un Békir pacha? La population turque du pays ne continuait-elle donc pas à se sentir souveraine, sous un gouverneur général serbe? Mais appliquer le Hatt-i-chérif de Gulhané, cause première de l'insurrection dans la région de la Morava, cela aurait signifié pour l'autorité turque de se mettre sur le même pied avec les conquérants et assujettis, en garantissant à ces derniers une indépendance civile économique et culturelle.

Outre au caractère même de leurs soulèvements, les Serbes doivent encore à d'autres circonstances importantes dont les Bulgares étaient privés, le fait d'avoir acquis avant ceux-ci leur indépendance et

---

[1] Stanojévitch même le reconnaît. Voici ses propres paroles: « Aucun des Serbes qui prirent part à cette révolte n'avait pensé fonder un Etat indépendant; mais bien plutôt les Serbes, reconnaissant la légitimité de l'Etat turc et du pouvoir souverain du sultan, s'étaient soulevés contre les janissaires et les dahis, parce qu'ils commettaient des injustices et étaient les ennemis du sultan, contre lequel ils s'étaient insurgés. (*Histoire du peuple serbe.* Deuxième édition, revue et corrigée. Belgrade, 1910, p. 266.)

d'avoir été autorisés à se constituer en principauté autonome. Ces circonstances furent déterminées par la situation géographique des territoires serbes aux confins du nord-ouest de l'empire ottoman, dans le voisinage immédiat de l'Autriche-Hongrie. Et l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que l'indépendance serbe commença quinze ans avant l'insurrection. En effet, elle était implicitement contenue dans les conditions que le gouvernement autrichien proposa après la paix de Svichtow (août 1791)[1] lorsque, rendant aux Turcs le territoire serbe, y compris Belgrade, occupé par les troupes autrichiennes, il imposa à la Porte, entre autre, une amnistie pour tous les Serbes sujets turcs, qui avaient pris part à la guerre contre la Turquie.[2]

C'est l'époque de la renaissance austro-hongroise, connue dans l'histoire littéraire sous le nom de joséphisme et soutenue avec beaucoup de zèle par l'empereur Joseph II, ardent disciple des idées rationalistes qu'il introduisit résolument dans l'Eglise et dans l'Etat. Une des conséquences immédiates de ce courant d'idées en Autriche-Hongrie fut l'impulsion donnée au progrès de la culture nationale parmi les Serbes de Hongrie,[3] impulsion dont les répercussions se firent bientôt sentir parmi les Serbes de ce côté du Danube.

Il faut y ajouter la grande influence de la dissolution commencée dans l'Empire ottoman, épuisé par des guerres fréquentes qui le mettaient hors d'état de tenir tête aux troubles intérieurs qui éclatèrent vers ce temps-là et aux convoitises de ses grands voisins l'Autriche et la Russie. Les troupes mêmes que la Porte envoyait réprimer les révoltes n'étaient pas des troupes régulières au sens

---

[1] Sur cette question Saint René Taillandier dit presque textuellement ceci: « L'apparition de la flotte russe dans les eaux de la mer Egée en 1770 a suscité l'insurrection des Grecs et l'union de l'Autriche à la Russie contre la Turquie, en 1788, celle des Serbes. » *La Serbie au XIXe siècle* (*Kara-Georges et Milosch*), écrit par *Saint René Taillandier*, traduit en serbe par Nicolas S. Iovanovitch. Belgrade, 1887, p. 62. — Vouk Karadjitch: « Quand les Autrichiens conclurent, en 1791, la dernière paix avec les Turcs, à Svichtow, il fut convenu que les Turcs ne demanderaient pas compte aux Serbes pour ce qui s'était passé pendant la durée de la guerre; et pour que cet accord pût se maintenir, on s'entendit que les janissaires qui s'étaient, avant la guerre, rendus coupables de violences en Serbie, et avaient provoqué des troubles populaires, ne retourneraient pas à Belgrade. » — *La première année de la guerre des Serbes contre les dahis. Recueil des écrits historiques et ethnographiques de Vouk Stef. Karadjitch*, livre premier, 1898, p. 3.—, Voir de même *V. Karitch: La Serbie et l'alliance balkanique*, trad. Z. Vichine p. 98.

[2] *Histoire du peuple serbe*, Belgrade, 1873, p. 139.

[3] *Jovan Skerlitch: Histoire moderne des lettres serbes*, p. 67—68.

propre du mot. Elles manquaient non seulement d'organisation et de discipline, mais aussi d'unité de cohésion. Dans la plupart des cas, ces troupes n'étaient qu'un ramassis de hordes armées, auxquelles se joignaient des musulmans indigènes et des Albanais. La Turquie se trouvait même réduite quelquefois à implorer le secours des Serbes, pour se défendre contre les pachas et les janissaires réfractaires à l'autorité du sultan, dont les révoltes étaient devenues pour elle un mal chronique. Ces révoltes furent particulièrement fréquentes sous le règne de Sélim III qui, conseillé par Napoléon, essaya de réorganiser son armée à l'européenne, et de supprimer les janissaires, entreprise qu'il paya par la perte de son trône d'abord et ensuite de sa vie. En outre, la Turquie était financièrement complètement épuisée. La Porte était, à cette époque (1809) (note de l'auteur), à bout de ses ressources. C'est pourquoi elle ne pouvait pas entretenir une armée suffisamment forte; et celle qu'elle possédait, elle ne pouvait ni l'approvisionner, ni la nourrir convenablement.[1] C'est ainsi que les Serbes prêtèrent main forte à Moustapha pacha, qui envoya des troupes serbes sous les ordres de son fils, Dervisch bey, contre Pasvan Oglou.[2]

Les insurrections serbes trouvèrent un concours précieux dans les rapports d'hostilité sourde entre la Russie et la Turquie, bien que ces deux Etats eussent conclu une alliance entre eux. Dès le premier soulèvement, la Serbie s'étant adressée à la Russie, celle-ci lui promet un appui diplomatique et une aide pécuniaire. La guerre serbo-turque du printemps 1809 fut une conséquence des rapports turco-russes de cette époque. »[3] Les attentions et l'assistance prodiguées par l'Empire du Nord à la Serbie augmentèrent sensiblement, lorsque la France eut acquis plus d'influence auprès de la Russie. Ainsi, le généralissime des armées russes, général Michelson, envoie aux Serbes de la poudre, des cartouches pour 50,000 fusils, 10 ou 12 canons de campagne et de l'argent. Il leur délègue également deux de ses officiers pour qu'ils voient de quoi les Serbes

---

[1] Capitaine L. P. Lioubichitch: *La sixième année de l'insurrection serbe.* Etude militaire, p. 15. Voir encore: *La Serbie en Orient,* revue «Radenik», t. II, nº 9, p. 44, feuille 3, du 26 janvier 1872, et Stojan Novacovitch: *Résurrection de l'Etat serbe,* 1914, p. 2—3.

[2] *Histoire du peuple serbe,* p. 140.

[3] Capitaine L. N. Lioubichitch: *La sixième année de l'insurrection serbe.* Etude militaire, p. 12.

avaient encore besoin.[1] Ce ne sont plus les luttes du peuple serbe, mais bien celles de la Russie contre la Turquie, plus spécialement encore après la paix de Bucarest, conclue le 16 mai 1812, qui posèrent les fondements de l'Etat serbe. Aux termes de l'art. 8 du traité passé entre ces deux puissances, la Serbie obtenait le droit de se gouverner elle-même, une amnistie générale étant d'ailleurs stipulée pour tous les Serbes. En outre, on accordait à la Serbie le droit d'adresser des demandes à la Porte concernant la liberté du culte et le choix des chefs religieux. On décida de lui faire restituer les départements enlevés par les Turcs en 1809, après la défaite des partisans de Kara-Georges et en même temps on défendit aux Turcs de s'établir sur terre serbe, en faisant exception pour les troupes des garnisons.[2] Territorialement, la Serbie ne comprenait alors que le pachalik de Belgrade qui avait une étendue de 24,000 kilomètres carrés.[3] La Krajna restait dans le pachalik de Vidin, Alexinetz dans celui de Nisch et Krouchevetz et Parakin dans celui de Leskovetz.

Ces acquisitions, pourtant si faciles et si inattendues pour les Serbes, ne les contentèrent pas. Dès ce moment, ils concevaient le projet d'un Etat indépendant constitué sur une large étendue qui engloberait dans ses limites la Bosnie, l'Herzégovine, la Bulgarie, la Sirmie et la Croatie.[4] C'est alors (1809) que se manifeste la tendance de la Serbie à l'extension vers le Sud.[5] Il ne s'agissait encore là, bien entendu, que de rêves d'un Kara-Georges qui, s'étant mis à la tête d'un mouvement insurrectionnel avec des visées très modestes, voulait l'impossible en voyant arriver des succès auxquels il ne s'était point attendu. C'était là un de ces excès propres à tout homme sans culture, en présence d'une fortune inespérée où tombent malheureusement avec le temps une grande partie des gens du

---

[1] Capitaine L. P. Lioubichitch: *La sixième année de l'insurrection serbe.* Etude militaire, p. 21—22. — Voir « *Les rapports de la Russie avec la Serbie.* » Extrait des œuvres de Michailowski-Danilowski, inséré dans le livre de Ranke: « *Histoire de la Serbie.* » Moscou, 1857, p. 3, et dans l'ouvrage: «*La Serbie et la Turquie au XIXe siècle*», également de Ranke, 1892, p. 516.

[2] *Les résultats des guerres de la Russie contre la Turquie,* par E. A. Bélow, publié dans la revue « Drevnaja i Novaja Rossia », nº 8, 1877, p. 335—339.

[3] Dr. Jovan Zvjic: *La situation géographique et culturelle de la Serbie,* p. 3.

[4] G. Zanétoff: *Les Bulgares le long de la Morava,* p. 66.

[5] « Une députation conduite par Jovan Jougovitch ne cessait de demander au nom du peuple serbe, à son allié, une extension des frontières de la Serbie à réaliser avec l'aide de la Russie, extension nettement orientée vers le sud. » L. P. Lioubichitch: *La sixième année de l'insurrection serbe,* p. 45.

milieu populaire qui ne se distinguent pas par leur raison et leur sens pour les réalités. Les Serbes furent donc mécontents des stipulations que Stanojévitch considère comme « un des moments les plus marquants de l'histoire de la restauration de l'Etat serbe ».[1] C'est tout ce qu'il fallait aux Turcs, pour pouvoir ne pas appliquer le traité et pour répondre aux représentations du gouvernement russe que les Serbes eux-mêmes s'y refusaient.[2] D'autre part, la Russie, occupée déjà à se défendre contre l'invasion napoléonienne, ne pouvait rien faire pour y obliger les Turcs. La Turquie se vit libre d'agir encore plus hardiment après les défaites que Napoléon infligea aux Russes et à leurs alliés d'alors à Lutzen (20 avril) et ensuite à Boudichin (9 mai). Elle attaqua la Serbie de trois côtés simultanément, de Vidin, de Nisch et de la Bosnie, et en consomma la reconquête vers la fin de septembre 1813.

La question serbe revint à l'ordre du jour en 1826, après l'ultimatum que l'ambassadeur de Russie adressait au gouvernement turc, le 24 mars de la même année, pour demander l'application de l'art. 8 du traité de Bucarest. Cet ultimatum amena la convention d'Akermann (25 septembre 1826) à la suite de laquelle la Turquie reconnut à la Russie un droit de protectorat sur la Moldavie, la Valachie et la Serbie. L'art. 5 de cette convention confirmait les droits accordés à la Serbie par l'art. 8 du traité de Bucarest, soulignés par un Hatt-i-chérif particulier, consacrant les suppléments et les commentaires élaborés par une commission spéciale qui siégea à Constantinople avec la participation de délégués serbes.[3] La Porte reconnaissait en principe l'autorité de la Serbie sur les six nahiés (arrondissements) qui avaient pris part à l'insurrection de Kara-Georges, mais qui ne s'étaient pas joints à celle de Milosch, en 1815, non pas qu'ils fussent incorporés dans d'autres pachaliks, mais parce que, étant bulgares, ils ne voulaient probablement pas appuyer le serbisme au détriment de leur propre affranchissement.

Les stipulations de la convention d'Akermann restèrent sans effet pratique, les circonstances n'ayant pas permis à la Turquie, dit Bélow, de les mettre à l'exécution. C'est pourquoi, lors de la conclusion du traité de paix d'Andrinople (2 septembre 1829), elle

---

[1] *Histoire du peuple serbe*, p. 279.

[2] *Histoire du peuple serbe*, p. 280.

[3] *Les résultats des guerres de la Russie contre la Turquie*, par E. A. Bélow. « Drevnaja i Novaja Rossia », nº 8, 1877, p. 335.

consentit, par les art. 5 et 6 de ce traité, à rétrocéder les départements occupés et à exécuter toutes les stipulations précédentes en informant le gouvernement russe de ce fait[1]. La même année, la Porte, cédant aux instances de l'ambassadeur de Russie, promulguait un Hatt-i-chérif particulier, par lequel elle promettait de réaliser ses engagements contractuels à l'égard de la Serbie; un an après, en 1830, ce Hatt-i-chérif fut suivi d'un autre. Entre le temps, Milosch avait, par des moyens de corruption, réussi à se faire délivrer un Bérat, qui lui conférait la dignité princière avec des droits héréditaires.[2]

Cependant, la Serbie ne s'estimait pas encore satisfaite par les deux Hatt-i-chérifs et par le Bérat de principauté héréditaire. Et, profitant des embarras de la Porte, occupée avec la révolte d'Ali pacha d'Egypte qui menaçait Constantinople par sa marche à travers la Syrie, elle incorpora dans ses limites la région située à l'est de la rivière Mlava avec les villes de Négotin, Zaitchar, Alexinetz (peuplées d'émigrés de Prilep, de Nisch et de ses environs, etc.) et Kniajevetz qui, jusqu'en 1833, avaient fait partie du pachalik de Vidin. La Turquie se vit obligée d'accepter le fait accompli et de régler cette question au profit de la Serbie, ce qu'elle fit par un Firman spécial de 1833 qui déterminait exactement les limites du territoire cédé. D'après ce document, la nouvelle frontière serbe suivait la rive gauche du Timok jusqu'au village de Vrajogrntzi, d'où elle rejoignait la rivière Vesdenitza près de la hauteur « Toupan », et allait en ligne droite jusqu'à Vrchka-Tchouka; de Vrchka-Tchouka elle passait par les points de Zatvorena-Poliana, Ostritchéva-Poliana, Babin-Nos et par la montagne Kitka, où finissait le département de Vidin et où commençait celui de Belogradtchik (suivant la distribution administrative de la principauté bulgare de 1879); de là enfin, elle était jalonnée par Kadi-Boaz, Ressevat-Kamen, Svéti-Nicolas et Pissana-Boukva où elle atteignait la limite du sandjak de Nisch. Jamais Kara-Georges et ses sentinelles n'avaient mis le pied dans ces contrées. Et Milosch réussit enfin, en suivant la ligne de la moindre résistance, à annexer à son Etat des territoires qui étaient bulgares et qui comme tels avaient pris part aux insurrections de Kara-Georges. La population de ces contrées pensait en

---

[1] *Les résultats des guerres de la Russie contre la Turquie*, par E. A. Bélow. « Drevnaja i Novaja Rossia », nº 8, 1877, p. 339—340.

[2] Stanojévitch, p. 288.

coopérant à l'affranchissement de la Serbie, se rapprocher de sa propre délivrance. Et c'est ainsi que l'étendue du territoire de la principauté serbe fut accrue de 13,300 km. carr., et de 24,440 km. carr. elle s'éleva à 37,740 km. carr.[1]

Ayant ainsi arrondi ses frontières orientales, la Serbie, encouragée par le résultat de l'habileté avec laquelle elle avait su profiter de l'embarrassante situation intérieure et extérieure de la Turquie et par la préférance que, chose très naturelle, la population annexée donnait au gouvernement chrétien des Serbes plutôt qu'à l'administration musulmane des Turcs, — conçut le projet d'une descente le long de la Morava, pour s'assurer une position centrale dans la péninsule balkanique. Elle était séduite par l'idée de devenir un Etat moravien, en déplaçant du nord-ouest vers le sud-est le centre de gravité de son territoire. Mais pour y réussir, il lui fallait de nouveaux troubles dans les provinces limitrophes de la Turquie, qu'elle exploiterait à sa guise. Le succès facile que lui avait valu l'annexion des territoires à l'est de la Morava, la rendait impatiente et audacieuse. Et elle se mit à travailler systématiquement à soulever la province de la Morava qui, en raison de l'anarchie administrative et financière de l'empire ottoman, se prêtait à ses intrigues. A l'instigation des agents de l'autorité serbe qui lui promettaient toute espèce d'assistance et même l'appui militaire de la Serbie, la population moravienne tenta, à plusieurs reprises, des insurrections contre la domination turque. Elle paya chèrement ces tentatives, dont la plus mémorable fut celle de 1841. En réalité, l'insurrection n'était pas dirigée contre le haut représentant de l'empire, mais seulement contre le système d'administration en vigueur. Elle était conçue comme une protestation pacifique plutôt que comme une lutte armée, désirée par les Serbes. Et si le pacha avait écouté les représentants de la population révoltée qui ne réclamait que l'application du Hatt-i-chérif de Gulhané, l'insurrection de Nisch se serait terminée sans une goutte de sang. Or, c'est la Serbie qui recueillit tout le profit de cette situation: empressée à assumer le rôle de pacificatrice, elle réussit à satisfaire et son suzerain, dont elle défendait les intérêts, et la population, dont elle se faisait la protectrice et le porte-parole auprès des hautes autorités turques. C'est grâce à cette conduite que la Serbie put, lors du changement dynastique survenu l'année

[1] Zvjic: *La situation géographique et culturelle de la Serbie*, p. 7.

suivante, non seulement s'assurer la non-intervention de la Porte, mais aussi obtenir un Bérat pour la reconnaissance d'Alexandre Kara-Georgévitch, qu'un envoyé spécial apporta à Belgrade, le 24 août 1843.[1]

Encore plus déloyale fut la conduite de la Serbie lors de la révolte de Vidin de 1851 qui fut étouffée dans son germe: le plan de l'insurrection fut dénoncé par le gouvernement serbe qui livra aux Turcs la lettre que les chefs du mouvement, les principaux maires des arrondissements de Vidin, Belogradtchik et Lom avaient écrite au prince Alexandre Kara-Georgévitch et à laquelle il avait répondu qu'il était prêt, si la population entière se soulevait, à l'approvisionner en poudre et en fusils.[2]

Une occasion beaucoup plus favorable se présentait bientôt à la Serbie de faire révolter la population bulgare des confins occidentaux de l'Empire ottoman et de l'assister, ne fût-ce qu'indirectement, dans le seul but de manifester ensuite sa correction envers son suzerain. En 1853, la guerre éclata entre la Russie d'une part et la Turquie, la France, l'Angleterre et la Sardaigne de l'autre. La Serbie, quoique sous protectorat russe, préféra se déclarer neutre, en échange de quoi la Porte promulgua (décembre de la même année) un Firman impérial qui promettait solennellement le respect des privilèges serbes. L'Autriche, de son côté, lui promit l'enclave de Svéti-Nicolas, Vidin, Lom.[3] Grâce à cette attitude elle ne fut pas oubliée à la paix de Paris (1856) où ses privilèges furent placés sous la garantie des puissances signataires de ce traité, qui défendait à toute espèce de troupes, turques ou non, d'entrer sur son territoire ou de le traverser. Ces décisions furent, comme Stanojévitch lui-même le reconnaît, d'une grande importance pour l'indépendance de la Serbie, d'abord parce qu'elles l'affranchissaient du protectorat russe et ensuite parce qu'elles réglaient à l'avance la question de la présence des garnisons turques dans les forteresses serbes.

Les difficultés intérieures accaparèrent pour des années l'attention de la Serbie, occupée uniquement des luttes de parti qui ame-

---

[1] « Srbske Novine » (Nouvelles de Serbie), n° 68 du 25 août 1843, p. 271.

[2] P. P. Karapétroff: Les rapports serbo-bulgares tels qu'ils se sont manifestés par les actes. Recueil d'articles, 1898, p. 289—291. — D. Micheff affirme que « le gouvernement serbe fut l'allié des Turcs dans l'affaire de l'insurrection bulgare de Pirot et de Nisch en 1841 et dans celle de l'insurrection de Vidin en 1851 ». La Bulgarie dans le passé, p. 393.

[3] D. Micheff, La Bulgarie dans le passé, p. 391.

naient toujours des changements dynastiques. Le 11 décembre 1858, Alexandre Karageorgévitch fut forcé d'abandonner le trône qui fut retourné de nouveau à Milosch Obrénovitch Ier, en qui le peuple serbe mettait tout son espoir. Mais Milosch mourut après deux années de règne (11 décembre 1858 — 14 septembre 1860). Son fils Michel Obrénovitch II lui succéda et reçut pour la deuxième fois la dignité princière. Le court règne de Milosch ne fut marqué que par son conflit avec le commandant de la forteresse de Belgrade, Osman pacha, terminé par une protestation serbe fondée sur le Hatt-i-chérif de 1830. Impuissant à se tirer d'affaire tout seul, le gouvernement serbe requérait encore une fois l'aide de ses voisins. « Le gouvernement serbe ne pouvait pas opposer une résistance directe au pacha; mais il commença à soutenir les embarras auxquels la Porte se trouvait déjà en butte en Bulgarie et en Bosnie. »[1]

Les efforts que Milosch fit auprès de la Porte le lendemain de son avènement pour amener l'exécution des affaires réglées en principe sur la base des Firmans antérieurs et restées sans application sous le prince Alexandre furent également vains. Au nombre de ces questions étaient celle des garnisons turques des forteresses et celle des musulmans établis dans les villes serbes. La Porte déclinait toutes les sollicitations de Milosch et rejetait ses demandes tendant à l'application de la juridiction serbe aux Turcs de Serbie. La députation envoyée sous la conduite de E. Garaschanin pour traiter ces questions se vit obligée de remettre une protestation et de quitter Constantinople.[2]

Sur ces entrefaites Milosch mourut. Son fils Michel était décidé à renouveler les tentatives de son père auprès de la Porte pour obtenir le départ des Turcs des villes serbes et la confirmation de la dignité princière héréditaire, toutefois il abandonna la politique des complaisances et embrassa celle des revendications nationales, pleine d'esprit d'indépendance et d'audace.[3] A cet effet, il envoya encore Elias Garaschanin à Constantinople, mais en même temps il convoqua à Kragoujévatz la Skoupchtina « dont les décisions

---

[1] Le second règne de Milosch Obrénovitch (de 1859 à 1860), par Nil Alexandrovitch-Popow, p. 77. Pétrograde, 1882. — L'Etat serbe et la guerre turque de 1861 à 1867, par le même, p. 13—14. Pétrograde.

[2] L'Etat serbe et la guerre turque de 1861—1867, p. 13.

[3] N. R. Ovsyanyi: Le Proche Orient et le Slavisme, 1913, p. 142.

tendaient à faire croire à Constantinople à une violation des droits du sultan et à atteindre la Turquie dans ses intérêts ».[1] Ainsi, cette Skoupchtina, dite de l'Epiphanie, élabora entre autres quatre lois qui réglementaient la constitution de la Skoupchtina et du Conseil d'Etat, la perception des impôts et l'organisation de l'armée nationale. La Porte vit dans les trois premières une violation flagrante de la Constitution qu'elle avait donnée aux Serbes et dans la dernière une préparation à la lutte contre elle. Le grand vizir Ali pacha protesta auprès des représentants des grandes puissances, qu'il convoqua en conférence, mais ne trouva aucune sympathie chez eux. Le but du prince Michel était de susciter des complications afin que la question des Balkans fût réglée par les peuples balkaniques. Il rêvait en même temps de s'affranchir du protectorat autrichien sans retomber sous le protectorat russe, ce qui n'était possible qu'avec une confédération danubienne dont la Hongrie et la Roumanie feraient également partie; la Serbie pourrait ainsi, au moment du démembrement de la Turquie, réunir autour d'elle comme centre naturel, tous les Yougo-Slaves (Slaves du Sud).[2] Il s'adressa à la France et à la Russie qui avaient déjà commencé à se rapprocher l'une de l'autre et leur demanda s'il pouvait compter sur leur appui moral dans le cas d'un conflit avec la Turquie, à quoi elles lui répondirent (mars 1861) qu'en pareil cas elles resteraient neutres. C'est à cette époque que remontent aussi les tentatives de Michel de gagner à lui les révolutionnaires bulgares émigrés en Roumanie et en Serbie et qui, dans leur ardent désir de voir leur patrie libérée, se prêtèrent à ses projets tendant de chasser les Turcs des Balkans et de former un royaume yougo-slave où Serbes et Bulgares, Croates et Dalmates, etc. auraient des droits égaux et conserveraient leur caractère d'unités nationales différenciées.[3] Rakovsky recruta une légion bulgare, avec l'aide de laquelle les Serbes comptaient chasser les Turcs de Belgrade. Un comité se forma à Tirnovo sous la pré-

---

[1] L'Etat serbe et la guerre turque de 1861 à 1867, p. 14.

[2] P. Milioukow: Les rapports serbo-bulgares dans la question macédonienne. — Balgarski Pregled, 1899, t. V, nº 9—10, p. 54.

[3] Voir le pacte conclu entre eux dans l'article cité de Milioukow, p. 52—62. Le journal « Srbia » détermine ainsi cette politique de la principauté serbe: « Les insensés se disputent pour Marco Kralévitch et ne voient pas que le peuple ne veut rien savoir de leur dispute, car de Constantinople à la mer Adriatique tous les peuples chantent également Marco Kralévitch comme leur héros. La jeune littérature serbe ne fait pas de distinction entre celui-ci et celui-là; elle ne connaît que les Yougo-Slaves, fussent-ils Bul-

sidence de Christaki Hadji Nicoloff. Ce dernier se rendit à Bel grade où Rakovsky le présenta à Garaschanin avec lequel il s'entendit en vue d'une action solidaire. Deux ou trois jours avant la proclamation de l'insurrection, Rakovsky en informa Hadji-Nicoloff qui rassembla ses hommes dans le monastère de Kapina. Mais, cette fois encore, les Serbes se comportèrent de la même manière que précédemment.

Afin d'assurer l'issue de leur révolution en la présentant non pas comme une mutinerie qui porte un coup aux intérêts de l'Empire ottoman, mais comme un mouvement tendant précisément à la conservation de ces intérêts, qui serait possible seulement après la suppression de toutes les causes de conflit entre la Serbie et la Turquie, les Serbes décident de dénoncer secrètement le plan des Bulgares à Tirnovo. L'insurrection bulgare fut aussitôt étouffée par les Turcs, tandis que les Serbes, après avoir utilisé les légionnaires de Rakovsky qui jouèrent un rôle important «en leur qualité de tirailleurs de première ligne »,[1] les empêchèrent de franchir la frontière, de peur qu'ils ne soulevassent une révolte en Turquie pour l'affranchissement de la Bulgarie.[2] On connaît les conséquences de ce jeu serbe: la conférence des représentants des puissances garantes, convoquée à Constantinople, décida le départ des Turcs de la ville, le démantellement des forteresses de Sokol et d'Oujitza et le maintien des garnisons turques dans les seules localités de Belgrade, Smédérovo, Schabatz et Kladovo.

---

gares, Croates ou Arbanassiens (sic!). Elle les considère comme les fils d'une même nation, qui doit être délivrée et pour former une société libre. » (Tome premier, n° 25 du 17 juin 1867, p. 97). Suivant la même publication, « un seul peuple slave, composé de deux tribus slaves — les Bulgares et les Serbes — habite dans la péninsule balkanique. Les Yougo-Slaves forment une seule nation; ils ont la même religion et les mêmes mœurs et coutumes et les mêmes joies et les mêmes peines leur sont communes ». (Tome premier, n° 38 du 3 octobre 1867, article « Nos soucis », p. 151.

[1] Milioukoff, p. 56.

[2] Karapétroff, p. 291—293. Voici comment Naiden Ghéroff caractérise ce moment des rapports serbo-bulgares, dans une lettre du 8 octobre 1862:

Parlons à présent des affaires serbes. Je passe sous silence le mouvement que les événements de Belgrade ont produit parmi la population d'ici, parce qu'il est déjà passé; l'impression produite par leur résultat inattendu n'est pas en faveur des Serbes. Ici on est persuadé que ces derniers ne sont que des présomptueux et de plus qu'ils ne sont capables de rien. Il est reconnu q'ils escomptaient que lors de leur différend avec les Turcs, les Bulgares se soulèveraient et retiendraient les forces turques et qu'ainsi n'ayant contre eux que les garnisons des forts et le petit nombre de Turcs demeurant en Serbie, il ne leur serait point difficile d'en venir à bout; ensuite, profitant des circonstances, ils

Le prince Michel n'était pas satisfait de ce succès. Il voulait profiter du changement survenu dans la situation internationale, notamment dans la politique de l'Autriche et de la Russie, dont la première, sous l'influence des idées professées par le comte de Beust, se montrait disposée à aider la Serbie, parce qu'elle trouvait incommode de lier ses intérêts à ceux de la Turquie vouée à la déchéance, et dont la seconde, prenant prétexte du mécontentement des Etats et des peuples balkaniques, s'efforçait de prouver la nécessité d'une revision du traité de Paris, trop gênant pour elle-même. Le représentant serbe à Constantinople, Iovan Ristitch, fit auprès de la Porte une démarche énergique, qui eut un effet très heureux. La Turquie dut céder, sans cependant livrer formellement ses forteresses à la Serbie. Une formule diplomatique fut trouvée par le représentant anglais; suivant cette formule la Porte confiait ses forteresses aux soins du prince Michel (avril 1867). Ou, comme le grand vizir s'exprimait dans l'alinéa 3 de sa lettre au prince Michel du 19 février 1867: elle lui confiait la garde des forteresses sous la condition « que le pavillon impérial continuerait de flotter à l'avenir sur leurs murailles au même rang que les pavillons serbes ».[1] C'était là un succès considérable et pour le prince et pour le pays, qui devenait un centre d'attraction pour les chrétiens des Balkans.[2]

---

pourraient se proclamer libérateurs des Slaves du sud et les dominer par droit de conquête; mais leur attente fut deçue. Si les Serbes, forts qu'ils étaient depuis tant d'années en troupes et en ressources de toutes sortes, n'espéraient point résister aux forces turques, à plus forte raison les Bulgares, privés de tout moyen de défense, devaient craindre la défaite; ceux-ci ne pouvaient donc agir autrement que d'attendre que les Serbes eussent passé la frontière, pour se joindre à eux. Cette réserve des Bulgares, la conduite du détachement bulgare organisé à cette occasion à Belgrade, et le bon sens de son chef, le fameux capitaine Ilia, inspirèrent aux Serbes la crainte que les Bulgares ne prissent parmi les Slaves du sud la place prépondérante que les Serbes convoitaient tant et dont ils se croyaient seuls dignes. L'opinion que les Bulgares avaient à l'égard des Serbes est due à la malveillance que le gouvernement serbe a commencé à montrer dernièrement vis-à-vis de la légion bulgare et l'obstacle qu'il mettait au retour du capitaine Ilia en Bulgarie. On dit que les Serbes auraient été contents de l'humiliation des Monténégrins, pour que lors de l'écroulement de la Turquie le peuple serbe ne soit pas divisé en deux principautés.

Tu connais mon opinion sur les Serbes. Ils m'ont toujours semblé être des fanfarons, et rien de plus. A présent il se trouve que j'ai eu raison de douter de leurs capacités militaires et de leur sincérité envers les peuples de la même race. (Archives de Naiden Ghéroff, livre 2, p. 352.)

[1] Iovan Ristitch: Les relations extérieures de la Serbie dans les temps nouveaux. T. II, 1860—1868, p. 561.

[2] Stanojévitch, p. 306—307.

Cette fois encore les Serbes n'oublièrent pas d'exploiter l'empressement des Bulgares à mourir pour l'indépendance de leur patrie. La même année, deux détachements armés faisaient irruption près de Toutrakan et de Svichtow. Un troisième se préparait à entrer par la Serbie. Les deux premiers, trahis par les Serbes, furent défaits; le troisième, bien que formé en Serbie, fut reçu à la frontière par les autorités du prince Michel qui l'arrêtèrent et le conduisirent à Zaitchar. Le chef de ce détachement était l'officier Jérémie Pétroff Balgaroff de Lom, qui avait été au service dans l'armée serbe et avait été désigné par le ministre de guerre, colonel Blaznavatz, pour prendre le commandement des rébelles.[1]

Le même sort était réservé à la légion bulgare de Belgrade qui, en vertu d'un accord intervenu entre le prince Milosch d'un côté et Rakovsky et Karavéloff de l'autre, devait faire irruption en territoire turc dès que les Serbes auraient déclaré la guerre en prenant prétexte de certains pâturages occupés par les Turcs. La légion portait un uniforme militaire et était composée de 800 à 900 hommes. Mais les Serbes réglèrent leur litige par voie diplomatique et, la présence de la légion leur devenant superflue, ils la renvoyèrent en dispersant impitoyablement les légionnaires, au mois de septembre de la même année; ils chassèrent même les instituteurs bulgares de leurs écoles.[2] Peu après, Rakovsky fut expulsé. Et l'année suivante, après l'assassinat de Michel, L. Karavéloff se vit obligé de s'enfuir en Autriche.[3]

Le journal bulgare « Narodnost » expliquait alors que toutes les concessions que la Porte avait faites à la Serbie étaient la conséquence d'un traité conclu entre elles, au su de l'Autriche et d'autres puissances occidentales et aux termes duquel le gouvernement de Belgrade garantissait la tranquillité en Turquie en ce qui concernait le peuple bulgare.[4] Ce traité, dont la conclusion ne nous est pas prouvée par des données irréfutables, mais dont il faut déduire l'existence de tout le développement de la politique serbe, surtout au temps du prince Michel, marquerait un très grand succès pour les Serbes, non qu'il assurât la stabilité de l'indépendance de leur Etat, mais il consacrerait leurs visées sur les confins occidentaux

[1] Karapétroff, p. 293—296.

[2] D. Micheff, p. 398.

[3] Karapétroff, p. 296—300.

[4] La fraternité des Serbes avec les Bulgares, « Narodnost », t. I, nº 34 du 7 juillet 1868, p. 133.

des provinces bulgares de l'Empire ottoman. La Serbie acquérait non seulement le droit de défendre sa suzeraineté contre les troubles éventuels des Bulgares, mais elle affirmait son autorité sur ces derniers, ce qui équivalait à la reconnaissance d'un droit de protection.

L'existence d'un semblable traité résultait encore du fait que presque immédiatement après sa conclusion présumée, l'attitude des Serbes à l'égard des émigrants bulgares subissait un changement profond. Les Serbes ne se faisaient même pas de scrupules de dissimuler ce revirement, précipité par la mort du prince Michel. Il n'y a pas de doute que, sous Michel aussi, ce changement d'attitude se produirait inévitablement, puisque les projets des chefs serbes d'une union de la Bulgarie et de la Serbie n'étaient qu'un moyen habilement choisi d'obtenir de la Porte le maximum de concessions pour eux-mêmes d'une part et d'autre part, d'étendre leur main protectrice sur la Bulgarie occidentale, la Macédoine et l'Albanie. Ce résultat acquis, toutes négociations avec les notables bulgares en vue de la formation d'un Etat dualiste dont les trois quarts du territoire et de la population se sentiraient bulgares, devenaient forcément un non-sens politique, étant donné surtout les tendances impérialistes du prince Michel. Sous ce rapport, Michel ne faisait que continuer l'œuvre de son père, qui avait presque réussi à atteindre la protection tacite des chrétiens des Balkans.[1] L'Omladina (association de la jeunesse serbe) restait seule fidèle à l'idée de l'union, mais elle était trop faible pour imposer ses vues à la Serbie officielle, d'autant plus que celle-ci n'avait déjà pas plus besoin d'elle que de la collaboration bulgare. Le gouvernement serbe leur préférait maintenant le Monténégro et la Grèce, avec lesquels il conclut une alliance en septembre 1867 et la Roumanie avec laquelle elle réalisa une entente « quoique d'un caractère peu déterminé ».[2] En même temps, il envoyait des agents en Bosnie-Herzégovine, en Albanie et en Macédoine, qui déployaient une activité fiévreuse pour la propagation du serbisme dans ces pays.[3]

---

[1] Michel Obrénovitch écrit que les passeports délivrés par son père étaient respectés par les Turcs. Cela explique le fait que Bosniaques, Bulgares et Macédoniens s'adressaient au gouvernement serbe pour en demander des passeports. — Voir: *Milosch Obrénovitch ou aperçu de l'histoire de la Serbie de 1813 à 1830*, en réponse à G. Cyprien Robert, par le prince Michel M. Obrénovitch. Traduit du français par Tch., 1850, p. 111.

[2] N. R. Ovsyanyi, p. 183.

[3] Stanojévitch, p. 307. Histoire du peuple serbe à l'usage des écoles nationales, par L. Zrnitch, 1912, p. 241.

Les projets du prince Michel s'évanouirent à sa mort, mais ses disciples continuèrent à travailler par les actes et par les paroles dans les contrées bulgares, afin de les rallier à la race serbe; ils travaillèrent aussi opiniâtrément dans le monde étranger, auquel ils voulaient persuader à tout prix que la population de la Bulgarie occidentale et de la Macédoine n'était autre que serbe, bien qu'en 1861 Garaschanin, délégué de Michel à Constantinople, eût avoué aux notables bulgares de la capitale — Taptchilechtoff, Tchomakoff, etc. — qu'il ne savait pas jusque là que la Macédoine fût peuplée de « Slaves ». Il l'avait appris pour la première fois du livre de Vercovitch « Chansons des Bulgares macédoniens, 1860 ».[1] Michel aussi entendait par la Bulgarie, qui devait être un des membres du futur royaume yougo-slave, la Bulgarie de nos jours et la Macédoine. Les Bulgares commençaient bien à discerner la vraie conduite de la Serbie, mais tous ne la comprenaient pas encore. Beaucoup d'entre eux croyaient à sa sincérité et, ce qui est de plus, à son empressement à leur venir en aide pour la délivrance de leur terre natale. C'est le cas de Liouben Karavéloff qui tout bonnement adorait le peuple serbe et pensait encore que ce n'était qu'à Belgrade que « pouvait sonner l'heure de l'émancipation pour les Slaves des Balkans ».[2] Ceux-ci volèrent au secours de la Serbie en 1876, en défendirent l'honneur à poitrine ouverte et lavèrent de leur sang généreusement versé l'humiliation de la défaite infligée par les Turcs aux troupes serbes, pour voir ensuite appliquer à eux-mêmes le même traitement qu'à leurs devanciers, les légionnaires de Rakovsky.[3] La Grèce et la Roumanie refusèrent d'intervenir en faveur de leur allié, tout comme en 1914, en dépit des stipulations explicites du traité d'alliance, — c'est, du moins, ce que disent les Serbes. Mais la guerre de la Russie contre la Turquie, à la suite de laquelle notre voisine de l'ouest reçut au congrès de Berlin presque tout ce qu'elle avait rêvé, la récompensa largement. Elle devint maîtresse de territoires absolument bulgares, qu'elle n'avait jamais possédés jusque là ou qui n'avaient fait partie de ses possessions que dans un passé historique et pendant une période de temps très restreinte.

---

[1] Essai de topographie et d'ethnographie de la Macédoine, par S. I. Vercovitch, Saint-Pétersbourg, 1889, p. 9.

[2] M. Matoff, courte discussion sur l'ethnographie de la Macédoine. Périoditcheski Prégled (Revue Périodique) nº 38, p. 427.

[3] Karapétroff, p. 300—301.

Ayant une fois jeté l'œil sur les terres bulgares, dans l'impossibilité où elle se trouvait de diriger ses efforts vers les territoires dont personne ne nie le caractère essentiellement serbe, uniquement parce que ses intérêts s'y croisaient avec ceux d'un voisin fort et dangereux, la Serbie ne cessait pas d'agir dans le sens de la moindre résistance, lorsque la Bulgarie fut devenue un Etat indépendant. Sous prétexte de défendre l'équilibre balkanique établi par le congrès de Berlin, incitée par le soupçon que la Russie avait cédé à l'Autriche la Bosnie et l'Herzégovine et qu'elle réservait les territoires macédoniens pour la Bulgarie, parce qu'elle ne voulait pas d'une grande Serbie, celle-ci déclara la guerre à la jeune principauté à peine appelée à la vie politique. En cela elle fut sensiblement encouragée par la convention austro-serbe de 1881, qui l'engageait à ne pas susciter des troubles en Bosnie-Herzégovine, sous la condition qu'on ne l'empêcherait pas de s'étendre vers le sud,[1] à la poursuite d'un mirage qui la tentait depuis l'époque du roi Milioutine.[2] Mais avant d'envahir le territoire bulgare, la Serbie mit en pratique son procédé favori avec lequel elle avait presque toujours réussi dans ses conflits avec la Turquie; elle essaya, par la corruption et par toutes sortes de promesses alléchantes faites aux maires et aux notables bulgares indignés, de soulever contre la Bulgarie la population bulgare des régions limitrophes.

La guerre serbo-bulgare (1885) fut une idée d'homme d'Etat, conçue par le roi Milan, dit Slobodan Iovanovitch. Comme prétexte de sa déclaration on désigna l'union des deux parties de la Bulgarie, celle du Nord et celle du Sud, contraire aux stipulations du congrès de Berlin. Mais les vraies causes doivent en être cherchées dans la situation intérieure de la Serbie, ainsi que dans le désir du gouvernement serbe, enregistré par Pirotchanetz, d'étendre les frontières de l'Etat serbe vers le sud et vers l'est.[3] A la suite de la révolte du Timok, dirigée par Pachitch lui-même, le roi Milan fut violemment pris à partie par les radicaux, qui comptaient beaucoup d'adhérents parmi

---

[1] Slobodan Iovanovitch: Discussions politiques et juridiques, tome premier, p. 288 à 289.

[2] Dim. S. Iovanovitch: L'extension des frontières de l'Etat de Douschan et les contrées qui y étaient comprises. « Glasnik » (Journal de la Société des savants serbes) Livre 68, 1889, p. 77.

[3] Milioukoff, p. 94.

le peuple. Milan était convaincu que de nouveaux troubles éclateraient dans son royaume dont il avait concentré en ses mains le pouvoir après avoir suspendu la constitution déjà abrogée de facto, s'il n'entreprenait rien contre le coup d'Etat de Philippople, d'autant plus qu'il pouvait le faire sans aucun risque pour lui-même. En dehors des perspectives intérieures, il escomptait de grands succès extérieurs en empêchant la Bulgarie de s'agrandir et en se rendant agréable aux grandes puissances, aux yeux desquelles il apparaîtrait comme un défenseur de leurs intérêts. Mais son mobile intime était la haine qu'il nourrissait contre la Bulgarie où les auteurs des troubles du Timok avaient trouvé un refuge en 1883.[1]

Les calculs de Milan étaient faux. La population de l'ouest de la Bulgarie refusa non seulement de se laisser prendre dans son piège, mais elle se prépara de sa propre initiative avant que le gouvernement bulgare eût pris quelque mesure de défense, à repousser par les armes le prétendu mouvement libérateur serbe[2]: elle arrêta la poussée serbe vers le sud-est, ferma à la Serbie les portes de la Macédoine et souligna ainsi brillamment que les Bulgares d'ouest n'étaient point des Serbes et ne pouvaient même pas tolérer l'établissement de la domination de la race serbe sur leurs frères du pays de la Morava. Et la guerre, conçue par Milan comme libératrice et comme commandée par des intérêts internationaux supérieurs, apparut tout d'un coup aux yeux du monde entier sous son véritable aspect: une guerre de conquête et de lutte fratricide.

Tels furent, en résumé, les rapports des deux voisines, la Bulgarie et la Serbie, dès le premier jour de leur renaissance comme unités nationales et politiques. Tels restèrent-ils jusqu'au dernier moment de la débâcle serbe: perfides du côté de la Serbie, et fraternels, avec tout le pardon pour les trahisons serbes, réitérées du côté de la Bulgarie.

---

[1] Correspondance diplomatique sur la guerre serbo-bulgare. Première partie, allant du 9 septembre au 17/29 novembre 1885. Sofia, Imprimerie Nationale, 1886. — Voir aussi: Slobodan Iovanovitch: Discussions politiques et juridiques, tome premier, article « Le roi Milan », p. 249—278.

[2] Correspondance diplomatique sur la guerre serbo-bulgare. Première partie, allant du 9 septembre au 17/29 novembre 1885. Sofia, Imprimerie Nationale, 1886. Annexe aux documents nos 4, 6, 8, 13 et autres.

II.

La propagande serbe

La première moitié du XIXe siècle marque l'époque la plus idyllique des rapports serbo-bulgares. Il y eut des moments, où l'élite intellectuelle des deux peuples ne faisait presque aucune distinction entre Serbes et Bulgares et ne donnait aucune préférence aux uns ou aux autres. A ses yeux impartiaux dirigés vers l'avenir de bien-être et de prospérité qu'ils rêvaient pour les Balkans et qui n'était possible qu'à la condition d'une entente absolue entre Bulgares et Serbes, le passé apparaissait aussi nettement que le présent. Les événements historiques qui plus d'une fois avaient été une source de haine pour les uns et pour les autres, trouvaient une appréciation sincère et dénuée de tout parti pris. Chaque fait avait sa place indiquée et chaque personnalité son nom et sa nationalité. Le roi Samuel n'était pas Serbe, le héros légendaire Marco Kralévitch ne motivait pas des actes de chauvinisme insensé et on ne voyait pas en lui un descendant de Douschan. Et Douschan lui-même ne passait pas pour avoir régné sur Ihtiman, ni Philippople. La grande Schoumadia ne s'étendait alors pas jusqu'à Schoumen et ses environs, pas plus que la Bessarabie n'était peuplée de Serbes.

Ces relations idylliques entre les deux peuples frères avaient peut-être leur raison dans une commune infortune. L'un et l'autre, jadis forts et indépendants, passaient par une profonde crise nationale, au-delà de laquelle ils entrevoyaient la perte définitive ou la résurrection à une vie nouvelle. Or, les peuples meurent difficilement, même après une longue agonie; souvent ils ressuscitent, alors que tout le monde les croyait enterrées et oubliés. Et la vie de la Bulgarie et de la Serbie n'était rien autre durant la dernière moitié du XVIIIe siècle et la première du XIXe qu'une longue agonie interrompue par des soubresauts violents et instantanés. Au cours d'un de ces retours à la vie, les Bulgares et les Serbes avaient probablement acquis la conviction que leur salut se trouvait dans l'union. C'est alors que fut fondée la fameuse « hétairie » qui comptait, on le croyait du moins, le nom de Kara-Georges parmi ses membres.[1]

---

[1] La Serbie et l'alliance balkanique, par V. Karitch. Traduction bulgare de L. Vichin, Sofia, 1895, p. 12.

Le passé ne les troublait pas. Bon ou mauvais, il était pour eux tel que l'avaient fait leurs prédécesseurs; quant à l'avenir, il serait tel qu'ils le feraient eux-mêmes. Pour s'en convaincre — il suffit d'ouvrir un manuel d'histoire serbe, paru avant l'année 1860, ou de jeter un coup d'œil sur les chroniques de l'époque de la révolution pour se persuader qu'il s'agissait d'un mouvement tant serbe que bulgare. « Les nationalités serbe, bulgare et grecque, dit Schar Planinatz (pseudonyme de St. Novacovitch) « étaient, avant la constitution de leurs Etats actuels, beaucoup plus près de l'idéal d'émancipation. Il existait alors plus de liens et une plus grande communauté entre leurs hommes. A cette époque, la péninsule balkanique, quoique se trouvant sous le joug turc, avait conscience d'une plus grande identité d'intérêts que de nos jours. D'un bout de la péninsule à l'autre régnaient les mêmes coutumes, conservées Dieu sait de quelle antiquité: toute la [presquîle menait la même vie économique; les principales langues balkaniques étaient, plus qu'aujourd'hui, connues sur toute l'étendue de la péninsule ».[1] S'il y avait une différence, elle n'était que dans les perspectives qui se dessinaient aux yeux des champions — serbes et bulgares — par rapport à la domination turque, les mobiles d'action restant ailleurs les mêmes. Les Serbes rêvaient de s'affranchir et de former un Etat autonome et les Bulgares de contribuer pour leur part à l'affranchissement de leur frère infirme, afin de se débarrasser du joug turc avec son concours tout comme celui-ci l'aurait fait avec leur aide. Il faut reconnaître que cette solidarité aboutit au succès en ce qui concerne la Serbie. Une des deux moitiés du programme d'action était réalisée: la Serbie fut délivrée. Venait ensuite le tour de la Bulgarie. Vain espoir. Le frère serbe sut arrêter par tous les moyens le développement du processus historique dès qu'il crut n'avoir plus intérêt à continuer la collaboration commencée.

Bien entendu, ce revirement ne se produisit pas tout d'un coup. Au début, on ne niait pas la participation des Bulgares aux luttes pour l'affranchissement de la Serbie; on ne qualifiait pas de Roumain[2] d'abord et de Serbe ensuite le voyvode bulgare Haydoutt Velko avec ses braves compagnons de Négotine, et on ne proclamait

---

[1] Otatchbina (Patrie), nº 104, p. 510. Citation faite d'après la traduction bulgare de V. Karitch, p. 12.

[2] A. Schopoff: La nationalité et la langue des Macédoniens. Philippople, 1888, page 57.

pas être Serbe Konda, le conquérant de la forteresse de Belgrade, Ouzoun Mirtcho et le diplomate émerite de l'Etat serbe, Pétar Itchko. L'expression « Bulgare » se maintint longtemps devant ces noms, rappelant l'esprit de lutte et l'audace militaire du Bulgare asservi. En même temps, on encourageait l'espoir des Bulgares de se voir libres un jour ou l'autre. Mais les événements suivaient les uns après les autres, les années s'écoulaient au milieu des infortunes de la servitude et l'aurore de la liberté attendue ne se levait toujours pas sur le ciel bulgare. Néanmoins, le Bulgare ne perdait pas sa conviction, habilement entretenue par le gouvernement serbe, que son avenir était dans une collaboration fraternelle avec la Serbie, le passé récent lui fournissant une preuve éloquente de l'importance capitale de l'union.

Mais, soit que la situation politique de la jeune principauté serbe les empêchât de se faire une juste opinion de ses aspirations, soit que la grande habileté de ses chefs politiques leur dissimulât ses visées secrètes, toujours est-il que les Bulgares ne s'en rendaient pas compte et même la majorité des Serbes n'en soupçonnaient pas l'existence. Les deux peuples continuaient de vivre dans la plus grande mutualité alors que le gouvernement allongeait perfidement ses mains vers Nisch, Pirot, Vrania, Prokouplé, Leskovetz, et même vers Lom, Pléven, Ihtiman, Samokow, Kustendil, Vélès, Chtip et Bitolia. Ainsi, par exemple, les journaux serbes de l'époque, plus spécialement ceux qui reflétaient les sentiments du public et les feuilles officieuses pendant un certain temps — jusque vers 1850 — débordaient des plus grandes sympathies pour la Bulgarie et son peuple. Selon eux, nos frontières nationales s'étendaient « du bas Danube à la mer Egée et de la mer Noire à la Morava inférieure et au Drin Noir » et la population de ce territoire était de beaucoup supérieure à celle du territoire serbe extrêmement limité, — puisqu'elle comptait « plus de cinq millions d'habitants »[1] (voir l'édition spéciale de 1862). La science serbe apportait une confirmation à ces assertions. Les Serbes racontaient même à leurs enfants que Nisch était la ville principale de la Bulgarie (voir l'édition spéciale de 1855). Il y a plus: le public serbe qui n'était pas encore envenimé par des tendances mégalomanes, ne trouvait pas de paroles pour mieux caractériser notre situation infortunée et nous témoigner sa vive sympathie.

---

[1] Vidov Dan, deuxième année, nº 38 du 29 mars 1862, p. 1.

Il est pénible d'avoir un cœur qui bat — écrit un journal serbe — quand on voyage en Bulgarie et qu'on entend les millions de plaintes, les uns des habitants pleurant la perte de leurs biens, les autres celle de leur honneur, d'autres encore la mort de leur parents, etc. Quand on pense à ces violences turques dont la cruauté et l'inhumanité n'épargnent rien depuis tant de siècles, on peut tout bonnement s'étonner que la foudre ne tombe pas du ciel pour anéantir ces tyrans ».[1]

Les sympathies du public serbe nous restèrent fidèles au commencement de notre campagne religieuse dont le premier résultat fut de déterminer nettement les limites de la nationalité bulgare. Les Serbes et leurs journaux croyaient que cette campagne, strictement nationale et non slave, comme ils la proclamèrent dans la suite, serait d'une portée considérable pour tous les Slaves du sud.[2] Ils en suivaient les péripéties avec une attention fiévreuse et chaque succès remporté les soulevait d'enthousiasme. Le « Vidov Dan », qui pourtant adopta bientôt une attitude profondément hostile aux Bulgares, y attache tout son intérêt, prêt à s'en prendre à tous ceux qui auraient voulu en changer le caractère.[3]

Le peuple bulgare et ses chefs intellectuels ne pouvaient naturellement pas douter de la sincérité de ces dispositions du public serbe. Ils étaient même portés à y voir la manifestation d'une politique dont le but dernier serait l'affranchissement de la Bulgarie. De l'à l'empressement signalé des Bulgares à accourir au premier appel, au premier coup de feu, pour appuyer la Serbie dans sa lutte contre la tutelle turque et la rendre indépendante de toute intervention étrangère. Il est vrai qu'ils furent vite déçus de la Serbie officielle, mais ils conservèrent encore leur foi dans le peuple serbe, auquel ils décernaient volontiers l'épithète de noble, la noblesse étant un trait caractéristique de toute la race slave.[4] Le premier indice des vraies intentions de la politique serbe vint en 1862, lors

---

[1] Lettre de Lom Palanka, en Bulgarie, du 29 mars. « Srpski Dnevnik » (Journal de Serbie), n° 31 du 19 avril 1856, p. 3.

[2] « Narodnost », première année, n° 29 du 18 mai 1868, p. 113; « Napredak », XVIIIe année, n° 49 du 24 juin 1865; Milioukow: Les rapports serbo-bulgares, etc.; « Balgarski Pregled » (Revue Bulgare). T. V, n°s 9—10, p. 82.

[3] « Vidov Dan », deuxième année, n° 38 du 29 mars 1862, p. 1. Voir aussi: « Srpski Dnevnik » (Journal de Serbie), t. VII, n° 35 du 4 mai 1858; t. VIII, n° 74 du 20 septembre, p. 3; n° 79 du 8 octobre; n° 81 du 15 octobre 1851, etc.

[4] « Dounavska Zora » (Aurore du Danube), première année, n° 31 du 24 juin 1868, page 114.

de la dispersion et du traitement inhumain de la légion bulgare. On peut voir au « Discours des Serbes aux frères bulgares » quelle avait été l'impression causée par ce changement d'attitude à l'égard des Bulgares qui avaient versé leur sang dans les rues de Belgrade, pour sauver la capitale serbe des derniers restes de la garnison turque. Dans ce « discours » l'opposition parlementaire serbe exprimait ouvertement la crainte d'un désappointement parmi le peuple bulgare qui pouvait amener celui-ci à s'en prendre au peuple serbe et elle se hâtait de rejeter toute responsabilité pour le procédé du gouvernement, en priant les Bulgares de n'en point garder rancune au peuple serbe. Ce discours était-il vraiment « sincère » et animé de bonnes intentions, ou n'était-il qu'un instrument de politique intérieure? Ne cherchons point à l'apprendre. Le fait est que, pour une raison ou une autre, les auteurs de ce document trahissaient une grande appréhension qui provenait soit du manque de tact du gouvernement qui avait si grossièrement découvert ses cartes au sujet du peuple bulgare et de ses territoires, soit de la nouvelle orientation politique à laquelle l'opposition n'était peut-être pas encore préparée. Que la première de ces deux suppositions était plus près de la vérité, cela ressort du passage suivant du « discours sincère » plein de reproches apparents, adressés au prince Michel: « Et comment juger ces non-frères de Belgrade qui, au lieu de briser les chaînes des martyrs souffrant dans l'esclavage sous le fléau barbare du Turc, au lieu de sécher de leur main héroique les pleurs des peuples infortunés de leur race et de relever à la liberté leurs frères opprimés sous le joug étranger, maltraitent indignement et plongent au plus profond de la mer des larmes ceux-là mêmes qui s'étaient lancés à cœur ouvert dans la mêlée afin de faire déposer en leurs mains la garde des droits de leur peuple. Comme un homme transi de froid attend le soleil, de même nous attendions de voir *le pavillon serbe, porté par le prince Michel, couvrir toute la Péninsule Balkanique et l'élan héroïque de la Serbie éveiller et relever l'esprit des peuples voisins souffrants; malheureusement ses ministres déshonorent aujourd'hui le pavillon de la Serbie par des procédés honteux, dénués de tout sentiment de fraternité.*[1]

Mais ce discours sincère ne soulagea pas le cœur des patriotes bulgares. On peut même croire, à en juger d'après certains indices,

---

[1] « Narodnost », première année, n° 28 du 11 mai 1868, p. 111.

que l'effet produit par cette manifestation ne différait pas beaucoup de l'impression provoquée par le procédé gouvernemental. Les Bulgares commençaient à en avoir assez de ces sempiternels sentiments de fraternité précédés ou suivis de faits qui ne laissaient aucun doute sur les intentions réelles du cabinet de Belgrade. Aussi le « Narodnost » consacrait-il un long article à cette « fraternité » que l'on répétait à tout propos et hors de propos. L'auteur de l'article s'arrête au passage du discours que nous avons souligné et dit: « Nous n'avons pas la mauvaise grâce de nous fâcher à propos de cette phrase; nous la citons simplement à titre d'exemple, car nous comprenons qu'elle s'adresse exclusivement au peuple bulgare, de sorte qu'on aurait pu dire, au moins pour nous flatter: « Nous attendions de voir *le pavillon serbe dans une main et le drapeau bulgare dans l'autre* .... couvrir la Péninsule Balkanique.... Alors le lecteur le plus léger se rendrait compte qu'on *parle effectivement* de fraternité ».[1]

Cette attitude peu digne des hommes politiques serbes n'échappait pas aux observations étrangères, en dépit des calomnies de toute sorte lancées contre nous dans la presse européenne et notamment dans la presse russe. On en trouve la preuve dans les lignes qui suivent: « il est également indubitable que la politique de la principauté serbe, envers les Bulgares surtout, a souvent été indigne et non-slave. »[2]

Les chefs qui dirigeaient le peuple bulgare protestaient contre cette politique, en avertissant les gouvernements serbes que la voie périlleuse où ils s'étaient engagés aurait des conséquences néfastes pour les deux peuples; et ils entraient dans des polémiques ardentes avec la presse serbe qui donnait de plus en plus dans le chauvinisme; mais cela ne changea rien à la marche des affaires. La Serbie déjà indépendante voulait pratiquer une politique contraire à la vérité des choses. Or, cette politique lui commandait de se servir du Bulgare comme esclave après l'avoir, dans les moments difficiles de sa lutte, utilisé comme champion de la liberté et de la vie autonome. Et la politique serbe qui avait jusque là sympathisé avec notre cam-

---

[1] « Narodnost », première année, nº 29 du 18 mai 1868, p. 113.

[2] Voir l'article « Slaviansko Obozrenie » de B. dans le journal russe « Goloss Moskvi » du 1er décembre 1870, reproduit dans la revue bulgare « Otetchestvo » (Patrie), t. II, nº 69, p. 275.

pagne pour l'obtention d'une Eglise autocéphale, en devint une ennemie acharnée, de peur que les Bulgares, une fois émancipés religieusement, ne cherchassent à se soustraire aux visées serbes impérialistes. Voici quel était, suivant une correspondance de Belgrade au journal grec « Bysance », le nouveau cours politique suivi par les hommes d'Etat et le public serbes de ce temps, à propos de la question religieuse.

« Vous désirez sans doute apprendre ce que pensent les Serbes à propos de la question religieuse bulgare. Le peuple, en général, ne comprend pas le caractère de cette lutte. De fait, on sympathise plus avec les Grecs qu'avec les Bulgares, pour la simple raison que le peuple serbe, tout au contraire du peuple bulgare, ne s'est jamais trouvé, dans le passé, en lutte prolongée avec les Grecs, lutte qui, chez les Bulgares, a accrû ces derniers temps les sentiments de haine contre les Grecs et pour l'autre raison que la jeune génération serbe pense que la Grèce était l'alliée naturelle de la Serbie dans ses visées sur la Turquie.

« Les classes instruites, elles, considèrent le mouvement bulgare comme légitime et, dans cette question, elles se montrent plus favorablement disposées envers les Bulgares. Quant aux fonctionnaires gouvernementaux et aux autres qui s'occupent de politique, ils ne désirent nullement la mise à l'exécution du Firman impérial décrétant l'indépendance de l'Eglise Bulgare, et qui, par conséquent, supprime l'influence serbe sur le peuple bulgare. Mais ils applaudiraient volontiers à la constitution d'un Exarchat Balkanique, si les Bulgares renonçaient à cette concession.

« Cependant, les Serbes s'inquiètent ici de l'anathème que le Patriarche Oecuménique viendrait à prononcer sur tout le peuple bulgare. Un tel anathème arracherait, dit-on, les Bulgares à leur passé et alors, appuyés sur la Porte, ils arrêteraient les projets de conquêtes de la Serbie.

« Mais, il y a une autre considération. Si le schisme était prononcé, la Serbie, qui fonde sa politique surtout sur le principe religieux, se trouverait dans l'obligation de tracer sa voie pour l'avenir. On se demande, maintenant, si elle devra s'unir au peuple jeune et épris de liberté, tel que l'est le peuple bulgare, ou si elle devra choisir, de préférence, l'alliance du peuple grec. Quoi qu'il advienne, nous croyons, quant à nous, que la Serbie se rangera aux côtés du peuple bulgare, comme tout son avenir dépend de là. »[1]

---

[1] « Pravo » (Le Droit), VIIe année, n° 11 du 22 mai 1872, p. 2.

Précisément pour cette dernière raison, quelques-uns des dirigeants de la politique serbe étaient disposés à reconnaître l'indépendance religieuse des Bulgares. « Cela se commande par nos propres intérêts, disait l'un d'eux, et par les intérêts d'un peuple parent, avec lequel nous devons vivre en accord, à cause de notre avenir commun. » Il fallait agir de la sorte parce que c'est seulement ainsi qu'on pouvait déjouer les manœuvres des ennemis qui croyaient qu'en pareil cas la Serbie se détacherait complètement des Bulgares.[1] Or, les Serbes ne voulaient naturellement pas admettre pareille éventualité. Cela signifierait pour eux de se barrer eux-mêmes le chemin de la Bulgarie qu'ils s'étaient habitués à considérer comme une future province serbe.[2] Mais, plus tard, lorsque le gouvernement serbe eut compris qu'il ne pouvait pas compter sur un succès de ce genre, il prit ouvertement position contre l'Eglise Bulgare. Naguère disposé à voir des diocèses serbes entrer sous la juridiction de l'Exarchat bulgare, il se plaça maintenant sur le terrain de l'unité religieuse. Cette unité était-elle violée au profit des Bulgares, ceux-ci ne devaient obtenir l'autonomie ecclésiastique que dans les limites de l'ancien patriarcat de Tirnovo.[3]

On peut citer nombre de faits, les uns plus probants que les autres, à l'appui de la thèse que notre éveil national ne trouvait des sympathies en Serbie que tant que les Bulgares concouraient inconsciemment à la réalisation des visées serbes. Nous n'en rappellerons qu'un ici, à savoir que l'origine de la propagande serbe coïncidait entièrement avec les derniers troubles sérieux qui, suscités à l'instigation du gouvernement du prince Milosch, ravagèrent de 1847 à 1849 les régions occidentales de la Bulgarie et notamment celles de Vidin, Belogradtchik, Pirot, Nisch, etc. On sait qu'à cette époque et grâce à ces troubles, « la Serbie fut accrue de quatorze

---

[1] D. Marinoff: Comment fut créé l'Exarchat bulgare, 1898, p. 42 (on trouvera dans ce livre, en traduction bulgare, les documents publiés dans l'ouvrage serbe qui porte le même titre).

[2] Ali pacha affirmait l'existence de documents irrécusables établissant que les Serbes, une fois consolidés à Belgrade, se mettraient à travailler à la formation d'un nouveau royaume slave en étendant les limites vers la Roumélie et la Bulgarie. L. Ranke: La Serbie et la Turquie au XIXe siècle. Traduit par Stoyan Novacovitch, 1892, p. 482.

[3] D. Marinoff, p. 63—64. — Voir aussi: La conduite de la Serbie dans la question religieuse bulgare d'il y a vingt ans. Souvenirs d'un homme d'Etat serbe, écrits en 1874. « Otatchbina » (La Patrie), nº 26 de l'année 1890, p. 325—328.

départements donnés en récompense par le sultan au prince Milosch qui s'était joué du sort de notre peuple en excitant les insurgés à la résistance ».[1] Cela donna de l'envie à une partie du public serbe et celui-ci, à la suite d'une inspiration venant d'en haut, ou de son propre mouvement, constitua une société politique et posa les fondements de la propagande serbe.[2] Le but poursuivi par cette société était la création d'une grande Serbie qui embrassât la principauté, les provinces autrichiennes peuplées de Serbes, la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Macédoine jusqu'à la mer Adriatique et la Haute Bulgarie jusqu'au Balkan. Elle disposait de grandes sommes d'argent dès le jour de sa fondation et servait d'avant-garde au gouvernement. Elle employait comme agents des Serbes, des Dalmates, des Slovènes, des Croates, des Bosniaques, des Herzégoviniens, des Monténégrins, même des Russes. Toutefois, son action fut d'abord très circonspecte, puisqu'elle se bornait à envoyer en Macédoine des livres religieux auxquels elle ajoutait de temps en temps quelques brochures laïques.[3] Cette action de la société avait plutôt le caractère d'un sondage, car pour une propagande elle ne trouvait pas de conditions favorables en Serbie même, où il y avait encore, jusque dans les premiers rangs des milieux instruits, des hommes qui n'avaient pas renoncé au rêve d'une vie solidaire avec une Bulgarie indépendante et qui pouvaient rappeler au bon sens ceux des membres de la société qui se laisseraient aller à la mégalomanie. Voilà pourquoi elle commence par convaincre ces milieux-là de la légitimité de son œuvre en se servant d'arguments et de recherches quasi scientifiques, présentés de telle sorte que toute opposition à ses fins prît une apparence d'hostilité à la patrie. Il fallait aussi plaider la même cause devant le monde étranger qui connaissait l'ethnographie des Balkans d'après les relations des nombreux voyageurs et d'après une série de rapports diplomatiques et consulaires. Le procédé le plus commode pour la société

---

[1] « Pravo » (Le Droit), IVe année, n° 47 du 17 janvier 1870, p. 188.

[2] Certains Serbes, dans leur désir d'expliquer par l'influence de la propagande bulgare la nationalité bulgare de la population macédonienne, rangent l'apparition de la propagande serbe aux environs de 1890. Voir M. Tch. M. : L'équilibre des Balkans. Discussion politique, Belgrade, 1913, p. 22. Drimkoloff fait également erreur en faisant commencer cette propagande vers l'année 1878, après le Congrès de Berlin. Les prétentions serbes sur la Bulgarie occidentale, p. 4.

[3] « Tourtzia » (La Turquie), VIIIe année, n° 10 du 22 avril 1872, p. 3.

était de parler franchement d'abord des territoires serbes situés aux confins nord-occidentaux de la Turquie et d'en étendre petit à petit les frontières à l'est et au sud. Ainsi surgit le terme de Vieille Serbie qui, à notre avis, date depuis la veille de la formation de ladite société. On ne le trouve nulle part avant dans la littérature serbe. Vouk Karadjitch qui, dans sa description ethnographique et statistique de la Serbie, en 1827, examinait les territoires serbes de la Stara-Planina au Drin et au Lim, n'emploie pas ce terme. Pour la première fois, on le rencontre dans la carte de la principauté de Serbie de Jean Bugarski, Belgrade 1845. On le rencontre aussi dans le livre de Jancovitch et Grouitch: Slaves du sud ou le peuple serbe avec les Croates et les Bulgares, Paris, 1853, p. 126. En cette même année 1853 le professeur C. Desjardins publiait à Belgrade une carte ethnographique de la Serbie où il marquait d'un trait rouge la contrée de la « Vieille Serbie ». Elle s'étendait hors des limites de la principauté alors vassale.[1] Vl. Iovanovitch, chef de l'Omladina serbe et compagnon de L. Karavéloff, n'entendait par là que la région de la Métochie.[2]

Au commencement on ne mentionnait que les villes bulgares de Prokouplé et Leskovetz, puis on éleva des prétentions sur toutes les villes bulgares jadis soumises au patriarcat d'Ipek et enfin on revendiqua toutes les localités bulgares liées aux légendes serbes,[3] de sorte qu'avec le temps les frontières de cette Vieille Serbie s'élargirent à tel point que vers l'année 1860 elles englobaient déjà, suivant une géographie serbe, Salonique, Sredetz (Sofia), Tatar-Pazardjik et Pléven jusqu'au Danube,[4] tandis que sur la carte annexée au projet des revendications serbes présenté à San Stéfano, les contrées suivantes étaient marquées comme faisant partie de la Vieille Serbie, le Sandjak de Novi-Bazar, la Macédoine septentrionale (Debar, Vélès, Chtip, Djoumaja) et une partie de la Bulgarie occidentale (Radomir, Kustendil, Dragoman, Belogradtchik et Vidin).[5]

---

[1] Dr. A. Ischirkoff: Etude sur l'ethnographie des Slaves de Macédoine, p. 9—10.

[2] Milioukow: Les rapports serbo-bulgares, etc. « Balgarski Pregled », Ve année, no 9—10, p. 77.

[3] Les légendes nationales sont encore de nos jours utilisées comme argument décisif pour fonder les droits présumés du peuple sur nos contrées. Voir l'opuscule: Peut-on secourir notre peuple en Vieille Serbie? 1891, p. 53.

[4] « Dounavska Zora » (L'Aurore du Danube), première année, no 29 juin 1868, page 108.

[5] Milioukow, p. 90—91.

La science géographique et historique devint un cordon élastique que l'on pouvait tirer comme on voulait, à tel point que, récemment, on en vint à embrasser toute la Bulgarie orientale et la Thrace, de Varna jusqu'aux murs de Constantinople. Il ne restait plus de place pour les Bulgares. On ne reconnaissait même pas leur passé historique, non qu'ils n'en eussent pas, mais parce que, d'après les auteurs serbes, ils n'avaient pas le sentiment serbe. Tout ce que la science connaît comme bulgare ne serait donc que serbe. Le monde aurait vécu dans un long assoupissement dont il se serait éveillé sous l'effet de la propagande serbe avec la conscience que les Bulgares étaient des Serbes et que ce dont ils s'enorgueillissaient n'était que d'orgueil serbe. En voulez-vous l'explication? La voici: « Des Tartares firent irruption de l'Asie en Thrace, en 679, et y conquirent quatre petites principautés « serbes » qu'ils réunirent en un seul Etat auquel ils donnèrent le nom de Bulgarie. Mais les conquérants, étant trop peu nombreux pour imposer leur langue aux indigènes, durent adopter la langue des Serbes asservis, en n'y introduisant que des restes tartares qui s'y sont conservés jusqu'à nos jours de même que le nom de l'Etat. C'est pourquoi la langue bulgare est si inexpressive et imparfaite en comparaison aves les autres dialectes slaves[1] ».

Le gouvernement serbe se dissimulait si bien derrière cette association politique que des Bulgares, le croyant étranger à ses agissements, en appelaient à lui, le priant de mettre fin à la propagande en Macédoine laquelle, disaient-ils, sans être d'aucun profit pour les

---

[1] Das kirchlich-religiöse Leben bei den Serben, von Episkop Nikanor Ruzitchitsch, Göttingen, 1896, S. 16—17. « Zu diesen ungünstigen inneren Verhältnissen kam noch ein äusseres Unglück, nämlich: von Asien drängten die Tataren nach Thrazien (Jahr 679) und eroberten dort vier serbische kleine Fürstentümer und vereinigten sie zu einem Staat, welchem sie nach ihrer Sprache den Namen *Bulgarien* gaben. Weil aber die Zahl der Eroberer viel kleiner war als die Zahl der Unterworfenen, konnten die ersteren auf letztere ihre tatarische Sprache nicht übertragen, darum erlernten sie die Sprache der unterworfenen Serben und behielten mit tatarischen Resten bis auf den heutigen Tag diese Sprache, nur der Name des Staates blieb und wurde mit dem von den Eroberern herkommenden Worte *Bulgarien* bezeichnet. Deshalb ist die bulgarische Sprache heute noch so unbeholfen und höchst unvollkommen neben den anderen slavischen Dialekten. » Partant de ce principe que tous les Slaves étaient des Serbes, il conclut que notre histoire n'est qu'une histoire du peuple serbe de même que l'antique culture bulgare avec tous ses représentants: Cyrille, Methode, Clément, Savas, etc. Avec cette logique, on devra dire que la Serbie a battu la Serbie à Slivnitza et que dans la guerre actuelle c'est encore la Serbie qui a écrasé la Serbie. La conclusion dernière de ces fausses prémisses est pourtant absolument vraie: la Serbie est elle-même coupable de ses malheurs.

Serbes, ne ferait que brouiller les rapports du peuple bulgare avec l'Etat serbe.[1] Les menées des propagandistes étaient également réprouvées par nombre de Serbes raisonnables qui discernaient bien l'abîme que cette propagande creusait entre les deux peuples. La première protestation partit de l'Omladina après la mort du prince Michel; elle condamnait ouvertement la politique gouvernementale et toutes les têtes échauffées autour du «Vidov Dan».[2] Cela fournit au gouvernement un bon prétexte de malmener l'Omladina.[3] Les protestations élevées par les jeunes gens furent toutefois reprises par les plus sensés parmi les hommes âgés ainsi que par quelques savants. Vladan Georgévitch taxait de fous Sretchkovitch et Milosch Miloévitch qui étaient les agents les plus zêlés de la propagande, tandis que Ad. Bogoslavlévitch la flétrissait vivement devant la Skoupchtina, en 1873, comme également néfaste pour les Serbes que pour les Bulgares. Ses paroles furent couvertes par des applaudissements.[4] Ristitch lui-même avouait que Miloévitch était «un peu exalté».[5]

Stojan Novacovitch et Michel Kouyoundjitch, de leur côté, examinant le recueil de chansons nationales de Milosch S. Miloévitch, s'élevaient contre ses exagérations et notaient avec une ironie indignée qu'«à en juger d'après l'ethnographie de ces chansons nationales, c'est à peine qu'il y aurait des Bulgares dans la péninsule balkanique».[6] Ils émettaient cette appréciation parce qu'ils étaient convaincus que «la langue d'un des peuples ne diffère de la langue de l'autre que par des particularités phonétiques».[7] Ils s'élevaient également contre le chiffre que Miloévitch donnaient pour la population serbe, soit 11,650,000 hommes. «Le beau chiffre, si seulement il était vrai!»[8]

---

[1] «Balkan», première année, nº 1 du 24 septembre 1875, p. 6.

[2] «Makedonia», troisième année, nº 25 du 17 juin 1869, p. 2; voir aussi nº 22 du 26 avril 1869, p. 3.

[3] «Makedonia», troisième année, nº 44 du 6 octobre 1869, p. 1—2.

[4] D. M.: Le litige ethnographique serbo-bulgare devant la science. Sofia, 1893, p. 5.

[5] Iovan Ristitch: Les relations extérieures de la Serbie, t. III, p. 279—280.

[6] St. Novacovitch et M. Kouyoundjitch: Rapport sur le recueil de «Sept cent quarante chants rituels avec 2450 expressions de la Vieille Serbie», par Milosch S. Miloévitch. Journal de la société des savants serbes, nº 38, p. 346.

[7] St. Novacovitch et M. Kouyoundjitch: Rapport sur le recueil de «Sept cent quarante chants rituels avec 2450 expressions de la Vieille Serbie», par Milosch S. Miloévitch. Journal de la société des savants serbes, nº 38, p. 347.

[8] St. Novacovitch et M. Kouyoundjitch: Rapport sur le recueil de «Sept cent quarante chants rituels avec 2450 expressions de la Vieille Serbie», par Milosch S. Miloévitch. Journal de la société des savants serbes, nº 38, p. 331.

Mais les adversaires de la propagande n'étaient qu'une infime minorité qui, bientôt, se vit obligée de céder sous la pression du courant général créé en faveur d'une grande Serbie. Il n'était plus vrai Serbe, celui qui voyait la réalité telle qu'elle était, mais celui dont l'imagination hardie demandait la réunion sous le sceptre du prince de Serbie, de tous les territoires que seule une fantaisie maladive pouvait embrasser. Les arguments pour ou contre ces rêves fantastiques n'avaient aucune valeur. Personne ne se demandait si telle convoitise était légitime ou non, mais tout le monde pensait au moyen d'y atteindre.

Ayant ainsi vaincu les scrupules des esprits pondérés en Serbie, la propagande se lança résolument à la conquête des territoires qu'elle avait inscrits à son programme. Elle ne craignait pas la résistance à l'intérieur du pays et celle qui lui viendrait de l'extérieur ne l'arrêterait point, parce qu'elle savait qu'elle la surmonterait grâce aux puissants moyens d'action mis à sa disposition. Il lui fallait des succès, — peu en importait le prix; l'important était d'atteindre quelque chose. Et pourtant, elle n'osait pas encore violer la réalité résistante ni s'aventurer trop loin des limites de la principauté. C'est pourquoi elle établit son quartier d'abord à Nisch d'où, comme on le sait, elle le transféra par la suite à Skopié (Uskub). Elle choisit Nisch d'abord, parce que cette ville était toute proche de la Serbie et ensuite parce qu'une série d'événements y avaient créé déjà une certaine communauté entre la population de la contrée et celle de l'autre côté de la frontière; on n'avait donc pas besoin de beaucoup d'efforts pour en gagner les habitants, réduits presque à l'indifférence nationale. En même temps, la propagande instituait des comités à Vrania, Skopié, Prizren, Prichtina, Koumanovo, Vélès, etc.[1]

Toutefois, il n'était pas possible d'arriver à grand'chose par l'action isolée de quelques esprits exaltés. L'Etat leur vint à l'aide. Sous l'inspiration de la Régence, la propagande se constitua en une association de patriotes organisée à l'effet d'étudier la situation en Vieille Serbie et de désigner au ministère des affaires étrangères les localités où il fallait ouvrir des écoles ou envoyer des instituteurs, des livres, etc. Le comité directeur de l'association comprenait trois membres nommés par le gouvernement. C'étaient au début: l'archimandrite Doutchitch, Milosch Miloévitch et Panta Sretchkovitch,

---

[1] « Den » (Le Jour), première année, nº 24 du 21 juillet 1875, p. 2—3.

auxquels on adjoignit en 1872 un quatrième membre, choisi en la personne de Stojan Novacovitch. Ce comité, rien que pendant la durée de la Régence, ouvrit des écoles dans 61 localités et envoya gratuitement des livres dans 15 autres.[1] En même temps, on vit instituer dans les seminaires serbes des classes spéciales à l'usage des jeunes gens de la Vieille Serbie, de la Bosnie, de l'Herzégovine, du Monténégro et de la Bulgarie. A Prizren, une école de théologie fut fondée aux fins de « former rapidement et complètement des maîtres d'école et des prêtres destinés à devenir les apôtres de la nationalité serbe ».[2] On créa aussi, toujours à Prizren, une imprimerie fondée par le vali de Prizren, Savfet pacha, avec le concours de la Régence. Cette imprimerie fut une acquisition précieuse pour la propagande serbe parce qu'elle contribua à la fondation du journal « Prizren » qui, quoique officiel, était publié en langue serbe, circonstance à laquelle Ristitch lui-même attribuait une grande importance pour le succès du serbisme.[3]

Des agents largement payés par le gouvernement serbe[4] parcouraient ces régions afin d'éveiller le sentiment national de la population en la dotant d'instituteurs et en lui fournissant gratuitement des livres. Lorsqu'ils se heurtaient à la résistance — et cela leur arrivait souvent — ils dissimulaient leurs agissements sous le voile de l'humanitarisme, les expliquant, à l'exemple du journal « Srbia » (La Serbie), comme l'effet du désir des Serbes d'éclairer le peuple qui gisait dans les ténèbres sans s'occuper de savoir s'ils s'adressaient à des Serbes ou à des Bulgares. On comprend, à la lecture des ripostes de nos leaders nationaux dans nos journaux de l'époque, les sentiments que ce chantage inspirait aux Bulgares. On y disait carrément aux Serbes que, s'il s'agissait de lumières, ils n'avaient qu'à les porter aux provinces serbes de Bosnie-Herzégovine plongées dans l'ignorance, et à laisser aux Bulgares eux-mêmes le soin de penser à l'instruction

---

[1] Iovan Ristitch: Les relations extérieures de la Serbie, t. III, p. 280—284.

[2] Iovan Ristitch: Les relations extérieures de la Serbie, t. III, p. 284—285.

[3] Iovan Ristitch: Les relations extérieures de la Serbie, t. III, p. 287—288. — Voir aussi: Comment fut fondé, en 1871 à Prizren, le journal turco-serbe « Prizren ». Tiré des mémoires de P. P. Stancovitch: « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch », nº 8, 1893, p. 309—315.

[4] M. Miloévitch et Panta Sretchkovitch voyageant aux frais du gouvernement, firent une tournée semblable, le premier en 1871 et le second en 1873. Voir: Ristitch: Les relations extérieures de la Serbie, p. 286.

de leurs contrées[1] et on leur demandait ce qu'ils penseraient si les Bulgares se mettaient à distribuer des livres bulgares en Serbie[2].

La propagande s'exerçait d'abord parmi les masses populaires. Bientôt cependant, l'expérience montra aux agents serbes que cette voie n'était pas la plus sûre, ni la plus efficace. Les masses sont toujours un élément conservateur et lors même qu'elles sont privées de tout sentiment national, elles acceptent difficilement les idées nouvelles qui leur viennent de l'étranger. Les agents serbes se heurtaient, de plus, à la méfiance si caractéristique du Bulgare. Le peuple se demandait involontairement pourquoi les Serbes mettaient tant d'insistance à vouloir l'instruire en une langue qu'il ne comprenait même pas bien, et il ne pouvait s'empêcher de se dire qu'ils poursuivaient par là quelque chose qui peut-être n'était pas mauvais, mais qui certainement profiterait plus à eux qu'à lui.

En outre, il s'apercevait que les agents du serbisme se trouvaient souvent en rapports intimes soit avec les Turcs, soit avec les étrangers enrichis à ses dépens. Et cela lui faisait prendre une attitude réservée et même hostile à l'égard de ses bienfaiteurs intéressés. Mais la propagande rencontrait des difficultés encore plus grandes là où il y avait des gens instruits jouissant de la confiance de leurs connationaux. Tous les apôtres du serbisme étaient impuissants devant le prestige de ces personnalités. Il leur fallait pour réussir ou les écarter, ce qui les exposait aux yeux du peuple, car l'éloignement des Bulgares gênants ne pouvait se faire qu'au prix d'intrigues et de calomnies auprès des autorités, en opposition ouverte avec la volonté populaire, — ou travailler contre eux, ce qui ne pouvait donner aucun résultat.

Et s'il fut donné aux agents, en certains endroits, d'accomplir heureusement leur mission, ils devaient ces succès non pas à une inclination chez les Bulgares de tout attendre des autres, sans soucis ni sacrifices, mais aux conditions politiques particulières où ils se trouvaient alors. Abandonnés et sans défense, ils étaient souvent obligés de recourir à des moyens pénibles, dont les plus caractéristiques étaient l'union politique et la sollicitation d'une sujétion étrangère dans le seul but d'obtenir un appui et une protection qu'ils n'étaient pas en état de se procurer eux-mêmes. Le comité de propagande

---

[1] « Makedonia », troisième année, nº 22 du 26 avril, 1869 p. 3.

[2] « Dounavska Zora », première année, nº 34 du 15 juillet 1868, p. 1—2.

le savait et il tâchait d'en tirer le meilleur parti possible. « Ils (les agents serbes) vont parmi les Bulgares, dit le correspondant du journal « Pravo », et tentent de les séduire en leur assurant qu'il est très facile pour eux de se débarrasser de toutes les peines qu'ils endurent, ils n'avaient qu'à dire « qu'ils sont Serbes, non Bulgares »; « alors le gouvernement serbe viendrait les sauver ». « Il dira aux grandes puissances que vous êtes des Serbes, nos frères et que, comme Serbes, vous devez être libres. Elles (les grandes puissances) forceront alors la Turquie à vous donner la liberté et vous vous unirez à la Serbie et c'est le prince de Serbie qui vous commandera. Cependant, pour se convaincre que vous n'êtes pas Bulgares, mais Serbes, les grandes puissances enverront secrètement des délégués qui parcourront ces contrées et les examineront; pour cette raison, vous devez apprendre le serbe, le faire apprendre à vos enfants et avoir des livres serbes et si quelque Français, Anglais ou autre venait à passer par ici, dire que cette contrée s'appelle la Vieille Serbie! que ce nom vous est resté par tradition de votre grand-père et de votre grand'mère et que vous êtes Serbes, quoique vous parliez un peu comme des Bulgares, ce qui est dû à vos rapports avec les Bulgares, c'est-à-dire que vous êtes des Serbes bulgarophones ».[1]

En général, la propagande serbe aboutissait à des échecs toutes les fois qu'elle se faisait par des Serbes de la principauté, les Bulgares étant rarement disposés à croire qu'ils obtiendraient le salut dès qu'ils auraient changé de nom et qu'ils auraient commencé à apprendre le serbe et à le faire apprendre à leurs enfants. Il est vrai que les propagandistes réussissaient à ouvrir quelques écoles, par ci par là, notamment dans les localités des régions limitrophes, mais c'était parce que la soif de l'instruction qui distingue le peuple bulgare, forçait les parents à préférer l'instruction serbe à l'ignorance complète, sans nullement vouloir livrer leurs enfants en proie du serbisme.

Ailleurs, dans des localités qui se trouvaient loin de la sphère d'influence serbe, la population, manquant d'instituteurs pour ses écoles, en faisait venir de la Serbie et des autres pays slaves. A cette époque-là il y avait des maîtres d'école serbes non seulement en Macédoine et en Bulgarie occidentale, mais jusqu'à Schoumen. Beaucoup de ces instituteurs venaient d'ailleurs offrir eux-mêmes

---

[1] « Pravo », quatrième année, nº 47 du 17 janvier 1870, p. 188.

leurs services.[1] Ils allaient jusqu'à oublier leur nationalité et, convaincus par la réalité, ils se faisaient les défenseurs ardents de la nationalité bulgare au lieu de servir la propagande serbe.[2] Ce recours aux instituteurs serbes, Milioukow l'explique, entre autres, par le fait que les Bulgares de la Macédoine et de la Bulgarie voyaient en eux, en leur qualité de Slaves, des alliés bienvenus dans leur lutte contre les Grecs.[3] Ailleurs encore, l'adoption de l'enseignement serbe n'était que l'effet d'une réaction contre les écoles grecques que le peuple avait en horreur.

Mais partout où il se trouvait des Bulgares aptes à exercer la profession d'instituteur, la population ouvrait des écoles bulgares, sans faire appel au concours étranger. Des écoles pareilles existaient dès avant l'année 1868 — Ristitch le reconnaît[4] — en de nombreux endroits de la Macédoine et de la Bulgarie occidentale.

On ne s'en étonne pas quand on sait qu'en ce temps-là toute l'instruction à l'usage du peuple — fût elle donnée indifféremment par des Serbes ou des Bulgares — ne consistait dans la plupart des cas qu'à apprendre aux enfants la lecture du psautier en langue slave et les quatre opérations fondamentales de l'arithmétique. Si la fréquentation des écoles serbes par les enfants bulgares avait été l'effet d'un sentiment national serbe chez leurs parents « bulgarophones », ceux-ci se seraient mis eux-mêmes à apprendre la langue serbe et à acquérir une culture serbe. Or, c'est plutôt le contraire qui se produisait. Voilà pourquoi nous ne trouvons presque nulle part de salle de lecture serbe, bien qu'il y eût eu plus d'une tentative d'en ouvrir. Par contre, les salles de lecture bulgares apparaissent partout dans le pays, là même où il existait des écoles serbes.

Les propagandistes serbes se virent aussi obligés de changer de méthode. Aux environs de 1860 ils donnèrent toute leur attention non plus à la masse du peuple, mais à ses représentants les plus marquants. Cela leur était plus facile et plus commode. Plus facile, parce que l'individu isolé apparaissait en général moins réfractaire aux idées nouvelles et pouvait même s'en faire un défenseur, sur-

---

[1] V. Kantchoff: La ville de Skopié. « Perioditchesko Spissanié » (Revue Périodique), n° 55—56, p. 148.

[2] Drimkoloff, p. 5.

[3] Milioukow: Les rapports serbo-bulgares, « Balgarski Pregled », V^e année, n° 9—10, page 7.

[4] Iovan Ristitch: Les relations extérieures de la Serbie, t. III, p. 285.

tout si l'adoption en était accompagnée d'un encouragement d'ordre matériel qui ne représentait pas une charge trop lourde pour le trésor d'Etat; plus commode, parce que le propagateur des idées désirées était alors un homme du pays jouissant d'une certaine autorité sur son milieu et exerçant une certaine influence par ses liens de parenté ou d'amitié et par ses relations commerciales.

Pour commencer, la propagande cherchait à recruter des adeptes parmi les négociants et les artisans bulgares de Belgrade. Milosch Miloévitch excellait dans cette tâche, il avait une grande habileté à nouer des rapports avec eux. Il visitait chaque boutique et chaque comptoir de commerce bulgare, sans oublier les laiteries, prêchant partout que les Bulgares de la Macédoine et du pays de la Morava étaient des Serbes.[1] Belgrade devint un lieu de chasse aux Bulgares. Qu'un Bulgare traversât la ville pour une affaire ou une autre et il se voyait aussitôt assailli par les agents serbes qui lui expliquaient force d'arguments appropriés qu'il était Serbe et lui décrivaient les belles perspectives qui s'ouvriraient pour lui, si seulement il voulait se rendre compte de son origine serbe. Et si le voyageur bulgare se prêtait tant soit peu à ces conversations, on lui faisait toutes sortes de facilités durant son séjour dans la capitale et finalement on le conduisait chez le ministre de l'instruction publique. Celui-ci lui demandait des nouvelles de « chez nous, en Vieille Serbie » et le questionnait sur les lectures des écoliers et sur la provenance de leur maître. Enfin, il reprenait ce que les agents lui avaient déjà répété à satiété, à savoir que les Macédoniens n'étaient pas des Bulgares ou que les Bulgares ne possédaient pas de bons livres et qu'ils devaient en emprunter aux Serbes. Si l'instituteur ne comprenait pas les livres serbes, il fallait le renvoyer. Enfin, on lui donnait une ou deux caisses de livres et on le chargeait de mille bonnes choses pour « les connationaux serbes ».[2]

Voici comment un Bulgare macédonien dépeignait, dans une lettre adressée à ses frères de Macédoine, intitulée « Ce qui tente les Serbes », ce procédé de serbisation:

« Frères, écoutez ce que je vais vous dire:

Cette année, comme les précédentes, je suis parti pour Vienne arranger mes affaires commerciales et je ne sais pas pourquoi le

---

[1] « Makedonia », IIIe année, nº 22 du 26 avril 1869, p. 3.

[2] « Dounavska Zora », première année, nº 29 du 1er juin 1868, p. 108.

bateau, au lieu de me conduire à Semlin, où chaque année je passais un jour à attendre un autre bateau qui me transporterait à Vienne, me débarqua à Belgrade. J'appris par la suite que l'agence centrale de la compagnie avait été transférée de Semlin à Belgrade, ce qui fait que les bateaux pour Vienne partent maintenant de cette dernière ville.

A peine débarqué sur le quai du port où je descendais pour la première fois, tandis que je regardais de côté et d'autre, voici qu'un inconnu s'approcha de moi et me demanda: « d'où es-tu? » Je lui répondis que j'étais Bulgare de Macédoine. Dès que j'eus répondu cela, mon interlocuteur inconnu me dit: « Quel Bulgare, il n'y a pas là de Bulgares, il n'y a que des Serbes, c'est la Vieille Serbie.

— Je ne sais pas, répartis-je, cela peut être vrai, mais nous nous appelons Bulgares.

— Vous n'êtes pas Bulgares, les Bulgares ne sont pas Slaves, ce sont des Tartares et leur nom provient de la « Boukharie ». Mais vous êtes Serbes et pour cela vous devez apprendre le serbe; et quand nous aurons ruiné l'Etat turc, vous aurez un prince, des canons, des fusils, des soldats, etc. ».

Comprenant bien où voulait en venir cet homme sans pudeur, je me mis à l'approuver afin de voir ce qu'il me raconterait encore.

« Avez-vous un maître d'école, savez-vous d'où il est? me demanda-t-il.

— Nous en avons un, répondis-je, un homme tout jeune, mais il ne sait rien et nous n'entendons rien à son enseignement.

— Oh! voyez-vous, il est Bulgare et comme vous ne parlez pas le bulgare, mais le serbe, vous ne pouvez pas le comprendre. Mais nous vous en enverrons un autre et des livres, si vous chassez celui-ci » . . .

— Cela nous serait un bienfait, étant donné notre pauvreté.

— Quand rentres-tu? demanda-t-il encore.

— A mon retour de Vienne.

— Tu t'arrêteras alors à Belgrade et je te présenterai au ministre; on te donnera deux caisses de livres et dès qu'on verra ce qu'il en sera, on vous enverra l'instituteur.

— Bon, dis-je et je le quittai. »

Tout Bulgare de bon sens comprendra, à cette courte conversation, ce qui se fait à Belgrade. Cela, frères, si on me l'avait dit, je n'y aurais pas cru; et lorsque je l'eus vu de mes yeux et en-

tendu de mes oreilles, je restai stupéfait. J'ai appris par la suite qu'il existait une organisation spéciale chargée de cette tâche et qu'on attirait nos frères innocents à Belgrade où on leur donnait gratuitement des livres pour les expédier à leurs villages. Nous venons à peine de nous débarrasser des Grecs et voilà que les Serbes viennent prendre leur place; ils y ont pensé trop tard, ceux-là. Mais il nous faut être circonspects à l'égard de ceux qui viennent chez nous dans ces temps si dangereux, afin qu'on ne nous injurie pas et qu'on ne dise que nous portons des têtes lourdes et que nous ne savons que labourer la terre . . . »

Vienne, 1869.

Votre frère, un Bulgare de Macédoine.[1]

Cette façon d'agir apparaît beaucoup plus efficace. Bien des hommes pusillanimes, flattés des attentions dont ils se voyaient entourés, se laissèrent lier par des engagements qui d'ailleurs leur rapportaient des avantages appréciables et se faisaient, à leur retour dans la terre natale, les serviteurs dévoués de l'impérialisme serbe. C'est ainsi que s'explique l'apostasie d'un St. Torovelé de Vrania qui, d'un ardent patriote bulgare qu'il fut au début, devint dans la suite un persécuteur acharné des Bulgares, puisque le ministre de l'instruction se fit présenter à deux reprises des négociants bulgares de cette ville auxquels il ne manqua pas de donner suivant son habitude plusieurs caisses de livres destinés à leurs compatriotes.[2] Il est à présumer que Torovelé, qui était un des négociants les plus considérables de Vrania et qui entretenait des rapports de commerce très étendus avec différentes villes de Serbie, ne fut pas oublié dans ces audiences. Un autre Bulgare notable que les Serbes gagnèrent pour leur cause fut un nommé Simo Andréeff, qui faisait un commerce de tabacs à Odessa et qui jouissait d'une grande considération à Skopié et à Vélès. Ce « bienfaiteur » envoya bien des livres serbes et casa bien des maîtres d'école serbes dans les villes et les villages de Macédoine.[3]

La propagande serbe montra une recrudescence d'activité à la veille de la conquête de l'indépendance religieuse des Bulgares. Les Serbes commençaient à voir dans l'institution de l'Exar-

---

[1] « Makedonia », troisième année, nº 14 du 1er mars 1869, p. 2.
[2] Voir le numéro cité plus haut de la « Dounavska Zora ».
[3] « Makedonia », troisième année, nº 15 du 8 mars 1869, p. 3.

chat bulgare (en 1870) et dans l'éveil national qui remuait toute la race bulgare, l'obstacle le plus redoutable à leurs aspirations et ils sentaient que, pour vaincre cet obstacle, il fallait mettre en action tous les moyens possibles. Ils s'associèrent, pour plus de sécurité, à la propagande grecque, donnant tout leur appui aux agents de cette propagande, les évêques phanariotes. La question était tranchée pour eux: les Bulgares de Macédoine et du pays de la Morava devaient être Grecs ou Serbes, mais en aucun cas il ne pouvaient rester Bulgares. Les Serbes arrivaient à la conviction que « la Serbie » ne gagnerait l'amitié des Bulgares que si elle renonçait à sa politique des « yeux doux, au risque même d'en venir aux mains », formule que de nos jours ils ont érigée en principe d'action, ardemment prêché par leur écrivain politique Bdin.[1] S'étant ainsi pourvus, dans toute la Macédoine occidentale, d'adhérents qui avaient renié leur nationalité bulgare et ayant fondé ça et là quelques écoles d'enseignement gratuit, ils s'y lancèrent résolument, sous la protection des autorités religieuses grecques et quelquefois même de l'administration turque, pour arracher de force le peuple à l'Exarchat bulgare. Nos journaux de l'époque sont pleins de plaintes au sujet de la conduite des agents serbes travaillant sous la direction de Milojévitch. Ce dernier prêchait, selon une correspondance de Belgrade, qu'il n'y avait que des Serbes partout où l'on employait l'expression «Bojé pomozi » (Que Dieu nous soit en aide), que les Bulgares étaient des Tartares, que leur langue était un dialecte serbe dénaturé et que les limites de la Vieille Serbie allaient jusqu'à Yambol ou, plus exactement, qu'elle englobait « toute l'étendue comprise entre Lom, Vratza, Philippople, Serrès, Salonique et Ochrid ». On rapporte même qu'il s'était rendu à Ochrid et à Strouga où il assurait la population qu'elle était serbe et lui promettait des livres et des instituteurs gratuits et qu'il en avait visité le monastère et emporté à Belgrade tous les manuscrits qui y étaient conservés. A Prizren, un certain Simo avait bâti une école aux frais du gouvernement serbe. Une école analogue allait être ouverte dans le monastère Saint Naoum près d'Ochrid.[2] On se plaint de Vélès où les Serbes avaient déjà réussi à ouvrir une école de jeunes filles, malgré qu'il

---

[1] Status quo ante. Slivnitza, 1898, p. 26.

[2] « Tourtzia », sixième année, nº 39 du 14 novembre 1870, p. 3. Voici exactement suivant Milojévitch, quels étaient les arrondissements qui formaient la « Vraie ou la

y eut déjà une école bulgare de garçons, qu'ils déployaient une grande activité parmi la population de la campagne.[1] A Krouchévo, un instituteur serbe avait fondé une école où il enseignait gratuitement.[2] A Prizren, « les apôtres de cette propagande pullulent comme des fourmis et usent de tous les moyens pour atteindre leurs buts », et des livres y arrivent sans cesse de Belgrade.[3] A Bitolia, les propagandes grecque et serbe faisaient des progrès.[4] La seconde gagnait plus de terrain que la première: on l'explique par la parenté de race et de langue. Elle travaillait ouvertement.[5] Là où il n'était pas possible d'ouvrir des écoles, les Serbes envoyaient des cloches pour les églises du pays.[6]

Au commencement, les Bulgares ne faisaient presque pas attention à cette propagande; plus tard, cependant, ces succès de plus en plus fréquents, bien que par apparence dans bien des cas, provoquèrent des protestations isolées sans qu'on s'avisât encore de prendre des mesures de défense. Slavéikoff[8] lui-même n'avait que du mépris pour ces misérables tentatives à la nouvelle qu'une école serbe venait d'être fondée au village de Bogomil, arrondissement de Vélès, et que par l'entremise du maître d'école le ministère de l'instruction publique de Belgrade invitait les habitants de ce village à exhorter les villages environnants de suivre leur exemple.[7] Ce n'est guère qu'après 1870 qu'on procéda à une organisation de résistance nationale. Le soin de la lutte à soutenir contre la propagande serbe fut laissé entièrement à la Confrérie de bienfaisance macédonienne, à Constantinople. Mais que pouvait cette société qui n'avait pour toutes ressources que les dons volontaires et très irréguliers des

---

Vieille Serbie ». Elle comprenait, selon lui, les arrondissements de Kourchoumlia, Prokouplé, Prichtina, Ipek, Scutari, Djakovo, Elbassan, Prizren, Tétovo, Debar (Dibra) Kitchévo, Bitolia (Monastir), Kostour (Kastoria), Prilep, Vélès, Tikvesch, Kratovo, Kustendil, Koumanovo, Skopié (Uskub), Vrania, Leskovetz, Pirot, Nisch, Ghiliani, Vidin, Samokow, Sofia, Chtip, Radomir, Trin, Kotchani, Doubnitza, Ressen, Moglen, Vratza, Etropolé. Fragments d'histoire des Serbes et des provinces serbes-yougo-slaves de Turquie et d'Autriche, par M. S. Milojévitch, t. II, 1872, p. 155.

[1] « Tourtzia », VIIIe année, n° 40 du 18 novembre 1872, p. 4.

[2] « Istotchno Vrémé » (Temps de l'est), première année, n° 41 du 28 novembre 1872, p. 2.

[3] « Den », première année, n° 25 du 28 juillet 1875, p. 7.

[4] « Den », première année, n° 19 du 16 juin 1875, p. 7.

[5] « Den », première année, n° 20 du 23 juin 1875, p. 7.

[6] Iov. Ristitch: Les relations extérieures de la Serbie, p. 289—290.

[7] « Makedonia », Ve année, n° 25 du 22 juin 1871, p. 3—4.

[8] Un des premiers écrivains et poètes bulgares de ce temps.

particuliers et des salles de lecture contre l'argent dépensé à flots par le gouvernement serbe et par sa propagande? Et si, néanmoins, on réussit à faire quelque chose, notamment en reprenant certaines localités telles que Vélès, Vrania, Tétovo où les Serbes avaient déjà installé des écoles et des instituteurs, ce fut surtout grâce à la vivacité du sentiment national chez la population et à l'influence salutaire des salles de lecture qui étaient nées spontanément dans le pays. L'exarchat, à cette époque, n'eut presque aucune participation à l'œuvre de l'éducation nationale. L'organisation de l'Eglise nationale à peine émancipée de la tyrannie religieuse du Patriarcat de Phanar et déjà proclamée schismatique et le rôle politique qu'il eut à jouer auprès de la Porte comme unique institution légitime pour la défense des intérêts du peuple bulgare réclamaient tant de soins et d'efforts que, l'eût-il voulu, l'exarchat ne pouvait point se consacrer à l'œuvre scolaire et encore moins soutenir la lutte contre la croissante propagande serbe. Par contre, les salles de lecture accomplirent brillamment leur mission. Fondées par la population même et entretenues à ses frais, elles furent en même temps des écoles pour les adultes à l'usage desquels il y avait des cours du soir et du dimanche, et en même temps des inspectorats départementaux chargés d'ouvrir des écoles partout où le besoin s'en faisait sentir, des institutions subvenant à l'entretien de ces écoles et enfin des comités qui examinaient les candidats aux places d'instituteurs et déterminaient leur situation professionnelle.

Cette organisation de la conscience nationale, souvent privée de toutes ressources matérielles et presque toujours d'hommes instruits, réussit pourtant à briser les influences grecque et serbe, les deux fléaux qui ravageaient les provinces bulgares. Il lui était d'ailleurs relativement assez facile de se tirer d'affaire avec la première, maintenue grâce à l'ignorance primitive du Bulgare beaucoup plus préparé aux distinctions confessionelles qu'aux distinctions nationales. Le Grec n'était point à ses yeux un homme d'une autre nationalité avec laquelle il ne dût identifier la sienne, mais un être devenu pour lui l'incarnation de l'élévation morale et de la noblesse d'âme. Aussi s'adressait-il naturellement à lui, dès qu'il se sentait en possession de force morale ou matérielle suffisante qui le séparait de la foule du commun. C'est dans cette tendance de la classe instruite de la bourgeoisie qu'il faut surtout chercher l'explication de l'absence de propagande grecque organisée et, par suite,

de notre conservation nationale. En effet, si les Grecs qui, pendant toute la durée de la domination turque, eurent une situation si privilégiée, avaient toujours agi suivant un plan déterminé, notre existence comme peuple ne serait peut-être plus qu'un souvenir historique. Il avait donc suffi à nos leaders nationaux d'appuyer sur la différence qu'il y a entre la religion et la nationalité pour engager les Bulgares dans la voie de l'éveil national.

Il en allait tout autrement avec la propagande serbe. Et tout d'abord, son action était l'effet d'une organisation soutenue par un Etat constitué. Œuvre d'un peuple que sa langue et son passé historique rapprochaient du nôtre, elle possédait toutes les conditions requises pour se développer non seulement dans les classes bourgeoises, mais surtout dans les milieux campagnards, c'est-à-dire dans le centre populaire bulgare même. Et, il faut le reconnaître, elle exerçait son influence dans les villages beaucoup plus que dans les villes; le paysan ignorant ne faisant pas de différence entre la nationalité bulgare et la nationalité serbe, leurs langues et leur religion n'étaient-elles pas les mêmes? Les agitateurs serbes avaient donc raison de craindre l'anathème du patriarche contre le peuple bulgare qui pouvait le séparer du peuple serbe.[1]

Etant donné que la propagande serbe était encouragée par la propagande grecque et presque partout par les évêques phanariotes, qu'elle bénéficiait souvent de la protection de l'autorité turque et enfin, que la Serbie qui l'inspirait et la dirigeait effectivement se trouvait voisine immédiate de la terre bulgare à l'ouest et au nord-ouest, la lutte contre cette propagande devenait particulièrement difficile dans les conditions politiques réservées au peuple bulgare.

Nous n'avions pour toute arme de combat que notre nom et notre tenacité bulgare. En outre, au moment où la propagande serbe prenait son élan, le peuple bulgare avait à résoudre les problèmes les plus compliqués, dont le règlement s'impose à tout peuple: question religieuse, questions de la propriété foncière, des écoles, des libertés nationales, de la participation à l'administration et de l'indépendance politique. Et tout cela en l'absence d'une élite intellectuelle. Faut-il ajouter que la science historique et la connaissance de notre passé historique nous faisaient également défaut?

---

[1] La conduite de la Serbie dans la question religieuse bulgare d'il y a vingt ans. (Souvenirs d'un homme d'Etat serbe, écrits en 1874.) « Otatchbina », nº 26, p. 321—322.

Il n'y a rien d'étonnant, alors, que la propagande serbe ait pu enregistrer des succès plus ou moins considérables dans les régions de Nisch et de Leskovetz et en partie dans celle de Vrania. Mais l'histoire de son action dans cette dernière ville montre, à n'en pas douter, son impuissance devant une personnalité cultivée. Or, celle-ci n'aurait pas pu sauver la nationalité d'une population de milliers et de milliers d'âmes aux conceptions nationales les plus diverses, si elle n'avait pas la conscience plus ou moins nette d'appartenir au peuple bulgare.

Il suffit, au surplus, de jeter un coup d'œil sur le passé récent et de suivre la propagande serbe dans la région de Skopié où elle fut reprise avec une ardeur sans pareille, aux environs de l'année 1890, pour nous convaincre une fois de plus qu'elle ne gagnait du terrain que là où l'on avait vu le moins d'hommes instruits.

III.

Comment le pays de la Morava devint une province serbe

La paix à peine signée, après la malheureuse campagne de 1876, entreprise dans l'attente d'une grande insurrection en Bulgarie,[1] la Serbie eut l'idée de profiter d'une guerre éventuelle entre la Russie et l'Empire ottoman en vue d'une augmentation de son territoire par le déplacement de sa frontière vers le sud-est. A cet effet, le gouvernement serbe délégua à Pétrograde Iovan Marinovitch, auquel il donnait des pouvoirs étendus, l'autorisant à négocier avec le gouvernement russe sur les conditions auxquelles la Serbie pourrait participer à la guerre. En même temps il le chargeait de porter dans la capitale russe un mémoire où il exposait la situation politique et financière de la Serbie et déclarait que l'esprit du peuple serbe se relèverait de nouveau dès qu'on verrait le pavillon impérial flotter sur la péninsule balkanique.[2]

Les instructions que le gouvernement serbe envoya à Marinovitch le 16/28 novembre 1876, alors qu'il était déjà à Pétrograde, contenaient les trois demandes suivantes: 1) que la Russie prêtât en temps voulu son assistance à la Serbie afin que celle-ci pût se préparer à la guerre; 2) qu'elle fît connaître dans quelles limites la Serbie pouvait espérer un accroissement territorial et 3) que des mesures fussent prises immédiatement en vue de prévenir une occupation du département serbe de la Kraina par les Turcs, pour couper les communications entre la Serbie et la Russie. Sur le second point qui seul nous intéresse ici, Marinovitch répond que la question ne pouvait pas être réglée, puisque la guerre n'était pas encore fixée et qu'on n'en savait pas les objectifs; il doutait, cependant, que les désirs serbes pussent être satisfaits.[3] Six jours plus tards, le 22 juin/4 juillet, il mande à son gouvernement que si la Serbie augmentait son terri-

---

[1] N. R. Ovsyanyi: Le Proche Orient et le monde slave, 1913, p. 165.

[2] Iov. Ristitch: Histoire diplomatique de la Serbie, etc., livre II, 1898, p. 3-10.

[3] Iov. Ristitch: Histoire diplomatique de la Serbie, etc., livre II, 1898, p. 13

toire, ce ne serait que proportionnellement à ses services dans la guerre. Rien de déterminé n'était dit non plus dans la lettre impériale que Marinovitch apporta le 1/13 janvier 1877. La Serbie serait récompensée, à la conclusion de la paix, suivant sa conduite dans la guerre.[1]

Mais, la Serbie ne désespérait pas. A la veille de la déclaration de la guerre russo-turque (11/23 avril 1877), elle envoya le colonel Catardjiu avec la mission de faire savoir au tzar qu'elle était prête à prendre part à la guerre moyennant une somme de deux ou trois millions de roubles nécessaires pour achever ses armements, et une subvention d'un million de roubles pour l'entretien de l'armée pendant la durée de la guerre. Si cependant la Serbie devait rester passive, elle souhaitait la victoire au tzar, espérant qu'il daignerait se rappeler, à la conclusion de la paix, les sacrifices énormes qu'un petit peuple avait consentis en entrant en lutte, tout seul, contre un empire puissant. La lettre du prince Milan à l'empereur de Russie du 12/24 avril 1876[2] était conçue dans le même sens.

Le colonel Catardjiu termina vite sa mission et le 27 avril/9 mai il retourna à Belgrade, porteur d'une lettre du tzar et d'une autre du général Ignatieff au prince. Alexandre II recommandait la prudence et l'abstention de tout conflit avant que l'armée russe n'eût franchi le Danube et qu'elle ne fût en état de secourir la Serbie. Le général Ignatieff, de son coté, conseillait à la Serbie de se contenter, pour le moment, d'un million de roubles, qu'un autre million suivrait certainement et il déclarait au sujet de ses prétentions territoriales qu'elle ne pouvait espérer une extension de ses frontières qu'en Vieille Serbie et non en Bosnie, à cause de l'Autriche. Pas un mot du pays de la Morava. L'armée serbe opérerait sous les ordres du haut commandement russe et ses opérations se dérouleraient entre Nisch et Vidin dans la direction de Sofia.

La réponse du tzar est du 19 avril/1 mai. Sept jours après, le 26 avril/8 mai, le consul général de Russie à Belgrade, Kartzoff, recevait du prince Gortchakoff une dépêche en contradiction absolue avec les deux lettres citées. Elle disait textuellement: « Le désir de S. M. le Tzar est que la Serbie reste sur la défensive, en s'abstenant de tout acte de provocation et d'agression. C'est au prince de réfléchir

---

[1] Iov. Ristitch: Histoire diplomatique de la Serbie, etc., livre II, 1898, p. 15—16.

[2] Iov. Ristitch: Histoire diplomatique de la Serbie, etc., livre II, 1898, p. 32—35.

sur les mesures qu'il prendrait dans les limites de ses forces et sous sa propre responsabilité souveraine. »[1] Cela jeta la Serbie dans la perplexité et elle conçut des craintes sérieuses à l'égard de son augmentation territoriale, malgré les assurances données par le gouvernement russe à Protitch, représentant serbe à Pétrograde, que même dans la défensive elle pouvait compter que ses sacrifices seraient pris en considération et « dignement appréciés ».[2]

Tout cela ne fit pas perdre courage au gouvernement serbe. Il poursuivit ses pourparlers avec le gouvernement et avec le quartier général russes; finalement le prince Milan lui-même se rendit chez Alexandre II à Ploest, où, en présence des grands-ducs, des généraux et des ministres qui se trouvaient au quartier général, l'empereur lui reprocha ouvertement d'avoir, deux ans auparavant, déclaré la guerre à la Turquie. Néanmoins, Alexandre II promit à Milan que la Serbie ne serait pas oubliée. Quant à sa participation à la guerre, l'empereur déclara que la Serbie pouvait intervenir, si elle le voulait, après que l'armée russe aurait passé le Danube. « Je ne vous engage pas, dit-il, je ne vous force pas, mais vous pouvez, si vous voulez. »[3] Cependant, ces paroles ne produisirent aucun effet sur l'esprit du gouvernement serbe. Il voulait, à tout prix, intervenir dans la guerre, non pour prêter main forte aux armées russes, mais pour s'emparer de nouveaux territoires bulgares. Et il décida de s'en tenir non pas aux déclarations verbales du tzar, mais à ses assurances écrites, données précédemment en vue d'une toute autre orientation politique.

Mais le gouvernement serbe n'insistait à prendre part à la guerre que pour la forme. En vérité, il n'avait point l'intention d'intervenir avant de savoir si la campagne serait gagnée par les Russes. Ce qu'il voulait, c'était des acquisitions territoriales et des succès faciles qu'il dissimulait soigneusement sous des menées diplomatiques, activement poussées derrière l'apparence de chagrin qu'il ressentait à se voir privé de la possibilité de coordonner les opérations présumées de ses troupes avec celles des troupes russes. Aussi déclina-t-il toute intervention lorsque, le 14/26 juillet, son représentant au quartier général de l'armée russe lui télégraphia de Tirnovo que le tzar avait dit que la Serbie devait marcher, et Ignatieff, que son avenir serait

---

[1] Iov. Ristitch: Histoire diplomatique de la Serbie, etc., livre II, 1898, p. 36.

[2] Iov. Ristitch: Histoire diplomatique de la Serbie, etc., livre II, 1898, p. 37.

[3] Iov. Ristitch: Histoire diplomatique de la Serbie, etc., livre II, 1898, p. 39.

compromis si elle ne déclarait pas la guerre; il refusa encore sa collaboration après la réception d'un second télégramme, daté de Béla, par lequel son représentant l'informait que le tzar avait prescrit au ministre des finances d'envoyer au prince Milan un million de roubles en argent et que la Serbie n'avait plus rien à craindre de l'Autriche-Hongrie. Et il maintint son attitude déclinante alors même que l'empereur lui fit dire que si elle n'intervenait pas dans un délai de 12 jours, la Serbie irait à sa perte et compromettrait définitivement son avenir.[1] Il agissait ainsi parce qu'il avait peur que les Russes ne fussent rejetés de l'autre côté du Danube et ne laissassent la Serbie face à face avec la Turquie.

La Serbie persista dans son obstination, malgré la lettre datée du 21 août/3 septembre que le généralissime des troupes russes lui faisait remettre par le colonel Bobricoff. Elle se décida seulement, sur les instances réitérées de ce dernier, à amasser des troupes le long de sa frontière du sud-est. Encore le fit-elle après de longues démarches pressantes, et dans des proportions inférieures à celles qu'on lui demandait: au lieu de 25 ou 30,000 hommes, elle n'en envoya que 20,000. Elle trouvait un prétexte aux tergiversations dans le retard apporté au règlement de l'assistance pécuniaire qui, à son avis, se heurterait à des difficultés. Mais, Pléven tombe, (28 novembre/10 décembre) le gouvernement serbe, à qui la résistance de cette forteresse inspirait des craintes les plus sérieuses au sujet de l'issue de la campagne, ordonna immédiatement à ses troupes de franchir la frontière de l'Empire ottoman. Le passage eut lieu le 1/13 décembre 1877. La question pécuniaire ne l'arrêtait plus. Du reste, l'armée serbe n'avait à combattre que des contingents turcs très réduits dont l'effectif total ne dépassait pas 46,000 hommes, ainsi répartis: 8530 hommes à Vidin, Koula et Belogradtchik, 11,810 hommes aux environs de Pirot, Bela-Palanka et Svéti-Nicolas, 8000 hommes à Nisch, Mramor, Prokouplé et Kourchoumlia, et environ 12,000 hommes à Novi-Bazar, Sjénitza, Vichégrade et Plevlé, sans compter les Arnaoutes (Albanais) au nombre de 5000. Au total 45,340 hommes.[2]

Aussi insignifiantes que fussent ces contingents ennemis, nous n'irons pas soutenir que l'intervention serbe n'eut aucune suite; toutefois il ne faut pas oublier qu'elle se produisit après la chute de la plus

---

[1] Ristitch, p. 60—64.

[2] Ristitch, p. 90 et 105.

importante place forte turque que l'armée ottomane défendit avec le plus grand acharnement et, partant à un moment où la route de Constantinople s'ouvrait toute grande aux armées impériales russes qui n'avaient plus devant elles que des troupes démoralisées et incapables d'aucune résistance sérieuse. L'intervention serbe n'eut même pas pour effet de faciliter sensiblement la tâche aux troupes russes qui opéraient dans la région de Sofia, car, dès qu'elle se fut emparée de Nisch, Pirot, Béla-Palanka et Vrania, la Serbie envoya ses troupes vers la plaine de Kossovo, évacuée par les Turcs, au lieu de les diriger sur Sofia où elles devaient se joindre aux troupes russes. Aux approches de l'ouverture des négociations de paix, le gouvernement serbe se hâta de donner à son délégué auprès du quartier général russe les instructions nécessaires pour la défense des intérêts serbes. En même temps, il envoya Miloslav Protitch à Pétrograde avec la mission de le tenir au courant des intentions du gouvernement impérial et de soutenir énergiquement les revendications serbes. Ces revendications portaient sur les deux points suivants: 1° reconnaissance de l'indépendance de la Serbie et 2° annexion des vilayets de Kossovo et de Novi-Bazar et de la contrée de Vidin. En somme, la Serbie revendiquait, suivant le tracé de ses futures frontières qu'elle avait présenté pour appuyer ses demandes, les localités de Vichégrad, Fotcha, Bélo-Polé, Bérana, Débar (Dibra), Vélès, Chtip, Djoumaya, Kustendil, Dragoman, Konachtitza, Belogradtchik, Koula et Vidin avec les défilés de Ghiné et Svéti-Nicolas. Toutes ces localités se trouvaient à la périphérie des territoires réclamés qui comprenaient: 1° le département de Nisch avec les arrondissements de Nisch, Pirot, Vrania, Leskovetz, Prokouplé, Kourchoumlia et Trin; 2° le département de Prizren avec les arrondissements de Prizren, Liouma, Diakovo, Ipek et Tétovo; 3° le département de Skopié (Uskub) avec les arrondissements de Skopié, Koumanovo, Kratovo, Kotchani, Radovicht et Chtip et 4° le département de Novi-Bazar avec les arrondissements de Novi-Bazar, Mitrovitza, Vassoévitza, Tirnovitza, Bélo-Polé, Prépolé Kolaschin, Sénitza, Novo-Varosch et Plévlé.[1]

Le comte Ignatieff ayant déjà engagé des pourparlers avec les Turcs pour attribuer Nisch à la Bulgarie et Novi-Bazar à la Serbie, le gouvernement serbe délégua le colonel Leschanin au quartier général russe porter deux lettres du prince Milan dont l'une au grand-

---

[1] Ristitch, p. 111—113.

duc Nicolas et l'autre au général Ignatieff. Dans ces lettres et notamment dans celle adressée au général Ignatieff les Serbes motivaient leurs prétentions en disant qu'ils avaient, durant de longues années, lutté avec les Turcs, tandis que les Bulgares en avaient porté le joug sans protester et que la possession de Nisch, peuplé, disaient-ils, de Serbes pur-sang était nécessaire à la défense de leur frontière du sud-est.[1] Que si le quartier général russe ne changeait pas d'avis et s'il ne rapportait pas l'ordre donné au colonel Bobricow de remettre aux Bulgares les clefs et l'administration de cette ville, le colonel Leschanin serait chargé de faire connaître que les Serbes se défendraient les armes à la main contre les Russes. Le comte Ignatieff répondit que les demandes serbes étaient exorbitantes, mais qu'il les examinerait.[2]

Les menées du gouvernement serbe ne furent pas mieux accueillies à Pétrograde. Le ministre des affaires étrangères, de Giers, avait coupé net aux explications de Protitch, en déclarant que les Serbes devaient abandonner tout espoir non seulement sur Nisch et Vidin, mais encore sur toutes les localités marquées sur leur carte et qu'on pouvait tout au plus leur donner quelque chose autour de Kourchoumlia, Prokouplé et une partie de la région d'Ouvetz (Ouvtza) et du Lim, parce qu'il était injuste de laisser sous la domination serbe des territoires peuplés d'une population foncièrement bulgare et qui avait conscience de sa nationalité bulgare. Et Protitch quittait le ministre avec la conviction qu'on défendait les intérêts bulgares non plus contre les Turcs, mais contre les Serbes.[3] L'opinion publique et la presse en Russie étaient animées du même sentiment de justice à l'égard du peuple bulgare. Tout le monde convenait qu'il fallait donner aux Bulgares ce qui leur appartenait. Et Nisch, Pirot, Vrania et Leskovetz, qui, d'après les renseignements soigneusement et impartialement recueillis sur l'ordre de l'empereur, étaient habités de Bulgares pur-sang, leur appartenaient de droit, ainsi que l'avait reconnu la conférence de Constantinople qui, dans l'annexe à son protocole nº 13 du 23 décembre, divisait la Bulgarie en deux provinces, à savoir: une Bulgarie orientale ayant pour centre administratif la ville de Tirnovo et englobant dans ses limites les sandjaks de Roustchjouk, Toultcha, Varna, Sliven, Philippople (à l'exclusion de Sultan-Yéri

---

[1] Vl. Georgévitch: La Serbie au Congrès de Berlin, « Otatchina », VIIIe année, nº 24, p. 227.

[2] Ristitch, p. 116—117.

[3] Ristitch, p. 123.

et d'Ahi-Tchélébi) et les cazas de Kirkkilisse, Moustapha-Pacha et Kazil-Agatch, et une Bulgarie occidentale avec Sofia pour chef-lieu et qui comprenait les sandjaks de Sofia, Vidin, Nisch, Skopié, Bitolia (moins ses deux cazas du sud), les trois cazas du nord du sandjak de Serrès et les cazas de Stroumitza, Tikvesch, Vélès et Kastoria.

Ayant ainsi perdu sa cause auprès du gouvernement, il ne restait plus à Protitch que de tenter la chance auprès des hommes politiques et des journaux russes. Il y réussit en partie. A sa prière — il le dit lui-même dans une lettre à son gouvernement — le général Tcherniaeff publiait un article dans le «Rousky Mir» et l'historien Maikoff étudiait dans le «Novoié Vremia» du 1er et du 2 mars les limites de la Serbie. Cette étude fit sensation, au dire de Protitch, sans qu'il explique, toutefois, si c'était parce que les prétentions y étaient étayées sur des faits monstrueux ou parce que Maikoff voulait défendre une vérité. Nous inclinons plutôt vers la première de ces hypothèses, non point que notre intérêt de Bulgares nous y porte, mais nous ne croyons pas que l'opinion publique russe ou tout au moins ses dirigeants fussent privés de bons sens au point de ne pas comprendre la situation pitoyable d'un professeur défendant par des arguments saugrenus une cause insoutenable. Voici en quelques mots le sens de cette étude. La ville de Vidin, peuplée de Serbes et entourée de monuments historiques serbes, devait revenir à la Serbie pour en assurer la défense du côté de la Hongrie. La bourgade de Berkovitza aurait une population et des environs également serbes, de même que la ville de Sofia, appelée jadis Serbitza. Il en serait de même de Bania, Kustendil et Kratovo qui auraient une population serbe et se trouveraient situés non loin de la montagne de Némanitch, nom d'un prince serbe. Aux Serbes revenaient encore les villes de Chtip, Stroumitza, Prilep, antique possession de Krali Marco; Debar, Skopié, Prizren qui eurent dans le passé des évêchés serbes; Prichtina, capitale de Douschan et la plaine de Kossovo qui avait été le théâtre d'une lutte mémorable entre les Serbes et les Turcs. Et tout cela, après avoir expressément reconnu que l'élément bulgare formait la grande majorité de la population de ces villes.[1]

Les Serbes expliquaient l'union du pays de la Morava à la principauté de Bulgarie non pas comme un effet des droits historiques et

[1] «Balgarin» (Le Bulgare), Ire année, no 46 du 5 avril 1878. C'est de ce courant d'opinion en Russie que parle, semble-t-il, S. L. Ch., le courant de ceux qui s'indignaient, après le traité de Berlin et qui trouvaient que la Bulgarie était encore trop grande.

ethnographiques de cette province, ils ne lui en reconnaissent point, mais par des circonstances adventices et en premier lieu par les sympathies personnelles du comte Ignatieff, de Nelidow et du prince Tcherkassky pour les Bulgares. L'aveu de Ristitch, fait sur la foi de Bobrikow, que Tcherkassky n'était point un admirateur aveugle des Bulgares, montre combien les Serbes se trompaient sur ce point.[1] Les concessions qu'il leur faisait n'étaient donc pas le résultat de considérations d'ordre sentimental, mais la conclusion de l'étude objective de données assez éloquentes par elles-mêmes pour forcer un homme comme Tcherkassky, qui ne se laissait pas guider par des sympathies ou des antypathies, mais par l'examen critique des choses, à insister pour les frontières que le traité de San Stéfano donnait à la Bulgarie.

Tout en maintenant ses prétentions sur les territoires que l'on vient d'indiquer, la Serbie ne renonçait pas à la Bosnie, bien qu'elle sût que ses intérêts y entreraient en collision avec ceux de l'Autriche-Hongrie et qu'il pouvait en sortir des complications dangereuses pour la Russie.

Enfin les Serbes réussirent à faire fléchir les plénipotentiaires russes qui décidèrent, le 6/18 février, l'attribution à la Serbie de la ville de Nisch avec une mince bande de territoire depuis Leskovetz jusqu'à Barbesch, Koutina et Maltchou. Encore n'était-ce là qu'une simple rectification de frontière et nullement une cession territoriale aux propre sens du mot, à en juger par le texte des préliminaires de paix d'Adrinople signés le 19 février/2 mars et qui reconnaissaient l'indépendance de la Serbie et de la Roumanie et érigeaient la Bulgarie en une principaute indépendante.[2]

Ainsi la paix de San Stéfano ne satisfaisait pas la prétention des Serbes de créer une grande Serbie par l'annexion de vastes territoires bulgares. Elle laissait dans l'ombre les ambitions territoriales du prince Milan — relativement plus modestes que celles de l'opinion publique serbe,[3] il faut le reconnaître. Cet écart entre les deux conceptions donna souvent lieu à des malentendus entre les Serbes et leur prince, mais souvent aussi il leur facilita la tâche en les faisant agir d'accord pour l'accroissement de leur patrie. La diplomatie et l'opinion publique étrangère commençaient à croire que, si l'on ne satisfaisait

---

[1] Ristitch, p. 115.

[2] Ristitch, p. 129.

[3] Slobodan Iovanovitch: Discussions politiques et juridiques, Tome II, Belgrade, 1910, p. 291.

au moins les demandes modérées de Milan, la Serbie, habituée aux révolutions et aux changements de dynastie, deviendrait peut-être l'arène d'événements qui pouvaient créer bien des soucis à l'Europe et la mettre en face de nouveaux conflits alors que ceux, que la guerre russo-turque avait fait naître, n'étaient pas encore réglés. Il est superflu de rechercher ici si le désaccord constaté entre les aspirations du peuple et de la couronne n'était pas voulu. L'important, c'est que ce désaccord était habilement exploité par ceux qui dirigeaient la politique extérieure de la Serbie. Tandis que les hommes les plus éclairés du peuple s'adressaient au public européen par l'entremise de la presse étrangère ou frappaient à la porte des hommes d'Etat les plus remarquables de l'Europe pour les convaincre de la nécessité d'incorporer à la principauté tous les territoires qui constituaient la province connue sous la dénomination de Vieille Serbie et dont les limites étaient plus ou moins élargies, suivant les exigences du moment, — le gouvernement s'empressait de déclarer, par la voie de son organe officieux, que la Serbie serait sacrifiée si on ne lui donnait au moins les contrées de Vidin et de Sofia.

Ayant résolument pris fait et cause pour les revendications populaires, le gouvernement serbe fit d'abord une tentative de sondage auprès de l'Autriche-Hongrie à l'effet de savoir si la principauté pouvait compter sur une extension dans le sandjak de Novi-Bazar. On lui donna à entendre tout de suite, que le gouvernement austro-hongrois considérait le sandjak comme partie intégrante de la Bosnie. Alors le prince Milan envoya Iovan Ristitch, désigné comme délégué au congrès de Berlin, auprès du comte Andrassy, ministre des affaires étrangères de la monarchie austro-hongroise, auquel il fit remettre une lettre très flatteuse pour sa personne, où il exprimait en termes généreux le désir de la Serbie d'arriver à une entente des plus amicales avec sa voisine du nord. Iovan Ristitch exposa les demandes de la Serbie, esquissées en grands traits dans la lettre du prince Milan; c'étaient: 1° garantie européenne de l'indépendance de la Serbie et 2° accroissement de son territoire. Andrassy consentit à reconnaître l'indépendance serbe; mais il n'accorda son assentiment à l'augmentation territoriale que sous certaines réserves et en en excluant nettement et la contrée de Novi-Bazar et celle de Mitrovitza. Ristitch n'attendait que cela; il renonça à « Novi-Bazar comme point historique important pour la Serbie » par égard pour les vœux de l'Autriche « et en tournant les yeux de l'autre côté pour en attendre des compen-

sations. »[1] Toutefois on ne lui faisait pas de promesses formelles; on lui laissait seulement entrevoir un appui sur ce point. Mais l'accroissement ne devait en aucun cas porter sur Pirot qui serait bulgare. De son côté, Ristitch s'efforçait de persuader au comte Andrassy le droit et la nécessité pour la Serbie d'avoir une frontière allant de Ghiliani à Svéti Ilia et englobant les localités de Dragoman, Trin et même Vidin. Voici comment il résumait dans sa dépêche au prince, datée du 27 mai/8 juin, les résultats de son entrevue avec le chancelier austro-hongrois: « J'ai eu un long entretien avec le comte Andrassy. La lettre a produit un bon effet. Il n'accepte pas de garantie européenne; par contre il accepte l'indépendance et il est prêt à nous aider pour une augmentation territoriale par l'acquisition de Nisch, Vrania, Pirot et même plus, mais il subordonne son appui aux conditions suivantes: conclusion d'un traité de commerce avec nous et exploitation de nos chemins de fer par la société des voies de communication turques, sans quoi il ne nous appuyera pas même pour les frontières de San-Stéfano. Il ne veut pas d'une convention militaire et il a repoussé de lui-même l'union douanière. » Le prince Milan répondit qu'il souscrivait à toutes conditions, pourvu que l'Autriche-Hongrie s'entremît de toutes ses forces auprès des autres puissances, afin que Pirot et encore quelque chose de plus fût cédé à la Serbie.[2]

Après cette visite au comte Andrassy, Ristitch s'empressa d'aller voir l'ambassadeur de Russie à Vienne auquel il exprima la conviction qu'au Congrès la Russie ne prendrait pas parti contre l'Autriche-Hongrie pour combattre les intérêts serbes.

A Berlin, Ristitch eut une conduite habile. Il se ménageait des entretiens avec les délégués de toutes les grandes puissances auxquels il s'efforçait de persuader qu'il était d'une nécessité vitale pour la Serbie de s'agrandir aux dépens de la Bulgarie de San-Stéfano. Il accueillait tous les conseils avec un empressement simulé en assurant tous les interlocuteurs que les intérêts de leurs pays coïncidaient avec ceux de la Serbie et que par conséquent ils devaient appuyer ses demandes d'augmentation territoriale. L'agrandissement de la Serbie était nécessaire à la paix même, qui ne pourrait jamais régner dans les Balkans si l'on rompait l'équilibre entre les Etats danubiens et si les aspirations du peuple serbe à l'unité ne trouvaient au moins

---

[1] Ristitch, p. 163.

[2] Ristitch, t. II, p. 174—175.

une satisfaction partielle. Il remit au président du Congrès, au nom de son gouvernement, un mémoire conçu dans ce sens.

Deux jours après la présentation de ce mémoire où l'on exposait avec beaucoup d'habileté les limites des territoires revendiqués par les Serbes, comprenant les villes de Kitchévo, Skopié, Kriva-Palanka, Trin, Pirot, Bélogradtchik et Vidin, Ristitch apprit que le plénipotentiaire russe projetait de proposer à son collègue autrichien, en guise de transaction, une ligne marquée par les points de Vrania, Snégo-Polé, Tzaribrod et Pandarilo en laissant aux Bulgares les villes de Pirot et de Trin et le défilé de Svéti-Nicolas. Aussitôt, il demanda une entrevue avec ce plénipotentiaire et il combattit longuement son projet. Réussit-il à l'en dissuader — ainsi qu'il le mandait à Milan — ou le délégué russe obéissait-il à d'autres considérations, n'importe; le fait est que celui-ci consentit à la cession de Pirot et de Trin à la Serbie, mais seulement à la suite d'un plébiscite qui ne pouvait s'effectuer librement qu'après le départ des troupes et des autorités serbes. Et Ristitch demandait dans sa dépêche s'il y avait lieu de craindre, en prévision d'une pareille éventualité, les agitations de Sofia et de l'évêque de Pirot. Le prince Milan répondit que la population, surtout celle de la campagne, était enthousiasmée pour la Serbie et qu'il était sûr de son autorité. D'où venait cette assurance du prince? Certes, ce n'était pas du sentiment national de la population; c'était, le prince Milan nous le dit dans sa réponse, parce que les Serbes n'y percevaient que des impôts minimes et que, au contraire des Russes, ils n'y recrutaient pas de soldats. Toutefois, son assurance n'allait pas jusqu'à lui faire accepter la proposition russe et il refusa de rappeler ses troupes et ses autorités, de peur que les agitations russo-bulgares ne prissent des proportions considérables.[1]

Cependant, ni au prince Milan, ni à son plénipotentiaire il n'était inconnu que le plébiscite ne pouvait être appliqué avant la clôture du Congrès. C'est pourquoi, ils se hâtèrent de l'accepter et Ristitch en informa le comte Andrassy et les autres plénipotentiaires qui, comme de juste, le rejetèrent à l'unanimité, comme l'exécution de cette mesure devait avoir pour effet de prolonger de plusieurs semaines les séances du Congrès et de faire surgir des questions nouvelles et beaucoup plus dangereuses pour la paix de l'Europe lesquelles les négociateurs s'appliquaient de toutes leurs forces à écarter.

---

[1] Ristitch, t. II, p. 204—205.

Et la Serbie réussit ainsi à faire entrer dans ses limites tout le pays de la Morava, y compris la ville de Pirot et à obtenir son indépendance (art. 36 du traité de Berlin).[1]

Le gouvernement serbe ne s'en tint pas là. Sachant que le pays de la Morava qu'il revendiquait et où il avait installé ses autorités civiles et militaires était connu et dans la science et dans la diplomatie comme un territoire bulgare, il s'efforça par toutes sortes de requêtes adressées à l'empereur de Russie, de faire croire que sa population appartenait à la nationalité serbe. Résolus à tout pour amener le triomphe de leurs aspirations, les milieux gouvernementaux de Serbie ne voulaient rien savoir des sentiments réels de la population. Ce à quoi ils visaient, ce n'était pas seulement d'élargir les limites de leur pays et d'acquérir une situation prédominante dans les Balkans, qu'ils ne pouvaient obtenir que par la conquête de Nisch d'abord et, plus tard, de Salonique[2] avec leurs hinterlands — c'était là un but profondément enraciné dans leur âme — mais surtout d'étouffer un peuple jeune et admirablement doué qui, par son nombre et par son passé créateur, avait droit à la première place dans la péninsule. Les Serbes cherchaient donc à augmenter leur territoire en diminuant d'autant le bulgare. Et sans doute ils étaient satisfaits d'y atteindre, à une certaine mesure, mais ils l'auraient été même encore si on ne leur avait rien donné, pourvu qu'on enlevât aux Bulgares une bonne partie de ce qu'ils avaient obtenu. La Serbie ne pouvait tolérer à ses frontières une Bulgarie qui, prétendait-elle, n'avait rien fait pour sa délivrance, alors que les Serbes, par leurs luttes incessantes, avaient non seulement mérité d'avoir un Etat grand et indépendant, mais encore ils avaient beaucoup contribué à briser la puissance turque (sic). C'était leur éternel argument dirigé contre nous. L'idée d'une Bulgarie de 163,000 km. c. de superficie[3] leur faisait perdre la tête. Et tantôt ils parlaient d'équilibre rompu, tantôt ils menaçaient la Russie, tantôt ils imploraient le secours de l'Autriche-Hongrie, mais toujours ils intriguaient contre nous Bulgares. En même temps, ils recueillaient par des violences qui ne restaient pas inconnues au gouvernement russe

---

[1] Pour plus de détails sur la marche des négociations du Congrès de Berlin, au sujet des prétentions serbes, voir: Vl. Georgévitch: La Serbie au Congrès de Berlin, « Otatchbina », VIIIe année, nos 24, 25, 26, et M. Georgévitch-Prizrenatz: Peut-on secourir notre peuple en Vieille Serbie, Belgrade, 1891, p. 96—105.

[2] « Makedonia », IIIe année, no 18 du 29 mars 1869, p. 3.

[3] D'après le traité de San Stéfano.

des signatures au bas de pétitions déclarant que les habitants du pays de la Morava voulaient être annexés à la Serbie parce qu'ils avaient conscience d'appartenir à la race serbe.[1]

C'est à Pirot, Trin et Breznik que les Serbes exercèrent la plus forte pression afin d'amener la population à se déclarer serbe. Ils ne recouraient pas aux mêmes moyens de violence dans les autres villes du pays de la Morava, parce qu'ils avaient déjà obtenu Nisch et aussi parce que, s'ils réussissaient à arracher à la population des dites localités des déclarations signées de leur désir de rester sous la domination de la Serbie, la question de l'attribution de toute la partie méridionale et occidentale de cette province s'en trouverait réglée d'avance. Au début ils agissaient doucement et avec beaucoup de circonspection, à Pirot notamment, croyant que la population leur opposerait quelque résistance. En effet, la population leur témoigna d'abord une grande confiance ainsi qu'on fait avec des libérateurs et non avec des conquérants. Elle accueillit les troupes serbes, dit Vladan Georgévitch, avec un enthousiasme tel qu'il arrachait des larmes aux hommes les plus endurcis. Les vieillards et les femmes jetaient des grains de blé sur les troupes, suivant une coutume locale en usage pour les mariages, à l'entrée des jeunes mariés dans leur domicile, les jeunes filles ornaient de fleurs les chevaux des soldats et les enfants couraient à leurs côtés et criaient: «Vive la Serbie»; tout le monde s'empressait autour des soldats pour leur serrer la main et bien des gens embrassaient les pans de leur capotes et les harnais de leurs chevaux. On leur porta tant de choses à manger et à boire, que personne n'eut plus ni faim, ni soif.[2] Bientôt, cependant, la population changea d'attitude. Le premier conflit avec l'administration fut provoqué par les troupes serbes qui, habituées chez elles à une tout autre conduite, commencèrent à se montrer telles qu'elles étaient en réalité. Dès le premier jour, elles se comportèrent en maîtres absolus du pays et de ses habitants. Elles défendirent même à la population de s'appeler bulgare.[3] La communauté de Pirot fut finalement obligée d'adresser une protesta-

[1] « Cette nouvelle, écrit Protitch à son gouvernement — il s'agit de la nouvelle de l'emprisonnement de quarante-huit Bulgares et de l'évêque, métropolite de Pirot — a eu pour effet, que le grand-duc ne voulait plus entendre parler que Pirot fût attribué à la Serbie. » Ristitch, p. 139—140.

[2] Au delà de la frontière. Souvenirs de la deuxième guerre serbo-turque de 1877-1878, « Otatchbina », IVe année, nº 11, facsimilé 43, p. 327.

[3] « Balgarin », Ire année, nº 44 du 18 mars 1878, p. 3—4.

tion au préfet Ghiska Stéfanovitch. Aussitôt l'instituteur Sim. Christoff se vit interné à Trin (2/14 février) tandis que le conseiller Chr. Passaroff, ancien instituteur et les instituteurs en fonctions G. Iv. Tabacoff, Elissey Manoff, Nicolas Pétroff et autres furent nommés adjoints à l'officier chargé du service des fourrages et privés de toutes relations avec leurs concitoyens. En même temps les autorités serbes préparèrent en langue serbe une adresse du peuple au prince Milan disant que les habitants de Pirot étaient d'anciens Serbes célébrant la « Slava » et jouant de la « Gousla » et qu'en leur qualité de descendants de Douschan ils désiraient vivre dorénavant sous le sceptre du prince de Serbie. Cette adresse fut remise au maire Koto Dascaloff avec ordre de la faire signer par ses administrés. Voyant que l'affaire n'avançait pas, le préfet fit amener de force les citoyens dans l'école près de l'église nouvelle où le pope Pierre donna lecture de l'adresse préparée et le maire Dascaloff et les autres partisans du régime serbe invitèrent les assistants à y mettre leur signature. A ce moment, le nommé Koto Kouklin, approuvé par tous ses concitoyens, déclara qu'ils ne pouvaient rien signer avant d'avoir pris conseil de leur évêque Mgr. Eustache. On fit venir l'évêque. En sa présence, la réunion décida que celui qui était Serbe signerait l'adresse serbe et que celui qui était Bulgare signerait une adresse bulgare écrite par Elissey Manoff sous la dictée du prélat. Cette adresse disait à peu près ce qui suit: « Nous, les soussignés, citoyens de la ville de Pirot, certifions par devant Dieu et le monde entier, que nous sommes Bulgares, que nous resterons tels, et nos enfants aussi, et que nous désirons nous trouver politiquement sous l'autorité qui sera instaurée pour nos autres frères bulgares. » L'adresse fut couverte de signatures, séance tenante. Les autres habitants continuèrent à signer le document jusqu'au soir du 8/20 février 1878.

Cette adresse devait selon une décision de la réunion, être remise par Mgr. Eustache au préfet serbe, mais, par suite des complications survenues, on se contenta de l'en informer de vive voix. Frappé de cet esprit de résolution, Stéfanovitch ordonna dès le lendemain, 9/21 février, d'arrêter l'instituteur Ghéorghi Tabacoff. Cela ne fit qu'accroître l'effervescence populaire. Les citoyens les plus notables s'assemblèrent la nuit dans la maison de Koté Kresteff — père de notre éminent critique littéraire, Dr. K. Kresteff, professeur à l'université de Sofia — et décidèrent que l'évêque procla-

merait la volonté du peuple, exprimée dans l'adresse, et demanderait la remise en liberté de l'instituteur arrêté et que les citoyens accompagneraient le prélat jusqu'aux portes du konak gouvernemental pour manifester publiquement leur solidarité avec leur chef religieux et leur nationalité bulgare. Entre temps, on apprit le bruit qu'un second instituteur, Chr. Passaroff, avait été arrêté et que les autres seraient déportés à Béla-Palanka et à Nisch. C'est au milieu de cette atmosphère d'irritation générale que Mgr. Eustache se mit en route pour le konak; immédiatement, les boutiques furent fermées et une foule compacte envahit la cour de la préfecture. Peu après les portes s'ouvrirent et le peuple vit sortir l'évêque, brutalement poussé par le préfet. Quelqu'un s'écria: « On chasse et on insulte notre évêque, qu'attendons-nous encore? Les plus enragés se jetèrent furieusement sur le préfet, l'empoignirent et le suspendirent au-dessus de la fenêtre, prêt à le lancer dans le vide. D'autres les suivirent dans l'intérieur du bâtiment. On entendit une tempête de protestations et de jurons à l'adresse des Serbes et de leur œuvre. En bas, le peuple criait: « Nous sommes Bulgares, nous ne voulons pas être Serbes! A bas les Serbes! Rendez-nous nos instituteurs! Nous les réclamons! » Le calme revenu, on expliqua au président du tribunal départemental, Ilitch, témoin de la scène, que la population était bulgare et que les autorités serbes n'avaient pas le droit de chasser ses instituteurs.

Entre temps, les troupes garnisonnées dans la ville cernèrent le konak, prêtes à tirer sur le peuple. Une batterie d'artillerie fut mise en position à quelque distance de là. Le peuple prit peur et se dispersa. On ne parvint à arrêter que 48 hommes qu'on emprisonna dans le fort à demi ruiné où on les laissa trois jours et trois nuits sans nourriture, sans feu et sans couverture. On ne leur donnait même pas de l'eau à boire. Le troisième jour, ils virent arriver de Nisch un certain Guknitch à la tête d'un détachement de 300 cavaliers et l'interrogatoire commença. Les Bulgares arrêtés déclarèrent à la face de ce Guknitch qu'il était honteux d'agir ainsi de la part de gens qui se considéraient comme les libérateurs du pays et qu'au plus fort de l'oppression turque ils ne s'étaient pas vu appliquer un traitement pareil. A la suite de cette visite on permit aux prisonniers de s'approvisionner de tout ce dont ils avaient besoin. On les garda dix-huit jours dans la même prison. Ils ne recouvrèrent leur liberté que grâce à l'intervention des autorités russes.

Mgr. Eustache fut également arrêté à sa sortie du konak et conduit sous escorte à l'évêché. Le 11/23 février, on le dirigea en compagnie du pope Pierre sur Nisch d'où on l'interna dans un monastère des environs de Krouchévatz. On avait essayé de le faire partir de nuit, dans l'intention de représenter ensuite à la population qu'i avait pris la fuite; mais le vénérable vieillard s'y était opposé de toutes ses forces. Avant de quitter la ville, il s'arrêta dans l'église pour prier Dieu et prendre congé des prêtres. Mais les Serbes ne le laissèrent pas en paix. Un officier entra dans le temple et se mit à injurier grossièrement le pasteur national sous prétexte qu'il s'était attardé. Un Bulgare qui voulait lui embrasser la main fut arrêté. La voiture qui devait le transporter à Nisch traversa la ville au galop, les rues étant militairement gardées.[1] Mais il fut bientôt relâché et renvoyé à Pirot, probablement à la suite des représentations russes. Les Serbes le dédommagèrent même de tous ses frais. Quelque temps après, ils le chassèrent définitivement de Pirot.[2]

A la conclusion du traité de San-Stéfano, les Bulgares voulurent présenter une adresse de reconnaissance au tzar-libérateur. Les habitants de Pirot, à cette nouvelle, décidèrent d'en présenter une de leur côté. Mais, sachant que les Serbes ne les laisseraient pas faire et les soumettraient à de nouvelles persécutions, ils envoyèrent plusieurs délégués à Sofia demander à la commission centrale constituée dans cette ville, comment il fallait s'y prendre. Ceux-ci déléguèrent alors Kresto H. Néchoff, à Pirot, avec une lettre du gouverneur de Sofia prescrivant aux autorités serbes de ne pas s'opposer à la signature de l'adresse. Néanmoins, les notables de la ville, assemblés immédiatement, résolurent de préparer l'adresse à l'insu des Serbes. Ils désignèrent comme leurs représentants à San-Stéfano (voir les matériaux)[3] d'abord le citoyen S. Christoff et ensuite Kotzé S. Grigoroff (voir les matériaux), réfugié à Sofia pour échapper aux poursuites des autorités serbes.

Les suppositions des notables se réalisèrent. Le préfet de Pirot, qui était alors le professeur Panta Sretchkovitch, s'employa de tous ses efforts à empêcher et les relations du délégué avec les habitants

---

[1] « Balgarin », IIe année, nº 99 du 19 octobre 1878, p. 2—3.

[2] S. Christoff, p. 289—291. Voir aussi le journal « Balgarin », Ire année, nº 57 du 24 mai 1878, p. 1—2.

[3] S. Christoff, p. 291. Voir aussi le « Balgarin », Ire année, nº 54-55 du 17 mai 1878, p. 3.

et la signature de l'adresse. Après un séjour de trois jours, Néchoff fut obligé de quitter la ville. Lui parti, Sretchkovitch voulut forcer la population à signer une déclaration adressée au prince Milan qu'elle était serbe. Il se fit amener huit citoyens notables et les conduisit au fort où il leur montra la bouche des canons braqués sur la ville. Les pauvres gens durent en passer par sa volonté, mais ils en informèrent le jour même les autorités russes de Sofia, les implorant de venir les délivrer des Serbes. Les habitants de la campagne, plus courageux, refusèrent de signer l'adresse. Alors les Serbes, exaspérés, arrêtèrent 200 paysans des villages de la Nischava, les jetèrent en prison et les contraignirent sous peine de mort, de mettre leur signature au bas du document. Ils eurent recours à un moyen différent dans les villages de la Loujnitza: ils les enivraient avant d'en obtenir l'aveu de leur nationalité « serbe ».[1] En dépit de toutes ces mesures, l'adresse bulgare fut dans l'espace de trois jours couverte de 2000 signatures et on l'emporta secrètement une nuit, pour la présenter au général Anoutschine, à San-Stéfano, avec un rapport sur les souffrances endurées par la population de Pirot (voir les matériaux). Au surplus, les procédés singuliers du gouvernement serbe parvinrent à la connaissance des cercles dirigeants de Pétrograde et le comte Ignatieff dit à Protitch, à propos de l'adresse serbe, qu' «il ne donnait pas un kopeck pour ces signatures machinées par les autorités serbes ».[2]

Comprenant qu'ils viendraient difficilement à bout de la résistance des habitants à Pirot, les Serbes recoururent aux intrigues pour discréditer leurs représentants auprès des autorités russes et pour étouffer par là les protestations que le peuple élevait avec une énergie grandissante contre leurs tentatives de dénationaliser une contrée dont la population avait conservé intacts, jusque là, son sentiment national et sa conscience d'appartenir à la race bulgare. Ils jetèrent leur choix d'abord sur le citoyen K. S. Grigoroff, qui devint leur première victime et qu'ils accusèrent d'avoir, en sa qualité de maire, commis des malversations à l'époque où il avait été envoyé présenter au prince de Serbie une adresse de reconnaissance pour la libération de Pirot. La délégation présidée par Grigoroff étant composée de neuf personnes, on lui avait avancé pour frais de voyage

---

[1] « Balgarin », Ire année, nº 57 du 24 mai 1878, p. 1—2, et nº 54-55 du 17 mai, p. 3.

[2] Ristitch, p. 140.

une certaine somme d'argent dont il avait dépensé 15,000 piastres. Voici la lettre par laquelle il rendait compte de l'emploi de cette somme. Nous nous permettons de la citer en entier afin de souligner une fois de plus les procédés employés par les Serbes pour représenter la ville de Pirot et par elle tout le pays de la Morava, comme une province essentiellement serbe.[1]

« A mon retour à Pirot, dit Grigoroff, j'avais sur moi 3248 piastres qui étaient restées après toutes les dépenses faites pour la délégation chargée de remettre l'adresse au prince; en outre, au cours de ma gestion des revenus communaux j'avais encaissé en tout 251 piastres de recettes. Je me trouvais donc posséder en tout 4399 piastres d'argent communal au moment où, le 13 mars 1878 (alors que la frontière entre la Serbie et la Bulgarie était établie suivant l'art. 3 du traité de San-Stéfano), on reçut une lettre d'une commission de Sofia adressée à la municipalité et une autre officielle adressée par le gouverneur Alabin au préfet P. Sretchkovitch aux fins d'envoyer une adresse de reconnaissance de Pirot à Sa Majesté Impériale le tzar libérateur Alexandre II. La lettre adressée à la municipalité de Pirot est connue de tout le monde, mais, l'affaire datant d'assez longtemps, je vous en remets une copie.

« Le conseil municipal de Pirot réuni (la réunion eut lieu, il me semble, dans la maison de feu Thodore Kokaloff) entendit lecture de cette lettre et en informa Panta Sretchkovitch qui avait également reçu une lettre du gouverneur de Sofia, Alabin, au sujet de cette adresse; en conséquence, le peuple de Pirot orna l'adresse de signatures sans nombre; plus de 2000 signatures figuraient au bas de cette adresse et, tout à la fin, celle du métropolite Mgr. Eustache qui confirmait l'authenticité des précédentes. Voici une copie de l'adresse qui fut envoyée alors au tzar libérateur. (Suit le texte de l'adresse.)

« Afin que le document fût remis en temps voulu conformément à la lettre de la commission qui s'en occupait à Sofia, Mgr. Eustache, métropolite de Pirot, d'accord avec les notabilités de la ville, désigna (probablement S. Christoff)[2] pour se rendre à San-Stéfano et remettre au grand-duc l'adresse destinée à Sa Majesté Impériale

---

[1] Grigoroff présenta plus tard un compte confirmé par des documents officiels portant la signature du gouverneur de Sofia et c'est à cela qu'il dut de n'être pas livré aux autorités serbes qui voulaient se débarrasser de lui.

[2] Christoff a écrit sur le blanc laissé pour le nom: « J'omets le nom du délégué. »

le Tzar de Russie.... Et l'on m'ordonna de payer les frais de voyage de ce délégué. L'ordre en était fait formellement et sur la base de deux documents sous réserve de présenter ensuite ce compte global pour Pirot.

« C'était le 20 mars 1878, au temps de M. Dounitch, adjoint de Sretchkovitch (si ce Dounitch est en vie et occupe encore un emploi public, que Dieu soit en aide aux habitants sur lesquels son regard s'arrêterait et s'il est mort, que Dieu le juge, car bien des gens ont, comme moi, fui leur foyer pour échapper à ses vexations). Voyant qu'on n'acceptait pas la démission, que j'avais présentée, de la présidence de la municipalité, je me rendis secrètement et de mon propre gré à Sofia, en quoi j'obéissais au désir du peuple.»[1]

A la demande de leur représentant, les habitants de Pirot adressèrent la protestation suivante au gouvernement impérial laquelle fut portée à San-Stéfano par Tako Péeff, réfugié de Trin, poursuivi par les autorités serbes dont il contrecarrait les plans par son attitude patriotique.

« A Sa Majesté Impériale Alexandre II,
Empereur de toutes les Russies.

Sire!

Mus par des sentiments chrétiens et animés d'un profond amour pour le trône de Votre Majesté, nous saisissons aujourd'hui une occasion propice de Vous congratuler pour l'heureuse fête de la résurrection, en priant le Très Haut de Vous donner une longue vie et d'affermir Votre bras contre les ennemis visibles ou invisibles.

Seigneur! A ces vœux cordiaux pour Votre Majesté nous, les habitants de la ville de Pirot et de tout le département, en purs Bulgares que nous sommes, nous joignons très humblement la prière de daigner, dans Votre bienveillance paternelle pour le peuple bulgare, agréer notre humble prière que voici:

Sire! Cet hiver, lorsque Votre armée victorieuse avait terrassé et foulé aux pieds la Turquie, notre persécutrice, et que Votre bras puissant avait arraché le peuple bulgare entier à un esclavage cinq fois séculaire, les Serbes s'emparèrent presque sans obstacle de notre ville de Pirot où il n'y avait alors qu'environ 2000 soldats effrayés par Vos armes victorieuses et qui, après une résis-

[1] S. Christoff, p. 294—295.

tance insignifiante, s'enfuirent à la faveur de la nuit. S'étant rendus maîtres de notre ville, les Serbes se mirent immédiatement à vouloir nous serbiser et à nous faire signer toutes sortes de lettres et d'adresses; à cet effet ils usaient de toutes les violences sur nous; vingt-cinq coups de bâton à quiconque osait se dire *Bulgare;* emprisonnements dans de sombres cachots où les détenus chargés de chaînes restaient plusieurs jours de suite sans nourriture et sans eau; détention à trois reprises de plusieurs centaines de personnes dans la forteresse; menace de faire sauter la cervelle à tous ceux qui persistaient à proclamer leur nationalité bulgare; coups de baïonnette; canons braqués dans les rues de la ville et dans les alentours sur le peuple et les détenus qui refusaient d'étouffer leur conscience et de renier *leur nationalité bulgare;* déportation de notre évêque, uniquement parce qu'il défendait notre nationalité, étant Bulgare comme nous, et autres vexations de tous genres qui ont forcé bien des gens du peuple à aller s'établir dans d'autres villes de la Bulgarie, tandis que bien d'autres se préparent encore à émigrer.

Nous faisons savoir de plus, que trois de nos concitoyens nommés Mito Tchorbadji Krstoff de Pirot, Ranghel Stanoeff de Trin et un certain Miladin du village de Bérovitza, arrondissement de Pirot, ayant avec la chute de leurs collaborateurs turcs perdu leur pouvoir tyrannique et s'étant vu priver des revenus de leurs pillages, voulant cependant rétablir leur autorité inhumaine et leur luxe passé, corrompus par les fonctionnaires serbes et éblouis par toutes sortes de promesses pour l'avenir, sont partis dernièrement pour Pétersbourg, porteurs de lettres mensongères et soi-disant données par nous, mais que nous ne connaissons pas, — avec la mission de nous y présenter comme Serbes et de prier Votre Majesté de nous laisser sous l'administration de la Serbie; or, nous tous, habitants de Pirot et du département, nous déclarons humblement à Votre Majesté Impériale que nous sommes *tous, jusqu'au dernier, Bulgares pur-sang, enfants de pères, d'aïeux et d'ancêtres bulgares;* nous protestons hautement, devant Vous et devant le monde entier, contre ces âmes sombres et nous supplions à genoux et les larmes aux yeux Votre Majesté Impériale, le Libérateur des Bulgares, d'avoir pitié de nous comme un père a pitié de ses enfants et de ne pas nous laisser pleurer le reste de notre vie sous le joug oppresseur de la Serbie, mais de nous honorer de Votre grâce ineffable et de nous traiter

comme Vos enfants et fils des plus obéissants en nous unissant à notre peuple bulgare, à notre mère-patrie, la Bulgarie, sous l'égide bienfaisante, protectrice et paternelle de Votre Majesté Impériale.

Au nom du peuple de la ville de Pirot et de tout son département nous restons les plus humbles et fidèles serviteurs de Votre Majesté Impériale.

Le 18 avril 1878. Pirot.

Suivent le cachet municipal et plus de 2000 signatures.

A la suite de ces doléances adressées aux autorités russes, le gouverneur de Sofia, Alabin, reçut l'ordre, vers la fin du mois d'avril 1878, d'envoyer à Pirot un détachement de troupes russes occuper la ville et y établir une administration civile bulgare. A cet effet, on y envoya d'abord un employé télégraphiste avec une lettre du vice-gouverneur Drinow à la communauté religieuse de Pirot, disant que, si les habitants désiraient effectivement l'établissement d'une administration bulgare, ils n'avaient qu'à signer une dépêche que le télégraphiste transmettrait immédiatement par le fil télégraphique en gardant le secret sur les noms des signatures, et que Drinow viendrait aussitôt installer le préfet déjà choisi en la personne du capitaine Viliamoff. Mais le télégraphiste, acheté par les autorités serbes, leur remit la dépêche avec les signatures, au lieu de les télégraphier à Sofia et tout le plan s'écroula. Quelques-uns des signataires, terrorisés, eurent le courage de reconnaître l'authenticité de leurs signatures; les autres nièrent même avoir vu un télégramme pareil.

Pirot étant ainsi resté sous l'occupation serbe, les autorités installées par le gouvernement de Belgrade commencèrent à persécuter ouvertement et avec plus d'acharnement la population de la ville et de la région. On voit, à la lecture de la lettre de ses représentants Kotzé S. Grigoroff et S. Christoff au gouverneur de Sofia que nous publions à la fin de nos matériaux, toute l'horreur de ce régime de dénationalisation forcée.

Les Serbes voulaient également présenter à tout prix comme pays serbe la ville de Vrania où pourtant, selon leur propre aveu,[1] la population se divisait en Bulgares et Grecs. Mais ils y procédèrent autrement qu'à Pirot. Au lieu de se créer des embarras avec la popu-

[1] Aleksa S. Iovanovitch: Vrania et son territoire moravien, « Dielo », n° 20, p. 50.

lation bulgare, ils accueillaient les aventuriers venus de tous les coins de la principauté qui signaient tous les jours au nom des habitants indigènes des requêtes, des pétitions, etc. au prince Milan pour le prier de garder sous son autorité la ville de Vrania et ses environs. Les auteurs de ces écrits avaient à leur disposition tout un sac plein de cachets aux noms des différentes communautés, églises, villes et bourgades. Les survivants de cette époque dans le pays ont encore dans la mémoire et les noms de personnes qui accomplissaient ces falsifications et l'emplacement de l'auberge où se faisaient ces machinations.[1]

Néanmoins, n'étant pas sûrs d'obtenir d'autres territoires de la Bulgarie occidentale, les Serbes se livraient au pillage et aux excès. Ainsi, après avoir contraint les habitants de la région de Koula à accepter, argent comptant, des cloches d'église, achetées, lisait-on sur l'inscription, sous le règne du prince Milan Obrénovitch IV, — « Souvenirs culturels », comme dirait Véritas, l'auteur d'une brochure sur « La Bulgarie contemporaine et ses prétentions » — ils anéantirent toute leur forêt et vendirent aux enchères, au prix de deux napoléons, les habitations des Turcs enfuis.[2] De plus, ils détruisirent sept ou huit moulins et assaillirent en plein jour, dans l'intention de le saccager, le bourg de Golémanovo, d'où les Bulgares, quoique dix fois inférieurs en nombre, les repoussèrent à main armée. Ainsi, dit un correspondant — le préfet de Koula, Tokmaktchieff — la première balle bulgare, au lieu d'atteindre une poitrine turque, frappa une poitrine serbe.[3]

Enfin, le Congrès de Berlin attribua les deux villes bulgares de Pirot et de Vrania avec leurs contrées aux Serbes qui avaient déjà réussi, au traité de San-Stéfano, à se faire donner les deux autres villes non moins bulgares de Nisch et de Leskovetz, la Bulgarie qui venait à peine d'être appelée à la vie politique, n'ayant ni les moyens ni les hommes propres à assurer sa défense et ne pouvant, à l'instar de la Serbie, se servir de manœuvres et de menaces diplomatiques pour conserver cette partie précieuse du patrimoine national. Toutefois, les Serbes eux-mêmes ne se faisaient pas l'idée que les territoires annexés étaient des territoires serbes. Ils les considéraient non comme des contrées de même race qu'on venait de délivrer,

---

[1] « Balgaria », XVe année, nº 193 du 22 mai 1913, p. 2.
[2] « Balgarin », IIe année, nº 99 du 19 octobre 1878, p. 3.
[3] « Balgarin », IIe année, nº 106 du 12 novembre 1878, p. 2.

mais plutôt comme le gain d'un jeu habilement mené qu'il fallait conserver à tout prix. Nous pourrions citer un grand nombre de faits à l'appui de cette façon de voir, mais nous croyons qu'il suffira de quelques-uns seulement. Ainsi, par exemple, les soldats serbes appelaient « bougarima » (Bulgares) leurs camarades de la région comprise entre Nisch et la frontière bulgare et il fallut une ordonnance spéciale du haut commandement serbe, lancée le 8/20 février 1878, pour interdire « cette appellation blessante pour le peuple de cette contrée ».[1] Et l'ancien député de Pirot à la Skoupchtina Micho Stéfanoff racontait à S. Christoff qu'à une représentation théâtrale à Nisch, le roi Milan l'avait abordé par les paroles suivantes: « Hé, maître Micho, les Pirotiens tiennent-ils encore pour les Bulgares? Seulement rappelez-vous bien, que ce bulgarisme vous coûtera cher ».[2] Et de fait, après la guerre serbo-bulgare de 1885, Milan mit à l'exécution ses menaces. Un grand nombre des habitants de Pirot qui avaient donné l'hospitalité aux troupes bulgares victorieuses et avaient porté aux bras le prince Alexandre de Battenberg fêté comme libérateur[3], furent fusillés par ordre du roi au commandant de la ville Magdélinitch; beaucoup d'autres furent mis aux chaînes ou maltraités et envoyés en plein hiver, les pieds nus et presque sans vêtements, avec leurs enfants dans l'intérieur de la Serbie. Moi-même, j'eus l'occasion d'entendre pendant mon court séjour à Pirot, le récit de quelques-uns des survivants de cette mesure atroce, étonnés de se voir encore en vie après tant de souffrances et de tortures.

Théodore Iconomoff qui, en qualité de membre de la commission chargée de la délimitation de la frontière, parcourut le pays de la Morava en compagnie de feu le professeur Iossif Kovatcheff, écrit dans ses « lettres sur la Serbie » que les habitants de cette province parlaient chez eux un bulgare très pur, mais qu'ils n'osaient pas en faire autant en public. Et il rapporte que le préfet de Pirot s'était plaint devant lui qu'il avait vainement essayé de nouer des relations avec les citoyens, ses administrés. La population pouvait-elle adopter une telle attitude si elle se sentait serbe?[4]

---

[1] Aleksa S. Iovanovitch: Vrania et son territoire moravien, « Dielo », nº 20, 1878, p. 52—53.

[2] S. Christoff, p. 303.

[3] S. Christoff, p. 311.

[4] Th. Iconomoff: Lettres sur la Serbie, 1883, p. 9 et 14.

C'est ainsi que les Serbes se rendirent maîtres du pays bulgare de la Morava. Par là, « la Serbie acquit plus que Kossovo, plus que Sarajévo. Elle acquit un vrai Eldorado politique, là-bas au fond de la vallée de la Morava . . . elle acquit Nisch. »[1] Son territoire de 37,740 km. c. qu'il comprenait fut porté à 48,300 km. c.[2] De 1833 à 1878, la Serbie réalisa donc, aux dépens des Bulgares, un accroissement territorial de 23,860 km. c. Le rêve de ses chefs de la voir devenir un Etat moravien, était donc réalisé. Et ils pensaient déjà à une Serbie qui s'étendrait des deux côtés du Vardar et qui, par la conquête de la route de Salonique, garantirait pour toujours, au peuple serbe, une position centrale dans les Balkans.

Toutefois, les Serbes ne se sentaient pas encore contents. Et ils continuaient à dire et à penser, même après ces succès faciles, que le Congrès de Berlin avait « semé le germe de la discorde entre les peuples des Balkans et compromis l'équilibre des Etats balkaniques d'avant la guerre serbo-bulgare de 1885 ».[3] Or, cet équilibre ne pouvait être rétabli que quand on aurait donné aux Serbes « leurs territoires asservis par les Bulgares ». Ces territoires, à ne prendre que les évaluations des Serbes les plus modestes, compteraient 400,000 « Serbes », s'étendraient entre *le Danube, l'Isker et la Macédoine*, seraient arrosés par les fleuves *Isker, Strouma et Ogosta* et ornés des montagnes *Rilo, Dovanitza, Vitosch et Stara-Planina* (*Grand Balkan*) et auraient pour principales villes « serbes » les localités suivantes: Srédetz, appelée Sofia après que le roi Milioutin y eut bâti une église sur le modèle de la Sainte Sophie de Constantinople, *Vidin, Lom, Bélogradtchik, Berkovitza, Kustendil, Tzaribrod, Slivnitza, Trin, Breznik*.[4]

---

[1] Nisch et Nisch! « Narodni Glasnik », IIe année, nº 117 du 3/15 octobre 1879, p. 1.

[2] Dr. Iovan Zvjic: La situation géographique de la Serbie, p. 10.

[3] La guerre russo-turque de 1877/78 dans la péninsule balkanique, par le commandant d'état-major Dragoutin Milioutinovitch, Belgrade, 1902, p. 88.

[4] Le monde serbe. Par P. Nikétitch, 1890, p. 195—197. Voir aussi: Le chauvinisme serbe, par Boyan Péneff, Sofia, 1915, p. 13.

IV.

Nisch

Nisch, patrie de Constantin le Grand,[1] est situé dans une des plus belles vallées de la péninsule balkanique qui jadis formait le fond d'un lac. Elle a environ 24 km. de longueur en suivant la direction est-ouest, sur une largeur qui nulle part ne dépasse 18 km.[2] L'excellente position géographique de cette vallée et la fertilité du sol ont beaucoup contribué au maintien de cette ville qui, durant vingt siècles, n'a cessé d'être un point important sur la route Belgrade-Constantinople. Et aucune autre ville, sauf peut-être Sofia, n'a eu une destinée aussi changeante. Que de fois, notamment à l'époque de la domination turque, elle s'est vue réduite à l'état de simple village, pour redevenir bientôt un nœud de communications et un grand centre de commerce.[3]

On ne connaît pas exactement la date de la fondation de la ville.[4] Pour la première fois, on voit figurer son nom antique Nesus (ou Nessos chez les Grecs) dans la géographie de Ptolémée d'Alexandrie (140 après J. Chr.) où elle est citée au nombre des villes principales de la Haute Mésie. Sous ses murailles l'empereur Claude II infligea une grande défaite aux Goths, en 269. Au temps de Julien l'Apostat (331—364), Nisch était déjà une forteresse redoutable. Mais dans la deuxième moitié du Ve siècle, il fut pris et saccagé par Attila et, après la mort de celui-ci, il passa aux mains des Ostrogoths.[5] Plus

---

[1] D. Micheff: La Bulgarie dans le passé, p. 1.

[2] Histoire du développement de la vallée de la Nischava. Etude morphologique par Pétar T. Iankovitch. Belgrade, 1909, p. 7.

[3] A. Ischirkoff: Les confins occidentaux de la terre bulgare, p. XLIX. Voir aussi: Centres commerciaux et voies de communication sur les terres serbes au moyen âge et au temps des Turcs, étude de géographie et d'histoire par Pétar R. Kossovatz et Mihailo I. Miladinovitch. « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch », livre n° 21, 1901, p. 33.

[4] Selon une tradition populaire que nous empruntons au livre de Militchévitch, p. 86, il existait jadis un frère du nom de *Nisch* et une sœur du nom de *Vida*. Ils possédaient tout le territoire compris entre la Morava et le Danube. Au partage de leur succession paternelle le frère prit la *Nischava* et le *pays de la Morava* et la sœur *la contrée du Danube*. Le frère éleva sur la Nischava la ville de *Nisch* et la sœur éleva sur le Danube la ville de *Vidin*.

[5] R. S.: La ville et la plaine de Nisch, « Voenen Journal », XIe année, n° 4 de 1899, p. 443. Voir aussi: Centres commerciaux et voies de communication, etc., p. 33.

tard, Constantin le Grand, qui y était né, l'embellit de constructions magnifiques et Justinien qui fut l'organisateur de l'empire de Byzance, releva la forteresse et en fit une place forte imprenable.[1]

Depuis le tzar Kroum Nisch était une ville bulgare. Il faut supposer, les données positives faisant défaut, que Kroum en fit la conquête en 809 à la suite de sa victoire sur les Grecs, près de Sofia. Mais lorsque, en 1018, l'empereur Basile Bulgarochtone eut brisé la puissance bulgare en Macédoine et soumis la Bulgarie, Nisch retourna momentanément sous la domination byzantine. En 1040, une insurrection éclata sur les confins occidentaux de la Bulgarie — à Uskub et à Nisch — et le peuple proclama roi le petit-fils de Samuel, Pierre Delian.[2] Mais celui-ci fut traîtreusement aveuglé et Nisch retomba encore aux mains des Grecs. En 1072, les Magyars s'en emparèrent et le ravagèrent. L'année suivante Pierre Bodin, proclamé roi par les boyards bulgares assemblés à Prizren, le reprit aux Magyars pour le laisser bientôt aux Grecs. Nisch fut encore repris par les Bulgares sous Assène II et resta en leur possession jusqu'en 1330, époque à laquelle il fut pris pour la première fois par les Serbes sous la conduite du roi Douschan à la suite de la mémorable bataille de Velbujd (Kustendil) où ils défirent et tuèrent le tzar Michel de Bdin (28 juin 1330). Après la mort de Douschan, Nisch passa aux mains de différents princes serbes, jusqu'à ce qu'en 1385 les Turcs s'en emparèrent après un siège de 25 jours. Les Serbes n'ont donc été les possesseurs de Nisch que pendant 55 ans.[3]

---

[1] Centres commerciaux et voies de communication, etc., p. 33—34. — Iordan Ivanoff: La Macédoine Septentrionale, p. 12.

[2] Iordan Ivanoff: Les Bulgares en Macédoine, p. 16—17. Voir R. S.: La ville et la plaine de Nisch, «Voenen Journal» XIe année, n° 4, p. 443.

[3] R. S.: La ville et la plaine de Nisch, p. 444. Ischirkoff: Les confins occidentaux de la terre bulgare, XLVII. — M. Tch. Militchévitch, qui parle avec beaucoup de détails du passé de Nisch, ne dit rien de la période de temps pendant laquelle il fut bulgare, ni de l'époque où il fut possédé par les Serbes; il se contente de dire que les Turcs s'en emparèrent en 1385 à la suite d'un siège de 25 jours et que la ville tomba sous la domination turque « quatre années après la bataille de Kossovo (1389) ». — Tch.: Royaume de Serbie. Les nouveaux territoires. Belgrade, 1884, p. 29—31. — Zanetoff affirme dans son livre « Bulgares de la Morava », Sofia, 1914, p. 10, que les Serbes ne possédèrent jamais effectivement la contrée de Nisch ni sous Milioutin, ni sous Douschan, si l'on ne tient pas compte de leurs invasions passagères et que dans les moments de leur plus grande puissance ils n'étendirent jamais leurs limites au delà de la Morava, sauf au temps de Douschan qui réussit à établir sa domination sur le Znépolé (la région de Trin). Voir aussi les cartes publiées dans le livre de Voukitchévitch « La Serbie en images et en paroles ».

En 1433, les Magyars l'enlevèrent aux Turcs, mais ils ne réussirent pas à le garder. Au moment de la guerre austro-turque, en 1689, le prince de Bade défit les Turcs d'abord sur la Morava, en août, puis devant Nisch, en septembre. Mais au commencement de 1690 les Turcs réussirent à infliger une défaite aux Autrichiens près de Katchanik et ceux-ci se replièrent sur Novi-Bazar et Nisch.[1] A la suite de ces guerres et notamment des guerres turco-magyares, Nisch aux XVIe et XVIIe siècles, n'était guère qu'un village suivant les constatations de tous les voyageurs de l'époque.[2]

Malgré ce sort si inconstant et les luttes sanglantes dont il fut si souvent l'arène, Nisch eut toujours une population bulgare. Les étrangers qui ont traversé la ville et ses environs ou qui y ont fait un séjour en témoignent dans leurs relations.

Guillaume de Tyr, l'historien des Croisades, écrit en 1168: «Le comte (Baldouin) suivit ses troupes et traversa le fleuve (Sava) avec les princes et le peuple qui étaient restés près de lui; ils arrivèrent dans la ville bulgare de Belgrade que nous avons mentionnée ci-dessus et y établirent leur camp. De là, les trains et les troupes s'étant mis en marche à travers le bois bulgare et les vastes forêts, ils arrivèrent d'abord à Nisch, puis à Srédetz (Stralitza).»[3] Sous la domination turque, Nisch resta également bulgare quant à la population. On en a une preuve dans l'appellation «Bulgaristan» que les Turcs donnaient à cette contrée de même qu'à toutes les terres peuplées de Bulgares. Cette appellation subsista jusqu'au sultan Mehmed II (1808—1832) qui, dans le but de faire disparaître tous les signes extérieurs des nationalités de son empire, divisa la Turquie en eyalets (provinces). Plus tard, cette subdivision administrative fut remplacée par le système actuel des vilayets. La Bulgarie comprenait alors les vilayets du Danube, de Sofia, Nisch, Salonique, Monastir, Ianina et Scutari. La Thrace et la Bosnie étaient maintenues au rang d'eyalets.[4] D'autres encore attestent le caractère bulgare de la ville de Nisch. Citons notamment: Felicis Petancii (1502): « . . . . On arrive par le village de Branitchévo à Nisch qui a été (comme on le voit aux ruines) une belle ville et qui maintenant est tombé au rang d'un village où habitent

---

[1] Ischirkoff: Les confins occidentaux de la terre bulgare, p. XXXIII et XXXV.

[2] Centres commerciaux et voies de communication, etc., p. 34.

[3] Iordan Ivanoff: Les Bulgares en Macédoine, p. 30.

[4] Yourkévitch: Vingt années d'existence de la principauté de Bulgarie, livre I, p. 3.

des Turcs et des Bulgares » (. . . « ide se selom Branicevom k Nisu, koje je bio [kao sto se razabira razvalina] prekrasan grad, sad je spao na selo u kom stanuju Turci i Bugari »).[1] Hans Dernschwam (1555): « A Nisch finit la Bulgarie et commence la Serbie ». (Zu Nissa endet sich Bulgaria und secht sich an Servia nennen sich selbst Serbi das seind Ratzen).[2] Paolo Cantarini: « . . . La Bulgarie s'étend de la Morava jusqu'à Plovdiv » (« . . . Bulgarska se proteze od Morave do Plovdiva »).[3] Georges Christoff de Neiczschitz: « Ce Nisch aurait été jadis la capitale du royaume bulgare, comme on le voit bien à ses murailles et aux autres choses qui indiquent une ancienne grande ville ». (Dieses Nissa soll vorzeiten die Hauptstadt dess Bulgarischen Reich gewese seyn, wie man denn an dem alten Gemäuen und andern Dingen wol sicht muss gewese seyn.)[4] Et Stéphan Gaspari: « La Serbie confine à l'est au fleuve Morava, près de la ville de Nisch et s'y sépare de la Bulgarie. » (Confina la Servia verso l'oriente sul fiume Morava appresso la città di Nise et divide della Bulgaria).[5]

Gerlachs (1573)[6] tient également Nisch pour une ville bulgare; il en est de même du prince Louis de Bade, généralissime autrichien qui dit dans une lettre au général Véterani, datée de 1689, qu'il lui confiait, après la mort de Piccolomini, le commandement de Nisch et de toutes les parties nouvellement occupées de la Bulgarie ».[7]

Mais Nisch était bulgare aux yeux des Serbes eux-mêmes avant l'apparition des idées impérialistes en Serbie. Ainsi, on lit dans la « Nouvelle géographie ethnographique, la première en langue serbe » imprimée à Venise en 1804, de Pavel Solaritch: « Nisch, situé sur un affluent de la Morava, près de la frontière bulgare, au sud de la Serbie, ville grande et populeuse, munie d'une place forte ».[8] D'autre part, sur la carte qui fait annexe à « l'Histoire du peuple serbe » de Dimitri Davidovitch, parue à Belgrade, en 1848, les villes

---

[1] Ischirkoff, p. 5. — Centres commerciaux et voies de communication, p. 34.

[2] Ischirkoff, p. 8.

[3] Ischirkoff, p. 12.

[4] Ischirkoff, p. 16.

[5] Ischirkoff, p. 22.

[6] Centres commerciaux et voies de communication, p. 35.

[7] Centres commerciaux et voies de communication, p. 35.

[8] Centres commerciaux et voies de communication, p. 33.

de Nisch, Vrania, Prichtina, voire même Novi-Bazar sont marquées hors des territoires «habités par les Serbes».[1] Les Serbes étaient alors loin de revendiquer Nisch pour leur nationalité et ils n'y songeaient point encore, tout cela ressort très bien des documents que nous insérons à la fin de ce livre. Nous ne mentionnerons ici que la vignette de la «Mlada Srbadija», organe de l'«Omladina» qui paraissait à Novi-Sad et à Belgrade, où étaient indiquées toutes les provinces serbes, à savoir: la Serbie (la Principauté), le Monténégro, la vieille Serbie, la Zetta, la Sirmie, la Batchka, l'Herzégovine, la Kraina, la Bocca, la Dalmatie.[2] Toutes ces provinces n'ont même pas de point de contact avec le pays de la Morava et avec Nisch.

Et c'est parce qu'ils étaient Bulgares que les habitants de Nisch se soulevèrent en 1821 et que le métropolite Melétius, soupçonné de connivence avec les rebelles, fut pendu avec cinq des notables de la ville.[3] Le soulèvement de la population de seize villages de Nisch au début de 1835, fut également un soulèvement bulgare. Enfin, la grande insurrection de 1841, considérée comme une répercussion des révoltes en Crète et en Thessalie, éclatées après la mort du sultan Mahmoud II en 1839 et suivies de mouvements analogues en Bulgarie, en Thrace et en Macédoine, «en un mot partout où habitaient des Bulgares»,[4] — fut une insurrection de Bulgares. Elle fut proclamée le 6 avril par la population de la campagne. Elle avait pour centres les villages de Kamenitza et Matéevetz. Le mouvement d'abord restreint, s'étendit vite à tous les pachaliks de Nisch, Pirot et Leskovetz. Les causes profondes de cette insurrection se trouvaient dans la contradiction qui se manifestait entre les réformes énoncées dans le Hatt-i-Chérif de Gulhané (3/15 novembre 1859) et la manière dont elles étaient appliquées.

---

[1] Centres commerciaux et voies de communication, p. 36.

[2] Iordan Ivanoff: Les Bulgares en Macédoine, p. 206.

[3] S. Christoff, p. 308, Militchévitch, p. 33, et le journal «Srpske Narodne Novine», VIIe année, n° 1 du 2 janvier 1844, p. 3, où il est dit textuellement: «A Nisch l'archevêque grec et *trois Bulgares notables* furent pendus et le mouvement y fut réprimé.»

[4] «Srpske Narodne Novine», VIIe année, n° 27 du 6 avril 1844, p. 108. — Dr. St. Romanski: Documents autrichiens sur l'insurrection des Bulgares de Nisch de 1841, p. 15. Cependant Romanski ne parle pas des mouvements en Bulgarie et en Thrace, mais seulement de ceux des îles de Crète, Cos, Samos, Chypre et d'Asie-Mineure (Diarbékir, Trébizonde), d'Albanie et de Macédoine. — Léopold Ranke: Histoire de la Serbie selon des sources serbes, traduit en russe par Pierre Barteneff, Moscou, 1857, p. 320.

Avant les garanties apportées par cet acte solennel aux libertés civiles des peuples asservis, les troubles qui apparaissaient à la périphérie de l'empire n'étaient qu'une protestation contre les méfaits des Turcs pillant ouvertement les bourgs et les villages bulgares et s'y livrant à des violences sans nombre; maintenant la population se révoltait pour défendre ses libertés civiles et ses droits à l'indépendance économique. C'est par là que cette insurrection diffère des deux mouvements précédents de la région de Nisch. Auparavant, les habitants défendaient les armes à la main la vie et l'honneur, à eux et à leurs familles; maintenant ils cherchaient à assurer par la force leur droit à l'égalité politique que le souverain leur avait promise. Les deux premiers soulèvements étaient donc une révolte personnelle, tandis que le troisième était un acte de citoyens-propriétaires. De là la netteté des réclamations adressées à l'autorité centrale, et l'opiniâtreté manifestée dans la défense des revendications formulées. Ces revendications indiquent les causes mêmes qui avaient poussé à la révolte la population de Nisch et notamment celle de la campagne, laquelle ne demandait pas mieux que de vivre en paix, pourvu qu'on lui garantît sa sécurité personnelle et celle de sa famille et de ses biens. La nature de ces revendications ressort de la plainte que la population avait adressée au gouvernement serbe, au commandant de la place de Belgrade, Kiamil pacha, et au consul général de Russie à Belgrade:

« Notre Monarque souverain, — que le Très-Haut le comble d'années, animé de soins paternels pour tous les sujets de son immense empire que Dieu a confiés à sa défense, a promulgué le Hatt-i-Chérif de Gulhané pour rendre heureux et les Turcs et les rayas (les peuples soumis aux Turcs). Nous avons accueilli ce Hatt-i-Chérif impérial comme un acte de délivrance et nous avons adressé au ciel des prières cordiales pour le Maître charitable qui l'avait promulgué. Et nous avons expliqué cela à nos enfants, afin qu'eux aussi bénissent la voie prise par notre charitable Monarque. Mais que pourrait la meilleure et la plus douce volonté du Souverain magnanime, si ceux qui gouvernent le pays en son nom et qui devraient protéger les rayas comme un gage qui leur est confié, ne pensent qu'à les fouler aux pieds?» On exposait ensuite la mauvaise répartition des impôts et les nombreux actes d'arbitraire commis par la population musulmane, par les fonctionnaires turcs et par le pacha lui-même et l'on ajoutait: « Voyant que l'oppression et les tortures ne prenaient point

fin et que nos doléances ne parvenaient pas jusqu'au trône, nous nous sommes révoltés, non pas contre le Monarque et ses ordres, mais contre les oppresseurs. »[1]

On voit bien par le passage cité que l'insurrection n'était point conçue comme une lutte sanglante. La population ne se révoltait pas par besoin de vengeance, elle ne cherchait pas à opposer la violence aux violences, elle voulait simplement élever devant le sultan une protestation collective contre le manque de scrupule et l'avidité des autorités provinciales qui avaient aboli ses libertés civiles. Mais avant de se résoudre à cette mesure extrême, elle avait épuisé tous les moyens de lutte légaux. En 1838 et 1839, elle avait envoyé une délégation spéciale qui devait se rendre à Constantinople pour présenter ses doléances à la Porte et au sultan. Cette délégation avait été arrêtée à Sofia — suivant le journal « Srbske Narodne Novine », IVe année, nº 34, à Philippople — (document du 1er mai 1841) — et emprisonnée; on ne l'avait remise en liberté qu'un an plus tard et on l'avait renvoyée enchaînée à Nisch. La population avait alors décidé de « se faire justice elle-même, non point en se révoltant contre le gouvernement impérial, mais en repoussant les maîtres qui pouvaient venir dans leurs villages et dans leurs villes », puisque l'autorité locale, alors représentée par Sabri pacha, lui défendait de « s'adresser à la Porte et au sultan. »[2] Le but pacifique de l'insurrection est confirmé par la requête de la population de la région révoltée au prince Michel qu'elle priait de prévenir une agression éventuelle des Albanais.[3]

Toutefois, malgré ces intentions connues des autorités, le mouvement fut réprimé avec la plus grande cruauté. Les Albanais surtout, tant ceux du pays que ceux qui étaient venus des montagnes d'Albanie, manifestèrent une férocité inouïe. « Environ 200 familles albanaises de Nisch s'en étaient allées en Albanie à la recherche des bandes albanaises pour les ramener à Nisch. »[4] Afin de se sauver, la population se mit à émigrer en masse en Serbie, abandonnant ses biens. C'est, semble-t-il, ce que cherchait le gouvernement serbe, qui trouva une bonne occasion d'intervenir auprès de la Porte, la priant de faire rapatrier les réfugiés. Il pouvait espérer atteindre,

---

[1] Dr. St. Romanski, p. 24 et 142 (voir document nº 55 B).
[2] « Balgaria », Ire année, nº 12 du 13 juin 1859, p. 47.
[3] Dr. St. Romanski, p. 33.
[4] « Srbske Narodne Novine », VIIe année, nº 37 du 11 mai 1844, p. 147.

par cette manière, un triple but en encourageant, d'abord, la population de la contrée dans l'idée: que le salut et la liberté lui viendraient de la Serbie; en manifestant, ensuite, une fois de plus sa correction à l'égard des hautes autorités turques dont il ne voulait pas se faire des ennemies en prévision des services qu'il en attendait, et en provoquant, enfin, l'intérêt de l'Europe, car le fait de cette émigration serait un indice de l'aspiration de la population à l'union avec l'Etat serbe. Et il faut reconnaître que les cercles dirigeants serbes tirèrent habilement parti de la situation créée par l'insurrection de Nisch.[1]

Deux circonstances révèlent le but secret du cabinet de Belgrade dans cette affaire; c'est à savoir: 1° ses incitations de la population de la contrée, à laquelle il faisait promettre par ses émissaires qu'il l'approvisionnerait en poudre et en fusils et lui prêterait même un appui militaire, et 2° sa déclaration de désintéressement, faite le jour même où l'insurrection était proclamée.

Le prince Michel reçut, dans la nuit du 9/21 avril, une lettre de la part de la population des pachaliks de Nisch et de Leskovetz qui l'informait de la proclamation de l'insurrection. Immédiatement, il convoqua un conseil qui décida de ne pas répondre à la lettre des insurgés, mais de renforcer les cordons le long de la frontière des deux pachaliks révoltés. On fit dire aux pachas que la Serbie défendrait sa frontière contre toute tentative de violation de son territoire, mais qu'elle accueillerait dans ses baraquements de quarantaine tous ceux, Turcs ou chrétiens indifféremment, qui viendraient y chercher un refuge, s'ils avaient préalablement déposé leurs armes. Et une proclamation princière annonçait à la population du pays que l'insurrection n'avait aucun rapport à la Serbie et que sa tranquillité et son bien-être étaient assurés par les Firmans et les Hatt-i-chérifs impériaux. La proclamation se terminait ainsi: « J'espère

---

[1] La conduite du gouvernement serbe envers la population de la région de Nisch et ses vues sur les révoltes de cette population ressortent clairement de la lettre du prince Milosch à « Keuprulu Vizir Salih pacha, gouverneur de Nisch » du 17/29 janvier 1835 et de celle qu'il adressa « au peuple du nahié (arrondissement) de Nisch », où il disait textuellement « Vous devez rester raya et vous devez obéir à vos maîtres et bannir complètement de vos têtes l'idée que vous puissiez vous unir à ce pays. » Et cela était dit après les encouragements qu'on avait prodigués secrètement à la population pour l'amener à se soulever (voir Militchévitch, p. 37 et 40). — Selon le « Journal de Constantinople », de nombreux insurgés, qui erraient sur la frontière serbe, avaient avoué qu'ils s'étaient révoltés sous l'influence d'incitations étrangères. D'où pouvaient venir ces incitations, sinon de la Serbie? Bulgarie, IVe année, n° 10 du 18 juin 1862, p. 79.

que tous les habitants de la Serbie accompliront leur devoir en se conformant à mon ordre, en quoi ils prouveront leur soumission et leur attachement au gouvernement. Néanmoins, si quelqu'un osait faire une tentative d'intervenir dans ledit mouvement et enfreignait ainsi mon ordre souverain, il serait considéré comme fauteur de troubles et ennemi du gouvernement et en conséquence, il encourrait le châtiment le plus sévère. »[1] La conduite du prince Michel était en tous points identique à celle de son père Milosch lors des événements de 1835.[2]

Sans doute, les Turcs ne pouvaient pas demander au prince plus que ce qu'il faisait en fermant sciemment les yeux devant le sort horrible d'une population à laquelle, la veille encore, il promettait toute son assistance. Il est vrai que les causes du mouvement étaient telles, que les Bulgares de la région de Nisch se seraient quand même soulevés contre le régime qu'ils se voyaient appliqué par les Turcs, mais ils l'auraient fait à un moment plus propice et avec une organisation plus parfaite. Dès le premier jour de la révolte ils se trouvèrent manquer de munitions, parce qu'ils espéraient en recevoir de la Serbie pour le cas où les autorités turques refuseraient de traiter avec leurs délégués, ce qui arriva en effet. Les conséquences immédiates de ce double jeu sont là: 150 villages incendiés entre Nisch et Sofia,[3] des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants massacrés, autant d'autres emmenés en captivité, violés ou torturés et non moins de 10,000 réfugiés en Serbie, où ils furent assez bien reçus, grâce à l'intercession du colonel russe baron Lieven.[4]

Les cruautés mêmes, qui accompagnèrent la répression de l'insurrection, provoquèrent une enquête européenne. Les impressions des enquêteurs — au nombre desquels se trouvait Blanqui — présentent cette importance pour nous qu'ils parlent de révolte bulgare et de population bulgare dans ces contrées. Mais il suffit de considérer le tempérament national des Serbes et des Bulgares et de

---

[1] Dr. St. Romanski, p. 47—48. — « Srbske Narodne Novine », VIIe année, n° 27 du 6 avril 1844, p. 108. — Blanqui: Voyage en Bulgarie en l'année 1841, Paris, 1843, p. 178—179.

[2] Dr. St. Romanski, p. 10. — Il est à remarquer que tandis que notre auteur excuse jusqu'à un certain point l'attitude de Michel (p. 47), l'auteur serbe l'en blâme vivement dans le journal cité.

[3] « Srbske Narodne Novine », VIIe année, n° 37, p. 147.

[4] Dr. St. Romanski, p. 46—47.

jeter un coup d'œil sur les mouvements révolutionnaires des uns et des autres pour comprendre que l'insurrection de Nisch n'était, du commencement à la fin, qu'une œuvre de Bulgares. Nous nous contenterons de citer, à cet effet, une comparaison faite par des Serbes. « Le caractère du Bulgare, dit le journal « Srbske Narodne Novine », est beaucoup plus doux et plus faible que celui du Serbe; il a patiemment supporté jusqu'ici toute tyrannie et ce n'est que l'année dernière qu'il a commencé à opposer tant soit peu de résistance à la lourde oppression des spahis (propriétaires fonciers), résistance qu'en Serbie et en Bosnie on remarquait avant ce fameux mouvement. »[1] Mais c'est la feuille serbe la plus chauvine, le « Vidov Dan », initiateur et propagateur des visées serbes, systématiquement hostile aux Bulgares, qui nous fournit l'aveu le plus péremptoire du caractère bulgare de ce mouvement populaire. Nous y lisons en effet: « Les Bulgares se sont soulevés pour la conquête de leurs droits avant la promulgation du Hatt-i-houmayoun. Il y eut des insurrections graves, en 1840 dans le département de Nisch et en 1848 dans celui de Vidin, qui furent étouffées dans le sang. »[2]

D'ailleurs dans les lettres qui furent échangées, à propos du soulèvement de 1835, entre le prince Milosch et le ministre des affaires extérieures, Avran Pétroniévitch, ainsi que dans celles adressées au gouverneur de Nisch, il n'est jamais question de Serbes, ce qui ne se serait point produit si la population de ce pays était considérée comme appartenant à la nationalité serbe. On constate la même chose dans les lettres du prince Michel.[3]

L'insurrection finie, la situation de la population bulgare ne fut pas améliorée; au contraire, elle ne fit que s'empirer, par suite de l'attitude du prince Michel, qui amena une recrudescence des violences turques et donna libre cours à la propagande serbe, agissant d'accord avec le clergé phanariote. Tout cela dérouta complètement les esprits.[4] La population faisait des efforts désespérés en vue d'une amélioration de sa condition. En 1858, une délégation se rendit à Constantinople où elle obtint à grande peine de la Porte l'envoi d'un

---

[1] « Srbske Narodne Novine », VIIe année, n° 27 du 6 avril 1844, p. 107—108.

[2] « Vidov Dan », IIe année, n° 244 du 31 décembre 1866, p. 1.

[3] Militchévitch: Le Royaume de Serbie, les nouveaux territoires, p. 36—50.

[4] Un correspondant du journal « Balgaria », Ire année, n° 1 du 28 mars 1859, p. 2—3, dit: « La contrée qui souffre le plus en Bulgarie est le sandjak de Nisch. Cela est dû à un état de choses absolument insupportable. »

inspecteur pour enquêter l'état des choses à Nisch. L'inspecteur partit vers la fin de l'année. Peu après on apprit que les membres de la délégation étaient déportés à Brousse et à Nicomédie (Izmid) et les méfaits des musulmans reprirent de plus belle, atteignant des proportions telles que la population se vit de nouveau obligée d'émigrer en Serbie.[1]

Lorsque, plus tard (en 1860) le grand-vizir Kibrizli Mehmed pacha fut chargé par le sultan d'aller constater de visu l'état de ses sujets et de châtier les autorités coupables, s'il en trouvait, c'est par Nisch qu'il commença sa tournée, tellement les souffrances y étaient accumulées.[2]

On sait que, le 3/15 avril de la même année, les Bulgares de Constantinople renoncèrent à prononcer, dans les services religieux, le nom du patriarche[3] grec et que leur exemple fut suivi par toute la population bulgare de l'Empire ottoman qui ne manqua pas d'exposer dans les requêtes qu'elle adressait au grand-vizir, au cours de son voyage d'enquête, ses plaintes contre les évêques grecs.[4] La date ci-dessus doit être considérée comme le commencement de l'indépendance de l'Eglise bulgare. Nisch ne fit pas exception à ce courant général. La chaire épiscopale y était occupée par l'évêque Callinique dont la conduite était tout l'opposé de celle de son prédécesseur Mgr. Ionique qui, selon le journal officiel serbe « Serbske Novine » (XVIIIe année, n° 15 du 8 février 1851, p. 56) « défendait toujours la population chrétienne auprès du vizir Kibrizli » et auquel « *la population bulgare* était redevable de beaucoup de bienfaits. » Mgr. Callinique fut mal accueilli, dès sa nomination, par la population et la presse bulgares, à l'exception du « Tzarigradski Vesnik », suspecte, non sans quelque raison, de relations avec le patriarcat, qui, d'accord avec la « Presse d'Orient », voyait en sa personne un prélat « instruit ».[5] Les habitants de Nisch lui étaient également hostiles. Ils déclarèrent, dans une lettre de protestation signée par les notables et les membres des corporations de la ville, qu'ils n'accepteraient jamais un évêque phanariote qui n'avait pour partisans que quelques Tzintzares (Koutzo-

---

[1] « Balgaria », Ire année, n° 12 du 13 juin 1859, p. 47.

[2] Th. St. Bourmoff: Le litige religieux bulgaro-grec, p. 114—115.

[3] Th. St. Bourmoff: Le litige religieux bulgaro-grec, p. 101.

[4] Th. St. Bourmoff: Le litige religieux bulgaro-grec, p. 115.

[5] « Tzarigradski Vestnik », IXe année, n° 439 du 11 juillet 1859, p. 1.

Valaques). L'évêque y vint cependant et son premier soin fut de calomnier, auprès des autorités centrales, deux des meilleurs prêtres de Nisch qui, avec un des citoyens notables de la ville, furent arrêtés au commencement du mois de janvier ou de février, conduits à Constantinople et écroués dans la préfecture de police. Ils furent relâchés à la veille des fêtes de Pâcques pour être arrêtés de nouveau quelques jours après.[1] Ces martyrs de l'église bulgare de Nisch étaient: Le pope Stanoï, le pope Mladène et Tchorbadji Kotza Boyadjiski. N'ayant pas la force de lutter contre leur archevêque tout-puissant, dit le correspondent du « Balgaria », les habitants de Nisch furent forcés de croiser les mains. Même les parents des trois victimes renoncèrent à toute tentative d'obtenir leur liberté, n'étant pas en état de lutter jusqu'au bout avec le prélat tyrannique. Un fait, confirmé par les correspondents du « Balgaria » à Nisch et à Plovdiv (Philippople), illustre bien la conduite de l'archevêque Callinique, « invité par les tchorbadjis » (notables) de Leskovetz à un banquet qui eut lieu au village d'Oréhovitza, le prélat y fit si bonne chère, oubliant sa dignité ecclésiastique, que le lendemain matin il dut retourner à Leskovetz avec une moitié de sa barbe rasée.[2] A Nisch même, il visitait souvent, en compagnie d'un certain pope Prokou, sous un prétexte quelconque, les maisons des jeunes veuves.[3]

C'est sous sa dictée que fut écrite la déclaration antinationale, par laquelle ses amis, réprouvant le mouvement « uniate », condamnaient l'acte des Bulgares de Constantinople qui avaient fait omettre la prière pour le patriarche grec dans les églises bulgares. Des déclarations semblables, que le patriarcat s'efforçait d'obtenir de toutes les provinces bulgares, ne vinrent que de Kustendil, de Nisch, de Vratza, de Belogradtchik, de Lom et de Vidin, c'est-à-dire des villes mêmes où les Serbes entretenaient une propagande effrénée, ce qui montrerait, à défaut de toute autre preuve, leur participation aux menées patriarchistes. Mais ces machinations ne furent d'aucun secours au patriarcat et à ses évêques. Et l'on vit bientôt Nisch se mettre à la tête des villes résolues à se débarrasser

---

[1] « Balgaria », IVe année, nº 1 du 16 avril et nº 3 du 30 avril 1862.

[2] « Balgaria », IVe année, nº 4 du 7 mai 1862, p. 27. — Les scandales de Mgr. Callinique sont exposés avec beaucoup de détails dans le « Vidow Dan », IIIe année, nº 15 du 2 février 1863, p. 1.

[3] « Balgaria », IVe année, nº 24 du 24 septembre 1862, p. 186—187.

des chefs religieux envoyés par le Phanar,[1] si bien que Callinique fut obligé de s'enfuir, effrayé par l'indignation grandissante de ses ouailles.[2]

En 1868 Nisch fut une des premières villes bulgares qui, à la Saint-Nicolas, célébrèrent des actions de grâces solennelles au cours desquelles des prières furent dites pour le Sultan à l'occasion de la reconnaissance officielle de l'église et de la nationalité bulgares.[3] La même année, la Porte accordait aux Bulgares, à la suite de leurs fréquentes révoltes et de leur lutte pour l'indépendance religieuse, la nomination de deux adjoints bulgares aux gouverneurs des villes de Constantinople, Nisch, Roustchouk, Vidin et Philippople.[4] A Nisch, l'un des deux adjoints fut Dragan Tzankoff qui devint, par la suite, ministre de la Principauté de Bulgarie. Et lorsqu'un conseil mixte fut créé auprès de l'Exarchat, la communauté bulgare de Nisch y fut également représentée.

La convocation du concile chargé d'élaborer les règles fondamentales de l'Eglise bulgare donna lieu, à Nisch, à une manifestation éclatante de la nationalité de cette contrée. Le délégué élu était le père Victor, alors archimandrite. Le jour de son départ pour Constantinople, un dimanche, le peuple se réunit de bonne heure à l'église où le prêtre prononça un sermon qui souleva un enthousiasme indescriptible. A l'issue de la cérémonie religieuse tous les assistants se rendirent au cloître pour baiser la main au pasteur vénéré et lui souhaiter un bon voyage. Au moment du départ, toute la population était debout, accompagnant le vieux prêtre à deux heures de distance de la ville. Arrivé là, nouveau baise-main. Et lorsque l'archimandrite eut pris congé de ses ouailles, celles-ci l'entourèrent, entonnant en son honneur divers chants religieux et le conduisant ainsi jusqu'à sa voiture qui partit au milieu des exclamations frénétiques de la population criant: « Vive le père Victor. »[5]

En 1872, le père Victor était déjà sacré, à la demande de la population, évêque métropolitain de Nisch. Son sacre fut une satis-

---

[1] Bourmoff, p. 170—171 et 223.

[2] Militchévitch, p. 35. « Lorsque la dispute religieuse éclata de nouveau entre Bulgares et Grecs, Callinique s'enfuit de Nisch. »

[3] Bourmoff, p. 379—380.

[4] N. Natchoff: Joachim Groueff. Annales de l'Académie des Sciences pour l'année 1912/1913, p. 71.

[5] « Pravo », VIe année, nº 2 du 8 mars 1871, p. 6.

faction profonde pour ses ouailles qui en remercièrent l'exarque par le télégramme suivant: Nisch, le 29 mai 1872. Au patriarche bulgare Mgr. Anthym I. Nous vous remercions vivement d'avoir, selon notre désir, consacré et nommé notre représentant, Mgr. Victor, évêque métropolitain de Nisch et, tout remplis de gratitude, nous faisons des prières pour la santé du sultan et la réussite de vos travaux. La communauté bulgare de Nisch.[1] La popularité de ce prélat était telle que les Serbes eux-mêmes ne pouvaient la méconnaître. L'écrivain serbe Militchévitch dit en effet à la page 35 de son ouvrage: « Ayant longtemps vecu à Nisch où il menait une vie de moine de Hilendar, il y était très connu. Il tenait avec les Bulgares; c'est pourquoi les Bulgares le firent d'abord administrateur de leur communauté, puis évêque de leur diocèse. Le père Victor était originaire de la localité de Kalofer. »

Malheureusement, cet évêque ne justifia point l'espoir que le peuple fondait sur sa personne, car il se fit par la suite le collaborateur le plus actif de la propagande serbe dans ses efforts de mettre la main sur les écoles bulgares de Nisch.[2] Or, Nisch possédait depuis longtemps une école bulgare. En effet, un article de la revue tchèque « Kvety », intitulé: « L'éducation nationale chez les Bulgares, » nous apprend que les Bulgares avaient une école à Nisch dès avant l'année 1847.[3] Les voyageurs Mackenzie et Irby l'attestaient également environ 1860. Cette école, à l'instar de celles de Sofia, Samokow, Plovdiv (Philippople) et Andrinople, était entretenue aux frais de la communauté sans aucune assistance de la part du gouvernement.[4] A en juger par une notice du journal « Tourtzia », les Bulgares avaient même une salle de lecture à Nisch vers 1872.[5] Mais les agents serbes,

---

[1] « Pravo », VIIe année, n° 13 du 5 juin 1872, p. 4.

[2] Th. Iconomoff: Lettres sur la Serbie. Quelques journaux bulgares de l'époque accusaient alors le père Victor de paresse et de cupidité. Ce dernier trait expliquerait sa trahison à la cause bulgare. Voir le « Den », 1re année, n° 22 du 7 juillet 1875, p. 3.

[3] « Srbske Novine », XIVe année, n° 23 du 21 mars 1847, p. 91.

[4] Voyage aux pays slaves de la Turquie d'Europe. Traduit du serbe en bulgare par P. Ivanoff, 1891, p. 38.

[5] « Tourtzia », VIIIe année, n° 44 du 19 décembre 1872, p. 1. Voici cette note: Les membres des salles de lecture à Plovdiv (Philippople), Sofia, Edirné (Andrinople), Tirnovo, Eski-Zagra (Stara-Zagora), Sliven, Roussé (Roustchouk), Pléven, Gabrovo, Vidin, Samokow, Nisch, Schoumen et Kaskeuy (Haskovo) sont priés d'agréer un exemplaire de ma méthode de calligraphie que je leur envoie par la poste à titre de modèle. » Suivent les conditions de vente du manuel. La note est signée d'Ignaty K. Tzvétkoff, à Balkapan.

soutenus par l'évêque, réussirent à faire fermer l'école bulgare qu'ils remplacèrent par une école serbe et ils en brûlèrent même les tables d'enseignement mutuel, afin de ne pas laisser trace de l'instruction bulgare dans cette ville.[1]

Cette lutte entre les deux peuples frères profita aux Tzintzares, dont quelques-uns des plus considérés avaient déjà sensiblement contribué à l'affaiblissement de l'esprit bulgare. En somme les Serbes ne firent qu'achever leur œuvre par la propagande scolaire et par la dépravation morale qu'ils apportèrent avec eux, à savoir la mode et la débauche. C'est ce que constate le correspondant du journal « Pravo », T. H. M. Néchoff, qui rapporte que, vers 1870, des gens de condition moyenne dépensaient jusqu'à 80 ducats pour un vêtement de femme.[2]

Le Serbe devint, petit à petit, la langue prédominante. L'idée fausse, que Nisch faisait partie de la Vieille Serbie, gagnait du terrain. Pour lutter contre cette propagande, il fallait aux Bulgares de la région un appui qu'ils ne trouvaient nulle part. Ils avaient, il est vrai, un clergé national, mais ce privilège ne leur donnait pas encore la force de résister aux invasions étrangères, le clergé lui-même ne se souciant pas beaucoup de la défense de leur nationalité. Ils manquaient, de plus, d'une élite intellectuelle pour les diriger et relever leur esprit au milieu des coups que Turcs, Serbes, Grecs et Tzintzares faisaient pleuvoir sur eux. Et ils ne pouvaient pas en faire venir d'ailleurs, en raison de l'absence générale de classe instruite parmi les Bulgares de cette époque. Du reste, eussent-ils trouvé des conseillers lettrés, ils n'auraient pu les payer convenablement, la mode et la débauche engloutissant la grande partie de leur ressources, d'autant plus que les influences étrangères qui s'exerçaient dans leur ville se seraient acharnées contre eux et les auraient finalement obligés à la retraite. Et vers 1875, la situation devenant intenable, la population pauvre et illettrée commença à renoncer à l'exarchat dont le statut fondamental lui imposait le payement d'un droit diocésain qu'elle croyait n'avoir plus à payer.[3] Mais avant tout cela, l'évê-

---

[1] « Makedonia », IIIe année, n° 18 du 29 mars 1869, p. 3.

[2] « Pravo », VIe année, n° 3 du 15 mars 1871, p. 11.

[3] « Pravo », VIe année, n° 3 du 15 mars 1871, p. 11. — « Pravo », IVe année, n° 40 du 29 novembre 1869, p. 160. — « Napredak », IXe année, n° 39 du 26 avril 1875, p. 155. — « Den », première année, n° 22 du 7 juillet 1875, p. 5.

que avait déjà renoncé à son élection comme membre du Saint-Synode bulgare à Constantinople.[1]

On ne peut toutefois pas dire avec certitude, si les accusations formulées à l'adresse du père Victor étaient fondées. Mais il est clair que l'individu isolé ne pouvait rien contre les tentations de toutes sortes de la part de la Serbie, auxquelles fut livré le peuple ignorant de Nisch et de la région à la suite de l'annexion, en 1833, de Zaitchar, Négotin et Kniajévetz, les plus jolis diamants qui aient orné la couronne de Serbie.

Néanmoins, la Serbie ne put que difficilement se rendre maîtresse des contrées de la Morava lors de la guerre russe entreprise pour notre libération, bien qu'elle n'y intervînt que pour occuper le pays, après la chute de Pléven, alors que la victoire russe était assurée. L'opinion serbe à Belgrade en était même tellement exaspérée qu'elle n'hésitait pas à réclamer le recours aux armes contre la Russie pour conserver le pachalik de Nisch sous la domination serbe. Ristitch préparait un long mémoire au tzar tandis que le colonel Leschanin, sur un ordre du roi Milan, se rendait à Andrinople pour dissuader les Russes de leur intention d'envoyer un corps de troupes de six mille hommes pour chasser les Serbes de la région de Nisch.[2] Et si Nisch et Leskovetz furent attribués par le traité de San-Stéfano à la Serbie, ce n'est pas à cause de ses prétendus droits ethnographiques ou historiques, mais pour des considérations toutes politiques: Les Russes consentirent à satisfaire les Serbes au détriment des Bulgares parce qu'ils ne réussirent pas à obtenir une extension de leur territoire à Kossovo et à Novi-Bazar.[3]

A la fin de la domination turque, Nisch était un sandjak composé de cinq cazas: Nisch, Leskovetz, Prékouplé, Kourchoumlia et Vrania.[4] Son diocèse comptait environ 125,000 Bulgares.[5] Le caractère bulgare de la population fut confirmé, à la chute de la forteresse de Nisch, par le protocole de reddition de la place, conclu le 29 décembre 1878/10 janvier 1879 entre le colonel Leschanin d'une part et Halil

---

[1] « Napredak », IXe année, nº 26 du 25 janvier 1875, p. 103.

[2] « Balgarin », Ire année, nº 36 du 18 février 1878, p. 2.

[3] Ischirkoff: Les confins occidentaux de la terre bulgare, p. CXIII.

[4] Matériaux pour servir à l'étude de la Bulgarie. Première partie. Bucarest, 1877, page 5.

[5] Matériaux pour servir à l'étude de la Bulgarie. Première partie. Bucarest, 1877, page 10.

pacha et Réchid pacha de l'autre. L'al. 3 de ce protocole disait: « On permettra de s'expatrier à ceux des citoyens qui le voudront et on leur fera des facilités ».[1] Pouvait-il être question d'expatriation, si l'armée victorieuse venait libérer la ville, non l'asservir? Les Serbes en firent l'aveu involontaire, lorsqu'en 1883 ils chassèrent l'évêque de Nisch, Mgr. Victor, malgré sa grande serbophilie et les services considérables qu'il leur avait rendus dans le passé. Mgr. Victor fut chassé pour « insoumission aux canons de l'église »[2] et remplacé par l'évêque serbe Mgr. Nestor.

Le 23 octobre 1915, à trois heures de l'après-midi, Nisch est redevenu bulgare, libéré par nos troupes valeureuses.

---

[1] L'affranchissement de la ville de Nisch. Revue « Srbska Zora », IIIe année, nº 1, p. 20—21. — Voir aussi: La guerre de la Serbie contre la Turquie pour l'affranchissement et l'indépendance en 1877—78. Belgrade, 1879, p. 49.

[2] Militchévitch, p. 35.

V.

Pirot

Pirot est situé dans la partie nord-ouest d'un vallon, le plus grand de la région de la Nischava, qui mesure une longueur de 18 à 20 kilomètres, suivant la direction du nord-ouest au sud-est.[1]

On ne sait avec certitude ni comment ni quand il fut fondé. Ami-Boué suppose que Pirot est l'antique ville que les Romains appelaient Turribis et d'autre part, suivant l'Itin. Ant. et l'Itin. Hieros, à 14 milles de distance de Remeziana se trouvait la bourgade de Turres. Cette bourgade, qui était la colonie romaine la plus orientale de la Haute Mysie, fut détruite par les Goths au IVe siècle, puis reconstruite et conquise par les Huns pour être ravagée de nouveau par les Ostrogoths au Ve siècle. D'autres pensent, au contraire, que Pirot marque l'emplacement de la ville romanie Quidava qui possédait un château fort.[2] Le château fort se trouvait à l'endroit de la redoute actuelle et la ville était bâtie un peu plus loin.[3] Pirot fut encore ruiné à plusieurs reprises après que les Serbes s'y établirent. Au temps du tzar Kroum, il fut incorporé au royaume bulgare, dont il fit toujours partie intégrante.[4] Pirot n'était même pas compris dans les limites de l'Etat de Douschan, ni même dans celles du patriarcat d'Ipek.[5] Mais sa situation changea souvent dans l'Etat bulgare et il fut tantôt une ville centrale, tantôt une ville frontière, suivant la fortune des armes bulgares dans la lutte contre les Serbes. Avant d'être conquise par les Turcs, la ville était une dépendance du centre administratif de Sredetz (Sofia), Etat de Schischman. Les Turcs, commandés par Yakchi bey, s'en emparèrent en 1388. Mais en 1409, une insurrection éclata dans la région de Pirot, sous la direction de Constantin, fils du roi Strachimir de Vidin et s'étendit bientôt (1413)

---

[1] Histoire du développement de la vallée de la Nischava. Etude de morphologie par Pétar T. Iancovitch. Belgrade, 1909, p. 42.

[2] Centres commerciaux et voies de communication sur les terres serbes au moyen âge et au temps des Turcs. Etude de géographie et d'histoire par Pétar R. Kossovatz et Mihailo I. Miladinovitch « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch », livre XXI, 1901, p. 37.

[3] Karitch: Royaume de Serbie, p. 771.

[4] Pirot et sa population, « Mir », XIXe année, no 3911 du 12 juin 1913, p. 2.

[5] Ischirkoff: Les confins occidentaux de la terre bulgare, p. 4. — D. Marinoff: La Macédoine est-elle un pays serbe ou bulgare? 1898, p. 58.

sur toute la province jusqu'à la localité de Sverlih. Le mouvement fut réprimé par le sultan Soliman, marchant par Toplitza sur Kossovo.[1] La ville une fois conquise par les Turcs, sa population, qui n'était pas très nombreuse, décrut considérablement. A peine relevée de cette grande infortune, elle fut ravagée, en 1443, par les troupes du roi Vladislas de Hongrie qui, en coopération avec le despote serbe Ghuro Brankovitch, défit les Turcs et les força d'accepter la paix de Szegedin. Pirot fut alors attribué à Brankovitch. Cette attribution se faisait pour des motifs politiques et nullement ethnographiques, l'historiographe serbe de l'époque ne mentionnant qu'une population bulgare dans cette contrée. Au reste, la domination des Serbes ne fut pas de longue durée et Pirot retomba bientôt au pouvoir des Turcs.[2]

Tous les voyageurs qui y passèrent depuis cette époque, n'ont pas omis d'attester dans leurs notes de voyage, que Pirot et sa région avaient une population bulgare. Il en est de même de Gerlachs, qui, en 1573, fit un voyage à Constantinople. La ville présentait alors l'aspect d'une grande foire et possédait des maisons assez bien bâties. Ses habitants se distinguaient par la douceur et l'hospitalité propres à la race bulgare. L'écrivain turc Evlia Tchélébi se sert également du terme de Bulgares en parlant de la « raya de Pirot ».[3] Selon Blanqui, Pirot, qui comptait une population de 15,000 habitants, était entouré de 200 villages bulgares.[4] De tout temps, ce fut un important centre de commerce.[5]

La population de la région de Pirot était tout adonnée à ses travaux et à la réparation des ravages causés par les guerres fréquentes; mais les vexations et les tortures auxquelles elle se trouvait exposée de la part de ses maîtres l'obligeaient quelquefois à une lutte inégale qui amenait toujours des suites malheureuses pour elle. Les causes de ses recours aux armes étaient les mêmes que pour Nisch; l'arbitraire des autorités turques notamment en matière fiscale, la conduite inhumaine du clergé phanariote et, au cours du siècle dernier, l'espoir entretenu par les Serbes, que la Serbie libre

---

[1] Zanétoff: Les Bulgares de la Morava, p. 10.

[2] S. Christoff: Le département de Pirot et sa population, « Sbornik bulgare ». (Recueil annuel du ministère de l'instruction publique de Bulgarie), livre II, p. 265—266.

[3] Ischirkoff: Les confins occidentaux de la terre bùlgare, p. LI.

[4] Quelques mots sur une erreur, « Tzarkoven Vestnik », IIIe année, nº 13 du 19 juin 1902, p. 2—3.

[5] Centres commerciaux et voies de communication, etc., par Pétar R. Kossovatz et Mihailo I. Miladinovitch. « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch », livre XXI, 1901, p. 37.

accourrait à son appel. Parmi ces tentatives d'insurrection plus ou moins considérables contre la domination turque, il faut mentionner en premier lieu celle de 1836 qui s'étendit sur toute la contrée de Pirot, Vidin, Lom et Berkovitza.

Le plan primitif des insurgés était d'assaillir la ville de trois côtés à la fois et de s'en emparer, après quoi le prince Milosch viendrait en pacificateur et demanderait au sultan l'annexion de la région de Pirot à la Serbie, moyennant le paiement d'une contribution. Tout se préparait en secret par des fonctionnaires serbes et par des gens sans aveu qui avaient soin de ne pas laisser voir le rôle du prince et de son gouvernement.

Les paysans, armés de faux, de hâches et de pistolets, se mirent en marche. Mais en route, un des détachements, conduit par un agent serbe, ayant bu plus que de coutume, s'endormit et l'attaque simultanée contre la ville ne put se produire. Le soir même, les insurgés déléguèrent le pope Ivan de Gradichnitza auprès des notables de Pirot pour les inviter à la révolte. Un conseil fut convoqué, où l'avis pacifique de l'instituteur Péitcho prit le dessus. Ce Péitcho disait aux assistants: « Nous souffrons des Turcs, mais nous souffrirons encore plus des Serbes. Que pouvons-nous en attendre de bon, alors qu'ils sont pires que les Turcs? Le Turc jure à l'adresse de nos mères et de nos femmes, tandis que le Serbe insulte à Dieu et à la Vierge, à la croix et aux saints! Chez les Serbes il y a « le totchak» (supplice de la roue), tandis que rien de pareil n'existe chez les Turcs. Et d'ailleurs nous ne sommes pas de la même race: eux sont Serbes et nous Bulgares. Le mieux est donc de nous tenir tranquilles et d'en informer le gouverneur pour qu'il avise au reste. » La communication fut faite sur-le-champ. Mais les rebelles ne vinrent pas pendant la nuit, ils s'étaient endormis; les Turcs prirent courage et se préparèrent à les recevoir.

Un courrier serbe, accompagné d'un certain Tatar Bogdan, arriva sur ces entrefaites et, voyant que les insurgés se tenaient hors de la ville, il leur ordonna de s'éloigner et lui-même entra à Pirot où il se présenta au gouverneur comme envoyé par le prince de Serbie proposer ses bons offices pour l'apaisement du peuple révolté. On engagea aussitôt des pourparlers qui se terminèrent par la peine de la bastonnade infligée à plusieurs tchorbadjis (notables) de Pirot, suspects de complicité avec les Serbes, tandis que le nommé Tzvétko le policier, un instrument aux mains des Serbes, fut exécuté

au « totchak », à la frontière serbo-turque, près de l'endroit dit « Glog », pour avoir mal accompli sa mission.

Selon Militchévitch, un millier d'hommes de Pirot et des environs s'étaient réfugiés sur le territoire de la Serbie depuis janvier jusqu'au avril 1836. A l'invitation qui leur fut faite par le gouverneur Mahmoud Kapoudjibachi de retourner à leurs foyers s'ils ne voulaient pas s'attirer des représailles, les fuyards répondirent qu'ils ne rentreraient point tant que Mahmoud Kapoudjibachi et l'évêque Iéronyme, si haï des Bulgares, resteraient à Pirot.

Les pourparlers avec les réfugiés donnèrent au prince Milosch le prétexte d'intervenir encore une fois en pacificateur charitable à la population soulevée et serviable au gouvernement turc. Son plénipotentiaire Avram Pétroniévitch apparut de nouveau sur la scène. Dans ses lettres au prince, Pétroniévitch rapportait à son maître la grande confiance que les rebelles avaient dans le souverain de la Serbie et leur espoir de recevoir les canons et l'assistance pécuniaire, selon toute probabilité, qu'il leur avait promis. Les insurgés étaient tellement assurés que le secours attendu leur viendrait que personne n'était en état « de leur faire sortir cette idée de la tête, » dit le délégué princier; « quelqu'un leur avait bien inculqué dans l'esprit que Votre Altesse Sérénissime leur viendrait en aide dès qu'ils se seraient soulevés. »

Ces assurances venaient évidemment des agents du prince dont les agissements étaient parfaitement connus des Turcs, ainsi qu'on le voit d'une lettre de ce même Pétroniévitch, datée du 1er juin de la même année.

Ainsi donc, le prince de Serbie fut seul à profiter de l'insurrection de Pirot, car, d'un côté, son intervention causa de la satisfaction à Constantinople et de l'autre, le rappel du gouverneur et de l'évêque, fait sur sa demande, d'après ce qu'il écrivait lui-même dans une lettre à Pétroniévitch du 31 mai, ne pouvait que lui donner des titres à la reconnaissance de la population de la contrée. Il est vrai qu'avec le changement de ses oppresseurs administratifs et religieux, la population obtenait quelques libertés sans importance, comme celle qui lui permettait d'élire un tribun ou kodjabachi chargé de la défendre auprès des autorités turques.[1]

---

[1] Les données sur la marche des événements ont été puisées dans l'étude de S. Christoff, p. 280—288 et dans le livre de Militchévitch, p. 182—216 que Christoff a également mis à profit. Voir aussi Romanski, p. 10—12.

Les habitants de Pirot et de la région se soulevèrent encore en 1841, mais il semble que, cette fois, le mouvement fut étouffé dans son germe. Il est vrai qu'avec la prise du défilé de Tzrven Breg (Kizil Yokouch) les insurgés occupèrent un important point stratégique sur la route de Pirot à Nisch, mais ils ne purent se rendre maîtres de Béla Palanka, qui était un autre point également important. Les rebelles, armés de bâtons, attaquèrent la bourgade à l'improviste, afin de s'emparer de l'unique canon qui s'y trouvait, mais un certain nombre de musulmans de Pirot se portèrent au secours de Béla Palanka et défirent les assaillants, dont une cinquantaine furent tués et d'autres faits prisonniers. «Les attaques dirigées contre d'autres postes le long de la frontière serbe, par exemple sur celui qui se trouvait à un quart d'heure du poste-frontière serbe de Pandarilo, n'eurent pas plus de succès, car les insurgés furent immédiatement assaillis par les musulmans qui les poursuivirent jusqu'à Bégov Most »; beaucoup d'entre eux furent tués; le reste, dispersé, s'enfuit à Pandarilo, de l'autre côté de la frontière.[1]

Ce soulèvement se termina, comme celui de Nisch, au profit du prince Michel qui assurait de ses bonnes intentions la population révoltée, en même temps qu'il faisait valoir à Constantinople son attitude correcte envers le gouvernement ottoman.

Mais la population du département n'abandonnait pas l'espoir de s'affranchir un jour du joug turc. Aussi, lorsqu'en 1876 la Serbie eut déclaré la guerre à la Turquie, elle prit les armes et se joignit à ses troupes. Cela lui valut de grandes infortunes: à la suite de l'échec serbe de nombreux villages furent pillés et brûlés et leurs habitants furent obligés de s'enfuir en Serbie. Les Serbes, au lieu de leur compatir, s'en prenaient à eux, en disant que leurs défaites étaient dues aux Bulgares. (Voir les matériaux).[2]

En 1821, après l'exécution, du métropolite de Nisch Mgr. Meletius et des cinq notables de la ville suspectés d'avoir incité le peuple à l'insurrection, on jugea utile, sur la proposition du gouvernement turc, d'affaiblir le diocèse de Nisch par la création, à ses dépens, d'un diocèse de Pirot ou de la Nischava comprenant les villes de Pirot, Béla Palanka, Trin et Breznik. Les deux dernières villes étaient prises au diocèse de Sofia. Mgr. Ieronyme, dont la conduite con-

---

[1] Romanski, p. 40.

[2] Voir de même S. Christoff, p. 288.

tribua, pour une bonne part, à provoquer l'insurrection de 1836, paraît avoir été le premier évêque de Nischava. Après son rappel, la chaire de Pirot fut donnée à Mgr. Nectarius, vieillard débonnaire et juste qui mourut en 1854, âgé de 85 ans et fut enterré dans la cour de la vieille église de la ville. Le troisième métropolite fut Anthym, qui mena une vie déréglée, mais fut un protecteur énergique de la population auprès des autorités turques. Le 16/28 juillet 1860 il fut déporté à Constantinople. S. Christoff[1] explique cette mesure par la haine que les grands lui avaient vouée parce qu'il ne les laissait pas agir à leur guise. En réalité, elle était due aux nombreuses requêtes que la population adressait au gouvernement pour exposer les scandales de sa vie privée. Ainsi, dans une de ces requêtes on racontait, entre autres choses, qu'une jeune fille qui venait de se marier était grosse de lui, qu'il s'était rendu coupable, le 14/26 mars, d'un crime de sodomie commis sur un garçon de quatorze ans, que le 22 mars/3 avril il avait couché avec deux jeunes filles à la fois, l'une de Sofia, l'autre de Pirot et qu'il avait fait avorter une autre jeune fille qui en était morte par la suite.[2]

Mais les vrais motifs de la poursuite d'Anthym n'étaient pas seulement d'ordre moral. A en juger d'après une autre correspondance de Pirot où l'on mandait que les habitants avaient chassé leur évêque et préparaient deux pétitions, l'une au gouvernement et l'autre à l'autorité religieuse bulgare à Constantinople, l'évêque avait, dans ses rapports avec la population, touché au sentiment national de ses ouailles; le correspondant disait en effet: « Enfin, les habitants de Pirot ont montré qu'ils n'étaient pas, sous le rapport de leur nationalité, tellement perdus que leurs compatriotes le croyaient. »[3] Il avait probablement aussi contrecarré leur œuvre scolaire, car le correspondant ajoutait, à la fin de sa lettre, que la ville se mettrait à l'œuvre pour mieux organiser ses écoles. Cela se voit, d'ailleurs, aux pétitions de la population bulgare de la ville et de la campagne, laquelle déclarait au conseil municipal qu'elle ne reconnaissait plus l'évêque Anthym qui s'était fait concéder la perception des impôts au grand malheur des pauvres et que le conseil était tenu de lui demander compte pour l'honneur violé des femmes, des jeunes filles, des religieuses et des enfants, ses victimes. La ré-

[1] S. Christoff, p. 309.
[2] « Balgaria », IIe année, nº 64 du 8 juillet 1860, p. 179.
[3] « Balgaria », IIe année, nº 64 du 8 juillet 1860, p. 179—180.

solution de répudier le prélat coupable était approuvée par toute la ville, à la seule exception de trois hommes, nommés H. Vidin, H. Pétar son fils et Kola Kokaloff qui déconseillaient à leurs concitoyens la lutte contre l'évêque.[1]

Cependant, les habitants ne se contentèrent pas de protester. Le coup de théâtre des prélats bulgares à Constantinople Mgr. Ilarion et Mgr. Auxenthy qui, le 3 avril 1860, refusèrent de prononcer le nom du patriarche et brisèrent ainsi leur lien de dépendance avec le patriarcat, leur donna du courage. Ils décidèrent d'abord de suivre l'exemple des Bulgares de Constantinople; puis, le 29 mai/10 juin, à l'issue de la messe de dimanche où, après les prières pour le sultan, ils avaient prononcé le nom du « chef religieux bulgare » Mgr. Ilarion, ils se réunirent dans le bâtiment de l'école et résolurent à l'unanimité de proposer à l'évêque de quitter leur ville et, s'il s'y refusait, de l'en chasser par force. Pour expliquer cette audace des Bulgares, il faut ajouter qu'en ce moment le grand-vizir Kibrizli Mehmed pacha se trouvait à Pirot avec les membres de sa suite où figuraient notamment Arif bey, Bessim bey et Gabriel bey Krestevitch. Tous les trois furent chargés par le grand-vizir d'ouvrir une enquête sur les actes de Mgr. Anthym, qui avait demandé un délai de trois jours pour effectuer ses préparatifs de départ.[2] Le résultat de cette enquête fut la déportation de l'évêque.[3] Toutefois, la population de Pirot, comme celle de Samokow, n'osait pas encore demander un évêque bulgare, craignant qu'on ne lui répliquât qu'il n'y en avait même pas à Sofia, qui pourtant était une ville plus grande et possédait déjà pas mal d'hommes instruits.[4]

Le successeur d'Anthym fut un certain Sophronius, qui ne se distingua que par sa cupidité et par son avarice et que la population obligea de s'enfuir dans un monastère. Mais Bourmoff mentionne dans son livre, comme métropolite de Pirot, l'évêque Dorotée qui prit part au concile de patriarcat du 4/16 février 1864. Ce concile décida l'exil des évêques bulgares Ilarion, Auxenthy et Paissy.[5] En 1869, un

---

[1] « Balgaria », IIe année, nº 65 du 15 juin 1860, p. 190. — La principauté de Bulgarie, par G. Dimitroff, 1895, première partie, p. 359—361.

[2] « Balgaria », IIe année, nº 64 du 8 juillet 1860, p. 171. Le journal recommandait ce fait à l'attention des Bulgares de Skopié, Vrania et Vidin pour en tirer les enseignements qu'il comportait.

[3] S. Christoff, p. 305.

[4] « Balgaria », IIe année, nº 90 du 7 décembre 1860, p. 586.

[5] Bourmoff, p. 413—414.

nouveau métropolite, Mgr. Parthény, arriva à Pirot; celui-là fut le premier à officier et à prononcer des sermons en bulgare. Mais vers 1872 des plaintes commencèrent à se faire entendre contre lui; on lui reprochait, de même qu'à ses prédecesseurs, un amour excessif pour l'argent. L'exarchat envoya d'abord le diacre Joseph qui fut plus tard exarque et ensuite les métropolites Mgrs. Grégoire, Dossitée, Melety et Ilarion enquêter la conduite de l'évêque. Finalement, Mgr. Parthény fut rappelé à Constantinople, où il mourut et fut remplacé par Mgr. Eustache que les Serbes déportèrent par la suite dans l'intérieur de la Serbie.[1] Malgré ces poursuites que S. Christoff explique par l'acharnement de quelques-uns des notables de Pirot qui étaient intéressés à la désunion de la communauté bulgare, Mgr. Parthény possédait un vif sentiment de patriotisme national, comme on le voit à la lettre suivante qu'il adressa aux trois prélats bulgares de Constantinople à la suite de la rupture consommée entre le clergé bulgare et le patriarcat grec.

« Messeigneurs! C'est avec une gratitude profonde que j'ai pris connaissance de votre dernière lettre. L'acte hardi que vous avez accompli, le jour de l'Epiphanie, pour le règlement de notre longue et, comme disent les Grecs, un peu épineuse question, après avoir épuisé tous les moyens de parvenir à une entente équitable avec le patriarcat, suscite en moi une joie et un enthousiasme indescriptibles. En effet, comment aurions-nous pu en finir avec la volonté infléxible et la conscience sombre du clergé du Phanar?

Moi-même, si j'avais été à votre place, je n'aurais pas un instant hésité à agir comme vous l'avez fait, sachant que le droit est de notre côté et qu'il est plus lumineux que les rayons du soleil.

En conséquence, j'approuve entièrement votre œuvre et je vous en remercie vivement.

En priant Dieu de vous accorder la santé et le succès dans ce qui vous reste encore à faire, j'ai l'honneur d'être de Vos Grandeurs l'ardent frère en Christ, Parthény de Nischava. »[2]

A Pirot, qui subit à un degré relativement moindre l'influence de la propagande serbe, les luttes pour la propagation de l'instruction publique commencèrent, ainsi que dans les autres contrées bulgares, beaucoup plus tôt que celles pour l'indépendance religieuse. Suivant

---

[1] S. Christoff, p. 309—310.

[2] « Tourtzia », VIIe année, n° 52 du 12 février 1872, p. 3.

Christoff, l'origine de l'œuvre scolaire à Pirot remonte au XVIIIe siècle. Le premier maître d'école fut, paraît-il, un moine du Mont Athos qui eut pour élève le nommé Péitcho Ghéorghieff, du village de Roudiné. Ce Péitcho compte parmi les plus anciens instituteurs de Pirot. Il ne tarda pas à ouvrir une école dans son propre domicile, où il enseigna pendant cinq ou six ans. Ensuite, une école municipale ayant été créée au cloître monacal, il en assuma la direction. Plus tard, il enseigna, jusqu'en 1855, dans la nouvelle école, dite « école publique », fondée en 1831 dans la cour de la vieille église, près de l'évêché, et dans l'autre, dite « de Tiobar ».

En même temps que lui, il y avait à Pirot deux autres instituteurs, l'autodidacte Pantcho Bochkoff de Pirot et le maître Nicolas, originaire de Sofia; ce dernier y enseigna à deux reprises, une première fois pendant un an et une seconde fois, cinq ou six ans après, pendant trois mois environ.

Avant l'arrivée de Mgr. Anthym, le clergé grec, soit par ignorance de la langue, soit par négligence, ne s'immisçait pas dans les affaires scolaires de la population. Mais l'énergique évêque voulut y mettre la main. Il essaya d'introduire l'enseignement du grec dans l'« école publique » en y nommant pour instituteur un Grec nommé Constantin qu'il avait amené avec lui. La langue grecque fut également introduite dans l'église où, d'un côté on officiait en grec et de l'autre, en slave.

Après le départ de Constantin qui eut lieu pour des raisons qu'on ne connaît plus, il fit venir un autre Grec, nommé Nicoli et la communauté en nomma deux de son côté, Ivan Aïdoukoglin et Pétar Kiroff, fils de deux familles notables de Pirot. Ceux-ci avaient probablement reçu leur instruction hors de leur ville natale, dans quelque école grecque.[1] Mais on ne sait pas exactement combien de temps ils restèrent à Pirot, ni quand ils y inaugurèrent leur enseignement. Nous ne trouvons qu'une seule correspondance de ce temps adressée au journal « Balgaria », où il est dit que Pirot n'avait aucune école de garçons. Au cours de l'hiver de 1858—59 on prit aux gages un instituteur bulgare, mais on le renvoya aussitôt, à l'instigation de l'évêque, sous prétexte qu'il ne connaissait pas le grec et ne savait pas chanter à l'église.[2] Mais suivant S. Christoff,

---

[1] S. Christoff, p. 305.

[2] « Balgaria », Ire année, n° 14, du 27 juin 1859, p. 55.

à la mort des maîtres Ivan et Pétar, on nomma à leur place Kotzé S. Grigoroff et Panteley (Pota) Pantchoff. Le premier enseigna jusqu'en 1871 ou 1872 et le second jusqu'en 1875. Tous les deux étaient nés à Pirot et y avaient reçu leur instruction. On suppose que Kotzé avait fait aussi un séjour à Sofia, auprès du professeur Philaretoff, qui lui avait probablement appris le turc.[1]

Tous ces instituteurs enseignaient en langue slave: les élèves apprenaient l'a b c, le bréviaire, le livre des psaumes et les quatre opérations d'arithmétique. Le sablier, les demi-cercles de fer et les tableaux d'enseignement mutuel apparaissaient à certains intervalles dans les écoles de Pirot; mais on ne peut pas dire avec certitude que l'enseignement s'y faisait suivant une des méthodes alors répandues en Bulgarie. Il semble que l'initiateur de la méthode mutuelle fut le maître Kotzé qui, le premier, en 1867 ou 1868 introduisit l'enseignement du bulgare jusqu'alors négligé au profit du grec. Ce progrès visible de l'organisation scolaire ne satisfaisait pas encore la population de Pirot et en 1871 les habitants les plus dévoués à l'œuvre nationale recueillaient les fonds nécessaires à l'entretien d'un boursier à Sofia dans le but d'avoir, à l'avenir, un maître plus instruit et mieux préparé à l'accomplissement de sa tâche. Le notable Rako Krestioff, qui avait envoyé son fils suivre les cours de l'école de Philippople, subvenait aux besoins d'un autre boursier — pour lui permettre d'achever ses études à Sofia.[2] En effet, un correspondant de la « Tourtzia » qui écrivait que Pirot était une très bonne ville avec « plus de 300 villages bulgares » s'exprimait avec peu de ménagement sur le compte de ses écoles et de ses maîtres. Pirot possédait, selon lui, deux écoles qui ne comptaient que 250 élèves et quatre instituteurs et encore ceux-ci ne brillaient-ils point par leur enseignement. Ce mauvais état des écoles avait sa cause dans la démoralisation qui s'était emparée de la communauté. L'évêque en profitait pour se livrer à toutes sortes de licences qui faisaient dire au correspondant cité que « le loup aime le temps brumeux ».[3]

Les écoles villageoises, une dizaine en tout, n'étaient pas en meilleur état. Les paysans n'avaient ni instituteurs, ni prêtres.

---

[1] « S. Christoff, p. 305.

[2] « Tourtzia», VIIe année, n° 36 du 23 octobre 1871, p. 3.

[3] « Tourtzia », VIIe année, n° 22 du 17 juillet 1871. — Selon le journal « Istotchno Vrémé » (Temps de l'Est), Ire année, n° 41 du 23 novembre, p. 2, les villages de l'arrondissement de Pirot étaient au nombre de 360.

Beaucoup d'entre eux ne pouvaient assurer, au dire du correspondant de l'« Istotchno Vrémé », si leur pope savait lire, parce qu'ils le voyaient très rarement. « Toutefois la conscience bulgare continuait à se maintenir d'elle-même et à se défendre contre les suggestions extérieures (serbes). »[1]

D'autres renseignements et notamment l'exposé de Sim. Christoff sur l'état des écoles en ce temps-là, ne permettent pas d'attribuer un rôle aussi mauvais à Mgr. Parthény en ce qui concerne l'œuvre scolaire de son diocèse. Dès le lendemain de son arrivée à Pirot en 1869, il avait visité les écoles de la ville, cherché à apprendre leurs besoins et distribué des livres aux élèves. Peu après, retournant à Constantinople, il s'était arrêté à Philippople à la quête d'un instituteur et y avait trouvé Chr. G. Passaroff de Péchtéra, qu'il avait engagé en lui donnant un traitement annuel de 5000 piastres qui fut augmenté par la suite.

A peine arrivé à Pirot, Chr. Passaroff y ouvrit une nouvelle école où il recueillit 70—80 élèves, pris aux deux autres écoles. Une correspondance de Pirot portant la signature de V. Tcholakoff dit en parlant de l'instruction scolaire dans cette ville: « Pirot, lui aussi, n'est plus sourd. Une école primaire supérieure y a été fondée il y a six mois et les pauvres enfants se sont délivrés de la férule de Davidoff. » Cette école avait un bon directeur en la personne de Christo Passaroff, un des meilleurs élèves de l'école diocésaine de Philippople. Pirot possédait aussi une « école préparatoire » dirigée par un jeune homme très actif, Popo Pantchoff (Panteley Pantchoff). « Dans les trois écoles, dit Tcholakoff, les élèves sont vifs et obéissants et leur nombre s'élève à 500. Les habitants de Pirot travaillent ardemment à perfectionner leurs établissements scolaires et, à ma façon de comprendre les affaires de cette contrée, ils sont déjà sauvés de l'influence du serbisme. »[2]

C'est au serbisme qu'est dû le désarroi de la ville après 1870. N'ayant pas réussi à s'établir dans l'école, les agents serbes s'introduisirent dans la communauté dont les membres, vieillards animés d'esprit conservateur, ne pouvaient se résigner à l'influence croissante des jeunes et ne s'entendaient même plus entre eux au nom de l'œuvre commune. A en croire une correspondance datée de la

---

[1] « Istotchno Vrémé », Ire année, nº 41 du 23 novembre 1874, p. 2.

[2] « Makedonia », IVe année, nº 33 de 1870, p. 4.

seconde moitié de l'année 1871, qui disait que depuis sept ou huit mois, les conseillers se divisaient en quatre ou cinq partis, la communauté était complètement désorganisée. L'auteur exhortait les conseillers à l'entente, faute de quoi ils n'auraient jamais de bons maîtres dans leur école de garçons et ne pourraient « rien faire » pour ouvrir une école de jeunes filles.[1] Une autre correspondance, datée du 21 juin, reprochait à deux des notables de la ville de garder certains instituteurs incapables contre le désir de la population de les renvoyer.

Malgré cette désorganisation des écoles, la communauté décidait la construction d'une nouvelle église et d'un nouvel évêché et à cet effet elle faisait l'acquisition d'un terrain qui ne coûtait pas moins de 36,000 à 40,000 piastres.[2] Les discordes au sein de la communauté furent particulièrement violentes en 1875 lorsque, à la suite d'une intrigue qui imputait à ses membres des agissements séditieux, le mutessarif défendit aux conseillers de se réunir en présence de l'évêque, « en leur montrant l'exemple de Nisch », ce qui les rendit encore plus acharnés les uns contre les autres.[3]

Tout cela n'empêchait pourtant pas la population de concentrer son attention sur les écoles qui, de jour en jour, attiraient plus d'élèves. En 1870/71 elle engageait un nouvel instituteur, Passaroff ne gardant que l'école supérieure. Vers le même temps, on vit poindre l'idée de la création d'une salle de lecture. Christoff prétend que la salle de lecture fut fondée en 1870/71; mais une correspondance contemporaine montre que l'idée seule avait mûri à cette époque et que la salle de lecture fut ouverte pendant les fêtes de Pâque 1872. Le nouvel établissement portait un nom significatif: « Prosvéta » (instruction). Au début, il comptait quarante membres. Il tint sa première réunion le 23 avril pour élire un conseil d'administration. Une délégation fut chargée par la réunion d'aviser l'évêque Mgr. Parthény de ce qui s'était passé et de solliciter son assistance. Mgr. Parthény fit don d'une somme de 115 piastres et d'un abonnement à la revue bulgare « Tchitalichté » pour l'année 1872. A sa suite,

---

[1] « Pravo », VIIe année, n° 9 du 8 mai, 1872, p. 4. La correspondance porte la date du 18 avril de la même année. L'idée de la création d'une école de jeunes filles était agitée dès l'année 1859; elle était motivée par la nécessité de développer la tapisserie qui avait déjà gagné le marché européen « Balgaria », Ire année, n° 14 du 27 juin 1859, p. 55.

[2] « Pravo », VIIe année, n° 19 du 17 juillet, p. 3.

[3] « Istotchno Vrémé », IIe année, n° 15 du 24 mai 1875, p. 2—3.

nombre de citoyens firent des dons analogues.[1] Mais il paraît que la plupart des tchorbadjis (notables) étaient hostiles à cette œuvre.[2]

Dès sa constitution, la salle de lecture assuma le rôle de comité de l'instruction publique. On décida d'abord de faire venir une institutrice en vue d'ouvrir une école de jeunes filles et, cette idée s'étant heurtée à l'opposition des vieux conseillers notables, la salle de lecture engagea, à ses frais, la nommée Maria Rousseva, ancienne élève de l'école secondaire de Stara Zagora. En présence du fait accompli, les conseillers se chargèrent de l'entretien de la nouvelle école.[3] Mais la salle de lecture ne borna pas son activité à la gestion des écoles dans la ville; elle songeait déjà à étendre son influence sur les villages.[4] Et vers la fin de l'année 1874 elle fonda une école du dimanche « dans le but de pousser plus loin parmi le peuple les rameaux bienfaisants de la science ». L'école était « régulièrement fréquentée par les amis de l'instruction avec un zèle constant à apprendre ce qui leur paraissait indispensable dans la vie ».[5]

En l'année scolaire 1871/72 on engagea, comme collègue de Christo Passaroff dans l'école principale, un certain Kiro Ilitch, originaire du village de Maklichté, arrondissement de Pirot, qui avait fait ses études au séminaire de Belgrade et était fort recom-

---

[1] « Pravo », VIIe année, n° 15 du 19 juillet 1872, p. 4. La fondation de cette salle de lecture est encore une preuve établissant que l'évolution de Pirot suivait celle de toute la nation bulgare et que ses habitants avaient le sentiment de leur nationalité bulgare. S'il en était autrement, c'est-à-dire si Pirot possédait un sentiment national serbe et si son développement s'était opéré en même temps que celui de la nation serbe, il aurait eu une salle de lecture beaucoup plus tôt, puisque l'apparition des salles de lecture serbes date de 1820, tandis que celle des salles de lecture bulgares ne remonte guère au delà de 1850, leur essor tombant entre les années 1865 et 1875.

[2] « Tourtzia », VIIIe année, n° 7 du 1er avril 1872, p. 4. Le correspondant de ce journal prétend que le directeur de l'école supérieure s'opposait à la création de la salle de lecture tandis que Christoff lui attribue l'initiative même de cette œuvre.

[3] S. Christoff, p. 307.

[4] « Istotchno Vrémé » (Ire année, n° 41 du 23 novembre 1874, p. 2): « La salle de lecture, fondée il y a trois ans, est assidument fréquentée par ses membres peu nombreux qui, en dehors de l'avantage moral si appréciable qu'ils y recueillent par la lecture de livres divers, veillent de toute façon à l'assistance des élèves indigents et à l'entretien d'un élève dans une école supérieure comme boursier de la salle — tâche noble et sacrée. Mais cela ne suffit pas. J'ai entendu discuter, parmi les instituteurs, sur le moyen de mettre de l'ordre dans les écoles des villages qui n'existent qu'en apparence et d'en créer de nouvelles là où il n'y en a point, ce qui est d'une nécessité urgente pour les paysans qui, laissés à eux-mêmes, sont incapables de pareille besogne. Voilà un terrain d'activité pour une salle de lecture agissante et les plus influents d'entre ses membres contribueraient beaucoup à l'accomplissement de cette tâche ».

[5] « Istotchno Vrémé », Ire année, N° 52 du 8 février 1875, p. 2.

mandé par Mgr. Parthény. Mais le nouveau maître ne put se maintenir plus de deux mois, ses élèves ne comprenant rien à ses explications. Sa place fut alors donnée à Siméon Christoff, l'auteur de l'étude, si souvent citée par nous, sur Pirot et sa région.

En dehors des instituteurs cités, Pirot eut encore pour maîtres, dans l'école supérieure, Ghéorghi Ivan Tabacoff de Pirot et Nestor K. Abadjieff de Koprivchtitza et, dans les écoles élémentaires, dont le nombre atteignait déjà trois depuis 1872/73 jusqu'à l'occupation serbe: Kristo Kiroff qui devint prêtre, Kotzé Rangheloff, Pétar Passaroff, Elissey Manoff, Ghéorghi Vessoff Metchkoneff, Alexis Christoff, Ghéorghi Panoff, Nicolas Pétroff, tous de Pirot, et Stéphan Ivantchoff de Stara Zagora.[1]

Ghéorghi Tabacoff qui avait étudié au séminaire de Philippople, introduisait la méthode phonétique qui rehaussa considérablement la renommée des écoles de Pirot.

Néanmoins, la population n'était pas encore contente de tous ces succès. Quelques-uns de ses représentants rêvaient déjà d'élever Pirot à une situation qui ne fût pas seulement égale à celle des autres villes bulgares, mais qui le mît aux-dessus du reste des centres d'instruction en Bulgarie. « Ils se plaignaient que presque toutes leurs autres affaires restaient plongées dans un sommeil profond » et « qu'on voyait très peu d'indices permettant d'espérer un avenir meilleur ». Et le correspondant disait en conclusion: « Il serait à désirer que nos concitoyens prennent plus à cœur le règlement de nos affaires publiques, dont l'état actuel n'est guère satisfaisant. » Cette situation était due probablement, comme il le laissait entendre au commencement de sa correspondance, aux malheurs de l'hiver dévastateur.[2] Avant cet hiver mémorable, la population de Pirot eut à supporter, en 1871, les ravages d'une inondation qui, suivant une lettre du maître Chr. Passaroff au journal « Pravo », avait submergé toute la partie basse de la ville et démoli un grand nombre de maisons et de boutiques. Les dégâts avaient été tels que la ville n'avait pu s'en relever pendant plus de cinq ans.[3] Mme Yordana Philarétoff parle également de ravages dans sa lettre à Naïden

---

[1] S. Christoff, p. 307—308.

[2] « Den », Ire année, no 8 du 2 avril 1875, p. 7. — « Istotchno Vrémé », Ire année, no 52 du 8 février, p. 2 et IIe année, no 15 du 24 mai, 1875, p. 3

[3] « Pravo » VIe année, no 21 du 19 juillet 1871, p. 82.

Ghéroff du 29 octobre 1876. Suivant elle, soixante villages avaient été complètement incendiés et beaucoup d'autres saccagés. Leurs habitants s'étaient enfuis, les uns dans la ville et les autres en Serbie.[1]

Au temps des Turcs, Pirot fut toujours un centre administratif: d'abord siège d'un mudur, ensuite d'un kaimakam et, à la veille de la guerre turco-russe, d'un mutéssarif (gouverneur de sandjak). Le sandjak comprenait les régions de Trin (Znépolé), Breznik, Vissok, Loujnitza, Nischava et Béla Palanka. Le premier mutéssarif de Pirot, portant le titre de pacha, fut un Bulgare, Iordan Bacaloff, d'Eléna.[2]

En 1879, Pirot comptait, selon Militchévitch, 8183 habitants, dont: 7185 « Serbes » — lire Bulgares,[3] — 638 Turcs et 260 Juifs.[4] Il eut dans son département 235 ou 236 villages.[5] Mais dès qu'il fut placé sous l'administration serbe, sa population baissa sensiblement, pour aller grossir celle de Tzaribrod qui, de simple village, devint, en l'espace de plusieurs années, une importante bourgade de l'autre côté de la frontière.[6]

Après 38 ans de servitude sous les Serbes, le 15 octobre, le matin, l'aurore de la liberté s'est levée sur Pirot, si ardemment attendue par ses habitants qui, depuis de longues années, portaient en eux la conscience de leur nationalité bulgare.

---

[1] Archives de Naïden Ghéroff, livre II, p. 657.
[2] S. Christoff, p. 312.
[3] Matériaux pour servir à l'étude de la Bulgarie, IIe partie, p. 104.
[4] Militchévitch, p. 227.
[5] S. Christoff, p. 313 et 317.
[6] D. Marinoff. — La Macédoine est-elle un pays serbe ou bulgare, p. 59.

VI.

Vrania

« Le nom de Vrania, donné à une contrée le long de la Morava bulgare, est mentionné pour la première fois en 1093 à l'époque où le joupan de Raschka, Voukan, guérroyait avec les Grecs et était descendu jusqu'à Skopié, Polog et à la région de Vrania. Mais Vrania n'est mentionné comme nom de localité que sous le règne de Stéphan de Detchan (1321—1331) qui fit don, au monastère du mont Athos, d'une église bâtie dans ce village en l'honneur de Saint-Nicolas. Plus tard, en 1423, César Ouglesch, maître de Vrania, Inogocht et Préchovo, renouvela l'édit de Stéphan et fit don au monastère de Hilendar de la même église « Saint-Nicolas à Vrania ainsi que du village de Vrania ». On ne sait pas quand ni comment Vrania fut incorporé dans le sandjak de Kustendil. Le premier renseignement sur la ville et le fort de Vrania (Vraine . . . ein Schloss und Statt ist) nous est fourni par le voyageur Kouripechitch en 1530. Hadji Chalfa note ce qui suit sur la ville: « Uyvarina (Ivarina, Vrania), à deux jours de distance à l'ouest de Kustendil et à une bonne journée de marche d'Uskub, est situé au pied de la montagne Karadagh, à seize journées de marche de Constantinople. C'est ici que se trouvent les fameux minerais de fer de Vlassina, dont on fait d'excellentes hâches et des armes. »[1]

La ville s'appelait anciennement Goloubin ou encore Vérania, que les Turcs prononçaient par malice Verania,[2] en appuyant sur l'i.

---

[1] Iordan Ivanoff, la Macédoine septentrionale, p. 191.

[2] « Pravo », Ve année, no 33 du 12 octobre 1870, p. 135. Au sujet du nom « Goloubin » voir Al. S. Iovanovitch: Vrania et sa région le long de la Morava ». « Delo», no 19, 1898, p. 260. Il semble que le nom « Goloubin» ait été inventé par les Serbes zélés pour faire croire aux habitants de la ville qu'ils étaient d'origine serbe. Voici la révélation de cette mystification communiquée par Iovan H. Vassiljévitch sur la foi d'un récit du citoyen Hadji Christo:

« Nous ne savions pas que Vrania s'appelait autrement que Vrania, mais des hommes savants nous ont raconté que Vrania s'appelait « *Goloubin* ». — C'était à l'époque de l'insurrection hongroise; j'avais trouvé à Belgrade quelques négociants de Vrania, venus comme moi arranger leurs affaires commerciales. A l'auberge où nous étions logés il y avait aussi quelques hommes de *Pantchévo*. Ayant fait leur connaissance, nous leur dîmes que nous étions « de Vrania ». L'un d'eux nous répliqua que ce n'était pas Vrania, mais Goloubin qu'il fallait dire. Nous nous mîmes à leur prouver que chez nous on ne disait

Bien que Hadji Chalfa compte Vrania dans le sandjak de Kustendil, nous ne savons point si la ville fut jadis incorporée dans la principauté de Constantin qui comprenait Velbujd, Doupnitza, Trin, Préchovo, Jégligovo, Kratovo, Zlétovo, Chtip, Kotchani, Pianetz, Maléchévo, Melnik, Stroumitza, Radovich, Doiran, Boémia, Tikvesch et Vélès. On sait seulement qu'à la mort de Constantin, Vrania, Préchovo et Inogocht restèrent au voyvode indépendant César Ouglesch qui prit part aux combats contre les Turcs en appuyant le despote serbe Stéphan.[1]

La ville de Vrania fut définitivement soumise par les Turcs le 1er juin 1455.[2] Mais pendant toute la durée de la longue domination turque, elle conserva sa physionomie de ville bulgare et sa population bulgare. De nombreux voyageurs étrangers le témoignent. Beaucoup de Serbes eux-mêmes la considéraient comme une ville bulgare avant l'époque où les ambitions impérialistes des Serbes portèrent les sentiments chauvins au-dessus de la vérité objective. Un rapide coup d'œil sur les matériaux historiques publiés à la fin de ce livre, ainsi que sur les ouvrages déjà tant de fois cités des honorables professeurs Iordan Ivanoff et Al. Ischirkoff suffit pour nous en convaincre. Si l'on pouvait parler d'une population autre que la population bulgare dans cette contrée, c'était la population albanaise. Et jusqu'à la fin de la première moitié du siècle passé, les deux nationalités se trouvèrent constamment et parfois cruellement en lutte pour la prédominance. Il n'a jamais été, et il ne pouvait jamais être question de Serbes, parce qu'il n'y en avait pas à Vrania et il n'y en eut point jusqu'au jour où, à la suite des décisions du Congrès de Berlin, cette ville, de même que celles de Nisch et Pirot,

---

que « Vrania », non « Goloubin », mais un autre de nos interlocuteurs nous assura que la ville s'appelait Goloubin et il nous apporta une carte où effectivement, à côté du nom de « *Vrania*», figurait celui de « *Goloubin* ». Depuis, toutes les fois que nous en parlions à Vrania, nous soutenions devant tout le monde que le nom primitif de la ville était « Goloubin » . . . en vérité, nous avions entendu dire à nos vieillards que « de tout temps » Vrania s'était appelé Vrania, tandis que Marcovo Kalé (Le rempart de Marco) s'appelait « *Goloubinev Grad* » du nom du voyvode Goloubin » qui y avait habité.» Il est donc facile de comprendre comment ce nom est parvenu au journal « Pravo ». Ce récit vient, d'une manière indirecte, à l'appui de notre assertion que c'est aux environs de 1848 qu'il convient de rechercher l'origine de la propagande serbe. Apport à l'histoire de la ville de Vrania et de ses environs par Iovan H. Vassiljévitch « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch », livre XVI, 1896, p. 281—282.

[1] Iordan Ivanoff, p. 129—130.

[2] Militchévitch, p. 298. — Iovan H. Vassiljévitch, p. 286.

vit lier son sort à celui de la Serbie. On doit dire que la population bulgare souffrait beaucoup du fait des violences albanaises. Ses souffrances trouvaient souvent un écho sympathique dans la presse serbe. Le «Srbske Narodne Novine» rapportait que les Bulgares avaient été particulièrement molestés par la bande de Baba Véka; ce dernier ayant été tué près de Vrania, son frère avait pris le commandement de la bande.[1] Trois numéros plus loin, ce même journal, après avoir souligné que «la bande albanaise continuait ses actes de férocité en Bulgarie», annonçait que les Albanais avaient pris d'assaut Vrania et contraint le pacha de s'enfuir à Bitolia et que, après avoir tout pillé, ils s'étaient dirigés sur Leskovetz dans le but de s'y approvisionner en vivres et en munitions.[2]

Ces atrocités albanaises, si fréquentes et si pénibles pour la population bulgare et quelquefois désagréables pour les autorités locales, étaient bien vues par le gouvernement ottoman qui y trouvait un moyen d'opprimer les Bulgares et d'encourager l'immigration des Albanais; ceux-ci, plus d'une fois, prêtèrent un concours précieux aux Turcs dans les moments de révoltes populaires, notamment lors de l'insurrection des régions de Nisch, Pirot et Leskovetz en 1841. Toutefois la population bulgare ne se laissait pas aller au désespoir et elle continuait à lutter de toutes ses forces pour le maintien de sa nationalité que la ville sut conserver jusqu'à sa mise sous la domination serbe.[3]

Les dernières années du joug ottoman furent bien difficiles pour la ville, qui dut faire face à l'arbitraire des Turcs, aux pillages des Albanais et aux menées des Serbes et des Grecs qui s'étaient donnés la main pour terroriser sa conscience nationale bulgare. Mais, en dépit de ce régime intolérable, la population resta tellement attachée à sa nationalité que, lorsque le célèbre poète grec Stourdza, d'origine koutzo-valaque, retournant de Roumanie en Grèce par la voie de Belgrade et de la Macédoine, où il voulait faire la connaissance de ses frères hellènes, demanda à son aubergiste à Vrania, un grec de l'Epire, quelle était, au point de vue de la nationalité, la population de la ville et de ses environs, le pauvre homme lui répon-

---

[1] « Serbske Narodne Novine », VIIe année, n° 32 du 23 avril 1844, p. 126.

[2] « Serbske Narodne Novine », VIIe année, n° 35 du 4 mai 1844, p. 138—139.

[3] Al. S. Iovanovitch reconnaît que lors de l'occupation de Vrania par les Serbes, la population s'y divisait en deux partis: bulgare et grec. « Délo », n° 20, p. 50—51. Vrania comptait alors 9000 habitants. Idem, n° 19, p. 259.

dit d'un air étonné qu'elle était profondément bulgare et qu'il n'y en avait pas d'autre tout le long de la route de Salonique: à Koumanovo, Skopié (Uskub), Chtip, Vélès, Négotino et Koukousch.[1]

A Vrania, comme partout ailleurs en Bulgarie, les premières manifestations collectives de la nationalité bulgare commencèrent à l'apparition du mouvement pour l'indépendance religieuse et scolaire. Les débuts de l'œuvre scolaire y remontent aux premières années du XIXe siècle. Les habitants de Vrania avaient donc devancé sous ce rapport bien des villes de la Mysie, de la Thrace et de la Macédoine, grâce à leur bien-être économique et à leurs voyages fréquents. On sait, en effet, que Vrania était de toute antiquité un centre industriel très réputé dont les produits des cordages, portés par les fabricants eux-mêmes, trouvaient un bon marché dans toute la Bulgarie et la Serbie.

Le premier instituteur de Vrania fut un moine du monastère du Rilo, qui enseignait le psautier et le bréviaire. Ensuite vint le maître Anghelko de Samokow qui n'y exerça pas moins de 25 ans et qui passa quelque temps aussi à Vlassotintze. Il eut pour successeur Dimitre Popoff, de Vrania. Mais les habitants ne tiraient probablement pas grand profit de l'école et de ses maîtres, car en 1852, le grand apôtre national Iordan Hadji-Constantinoff Djinot disait d'eux que c'était des « vieux Bulgares, ignorants, inconstants et superstitieux, qui se laissent tromper pour rien du tout, dignes d'une grande commisération, les Bulgares les plus perdus au monde, officiant et lisant le bulgare, c'est-à-dire Pomaks: ni Bulgares ni Serbes ».[2] Il n'y a pas de doute que cette rudesse des indigènes était à un haut point la conséquence de leurs relations commerciales avec la Serbie qui ne manquaient pas d'influer, dans une mesure plus ou moins large, sur leurs mœurs et leur conscience nationale.

En 1858[3] on invita St. Kostoff, originaire du village de Chaprantzi, près Vrania, et dès 1846 élève de Naïden Ghéroff à Philippople (Plovdiv), à venir enseigner à Vrania, mais il déclina l'offre, parce que les gens de Vrania étaient, comme il l'écrivait à Ghéroff (livre I,

---

[1] S. I. Verkovitch, Essai sur la topographie et l'ethnographie de la Macédoine, 1889, p. 9.

[2] « Tzarigradski Vestnik », 1852, n° 95, p. 3. Djinot emploie ici le nom de Pomak dans le sens de rustre. — Iordan Ivanoff: Les Bulgares en Macédoine, p. 138.

[3] On trouve dans la revue tchèque « Kveti » une mention relative à l'existence d'une école à Vrania, ville de Thrace, en 1847. Voir le « Srbske Novine », XIVe année, n° 23 du 21 mars 1847, p. 91.

p. 935—936 des archives de Ghéroff), peu conciliants et ingrats et qu'ils avaient un méchant évêque. A la suite du refus de Kostoff, le grand négociant Stamenko Torovelé s'adressa lui-même à Ghéroff, le priant de lui recommander des instituteurs pour sa ville. Ghéroff s'en référa à Iordan Nénoff, professeur très réputé, lequel désigna son frère Th. Nénoff d'Eléna et Ianko Thodoroff de Sopot, tous les deux anciens élèves de l'école de Philippople. Ces instituteurs inaugurèrent l'enseignement mutuel à Vrania.[1] A la fin de l'année ils produisirent des examens publics qui eurent un excellent succès. Les examens portaient sur les matières suivantes: pour la quatrième classe: abrégé d'histoire bulgare, histoire religieuse, grammaire bulgare, catéchisme, géographie, calcul, comptabilité élémentaire, effets de commerce et calligraphie; pour la troisième: « premières connaissances » (leçons de choses), catéchisme, calligraphie, calcul; pour la deuxième: catéchisme élémentaire et lecture de Robinson Crusoe, calcul et écriture syllabique et enfin pour la première: « diverses moralités tirées des tableaux d'enseignement mutuel ».[2]

Nonobstant ces succès, les instituteurs ne purent se faire aimer de la population, celle-ci n'étant pas habituée à voir dans les maîtres des créateurs de l'avenir et dans l'école un temple du progrès et de la prospérité du peuple, d'autant plus que les intrigues des propagandes serbe et grecque minaient toutes les bonnes œuvres des habitants et des instituteurs. Voici, au reste, comment ceux-ci dépeignaient leur situation dans une lettre adressée à Savas Philarétoff à Sofia:

« Bienveillant maître!

Nous vous remercions vivement de l'envoi des petits manuels de catéchisme.

Nous vous avons trop importuné, maître, mais nous vous prions humblement de ne pas nous en vouloir des ennuis que nous vous causons. Nous n'avons que vous à qui dire nos chagrins qui nous font désespérer de la vie à cause des dissensions de Messieurs les citoyens et de leur acharnement contre l'école, contre notre profession et contre notre honneur: animés d'un grand zèle pour la prospérité nationale, nous avons fait usage, en tenant compte de notre dignité, de différents bons procédés dont vous entendrez le

[1] Ischirkoff: Les confins occidentaux de la terre bulgare, p. CXX.
[2] « Balgaria », IIe année, nº 76 du 31 avril 1860, p. 372.

récit de l'homme qui vous portera la présente lettre. Mais cela ne nous a aidés à rien, parce que les gens d'ici sont à tel point étranges qu'ils n'ont pas leurs pareils; ils veulent que leurs enfants s'instruisent à l'école, mais qu'ils n'y soient pas punis alors même qu'ils refuseraient d'obéir à leur maître qui, à leurs yeux et suivant l'éducation et les explications reçues de leurs parents, n'est qu'un serviteur de la ville et, comme tel, ne doit pas punir les enfants avant d'en demander la permission aux pères. Mais d'où vient cela? De ce que depuis vingt-cinq ans rien de bon n'a été accompli ici: l'instituteur faisait de l'école une salle de café où l'on jouait aux cartes en fumant des pipes et en buvant de l'eau-de-vie. C'est ce que nous avons trouvé en arrivant ici et le porteur de la lettre ne pourra pas vous dissimuler que ces gens-là, et jusqu'aux tuiliers mêmes, n'allaient pas au cabaret sans s'y faire accompagner par le maître d'école. On trouve que nous sommes mauvais, parce que nous avons, dès le premier jour, refusé d'approuver ces pratiques. Nous vous avons déjà écrit précédemment que l'école se trouve au-dessous de la chambre de l'évêque et l'eau coule quelquefois sur les bancs, tandis que les fenêtres sont toujours entachées d'eau de lessive, ce qui nous fait coller tous les matins du papier aux carreaux, lesquels n'ont pas de vitres. Le poêle est tellement délabré que la salle se remplit de fumée qui nous gonfle les yeux et jaunit le papier des fenêtres toutes les fois qu'il brûle, encore faut-il que nous allumions nous-mêmes le feu. L'église est en face, ce qui fait que, quand nous avons l'âme trop lourde de chagrin, nous pouvons y aller pleurer notre vie. L'école n'a point de vestibule et les enfants laissent leurs souliers dans la salle. La nuit, nous ne pouvons dormir à cause des chiens de .... dont la niche se trouve tout près de notre chambre. Il y a de plus dans la cour, une fontaine à laquelle la moitié des habitants de la ville vont puiser de l'eau: tous ceux qui y viennent ne manquent pas de faire des trous aux papiers des carreaux pour regarder dans la salle. D'ailleurs il vient beaucoup de monde chez l'évêque; chaque visiteur demande qui est monsieur l'instituteur et si nous ne lui répondons pas, il ne laisse pas de nous injurier. Si quelqu'un meurt, il faut toujours, sur l'ordre de ..... qu'une partie des élèves aillent chanter les psaumes. Nous savons que nous n'avons pu tout vous dire, le temps nous faisant défaut; mais nous vous prions, cher maître, de nous désigner une autre place, si vous en avez une quelque part, parce que nous pouvons quitter avant

la fin de l'année. Nous les avons loués auprès de V. en disant qu'ils voulaient bâtir une école, mais nous avons mal fait. Monsieur Stamenko, qui vous portera la lettre, est plus sensible que les autres, car les autres disent: « ici, c'est Vrania ».

La lettre est signée aux initiales des instituteurs T. N. et I. T.[1]

On le voit, une grande partie des déboires des instituteurs était due à l'évêque. Ischirkoff affirme qu'en dépit de l'hostilité de ce dernier, Th. Nénoff resta 6 ou 7 ans à Vrania,[2] mais, suivant une correspondance du journal « Makedonia »[3] dont l'auteur expose les actes de Mgr. Paissy, il s'enfuit à Philippople, d'où les habitants de Vrania le rappelèrent trois ans plus tard, pour être de nouveau molesté par l'évêque.

Une grande difficulté pour les instituteurs était de se procurer des manuels à l'usage des élèves, les citoyens montrant peu de dispositions à faire des dépenses pour l'instruction des enfants, alors que les agents de la propagande serbe leur offraient gratuitement des livres, afin d'affermir chez eux l'idée qu'ils appartenaient à la race serbe. En présence de l'opposition sournoise de la propagande serbe, des menées de l'évêque et de l'ignorance foncière de la population, la conduite des pauvres instituteurs malmenés qui luttaient de toute leur force contre l'adoption des manuels serbes et pour le maintien des manuels bulgares ne laisse pas d'être héroique.[4]

Après les noms de Th. Nénoff et Ianko Thodoroff, on mentionne celui de Th. Manastirski. Selon une correspondance du journal « Tourtzia », Manastirski fut le premier organisateur des écoles de Vrania. C'est à lui qu'on attribue la création d'une école de jeunes filles qui fut fondée en 1864, mais que l'on dut fermer l'année suivante, par suite de l'ignorance et de l'insouciance des habitants qui ne voulaient pas subvenir aux frais d'entretien. L'instituteur en avait dirigé gratuitement les cours pendant la courte période de son existence. L'école de garçons n'était pas plus satisfaisante, les élèves n'y restant pas tout le temps prévu et interrompant souvent leurs cours pour aider aux occupations de leurs parents. Et si elle ne fut pas fermée également, on le dut à Stamenko Stomeff, Hadji Christo Taloff, Talio Stéphanoff, D. Milenko, T. Apostoloff, Iané

---

[1] Archives de Naiden Ghéroff, t. II, p. 118—119.
[2] Ischirkoff, p. CXX.
[3] « Makedonia », IIIe année, n° 46 du 18 octobre 1869, p. 3.
[4] « Balgaria », Ire année, n° 42 du 9 janvier 1860, p. 167.

Vlaentché, G. Chr. Bonéchévitch et D. L. Betchki. Plusieurs négociants de Serrès et un savant négociant de Belgrade, Thodor Srétovitch, qui posait les questions aux élèves, assistèrent aux examens de fin d'année, lesquels durèrent deux jours et furent accomplis avec une pompe qu'on n'avait vue qu'à la fête des apôtres nationaux Cyrille et Méthode, pour la première fois célébrée l'année précédente.[1]

L'année suivante, on inscrivit au programme scolaire l'enseignement de la langue turque. Les élèves les plus âgés y comprenaient déjà quelque chose, comme on le vit aux examens. Mais les parents restaient toujours négligeants; ils se souciaient peu de savoir si leurs enfants avaient fréquenté l'école pendant toute l'année scolaire.[2]

Non habitués à tout recevoir de la main généreuse des propagandistes serbes,[3] les habitants de Vrania attendirent l'assistance de leurs connationaux bulgares, mais aucun secours ne leur venait de nulle part. Ils s'adressèrent enfin aux patriotes bulgares, les priant d'imiter l'exemple donné par N. M. Tochkovitch qui aidait à l'entretien de bon nombre d'écoles de jeunes filles en Bulgarie et exprimant le vœu que «quelqu'un les rendît heureux en entretenant une école de jeunes filles» à Vrania. Ils motivaient cet appel en disant qu'ils devaient 100,000 piastres pour l'église bâtie en 1858 et qu'ils avaient de la peine à subvenir aux frais de leur école de garçons, dénuée de cartes, de globes, de bibliothèques, etc. Et ils concluaient ainsi: «Aujourd'hui nous bravons, un bandeau noir aux yeux, la honte de mendier devant tout le peuple bulgare l'assistance susmentionnée pour l'instruction de nos concitoyens et dans l'espoir que la fortune ne nous trompera pas, nous exposons nos besoins devant votre communauté patriotique.»[4] Enregistrant cet appel, Slavéikoff disait, tout en faisant don d'une dizaine de livres, que chaque ville, si elle voulait prospérer, ne devait s'appuyer que sur elle-même et, avant tout, bâtir des écoles, non des églises.[5]

---

[1] «Tourtzia», IIe année, nº 5 du 7 août 1865, p. 19.

[2] «Tourtzia», IIIe année, nº 15 du Ire octobre 1866, p. 3.

[3] En 1868, le ministre de l'instruction publique de Serbie envoya à la communauté de Vrania 1680 livres-abécédaires, manuels d'histoire sainte, catéchismes, livres de lecture manuels d'histoire serbe, grammaires serbes, manuels de géographie avec la carte de la Vieille Serbie, etc., que les habitants brûlèrent. «Makedonia», IIe année, nº 31 du 29 juillet 1868, p. 3. — «Dounavska Zora», Ire année, nº 29 du 1er juin 1868, p. 108 — «Makedonia», IIIe année, nº 22 du 26 avril 1869, p. 4.

[4] «Tourtzia», IIIe année, nº 39 du 25 mars 1867, p. 2—3.

[5] «Makedonia», Ire année, nº 18 du 1er avril 1867, p. 3—4.

Tout de même, le plus grand malheur des gens de Vrania ne fut pas leur pauvreté, pas même leur ignorance, mais le vicaire Paissy qui était prêt à tout pour se maintenir dans son évêché. Quoique Bulgare, né à Koukousch, il s'était déclaré l'ennemi acharné de sa nation, vouant au mépris sa langue nationale et ses propres parents à la mort misérable.[1] Dans son désir de s'assurer une situation stabilisée, il avait d'abord essayé d'attirer à lui les notables de la ville,[2] et, en l'absence de Grecs et de Grécisants, il avait donné tout son appui à la propagande serbe qui prenait des proportions de plus en plus grandes. Ces menées se heurtaient, naturellement, à l'opposition irréductible des maîtres d'école et ceux-ci surent souvent déjouer ses projets, malgré sa grande habileté et malgré l'amitié qui le liait au gouverneur Midhat pacha.

C'est encore aux maîtres d'école qu'était due l'obstination avec laquelle Vrania demandait une église bulgare autonome dès la première apparition de l'idée d'indépendance religieuse. A preuve, le mémoire d'Ouzoundjovo du 15/27 septembre 1860, signé de nombreux négociants ayant pris part à la foire de cette bourgade, dont six de Vrania, et remis au sultan Abdul Medjid. Les signataires de ce document déclaraient qu'ils avaient renié le patriarcat grec et qu'ils ne reconnaissaient plus les évêques installés de force dans les diocèses peuplés de Bulgares.[3]

En 1866, on nomma instituteur Nicolas Chichédjieff, né à Sopot, élève de Iordan Nénoff et de Botiu Pétkoff et qui avait précédemment enseigné trois ans à Kalofer et quatre ans à Tatar-Pazardjik. Celui-là, par ses manières affables et plus encore peut-être par son chant excellent à l'église, les jours de messe, gagna l'amour de toute la population. Deux années après, en 1868, Mgr. Paissy fut élu métropolite de Skopié, ou plutôt il réussit à s'y imposer.[4] Aussitôt, le dépit de n'avoir pas pu faire fléchir les instituteurs de Vrania, dans l'impossibilité d'introduire le grec dans les écoles de la ville où l'on enseignait en bulgare, lui fit ouvrir toutes grandes les portes à la propagande serbe.[5] Tout d'abord il essaya de remplacer les

---

[1] « Tourtzia », IIe année, nº 33 du 5 mars 1866, p. 135—136.

[2] « Balgaria », IIe année, nº 75 du 24 août 1860, p. 356.

[3] « Balgaria », IIe année, nº 81 du 5/17 septembre 1860, p. 442.

[4] V. Kantchoff: Iordan Hadji Constantin Djinot, p. 17.

[5] V. Kantchoff: La ville de Skopié, Périoditchesko Spissanié, livre LV—LVI, p. 143—149.

maîtres bulgares par des maîtres serbes; et il y réussit en partie, grâce à ses relations avec le ministre de l'instruction publique serbe et grâce aussi à l'aveuglement des autorités turques qui ne se rendaient point compte de la conduite des despotes phanariotes et du rôle qu'ils jouaient dans les conseils de Belgrade et d'Athènes. Des instituteurs serbes vinrent à plusieurs reprises à Vrania attirer les enfants en leur faisant de larges distributions de livres. Les citoyens de la ville, mis en garde par cette affluence de livres serbes si généreusement distribués par le ministre de Belgrade, adressèrent immédiatement à la Porte une requête recouverte d'un très grand nombre de signatures, où ils denonçaient la conduite néfaste de l'évêque à l'égard du peuple bulgare et à l'égard de l'Etat ottoman et protestaient en même temps contre «toute entente avec le Phanar.» En même temps, ils décidèrent de sommer l'igoumène (le supérieur du monastère) de Saint-Prohor de la Ptchinia de leur rendre compte des revenus et des dépenses ce que l'igoumène avait cessé de faire sur le conseil de l'évêque. Ils lui mandèrent même quatre hommes de Nisch pour le faire comparaître devant le tribunal; d'autre part ils fermèrent le palais episcopal à l'évêque, forçant celui-ci d'aller loger à l'auberge.[1] De son côté, l'évêque incita les paysans à bâtonner les envoyés de Vrania dès qu'ils iraient au couvent pour en vérifier les comptes, ce qui serait arrivé si ceux-ci n'avaient pas réussi à prendre la fuite. Cela fit scandale et le gouverneur de Nisch chargea le nommé Kirousch effendi d'enquêter l'affaire.[2]

La jeunesse scolaire de son côté, pour faire face à la pluie de livres serbes, adressa un appel, demandant des livres bulgares. « Nous serons bientôt débordés de livres serbes, » disait-elle et elle s'en prenait à ses parents qui avaient laissé grandir le parti serbe composé seulement de quatre hommes « à la solde de l'évêque » et déclarait qu'elle ne laisserait pas renvoyer le maître Chichédjieff que l'on accusait d'avoir incité la population à chasser l'évêque, alors que tout le monde savait que le peuple, révolté par les actes du prélat, s'était soulevé contre son pasteur indigne.[3]

Le premier instituteur serbe fut un sujet autrichien, officier de réserve, à qui le gouvernement serbe payait la moitié de son traitement. Il ne resta que deux ou trois mois à Vrania. En guise de protestation

---

[1] « Pravo », IVe année, nº 30 du 20 septembre 1869, p. 119.
[2] « Pravo », IVe année, nº 40 du 29 novembre 1869, p. 160.
[3] « Pravo », IVe année, nº 39 du 22 novembre 1869, p. 154.

contre la présence de cet intrus, Chichédjieff quitta la ville et alla s'établir à Koumanovo, d'où les gens de Vrania le rappelèrent trois semaines plus tard. Les Serbes firent nommer alors un certain Zacharie de Ghiliani qui avait, à leurs frais, terminé les cours du séminaire de Belgrade, mais lui non plus ne put se maintenir longtemps. Vint ensuite le nommé Joseph Kostitch, qui avait étudié à Sambor. Celui-là était prêt à s'engager pour un traitement de 300 piastres par an, mais il fut écarté par Chichédjieff, parce qu'il voulait enseigner en serbe; après quoi Kostitch s'en alla à Leskovetz où il prit la succession du maître Siméon de Sofia, qui venait de succomber aux suites d'une angine après avoir, douze années durant, enseigné dans cette ville.[1]

La propagande montra une grande recrudescence d'activité à l'époque de l'apparition, en Bulgarie, de la lutte pour l'indépendance religieuse. Les évêques grecs ne reculaient devant aucun moyen pour enrayer le mouvement national. Leur lutte fut la plus facile dans les régions limitrophes de la principauté de Serbie, où ils trouvaient un auxiliaire précieux dans la personne des agents du serbisme, largement payés par le gouvernement serbe et où ils rencontraient une résistance relativement faible. Mgr. Paissy, homme malin et rusé, connaissait bien son milieu. Voilà pourquoi son premier soin dans la question religieuse fut non seulement d'encourager l'influence serbe, mais de créer un parti serbe renforcé par des Bulgares rénégats, dont il voulait se servir pour paralyser l'élan national du peuple. Il réussit à gagner à lui quelques-uns des plus considérables négociants bulgares de la ville qui avaient besoin de son crédit. Son influence s'étendit même au notable Stamenko Torovélé qui avait, jusque là, travaillé avec un zèle si ardent au progrès de l'instruction bulgare à Vrania. A en juger par une lettre de l'instituteur St. Kostoff à Naïden Ghéroff, l'apostasie nationale de ce Torovélé fut assez sensible à ses concitoyens, fermement attachés à leur nationalité. Kostoff écrivait en effet: « Il serait bon, si cela ne vous déplaît, que vous expliquiez en détail à M. Stamenko ce qu'est la question bulgare et l'utilité pour le peuple d'acquérir une Eglise indépendante et que vous lui persuadiez de consentir à imiter ses autres compatriotes dans le désir de s'unir aux Bulgares et de se détacher du patriarcat, parce qu'il n'y consent point. Je vous prie de ne pas

---

[1] Ischirkoff, p. CXX—CXXI.

lui dire que je vous ai écrit à ce propos ».[1] Mais il paraît que Ghéroff ne put exercer aucune influence sur ce renégat, qui ne se soucia même pas de la critique acerbe que les journaux firent de sa conduite. A sa suite, deux autres individus, Th. Tchapl et Mit. Magd. ainsi que « les deux monstres Tzintzares Talio et Tomtchio » passèrent du côté de l'évêque. L'exaspération de la population grandit à tel point que les enfants mêmes se divisèrent en deux partis et ils se battaient dans les rues en criant les uns « nous sommes Bulgares » et les autres « nous sommes Serbes. »[2]

Tout cela n'empêcha cependant pas les habitants de renoncer au patriarcat en 1869. Et lorsque, le 3/15 mars de cette même année, on reçut simultanément de Nisch et de Skopié l'avis télégraphique que la question religieuse venait d'être tranchée, une grande fête fut organisée. Le lendemain, la population, toute à la joie du triomphe national, se rendit à l'église rendre grâces à Dieu et Chichédjieff tint un discours patriotique. On se faisait des visites et on se félicitait réciproquement de la victoire remportée. On but pas mal de vin, dit le correspondant du « Pravo », en l'honneur du sultan. A la seconde messe de Pâques, Chichédjieff donna lecture du Firman impérial dont une copie avait été envoyée par la communauté de Skopié. Comme un concile bulgare devait se réunir à Constantinople, la ville décida immédiatement de s'y faire représenter par l'archimandrite Dionissy. En même temps, elle avisa le gouvernement qu'elle ne laisserait pas entrer dans l'évêché Mgr. Paissy à qui un ordre du vali avait prescrit de livrer au peuple les livres de compte du monastère Saint-Prohor de Ptchin. A la suite de cette attitude de la population, les amis de l'évêque lui préparèrent un appartement dans une maison turque.[3]

L'évêque conçut le projet de s'en venger en faisant croire au gouvernement ottoman que la population de Vrania avait des tendances séparatistes et voulait s'unir à la Serbie,[4] et en demandant la révocation de Chichédjieff, contre lequel il adressa une plainte au vali de Prizren.[5] La plainte était contre-signée par quelques-unes de ses créatures, ce qui donna du courage à l'instituteur serbe. Celui-ci

---

[1] Archives de Naïden Ghéroff, t. I. p. 969—970.
[2] « Pravo », IVe année, nº 46, du 10 janvier 1870, p. 184.
[3] « Pravo », Ve année, nº 16 du 15 juin 1870, p. 63.
[4] D. P. Pandoff. La ville d'Uskub, p. 35.
[5] « Pravo », IVe année, nº 45 du 3 janvier 1870, p. 180.

disait, dans une lettre, qu'on entendrait bientôt parler la langue serbe à Vrania et il en escomptait déjà le bénéfice. De fait, le gouvernement serbe lui envoya un costume nouveau.[1]

En attendant, Mgr. Paissy s'oubliait de plus en plus. Ses méfaits suivaient interminablement les uns après les autres, au grand scandale des honnêtes gens. Presque tous les journaux bulgares de l'époque s'en occupèrent. Les uns l'accusaient d'avoir fait forcer les portes de l'église pour célébrer les funérailles d'un Valaque.[2] Les autres de percevoir des taxes illégales,[3] d'autres encore d'exciter les villageois à battre les citadins etc. etc. C'est encore lui qu'on tenait responsable de l'arrestation et de l'incarcération, à Skopié, du délégué de la communauté bulgare de cette ville, Traiko Kurkchi, porteur d'une adresse de reconnaissance de la part de la population du diocèse pour la constitution de l'Exarchat et lequel avait disparu sans laisser aucune trace au retour de Vrania, où il était allé faire signer l'adresse par les habitants de la ville et de la région.[4]

N'ayant pas réussi par la voie des menaces, les amis de Paissy et les membres de la propagande serbe changèrent de tactique. Ils voulurent exploiter les moyens de subsistance de la population. Ainsi Stamenko Stomeff Torovélé expliquait aux paysans du village de Levossoë, que la malédiction du patriarche ferait disparaître la fertilité des champs ce qui réduirait les paysans à la famine. Comment feraient-ils alors pour payer les dettes de l'exarchat à peine institué? Aussi, les pauvres gens consentirent-ils à signer une pétition par laquelle il déclaraient vouloir rester sous la juridiction du patriarcat et reconnaître pour chef religieux Mgr. Paissy. C'est seulement grâce à cette manière d'agir que la pétition préparée en secret fut recouverte des sceaux d'un quartier de Vrania, Tabakhané, et des deux villages de Levossoë et Kouchitza. Les habitants de Tabakhané, en apprenant que le sceau de leur quartier avait été posé au bas de la déclaration patriachiste, protestèrent auprès de la communauté et celle-ci fut immédiatement convoquée en séance. Le commissaire du quartier en question Ghéorghi Koupous, nia avoir fait usage du sceau communal pour le document incriminé et l'on apprit avec une grande stupéfaction qu'il avait été invité, à la Saint

---

[1] « Tourtzia », VIe année, nº 39 du 14 novembre 1870, p. 3—4.
[2] « Tourtzia », VIe année, nº 39 du 14 novembre 1870, p. 3—4.
[3] « Makedonia », IIIe année, nº 46 du 18 octobre 1869, p. 3.
[4] « Tourtzia », VIIIe année, nº 23 du 22 juillet 1872, p. 3.

Nicolas, chez un certain Costa Magdin où, après l'avoir enivré, on lui avait pris le sceau Quant au sceau du village de Kouchitza, c'est le pope Dimitre P. Antoff, connu par ses malversations au monastère Saint Prohor, qui l'avait procuré aux agitateurs patriarchistes. Dès que l'affaire fut éclaircie, la population adressa immédiatement une protestation télégraphique au vali à Prizren et une autre aux journaux bulgares à Constantinople « afin, disait-on, que le patriarcat grec et son profanateur des lois Paissy s'assurent que nous les avons reniés depuis longtemps et que nous ne voulons plus entendre parler d'eux ».[1] Un des auteurs de la pétition était aussi le nommé Chariton Mikoff qui, comme Stamenko Torovélé, avait eu à cœur la bonne conduite de nos affaires religieuses et scolaires et dont le père était mort à Kutahieh, en Asie-Mineure, victime des calomnies de Paissy et de ses comparses, Constantin Torovélé et Apostol Chr. Schpirtossan.[2]

En dépit de toutes ses manœuvres, l'œuvre religieuse et scolaire à Vrania n'en continua pas moins de progresser. Les menées serbo-grecques ne firent qu'aviver la résistance des Bulgares, résolus à avoir le dernier mot dans la lutte engagée. Si l'on en croit les correspondances des journaux, c'est après 1870[3] que l'organisation des écoles commença à s'affermir à Vrania, où cependant le serbisme avait réussi à gagner la population de quelques uns des villages environnants et à en chasser les instituteurs bulgares. Rien ne tenait contre Chichédjieff. Les agents serbes, toutefois, ne perdaient pas courage. Et leur instituteur Vikenty,[4] qui se croyait sûr de la victoire sur son adversaire, en goûtait déjà les délices, se vantant, aux dires d'un correspondant qui avait eu sous les yeux une lettre de lui, que les plus honorables familles l'accueillaient comme un bon parti de

---

[1] Edition spéciale du « Pravo », VIIe année, n° 49 du 13 février 1873, p. 2.

[2] Edition spéciale du « Pravo », VIIIe année, n° 1 du 30 mars 1873, p. 3.

[3] « Pravo », V^e année, n° 33 du 12 octobre 1870, p. 135.

[4] L'instituteur de Vrania, Vikenty Dimitriévitch était originaire de Prichtina. Il avait fait ses études au séminaire de Belgrade; il était de constitution physique faible et mourut peu après des suites d'un refroidissement. Il eut pour successeur Miloiko Vesselinovitch, né à Déligrad, sorti de la cinquième classe de l'école de Belgrade. Bien qu'il eût pour mère une femme de Pirot, il devint par la suite un grand agitateur du serbisme en Macédoine. L'école serbe de Vrania était entretenue aux frais de l'Etat serbe, par l'intermédiaire du comité fondé par Ristitch pour la propagande serbe dans les régions de la Morava Bulgare et en Macédoine et qui avait pour président l'archimandrite Doutchitch et pour membres le professeur P. Sretchkovitch et Milosch Milojévitch, tandis que l'école bulgare était entretenue par la communauté de la ville. — Ischirkoff, p. CXXII.

mariage, qu'avec le concours de l'évêque serbophile il allait chasser Chichédjieff et que grâce à la conduite de ce même évêque le diocèse n'adhérait pas à l'exarchat et serait réservé par lui « à passer sous la domination de la Serbie, ce qui s'accomplirait bientôt. » Le même correspondant rapporte que l'instituteur à Prichtina était un officier serbe.[1]

A la même époque la ville de Vrania et ses habitants virent grandir l'intérêt que leur témoignaient les Bulgares des autres contrées. Le mérite en revenait pour une bonne part à la sollicitude de la Confrérie macédonienne de Constantinople qui réussit à leur procurer un certain nombre de livres qu'elle avait obtenus de quelques donateurs, pour leur permettre de lutter avec succès contre l'affluence des livres serbes, distribués à profusion.[2] Ce fut une lutte entre une moleste œuvre privée surgissant au milieu d'un peuple asservi, et un Etat doté de tous les organes et de toutes les ressources nécessaires à la réalisation de sa tâche et dans laquelle la victoire resta à celui qui, dans sa faiblesse, s'appuyait sur le sentiment national de la population.

Si l'on veut se rendre compte de l'état où se trouvait l'école bulgare à Vrania et de la peine que causait aux Bulgares l'apostasie nationale de quelques uns de leurs frères, on n'a qu'à lire la correspondance suivante adressée par le comité scolaire de la ville au journal « Pravo » à propos des examens de fin d'année et que nous publions intégralement:

« Vrania, le 25 août 1873.

Monsieur le Directeur,

Nous venons par la présente, un peu tard, il est vrai, vous aviser des examens des élèves de l'école bulgare qui ont été inaugurés le

---

[1] « Tourtzia » VIIe année, n° 4 du 13 mars 1871, p. 3—4.

[2] Voici les noms de ces donateurs. Nous les citons tous parce que nous estimons que toute œuvre, aussi modeste soit-elle, déposée sur l'autel de la patrie doit conserver au moins le nom de son auteur: Iv. Naidenoff, Chr. Arnaoudoff, G. Groueff. D. P. Ivanoff, Pétar Schouleff, Nicolas Vazoff, Ivan Govédaroff, Nicolas Mintcheff, Nicolas Thodoroff, Pétar Karapétroff, Thodore Ilieff, Patiu Kraiovski, Dimitre Djéferoff, Lucas Moravénoff, Dimitre Kalougherovski, Ivan Vapiroff, Marine Kresteff, Dimitre Roussévitch, Lucas Djékoff, Mitiu P. Nédelkovitch, Ghéorghi J. Popoff, Dimitre Tochkovitch, Ignace Tzvétkoff, Christo Péhlivanoff, Lazar N. Dagoroff, Pavel Bobecoff, Kresto Iv. Pironkoff, Dimitre Pénkoff, Joachim Dratzkoff et Constantin N. Kapanoff.

Edition spéciale du « Pravo », VIIIe année, n° 23 du 20 août 1873, p. 4.

13 juillet en présence des fonctionnaires gouvernementaux de la ville, de plusieurs Turcs notables et d'une assistance populaire très nombreuse dans laquelle on remarquait quelques Grecs et Bulgares étrangers auxquels nous avions fait parvenir des invitations spéciales. Les examens commencèrent par des prières pour la vie de S. M. S. le Sultan Abdul Aziz notre maître, récitées par un garçon et une fillette assez gentille et appliquée, du nom de Théodora Ghéorghieva. Ensuite, notre instituteur N. M. Chichédjieff prononça un discours assez émouvant où il fit voir les avantages résultant de l'instruction et de la bonne entente. Il s'appliquait soigneusement à inspirer chez tous ceux qui l'écoutaient des sentiments de paix et d'amour et il dit en terminant que s'il était lui la cause des désaccords qui règnent ici, il demandait à être congédié et qu'il se soumettrait avec joie à notre volonté. Le discours de l'instituteur fini, les élèves chantèrent d'une voix douce une chanson turque, après quoi les examens commencèrent.

D'abord on examina les élèves les plus avancés en histoire ottomane, en calcul et en histoire générale et l'assistance fut assez satisfaite du succès réalisé. Les examens des classes durèrent trois jours et portèrent sur les sciences suivantes: catéchisme, histoire bulgare, narration littérature, arithmétique et géographie pour les trois classes supérieures. Les réponses furent satisfaisantes pour tout le monde, ce qui montre que le travail assidu de l'instituteur et l'application des élèves avaient été grands; nous les encourageâmes à travailler encore mieux à l'avenir. On examina ensuite les élèves de l'école primaire. Ceux-là aussi donnèrent des réponses très bonnes, grâce au zèle déployé par nos deux jeunes concitoyens, adjoints de Chichédjieff, à savoir Tzvetko Christoff et Thomas Pétroff, qui ont consacré beaucoup de soins au développement des garçons.

Nous avons été très peinés de l'absence de ceux de nos concitoyens qui se séparent de la communauté et la couvrent de mépris, ce qui n'est pas une bonne chose, nous ne savons plus comment nous reconcilier, car nous leur avons fourni de nombreuses occasions à une reconciliation, mais ils suivent une autre voie, qui est une voie sans issue et ne veulent même pas entendre parler de nous. Nous avouons que la faute n'en est pas à nous et nous agissons, aujourd'hui encore, avec un cœur pur et sans aucune intention de nous approprier ou de ruiner les biens publics, à quoi nous ne voulons pas même penser.

Nous osons vous dire avec fierté que les examens de l'école bulgare ont été élogieusement enregistrés par le journal « Prizren », organe officieux du gouvernement de notre vilayet.

S. E. le Vali Pacha (Husni Pacha) veille soigneusement à la tranquillité et au calme de la raya soumise au Sultan dans le vilayet de Prizren. Que Dieu prolonge la vie à pareils fonctionnaires impériaux. Nous avons aussi un nouveau caimacam, qui se montre très appliqué dans les affaires impériales.

La population désire vivement et prie Dieu que le gouvernement Impérial prête l'oreille à la sollicitation que nous avons tant de fois exprimée par des pétitions et des télégrammes à L. L. A. A. le Grand-vizir et le Ministre des Affaires Etrangères et à Sa Béatitude l'Exarque, de nous envoyer un moment plus tôt l'évêque Sa Grandeur Mgr. Dorotée, nommé par S. B. l'exarque, parce que nos affaires écclésiastiques se trouvent dans le plus grand désordre; nous ne savons pourquoi nos prières ne sont pas prises en considération.

Une autre fois nous publierons autre chose encore afin que le public ait des nouvelles de nos régions.

Comité écclésiastique. Signé: Pope Nicolas Christoff »[1]
(Sceau de la communauté)

Toutefois, le public bulgare, tout occupé des luttes religieuses qui se prolongèrent encore longtemps après l'institution de l'exarchat, ne pouvait pas prêter une assistance sérieuse à ses concitoyens de Vrania, d'autant plus qu'il ne disposait ni d'une littérature tant soit peu considérable, ni de forces intellectuelles disponibles. Or, précisément ces trois facteurs: l'argent, les livres et les hommes d'élite concourent non seulement à la conservation de la nationalité d'une population, mais encore à l'assimiliation de nationalités étrangères auxquelles on inculque les sentiments qu'on veut leur donner. Voici comment Chichédjieff décrit ce conflit tel qu'il le voyait chez les habitants pleinement ou même à demi conscients de leur nationalité avec les agitateurs serbes qui n'étaient que trop préparés à leur tâche propagandiste.

« Vrania, le 28 août 1873.

Si ce pays n'a pas l'honneur d'être visité par les plus instruits de nos Bulgares pour qu'ils comprennent sa situation historique,

[1] Edition spéciale du « Pravo », VIIIe année, nº 28 du 24 septembre 1873, p. 2.

par contre nos frères congénères les Serbes, et leurs savants surtout, ne laissent pas échapper une occasion de venir visiter jusqu'à l'église la plus perdue, jusqu'au monastère le plus délabré, jusqu'aux ruines les plus désolantes. Il est bon qu'ils tâchent d'étudier l'antiquité slave, mais leur sincérité et leur sens des réalités historiques étant loin de ce but, ils veulent faire croire, sans en ressentir aucune honte, que tout manuscrit et toute antiquité qu'ils découvrent sont serbes. Un de ces écrivains serbes, le plus partial peut-être, est M. M. Milojévitch qui s'efforce de prouver dans ses ouvrages par des arguments tirés même du fond du globe, que le peuple serbe est apparu le premier sur la terre. Il ne serait pas étrange si bientôt il écrivait un livre pour démontrer que Dieu est Serbe et cela est possible, étant donné l'abondance des preuves dont il a rempli ses ouvrages: « Fragments d'histoire de la Serbie et des Serbes, » « Terres yougoslaves en Turquie et en Autriche» et «Voyage de la Vraie Vieille Serbie, » que nos savants et en particulier M. Marine Drinoff, semblent ne pas avoir eu l'honneur de voir et de lire et d'en faire la critique historique. Je les recommande à l'attention de tout le monde et je viens à l'objet de cette lettre.

Un autre savant serbe M. Srétkovitch, professeur de philosophie à Belgrade, a passé hier à Vrania; j'ai eu l'honneur de le voir et de faire sa connaissance pour entendre quelque chose d'impartial sur son voyage en Vieille Serbie, où l'on veut incorporer les régions d'ici; il a visité Skopié, Koumanovo et le monastère Saint Prohor de Ptchin qui se trouve dans notre arrondissement et où il a trouvé de vieux manuscrits écrits en slave-bulgare qu'il recommandait à quelques-uns comme étant écrits en vieux serbe. Je l'ai assez longtemps écouté avec impatience et comme je souffrais d'une indisposition physique, je ne me hasardais pas à lui répondre. Enfin quand il eut dit qu'il y avait là un code serbe, je ne pus contenir mon impatience et je lui objectai: Monsieur, ce n'est pas un code serbe, mais un code vieux bulgare et, dites franchement quelle en est l'orthographe? Les Serbes n'ont jamais fait usage de cette orthographe et ils n'en font point usage non plus à notre époque. Le document est clair quand un savant y regarde de près et qu'il l'examine bien, mais il faut dire la vérité impartialement. Je puis assurer que tous les savants serbes de nos jours ont cette idée en vue, c'est-à-dire qu'ils veulent prouver que tous les monuments de la presqu'île balkanique sont serbes et que le peuple serbe est, historiquement parlé, le premier de la péninsule, les autres n'étant qu'un zéro.

On en est venu à parler de notre question religieuse et de notre aspiration à l'union à l'exarchat; notre interlocuteur aurait désiré que nous nous en dissuadions et que nous consentions avec certains Serbes, à demander la restauration du patriarcat d'Ipek auquel nous appartiendrions de droit. Il a dit bien des reproches à l'adresse de nos évêques et notamment de Mgr. Grégoire de Roustchouk qui se serait rendu coupable de crime de sodomie, que notre « ennemi national » M. Karaveloff aurait denoncé dans certain journal. Karaveloff, tu es un méchant homme. Tu as bien noirci la nation, n'en fais pas de même pour notre jeune clergé, car la colère du peuple te punira. Rappelle-toi que de nombreux Bulgares ont été, par ta faute, exilés à Diarbékir et quelqu'un de tes frères te réglera peut-être un jour tes comptes. Si tu en veux au gouvernement turc, tu dis toi-même que tu t'es par intérêt vendu aux Serbes; nous sommes bien aises qu'il nous ait rendu notre indépendance spirituelle et nous le servirons fidèlement; va donc au diable, toi, pour que nous soyons tranquilles et en paix.

M. Sretkovitch a reproché à l'évêque de Nisch, Mgr. Victor, d'avoir prononcé l'anathème contre quiconque s'appellerait Serbe. C'est à la communauté de Nisch et à Sa Grandeur Mgr. Victor de répondre, par la voie de la presse, si cela est vrai, afin de fermer la bouche aux menteurs qui cherchent par leurs mensonges à atteindre le vent. Je lui ai fait des objections à tout et en particulier à ses assertions concernant la nationalité de l'évêque de Vratza Mgr. Averquie, car il prétendait que son père était Serbe et qu'il l'était par conséquent lui-même, alors que, connaissant toute la généalogie du prélat, je lui ai assuré qu'il était Bulgare. Voyant qu'il désirait prêcher des idées méchantes contre l'exarchat, je lui ai assuré que nous avons, dans notre concile, des hommes éclairés et savants et je lui ai cité à titre d'exemple l'évêque d'Ochrid Mgr. Natanaïl; mais il persistait à affirmer que ce dernier était Serbe et qu'il le connaissait. J'ai répliqué alors que ses actes montraient que dans ses veines il y avait du sang bulgare, non du sang serbe.

M. Milojévitch écrit que Boris, tzar des Bulgares, était Serbe; rien d'étonnant alors que M. Sretchkovitch, se fiant à son avis, fasse de Mgrs. Averquie et Natanïl des Serbes.

Toute la pensée des patriotes serbes peut se résumer par notre dicton qui dit que « le bœuf a l'œil dans le son », mais ils en seront pour leurs frais.

Il y a encore une nouvelle ici. Le fameux Serbe fraîchement émoulu, P. G. Chariton Makovitch, a usé ses semelles à faire signer des pétitions pour obtenir le retour de Paissy afin de pouvoir vendre jusqu'à son corps. Il s'est mis à rédiger une nouvelle pétition aujourd'hui; mal lui en prendra tout à l'heure, à ce qu'il me semble, et il perdra même son manteau peut-être. N. M. Chichédjieff. »[1]

Les gens de Vrania résistaient toujours. Ils ne voulaient se rendre ni aux appâts ni aux menaces qui pleuvaient sur eux de différents côtés à la fois. En 1873, ils adressèrent une nouvelle prière au grand-vizir le sollicitant de délivrer un Bérat à l'évêque métropolitain bulgare, Mgr. Dorotée, pour qu'il pût prendre possession de son diocèse. Ils insistaient pour lui, en dépit de la résolution de tous les autres cazas du diocèse de Skopié (Uskub) qui s'étaient prononcés en faveur de Mgr. Cyrille de Belogradtchik. Et ils réussirent à faire agréer leur choix et par le gouvernement et par l'exarchat.[2] Le Bérat ne fut délivré qu'en 1874. Mgr. Dorotée fut solennellement reçu à Nisch. Et Chichédjieff fut nommé secrétaire de l'évêché et remplacé à l'école par le maître Vassil Stomaniacoff de Gabrovo. Celui-ci avait fait son lycée à Constantinople et étudié ensuite à Odessa. C'était un savant homme, mais il ne sut pas se faire bien voir par les habitants. Il ne put pas enseigner longtemps, car lors des troubles de 1875, les Serbes les dénoncèrent auprès des autorités turques comme éléments subversifs, lui et l'archimandrite Daniel, originaire du village de Klinovetz, arrondissement de Vrania. Après les avoir traînés de prison en prison, on les conduisit à Constantinople où Stomaniacoff succomba à une fièvre typhoïde à l'hôpital militaire. L'archimandrite Daniel entra ensuite comme moine au monastère Hilendar du Mont Athos.[3]

Lorsque le gouvernement eut fait connaître ses dispositions au sujet de ce qu'on appelait alors les diocèses mixtes et qu'il eut ordonné une espèce de plébiscite populaire pour voir si la population désirait rester sous la juridiction du patriarcat ou passer sous celle de l'exarchat, Vrania y donna sa réponse sans hésiter. Ce qu'était cette réponse, on peut le voir aux lignes qui suivent et qui contiennent des noms et des chiffres:

---

[1] Edition spéciale du « Pravo », VIIIe année, n° 29 du Ier octobre 1873, p. 3.

[2] « Den », Ire année, n° 15 du 19 mai 1875, p. 5.

[3] Ischirkoff, p. CXXII—CXXIII.

« A Vrania et dans l'arrondissement la consultation du peuple, grâce à l'attitude du caimacan local, se fait plus activement et, en dépit de tant de menaces proférées par les aghas dans la préfecture et tant de bastonnades exécutées par les gendarmes pour forcer les paysans simples de cœur à signer une déclaration de soumission au patriarcat, ceux-ci ne se sont pas départis de leur conviction et ont donné leurs voix à l'exarchat.

L'arrondissement de Vrania compte 360 villages avec 126 chefs-lieux; si nous en retranchons les 60 villages albanais avec 32 chefs-lieux, il reste 300 villages bulgares avec 94 chefs-lieux. Sur ces 300 villages, les suivants seuls se sont prononcés en faveur du patriarcat: Staretz, Stantchévetz, Bilatchia, Rakovetz, Lévossoé, Préobrajenié et Gherman qui ont, je crois, 2 ou 3 chefs-lieux, tandis que 294 villages avec 91 chefs-lieux se sont prononcés en faveur de l'exarchat. Ceux qui ont donné leurs voix au patriarcat l'ont fait à la suggestion des partisans de l'évêque et un grand mécontentement y règne maintenant parmi les paysans et les maires contre les-dits partisans qu'ils accusent de les avoir faits Grecs.

Venons en à présent à la ville qui s'est prononcée la dernière. Vrania est composé de six quartiers (mahalas) sans compter les quartiers turcs. Voici les noms des personnes qui dans chaque quartier se sont déclarées favorables au patriarcat:

Quartier des Pâtissiers	1	Apostol Christoff, Grec.
Quartier de Pope Nicolas	2	Stoy. Topal et Mischo Stambolia.
Quartier des Tanneurs	1	Christo Maneff.
Quartier des maréchaux-ferrants	1	Mihail Valaque
Quartier de Ghédik Pacha	0	— —

Quatre hommes du quartier de Séfér Tchélébi se sont abstenus de toute déclaration à l'exemple des autres partisans de l'évêque domiciliés dans le quartier de Pope Nicolas, mais ils espèrent, comme des chevaux devant des sacs vides, se mettre sous la juridiction du patriarcat d'Ipek qu'il serait bientôt question de restaurer. Ils attendront longtemps, ceux-là. J'espère que, d'ici trois ou quatre jours, les résultats de la consultation seront envoyés au Vali Pacha. Dieu veuille que ceux de tout le diocèse de Skopié le soient également afin que l'on puisse hâter la promulgation du Bérat de notre chef religieux.

Le 23 octobre, notre ville a eu l'honneur de voir un hôte excellent, Sa Grandeur Mgr. Joseph d'Andrinople, coadjuteur de l'exar-

chat, qui est descendu à l'évêché où il a reçu la visite de nombreux citoyens joyeusement empressés à lui souhaiter la bienvenue et à s'informer auprès de lui sur la date de l'arrivée de Sa Grandeur Mgr. Dorotée. Le père Joseph assurait éloquemment et le cœur plein d'allégresse qu'il aurait son Bérat aussitôt la consultation faite et qu'il viendrait bientôt dans son diocèse. Cet hôte est resté parmi nous jusqu'au 26 de ce mois, et le peuple, en apprenant qu'il passerait ici la fête de Saint Démètre, accourut en foule innombrable entendre un sermon de sa bouche, mais, malheureusement, les circonstances ne lui ont pas permis de satisfaire au désir populaire.

A l'issue de la messe, le peuple se pressait en groupes nombreux pour le voir et disait: est-ce lui, notre évêque? Ah, comme il est bon! mais, à la réponse qu'il n'était pas notre évêque, les gens baissaient la tête, le cœur rempli de tristesse et l'âme brisée. Le père Joseph a visité la salle de notre communauté, laquelle était bondée de monde et il a fait, en compagnie des membres du comité ecclésiastique, quelques visites aux citoyens les plus en vue, puis, l'après-midi, il s'est rendu au monastère Saint Prohor de la Ptchinia dont le supérieur, pope Pétar, lui a fait un accueil excellent et lui a montré toutes les antiquités du monastère et d'où, après y avoir passé une nuit, il a été accompagné jusqu'à trois heures de distance, c'est-à-dire jusqu'à la ferme du monastère à Tchulapak; là on a bu quelques verres de bon vin à la prospérité de notre Clérgé bulgare et à la santé du Père Dorotée, après quoi il est parti pour Palanka, Kustendil et Constantinople. Le Père Joseph s'est fait, en passant par notre pays, une bonne idée de ces contrées et je suis sûr qu'il racontera tout à la Confrérie macédonienne et que ses paroles ne seront pas une voix perdue dans le désert. N. M. Chichédjieff. »[1]

Mais, en attendant, l'influence serbe se propageait de plus en plus, bien que Chichédjieff « résistât héroïquement à ces fameux descendants de Douschan », « résolus au sacrifice de soi-même pour la réalisation de leurs idées mégalomanes, c'est-à-dire pour le rajeunissement de la Vieille Serbie. »[2] A la fin, ils réussirent à faire renvoyer Chichédjieff par le caïmacam. Les élèves prirent congé de leur maître, les larmes aux yeux. On nomma à sa place Kosta P. Aleksoff[3] qui

---

[1] Edition spéciale du « Pravo », VIIIe année, nº 37 du 26 novembre 1873, p. 3—4.

[2] « Den », Ire année, nº 6, du 19 mars 1875, p. 7.

[3] Kosta P. Aleksoff était né à Vrania, où il avait fait ses premières études. Il avait été désigné par la communauté pour aller avec Manol M. Chichédjieff terminer son

vint avec sa femme, engagée, elle aussi, comme institutrice. Le 3/15 août, A. P. Apostol Sekelarieff apporta trois caisses de livres serbes, cadeau à l'école de Vrania, avec une lettre pour Chariton Minkoff et une croix précieuse pour lui-même.[1] L'instituteur serbe était payé par Tasso Tchopléoff, Mitko Ivanoff, Dare Khazai et Chariton Minkoff.[2] C'est lui qui inaugura la pratique des envois de jeunes gens de Vrania compléter leurs études à Belgrade. Pour commencer on choisit six enfants, qui furent conduits à Belgrade par le maître serbe Miloiko Vesselinovitch.[3]

Au fur et à mesure que la propagande serbe recevait l'appoint de Bulgares renégats à leur nationalité, la population bulgare s'efforçait d'organiser sa résistance. Un des principaux moyens dont elle usa à cet effet fut la salle de lecture « Slontze » (Le Soleil) qui fut fondée vers cette époque. Le premier acte de cette salle de lecture fut l'envoi de deux pétitions dont l'une « à Sa Béatitude » et l'autre « à la Confrérie de Bienfaisance à Constantinople », par lesquelles elle demandait que trois garçons et deux jeunes filles de la ville fussent envoyés compléter leurs études à Gabrovo, Philippople ou ailleurs afin qu'ils pussent occuper des places d'instituteurs ou d'institutrices à Vrania et dans les villages de son arrondissement. Les membres de la salle de lecture émettaient ce vœu parce qu'ils croyaient « que c'est là l'unique moyen de tenir tête à la propagande serbe, dangereuse au plus haut point, qui s'exerce dans le peuple et à l'égard de laquelle les autorités locales manifestent une complète insouciance. » Ils priaient encore la confrérie « de leur venir à l'aide en envoyant des manuels élémentaires aux écoles de Vrania, qui se vidaient de jour en jour, les élèves allant à l'école serbe pour l'unique raison qu'on y donne gratuitement des livres aux enfants. »[4]

C'est ainsi que Vrania tomba sous l'influence serbe. Et c'est ainsi qu'y fut fermée l'école bulgare qui, avant la guerre turco-russe, avait été une des mieux organisées en Bulgarie et qui y avait surgi

---

instruction dans les écoles de Constantinople, mais il y avait renoncé et il était allé, aux frais du gouvernement serbe, suivre les cours du séminaire de Belgrade. « Istotchno Vrémé », Ire année, nº 48 du 11 janvier 1875, p. 2.

[1] « Den », Ire année, nº 24 du 21 juillet 1875, p. 6.

[2] « Balkan », Ire année, nº 1 du 24 septembre 1875, p. 6.

[3] « Istotchno Vrémé », Ire année, nº 48 du 11 janvier 1875, p. 2.

[4] « Istotchno Vrémé », Ire année, nº 48 du 11 janvier 1875, p. 2.

aussi spontanément que celles des autres villes de la Bulgarie, Tirnovo, Philippople, etc.[1]

Que cette ville était bulgare et qu'elle devait son développement intellectuel et moral à l'éveil national du peuple bulgare, cela nous est attesté par les Serbes même les plus chauvins. Voici ce qu'en dit un d'entre eux: Ce serait juste pour le moyen-âge, or, dans ces siècles, la culture pénétrait à Vrania par l'ouest, mais surtout par l'est, venant de la Bulgarie et de la Roumélie Orientale d'aujourd'hui. On le verra très en détail et avec beaucoup d'exactitude dans l'ouvrage que j'ai mentionné dès le début, je me contenterai de rappeler ici que Vrania entretenait, au moyen-âge, les plus vifs rapports commerciaux avec la Bosnie et la Bulgarie. La ville en entretenait aussi avec la partie méridionale des Balkans, mais au second et au troisième degré et encore n'était ce point dans la direction où St. Novacovitch les cherchait, mais surtout avec les pays compris entre le Vardar et la Strouma. Le commerce avec ces territoires semble avoir été aux mains des Grecs. »[2]

Le 4/17 octobre 1915, la ville de Vrania est retournée à la mère-patrie, Bulgarie.

---

[1] A. Schopoff, A travers l'histoire nouvelle des Bulgares en Turquie. Philippople, 1895, p. 73—76.

[2] « Apport à l'histoire de la ville de Vrania et de ses environs par Iovan H. Vassiljévitch. « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch », livre XVI, 1896, p. 314.

VII.

Leskovetz

Leskovetz est, de toutes les villes du pays de la Morava, celle sur laquelle on trouve le moins de renseignements dans les lettres bulgares et serbes. Elle a toujours en quelque sorte échappé à l'attention du peuple bulgare, auquel elle appartenait comme partie intégrante et de même à celle du peuple serbe, qui habitait à son voisinage, et qui rêvait depuis quarante ans déjà d'y établir sa domination.

La ville est située au milieu d'une région particulièrement fertile et arrosée de nombreux cours d'eau. Trois vallées s'y croisent: celles de la Vlassina, de la Vétrenitza et de la Yablanitza. La région de Leskovetz comprend aussi la plus grande partie de la vallée de la Pousta-Réka, également très fertile.[1]

Leskovetz se trouve à une quarantaine de kilomètres[2] au sud de Nisch, sur la route qui conduit de Nisch à Vrania. Il est mentionné dès les temps les plus anciens, à l'époque où il s'appelait « Dalbotchitza », nom donné à la ville et à toute la région environnante.[3] On l'appelait ainsi en raison des nombreux marais dont il était entouré et dont quelques uns étaient assez profonds. Depuis, la ville est connue sous son nom actuel. On croit que ce nom lui est venu des bois de noisetiers (en bulgare *léchtak*, *leska*) qui couvrirent le terrain après le dessèchement des marais, amené probablement par des causes géologiques.

Après avoir été dominé tantôt par les Bulgares, tantôt par les Grecs, tantôt par les Serbes, Leskovetz fut, en 1455, incorporé à l'Etat turc.

Les Turcs l'appelaient Leskovtcha. Elle fut jusqu'en 1877 le centre d'un pachalik[4] ou d'un vilayet et quelquefois une dépendance d'autres vilayets, de celui de Nisch ou même de celui de Roustchouk.[5]

---

[1] V. Karitch (La Serbie, 1887, p. 749.

[2] Le correspondant du « Pravo » fixe cette distance à sept heures de marche. « Pravo » IVe année, no 40 du 29 novembre 1869, p. 160.

[3] V. Karitch, La Serbie, 1887, p. 749. Iov. H. Vassiljévitch. Apport à l'histoire de la ville de Vrania et de ses environs. « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch », livre XVI, p. 272. — K. Parlitcheff, Leskovetz sur la Morava, p. 5.

[4] Karitch, p. 749.

[5] K. Parlitcheff, p. 5.

Mais, chef-lieu administratif plus ou moins grand, Leskovetz était toujours un grand centre de commerce. Il le devait non seulement à sa position centrale dans la contrée le long de la Morava, mais aussi à son terrain très fértile, qui, par son humidité, était particulièrement favorable à la culture du chanvre, condition première pour le développement de l'industrie des cordages, la gloire de la ville. En effet, Leskovetz a été connu de tout temps comme important centre de fabrication de cordages, entretenant des rapports commerciaux avec toutes les parties de la péninsule balkanique. Il commerçait avec Nisch, Aleksinetz, Belgrade, Sofia, Vidin, Lom, Svichtow, Silistra, Roustchouk, Pléven, Tirnovo, Tatar-Pazardjik, Stara-Zagora, Kazanlik, Sliven, Yambol, Karnobat et Haskovo.[1] Les gens de Leskovetz allaient même porter leurs produits jusqu'à Keschan, Gumuldjina et Gallipoli. Ils faisaient le commerce encore avec les villes macédoniennes, fournissant des matières premières pour la fabrication du fil à tricoter et des tissus à Chtip, Skopié, Vélès, Prilep et Bitolia. Leskovetz était aussi le lieu d'une grande et célèbre foire qui réunissait chaque année un nombre considérable de négociants de tous les pays des Balkans. Le géographe turc Hadji Chalfa en fait mention dans son livre. Le voyageur du XVIIe siècle Edward Brown note de son côté que lorsqu'il passa par Leskovetz la foire s'y était réunie dans un endroit fermé et que de nombreux négociants des régions environnantes s'y étaient rendus.[2] Ce mouvement commercial faisait de Leskovetz la première ville, après Nisch, du pays de la Morava. Mais, après son passage sous la domination serbe, son importance commerciale commença à déchoir. Il est vrai qu'il garda sa situation de grande localité, la troisième après Belgrade,[3] mais il n'avait que des marchés très restreints. Sa séparation de la Bulgarie libérée eut une répercussion sensible sur sa situation. Leskovetz ne trouvait plus de débouché pour ses cordages qu'en Serbie avec laquelle il avait entretenu jusque là des relations sans importance, d'une part à cause de sa population bulgare qui trouvait un meilleur accueil pour ses marchandises dans les contrées bulgares et d'autre part parce que les routes commerciales naturelles con-

---

[1] V. Parlitcheff, p. 6.

[2] Pétar R. Kossovatz et Mihailo I. Miladinovitch. Les centres commerciaux et les voies de communication sur la terre serbe au moyen âge et au temps des Turcs. « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch », livre XXI, p. 38.

[3] V. Karitch, p. 751.

duisaient les fabricants vers le sud et vers l'est plutôt que vers le nord. Leskovetz n'avait même pas le marché de Bosnie où ses cordages bénéficiaient jadis d'une clientèle nombreuse.

Leskovetz fut de tout temps considéré comme ville bulgare aux époques mêmes de la domination grecque ou serbe; sa population était également bulgare. On en possède de nombreux témoignages, dont nous ne voulons citer que quelques uns.

Edward Brown, grand observateur qui visita ces contrées au XVIIe siècle, ne parle que de Bulgares dans le pays de la Morava. Leskovetz est également marqué comme ville bulgare sur la carte de Augusto Gottlib Bohemio de 1766. La carte de C. Schutz de 1788 et celle de F. L. Gussfeld de 1796 présentent la même particularité. Le grand poète croate Stanco Vraz, un des plus grands idéologues de l'union yougoslave, atteste également la nationalité bulgare de la population de Leskovetz. Voici ce qu'il écrit dans sa revue sur les chansons nationales bulgares: « Ovu pjesmu poslao mi je g 1842 iz Biograda. prof. Charkovski G. Izmail Sreznevski. Iezik u njoj, kako vidimo gardna je smesa bugarstine sa sirbstinom. Torlazima zovu u Sarbiju onu stranu naroda, koja sedj na pobrezju ju Timackom, u okruz ju Càrnorjeckom. Po jeziku zitel ju ti posarbleni su Bugari. »[1] Suivant Hahn,[2] les habitants de la ville étaient par moitié Bulgares et Turcs. Sur la carte des nationalités de Kiepert de 1876, Leskovetz est encore marqué de la couleur bulgare. Cette carte servit de guide aux travaux de la conférence de Constantinople, laquelle ne mentionnait même pas l'existence de Serbes dans les arrondissements de Leskovetz, Pirot, Nisch et Vrania. C'est elle que le comte Ignatieff « vieil ami serbe »,[3] consultait pour établir le tracé des frontières occidentales de la province bulgare autonome.[4] Le prince Tcherkassky affirmait de son côté, dans son rapport documenté à l'empereur Alexandre II, que la ville de Leskovetz était peuplée d'Albanais et de Turcs, mais que la région environnante avait une population exclusivement bulgare.[5] Aussi dans le projet relatif à l'organisation de la future principauté et à la fixation de sa frontière

---

[1] Kolo, V. 27.

[2] Reise von Belgrad nach Saloniki von J. G. v. Hahn. Wien, 1861, p. 28.

[3] Notes de voyage de Vladan Georgévitch. Livre III, p. 63., 1874.

[4] K. Parlitcheff: Leskovetz sur la Morava, Notes historiques. Skopié, 1916, p. 11—12.

[5] A. Schirkoff: « Svobodno Mnenié », IIe année, n° 48 du 29 novembre 1914, p. 669.

occidentale, qu'il avait adressé au ministre de la guerre à Ploëst, la ville Leskovetz figurait dans les limites de la Bulgarie.[1]

Il est inutile de dire que nos anciens auteurs mettaient également Leskovetz en Bulgarie. La terre bulgare, selon la copie faite par Ghéroff de l'Histoire bulgare du moine Païssy, se divisait en quatre parties: la Mésie, avec 38 villes bulgares dont Toultcha à l'extrême orient et Négotine à l'extrême occident: la Thrace avec 43 villes bulgares dont Nisch, Pirot, Vrania, Leskovetz et autres; la Macédoine avec 37 villes bulgares, dont Skopié (Uskub), Chtip, Kratovo et autres et la Dardanie avec 31 villes bulgares, dont Ochrid, « l'ancienne capitale des Bulgares », Tétovo, Prizren et autres.[2]

Mais les écrivains étrangers et bulgares ne sont pas seuls à considérer comme serbe la population de Leskovetz et de la région. Les Serbes eux-mêmes ne disaient pas autre chose avant 1860. Ainsi, par exemple, sur la « carte de la Serbie et des terres où l'on parle la langue serbe avec certaines parties des territoires limitrophes, composée et gravée par le professeur Desjardins, à Belgrade, 1853,» où l'on déterminait avec précision les limites de la sphère linguistique serbe établies sur la base des conclusions de la science éthnographique serbe, les villes de Béla-Palanka, Pirot, Leskovetz, Vrania, Ghiliani, Préchovo, Tétovo, Skopié et autres[3] figuraient hors des limites de cette zône. Dans une correspondance de ce temps, le journal « Srbski Dnevnik » parlait également de population bulgare à Leskovetz. « Deux Anglais, un certain Cox et un certain Stab, disait ce journal, voyagent maintenant en Bulgarie. A la Saint Pierre ils étaient dans le monastère de Leskovetz où une foule assez nombreuse s'était réunie dans l'enceinte bénie. Les Anglais étant curieux de voir des danses bulgares, les jeunes garçons et les jeunes filles de Leskovetz ont dansé devant eux. Ils ont questionné sur bien des choses et ont tout écouté attentivement. »[4]

En 1858, Franio Zach, directeur de l'école d'artillerie de Belgrade, accompagnait le consul d'Autriche, Hahn, évidemment avec l'autorisation du cabinet serbe, dans son voyage en Macédoine fait

---

[1] K. Parlitcheff: Leskovetz sur la Morava, p. 12.

[2] Ischirkoff: Etude sur l'ethnographie des Slaves de Macédoine, p. 27—28.

[3] Ischirkoff: Etude sur l'ethnographie des Slaves de Macédoine, p. 25—26. — Iordan Ivanoff: Les Bulgares en Macédoine, p. 144.

[4] « Srbski Dnevnik », IXe année, nº 59 du 28 juillet 1860. Voir à la fin, les documents.

pour étudier la nationalité des populations de cette province. A son retour à Belgrade, Zach écrivit une relation de son voyage et y annexa une carte qu'il remit au gouvernement; mais ni la relation, ni la carte ne virent le jour, les milieux gouvernementaux de Belgrade ne voulant pas souscrire aux vérités qui probablement y étaient exprimées en toute franchise.

A la Bibliothèque royale de Belgrade on trouve encore une preuve du caractère bulgare de Leskovetz. C'est un manuscrit portant sur la distribution administrative de la Turquie au début du XIXe siècle. Dans ce document Leskovetz figure parmi les villes marquées comme bulgares.[1]

La population même de la ville et de la région ne se reconnaissait d'autre nationalité; c'est en bulgare qu'elle se souleva contre l'administration turque en 1841 et qu'elle se joignit à l'insurrection de ses compatriotes des régions de Nisch et de Pirot. Le soulèvement n'y a pas abouti à une issue heureuse bien que les insurgés, au nombre de 5000 hommes, eussent d'abord réussi à obtenir l'adhésion de quinze villages à leur mouvement.[2] D'autre part, les rebelles de Leskovetz se trouvaient dans une situation beaucoup plus défavorable que ceux de Nisch et de Pirot: leurs terres furent en un grand nombre de lieux cernées par les Albanais qui prenaient la plus vive part à la répression de la révolte, non point par sentiment d'attachement pour l'autorité turque, mais par désir de piller ou de s'approprier les biens des Bulgares. Les souffrances que les Albanais faisaient endurer aux Bulgares ne cessèrent pas après l'insurrection. La population souffrait non seulement de leurs agressions, mais encore des conflits qui surgissaient souvent entre les notables albanais du pays et les beys et pachas turcs.

La descente des Albanais de leurs montagnes désertes vers les plaines fertiles de Leskovetz eut pour effet de retarder la manifestation de la nationalité de la population de Leskovetz et d'empêcher l'éclosion d'œuvres de culture de plus grande étendue.

Les Serbes vinrent bientôt à la rescousse des Albanais en prêchant que là où l'on jouait de la « Gousla » et où l'on célébrait la « slava », la population était serbe. Grâce à l'assistance qu'ils trou-

---

[1] K. Parlitcheff: Leskovetz sur la Morava, notes historiques. Skopié, 1916, p. 11.

[2] Dr. St. Romanski, Documents autrichiens etc., p. 39.

vaient de la part de leur gouvernement et de celle du comité de propagande formé sous la présidence de l'archimandrite Boutchitch, ils réussirent vite à s'imposer dans le pays, il est vrai, après des efforts laborieux. Les agents de la propagande serbe, avant de convaincre la population locale de sa nationalité serbe, durent bien se rendre compte qu'elle était bulgare.

Lorsque la propagande serbe jeta les premières semences de l'idée panserbe dans la région de Leskovetz, la ville possédait déjà une école bulgare, fondée plusieurs années avant l'institution de l'exarchat que les Serbes aiment à représenter comme un centre d'agitation pour la bulgarisation des pays serbes. Cette école subsista jusqu'en 1869, date à laquelle on vit s'établir comme instituteur à Leskovetz un certain Kostitch, venu de la Serbie et qui enseignait avec des appointements très réduits. Les habitants de Leskovetz entendirent pour la première fois de lui qu'ils étaient Serbes et non Bulgares.[1] Mais les émissaires serbes avaient déjà probablement fait jusque là des tentatives sérieuses de troubler leur conscience nationale et, à en juger d'après un article sur les « affaires bulgares » dont l'auteur exhortait la population de Nisch, Leskovetz, Vrania et Koumanovo à « se resserrer » plus étroitement aux autres Bulgares et à briser les ambitions des Serbes.[2]

On ne sait pas la date certaine où l'école fut fondée. Mais on sait que le Serbe Kostitch prit la place du maître bulgare Siméon, originaire de Sofia (de la famille des frères Andonoff) qui avait succombé à une angine après un enseignement de douze ans.[3] L'école de Leskovetz datait donc au moins de 1858, époque à laquelle les Serbes n'avaient pas même d'écoles dans leur propre pays.

La population bulgare accueillit d'abord avec assez d'indifférence l'arrivée d'un instituteur qui présentait au moins l'avantage d'être une charge moins lourde pour la cause communale. Mais, apparemment, cela ne dura pas longtemps. Dans son rapport au prince Tcherkassky, fait au village de Bohot (arrondissement de Pléven), le 20 décembre 1877/1er janvier 1878, Marine Drinoff affirmait que, trois ans auparavant, par conséquent en 1874, les habitants de Leskovetz avaient attiré l'attention de l'exarchat sur les

---

[1] « Pravo », Ve année, no 7 du 11 avril 1870, p. 26. — « Pravo », IVe année, no 40 du 29 novembre 1869, p. 160.

[2] « Pravo », IVe année, no 42 du 31 décembre 1869, p. 166.

[3] A. Ischirkoff: Les confins occidentaux de la terre bulgare, p. CXXI.

menées et les agissements auxquels les Serbes se livraient dans leur ville en le priant de les aider à restaurer l'école bulgare.[1]

Leskovetz prit encore part à la lutte religieuse. Il paraît que les évêques grecs donnaient beaucoup de soucis à ses habitants, ainsi qu'à ceux de Nisch. C'est pourquoi ils s'empressèrent dès le 1er juin 1872 de remercier le premier exarque bulgare, Mgr. Anthym, de leur avoir nommé un évêque exarchiste en la personne de Mgr. Victor et de l'informer de la grande joie que cette décision leur causait.[2] Voici le texte de leur lettre:

« Adresse à Sa Béatitude l'Exarque.

Bienheureux Monsieur!

Aucune gloire et surtout aucune satisfaction mondaine ne peuvent réjouir le cœur comme on se sent heureux et satisfait lorsqu'on a atteint un but auquel on a longtemps travaillé d'âme et de corps.

Une ignorance sombre entourait depuis plusieurs siècles les esprits bulgares, guidés par un clergé qui exploitait cette ignorance populaire pour ruiner notre peuple innocent, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel; et ceux des Bulgares qui avaient atteint à la puissance et avaient développé leur intelligence, étant animés d'esprit non national ou mus par la soif du gain, restaient étrangers à leurs confrères comme des fils devenus étrangers à leur mère.

Mais la fin arrivait et dès que le peuple commença à se développer par l'esprit, il a secoué le joug du clergé étranger et Dieu a envoyé le salut à ses enfants.

Car il a daigné envoyer le bonheur qu'aujourd'hui toute la nation bulgare, par la grâce divine et par la pitié magnanime du Souverain, voie en la personne de Votre Béatitude son premier Exarque, que Dieu veuille élever rapidement à la dignité de premier Patriarche de *l'Eglise indépendante bulgare* (souligné dans l'original). Incités par des nouvelles aussi rejouissantes, nous ressentons des sentiments sublimes, la personne élevée de Votre Béatitude portant l'avenir de la nation bulgare à une haute élévation.

Nous nous sommes également beaucoup réjouis à la nouvelle qui vient de nous parvenir que, par la faveur de Votre Béatitude,

---

[1] Rapport de Marine Drinoff au prince Tcherkasky. Sofia, Bibliothèque nationale, dossier n° 5.

[2] « Pravo », VIIe année, n° 14 du 12 juin 1872, p. 4.

notre ancien représentant, Mgr. Victor, a été élevé du rang d'archimandrite à la dignité épiscopale, ce dont nous vous exprimons tous notre profonde gratitude cordiale, parce que nous y voyons une sollicitude particulière pour notre pays éloigné.

Embrassant Votre main et sollicitant Vos prières et Votre bénédiction, nous restons de Votre Béatitude les fils spirituels soumis.

Le 3 juin 1872. Communauté de Leskovetz. »

Leskovetz est retourné à la Bulgarie le 8/12 octobre 1915, lorsque les braves troupes bulgares, opérant dans la vallée de la Morava Bulgare, eurent déblayé la plaine des troupes serbes qu'elles durent défaire pour délivrer la contrée.

Matériaux historiques

Quelques remarques sur les matériaux historiques

Comme il a été dit dans la préface, l'auteur a recherché parmi les témoiganges établissant le caractère bulgare du pays de la Morava, sinon exclusivement, du moins de préférence ceux qui appartiennent à des sources serbes ou qui, provenant de sources étrangères, se trouvent traduits en serbe, quelquefois avec une notice confirmant les assertions contenues dans le texte. Il a choisi cette façon de procéder afin d'ôter la possibilité à tous ceux qui voudraient fermer les yeux devant la vérité objective, ou qui seraient animés de dispositions partiales, de dire avec Panta Sretchkovitch, l'idéologue avoué du chauvinisme serbe, si souvent cité dans la première partie de ce livre, que tout ce que nous avons recueilli « n'est qu'une œuvre de propagande »[1] et que les nominations de «Morava Bulgare», de «Nisch bulgare», de «Pirot bulgare» ont été inventées par des étrangers hostiles aux Serbes ou qui avaient pour but unique de leur nuire.

La plupart des témoignages ont été puisés dans les journaux et revues serbes les plus compétents de l'époque. En premier lieu se trouvent ceux qui ont été extraits du « Srbske Novine », le journal officiel de la principauté de Serbie et du « Srbske Dnevnik », dont le rédacteur, Médakovitch, ancien secrétaire du prince Milosch,[2] était un des meilleurs journalistes serbes du XIXe siècle.

On a emprunté quelques témoignages au « Vidov Dan » et au « Svétovid », les deux feuilles qui, les premières, tentèrent de faire flotter le drapeau serbe sur nos provinces et qui nièrent avec le plus d'acharnement notre droit à la vie libre et à l'unité nationale. Nous aimons à croire que personne ne les taxera d'ignorance et de méconnaissance de la réalité, comme les Serbes le font à l'égard de tous leurs concitoyens plus ou moins réfléchis dans le passé. Nous possédons des preuves pour démontrer, au besoin, que les Serbes instruits qui usaient de la plume et de la parole connaissaient alors aussi bien qu'à présent les limites de l'Etat de Douschan dont le souvenir n'a cessé de hanter pendant les dernières cinquante an-

[1] « Glasnik », livre 54, p. 166.

[2] Skerlitch trouve que ces deux journaux étaient les plus sérieux en Serbie. (Histoire des lettres serbes modernes, Belgrade. 1912, p. 83).

nées, non seulement les esprits des écoliers, mais ceux des premières personnalités scientifiques ou littéraires de Serbie.

Quelques-uns des témoignages exposés ne font pas expressément mention de Bulgares, mais de chrétiens; on n'y fait pas mention de Serbes non plus. Mais, en tête de ces témoignages on voit toujours figurer le titre « en Bulgarie », mis non pour désigner l'Etat bulgare qui n'existait pas alors, mais la terre peuplée de Bulgares. On y parle, en effet, de Nisch, Pirot, Leskovetz, Vrania, Béla-Palanka, Prokouplé, etc., en même temps que de Stara-Zagora, Tirnovo, Roustchouk, Vidin, Lom, Bitolia, Prilep, Odrin (Andrinople), Toultcha, Constantza et autres.

La plupart des documents sont du XIXe siècle qui constitue le principal objet d'étude de ce livre. On y a ajouté quelques-uns des époques antérieures dans le but de donner un modeste appoint aux études de M. Iv. D. Schischmanoff (Anciens voyages à travers la Bulgarie, etc., publiées dans le « Sbornik » [Recueil annuel du ministère de l'instruction publique] livre 4), de M. M. Irecek, Iordan Ivanoff (Les Bulgares en Macédoine) et Ischirkoff (Les confins occidentaux de la terre bulgare).

Les témoignages de source serbe, sont publiés intégralement. On a estimé que, pour atteindre le but que l'on s'est proposé, il ne suffisait pas de citer seulement les passages où l'on parle de « Bulgares » et de « terre bulgare », mais qu'il fallait encore donner les documents eux-mêmes et en particulier ceux datés de 1841 et 1842, qui contiennent sur l'insurrection bulgare de Nisch des renseignements non moins précieux que ceux de M. St. Romansky, puisés dans les archives du ministère des affaires étrangères de Vienne. Au surplus, ces documents ont servi de base aux études que l'on vient de lire.

Sans doute, les témoignages proposées ne sont pas les seuls contenus dans les lettres serbes. Mais les recueillir tous dépasse les forces d'un homme. On peut en découvrir une foule dans la littérature bulgare, mais ce serait une besogne inutile, puisqu'on en trouve si facilement dans les ouvrages de nos savants mentionnés. On a fait une exception pour les matériaux fournis par S. Christoff. L'auteur en a usé d'un côté pour décrire la lutte que le peuple du pays de la Morava eut à soutenir contre les Serbes et, d'un autre côté, pour prouver au monde étranger la conscience nationale de cette population, telle qu'elle était non pas des siècles auparavant mais d'il y a quarante ans.

ANNÉE 1054

Extrait des notes de l'évêque Litbert.

« Au delà de la frontière panonienne » raconte le voyageur « commence un immense désert *qu'on appelle désert bulgare* (deserta Bulgariae) et où habitent des brigands appartenant au peuple scythe. . . . En traversant la Save à son embouchure on débarque (*à Belgrade*) *sur la terre bulgare* où a été, depuis le neuvième jusqu'au onzième siècle, l'extrême nord-ouest de la *frontière de l'Etat bulgare;* et les voyageurs postérieurs appelaient « *désert bulgare* » ou « *forêt bulgare* » (silva) la contrée qui s'étend à l'est de la basse Morava (depuis Belgrade à peu près jusqu'à Nisch).

La note au bas de ce passage dit textuellement: Cedreni histor. compend. II, 476, Racki: Borba juznih Slovena, Rad XXIV, 80 idr. Bien que tout le royaume *bulgare* du tzar Basile II (1018) fût ravagé et *les terres bulgares* fussent retombées au pouvoir des Grecs, les auteurs des relations des guerres des Croisades continuaient néanmoins à donner le nom d'« *Etat* bulgare » à la contrée à l'est de la Morava. En dehors des vieilles réminiscences, la cause en était peut-être celle-ci, à savoir que *cette contrée était peuplée de Bulgares.* »

Dr. Pétar Matkovic. Putovanja po balkanskam poluotku zasrednjega vieka. Rad jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti. Livre XLII, p. 70.

1064

Extrait de la relation de voyage de l'archevêque Siegried Mogucki.

« Mais la route que suivaient les voyageurs de Hongrie et de Constantinople longeait ordinairement la rive droite du Danube hongrois jusqu'à Belgrade et suivait de là la route militaire connue à *travers la Bulgarie par Nisch, Sredetz, Iedrenu* (Odrin ou Drinopolje) et Constantinople. »

Dr. P. Matkovic Putovanja po balkanskom poluotku zasrednjega vieka. Rad. XLII, p. 73.

1096

En le traversant (le pays) prudemment en huit jours, on arrive « *dans la riche ville de Nisch, capitale de l'Etat bulgare.* »

Dr. P. Matkovic. Putovanja po balkanskom poluotku zasrednjega vieka. Rad. VLII, p. 76.

1147

« Suit plus bas une description de la *Bulgarie qui commence à Belgrade* (*Bella grava*) laquelle s'appelle *bulgare* (*bogarensis*) pour ne pas être confondue avec la ville hongroise du même nom (capitale Belgrade). »

XIIe siècle

« D'ici, à travers le désert, terre sèche et aride, on arrive en trois jours à un grand fleuve qui s'appelle Sava et sur la rive droite duquel s'élève la belle et riche ville de *Belgrade où commence la Bulgarie.* De Belgrade on arrive en sept jours, à travers un désert et une immense forêt (en passant) par bois et collines, à une bourgade fortifiée qui s'appelle *Nisch.* D'ici, en quatre jours, on arrive, en traversant un désert, jusqu'à la bourgade fortifiée de Srédetz. »

Dr. P. Matkovic. Putovanja po balkanskom poluotku zasrednjega vieka. Rad. XLII, p. 117.

1336—1341

Au temps même de la domination serbe, peu avant la conquête turque, le pays de la Morava était considéré comme une province bulgare.

Voici comment Matkovic expose les impressions du voyageur Ludolf Sudhemski (Ludolphus de Suchem) qui voyagea cinq ans en Orient, de 1336 à 1341.

« Et ce voyageur aussi *appelle incontestablement bulgare le pays à l'est de la Morava* qui depuis longtemps déjà était au pouvoir des Serbes. »

Dr. P. Matkovic. Putovanja po balkanskom poluotku zasrednjega vieka. Rad. XLII, p. 163.

1432

Bertrandon de la Broquière, le conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, dit que « *la Morava départ la Vulgarie de la Rascie ou Servie* », « que les Turcs ont conquise il y a huit ans ».

Dr. P. Matkovic. Putovanja po balkanskom poluotku zasrednjega vieka. Rad. XLII, p. 163.

1621 et 1626

« Le jour suivant, à deux heures de Yagodna, nous trouvasmes le riviere de *Morave*, qui, venant des hautes montagnes de *Bul-*

garie, passe par le milieu de la Servie et va décharger dans le Danube. » Page 72.

« La rivière de Nice, appelée par ceux du pais *Nichava*, qui vient des montagnes voisines de *Bulgarie*, passe auprès de la ville, dont elle emprunte le nom et se va descharger à deux lieues au dessous dans la rivière de *Morava;* nous apprismes de ceux du lieu qu'elle sépare la *Servie* de la *Bulgarie.* » Page 73.

Relation de deux voyages de l'ambassadeur français de Hée à travers la péninsule balkanique, en 1621 et 1626, faite par un écrivain inconnu. Communiquée et expliquée par Iov. N. Tomitch. Spoménik XXXVII, t. II, p. 33, Belgrade, 1900.

1704

« Nous avons passé la septième nuit sur l'herbe verte, où nous avons dîné et bu et de là nous sommes arrivés *dans l'après-midi, à Nisch et nous avons ainsi passé la huitième nuit sur la Morava Bulgare sous Kourvin-Grad* où nous nous sommes égarés à minuit, mais, grâce à Dieu, rien de mauvais ne s'est produit, nous sommes restés sains et saufs et nous sommes arrivés dans l'après-midi sous *Leskovetz*, près de l'église de pierre », etc.

Apport à l'histoire des lettres serbes. Par Stojan Novacovitch, VIe *Voyage* d'Erothée le Rascien (Ierothia Racanina) *à Jérusalem* 1704. « Glasnik » serbe, livre XXXI, 1871, p. 297.

1803—1804

« *Le Lom* (qui est aussi grand que la petite Tamisch) se trouve à 6 heures de distance de Vidin (ainsi Vidin est située presque à mi-chemin entre le Timok et Lom, c'est-à-dire à 4 heures du Timok et à 6 heures du Lom). Cette rivière descend de la Stara Planina, coule en Bulgarie, arrosant des villages purement bulgares (où il n'existe aucun Turc) et se jette dans le Danube, à sa rive droite, près d'une bourgade qui porte également le nom de Lom. Et en général, tous les habitants établis le long du Danube, entre le Lom et le Timok, sont des Bulgares; on trouve ça et là, le long du Danube, quelques villages valaques, mais encore sont ils rares. »

Suit ensuite une description des rivières *Cibre, Ogosta Botounia et Isker* et des villes situées dans les vallées de ces rivières, Tous ces pays sont, suivant l'auteur, des pays purement bulgares.

Nous faisons cette citation pour montrer une fois de plus quelle est la nationalité des habitants des territoires de la Bulgarie occidentale que les Serbes rêvent d'« affranchir du joug bulgare ».

Notes géographiques sur la Turquie du métropolite Stéphan Stratimirovitch des années 1803 et 1804. « Spoménik » XXXIX, t. II, p. 114, Belgrade, 1903.

1826

« Les Slaves, dans toute la Macédoine, s'appellent eux-mêmes Bulgares et jamais Serbes. *Les Serbes commencent à Prichtina et au-delà de Nisch. De même les habitants de Nisch préfèrent se dire Bulgares.* »

Les rapports personnels de Safarik avec les Bulgares. Par Dr. Iv. D. Schischmanoff, « Balgarski Prégled », IIe année, nº 12, p. 78.[1]

XVe siècle

Extrait des notes de Bertrandon de la Broquière

1432

« Item, je veys VI galées et V galistes qui estoient là sur la rivyere de la Save, auprès de ceste basse court que j'ay dit, en laquelle demeurent la plus grant partie des gens de Rascie et n'entrent point en nulle des autres IIII forteresses, non obstant qu'elle est bien forte, mais non mie si tresforte que les autres sont. Et m'on dit gens qui le sçavent bien que le dispot a une ville que l'on nomme Nyeuberghe qui est sur la rivyere de la Morave sur la marche de Vulgairie et de l'Esclavonie et d'Albanie et de Bossene. Et en ceste ville a mine d'or et d'argent tout ensamble, et on tire tous les ans plus de IIe mille ducatz, et se n'estoit cela, je tiens qu'ils fust ores chacié hors de son pays de Rascie. »[2] (*Bertrandon de la Broquière.* Voyage d'Outremer. Publié par Schefer, Paris, 1892, p. 214.)

---

[1] Dans son ouvrage « Slovansky Narodopis, Prague, 1842 », Safarik indique avec plus de précision la limite qui sépare les Bulgares des Serbes (p. 40 et 50), limite qui se voit plus nettement sur la carte éthnographique annexée à l'ouvrage sous le titre de « Slovansky Zemevid » od P. I. Safarik. D'après cette carte, la frontière passe à un mille et demi à l'ouest de Nisch qui reste en territoire bulgare, traverse la Morava bulgare, longe la rive occidentale de cette rivière et suit la montagne de Schar (Schar Dagh) en laissant Vrania en Bulgarie, etc. — Iordan Ivanoff: La Macédoine septentrionale, p. 96.

[2] St. Novacovitch explique que « là où Broquière dit que la Morava sépare la Serbie de la Bulgarie, il faut entendre la Morava au delà de Stalitch. La Bulgarie s'étendrait donc à l'est de la Morava en commençant à Stalitch », p. 53, note 1.

Burchardt et Bertrandon de la Broquière

dans la péninsule balkanique aux XIVe et XVe siècles, présenté par Stojan Novacovitch. « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch » livre XIV, 1894, p. 57.

1664—1665

« Ensuite vient *Musan Basha Palanka* où l'auteur dit comment les « femmes bulgares » accueillirent l'ambassade, jetant des petits morceaux de bœurre et du sel sur la route devant elle et lui prédisant et lui souhaitant le bonheur et le succès pendant son voyage et au cours de l'accomplissement de sa mission. »

Notes du gentilhomme anglais John Burbury sur le voyage de l'ambassadeur autrichien comte Lesley de Budapest à Constantinople dans les années 1664 à 1665. « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch », livre XVII, 1897, p. 85.

1672 à 1686

« Et les habitants de leurs villages, leurs paysans de Drenopolié même jusqu'à Belgrade et au-delà *sont tous des gens Bulgares.* »

Description de l'Empire turc, par un russe inconnu prisonnier de guerre en Turquie pendant la seconde moitié du XVIIe siècle. « Godichnitza de Nicolas Tchoupitch », livre XVII, 1897, p. 104.

1688

Milovan Vidacovitch, en 1688, exclut *Nisch, Smédérovo et Belgrade de la Vraie Serbie.*

Histoire du peuple slavo-serbe depuis le Tzar Stéphan le puissant jusqu'à la mort de Stéphan, le despote serbe, puisée dans différents auteurs, Raitch et quelques autres, composée et écrite en langage ordinaire serbe par Milovan Vidacovitch, professeur, Belgrade, 1835, p. 129.

1804

« La Serbie (anciennement la haute Mésie), une province autonome placée sous l'administration d'un pacha et portant le titre de royaume, se trouve à l'ouest de la Bulgarie, entre Scutari et le Danube qui ici, à la frontière de la Sirmie, reçoit la rivière Sava, la rivière Morava serbe et quelques autres plus petites, contient

différents écueils et tourbillons dangereux pour la navigation et coule dans la gorge étroite et escarpée de (Tahtali et) Démir Kapia ou Portes de fer. »

A la page suivante, Solaritch fait l'énumération des villes serbes au nombre desquelles il cite Nisch, qui est situé « sur une des branches de la Morava, près de la frontière bulgare au sud de la Serbie ».

Nouvelle géographie civile, la première en langue serbe. En deux parties. *Pavel Solaritch.* Venise, 1804, première partie, p. 467 à 468.

1841

N° 6, actes concernant le mouvement bulgare de 1841 et 1842.[1]

Plainte des délégués des Serbes[2] et des Bulgares de *Pirot, Leskoöetz et Prokouplié* contre les violences turques, 24 avril 1841, présentée au gouvernement serbe, au consul de Russie et au pacha de Belgrade :[3]

Nous soussignés, sujets de la Sublime Porte ottomane, envoyés par nos frères persécutés et martyrisés des districts de Nisch, Pirot, Leskovetz et Prokuplié, prenons la liberté de vous exposer au nom de nos frères et de leurs familles, leur triste situation. Avec leurs femmes et leurs enfants, ils se tiennent cachés aux alentours de la frontière serbe, n'osant pas, de peur des méfaits des Turcs, regagner leurs maisons; les Serbes ne les laissant pas passer de ce côté de la frontière, ils risquent d'y mourir de faim et ceux qui échapperont au sabre de nos oppresseurs, seront emmenés en captivité.

Nous sommes venus ici nous présenter devant vous et vous dépeindre notre malheureuse situation. Car le pacha de Nisch, loin de vouloir nous soulager, aggrave nos souffrances et ne permet pas que la détresse et les cris de désespoir des malheureux sujets du sultan arrivent aux oreilles de Sa Majesté.

---

[1] Ces documents sont tirés du vol. IV de l'ouvrage de Nil Popoff. Notons que dans les « Quelques mots à nos lecteurs » dont les traducteurs serbes font accompagner ce volume il n'y a aucune remarque au sujet des actes. Les traducteurs, au nombre desquels figure *Panta Sretchkovitch,* le plus grand idéologue de la Grande Serbie, n'ont cru changer qu'une phrase à l'original; au lieu de « *car il apprit* », ils ont mis « *car il pensait* ».

[2] Bien que le nom des Serbes précède celui des Bulgares dans la plainte des délégués de Nisch, Pirot, etc., le gouvernement serbe considérait l'insurrection dans le pays de la Morava comme une affaire bulgare. On le voit dans le n° 7. *Notice concernant la situation de la Serbie en 1841:* « Cependant la Porte avait des soupçons injustes au sujet de la complicité du gouvernement serbe dans l'insurrection en Bulgarie, provoquée par des excès intolérables ». I bid. p. 443.

[3] La traduction est faite sur le texte serbe traduit de l'original bulgare. (N. du Trad.)

Notre très gracieux maître, — à qui Dieu veuille conserver pendant de longues années sa vie et son règne, — dans sa sollicitude pour le pauvre peuple de tout son empire comme pour ses propres enfants, a promulgué son haut Hatt-i-chérif de Gulhané, dans l'intention de rendre heureux les Turcs aussi bien que les rayas. Nous avons accueilli ce haut Hatt-i-chérif comme l'homme transi de froid accueille le soleil. Nous avons béni la magnanimité impériale et nous avons adressé à Dieu des prières sincères pour la précieuse santé de Sa Majesté et celle de ses dignitaires qui l'ont secondée dans cette grande et glorieuse entreprise; nous avons enseigné à nos enfants de s'en réjouir aussi et de bénir continuellement notre très gracieux maître.

Mais que peut faire la volonté bénite et juste du généreux monarque si ceux auxquels a confié le gouvernement de ses sujets comme de ses propres enfants piétinent ceux-ci et font ce qui est absolument contraire à la volonté du très magnanime sultan.

Nous avons connu l'oppression avant aussi, mais depuis que le pacha actuel de Nisch y a mis le pied, le soleil s'est obscurci pour nous, notre bien-être est ruiné, et nous vivons avec nos enfants un nouveau régime des janissaires.

Cette malheureuse et triste situation nous a obligés de venir ici et de vous prier les larmes aux yeux afin que, compatissant à nos misères pour l'amour de Dieu, vous fassiez connaître nos malheurs à notre maître, par la voie qu'il vous plaira et que, par l'amour du Christ et comme vous le jugerez plus convenable, vous fassiez en sorte que les souffrances de ce malheureux peuple chrétien soient soulagées.

Lorsque le pacha actuel est venu, il a immédiatement convoqué tous les anciens des villes et des villages et leur a donné lecture du Firman impérial. Il y était écrit que nous ne devions pas payer d'autres impôts excepté 3 piastres et 12 paras pour cent et que chacun devait déclarer sa fortune afin que les impôts fussent fixés. Quand il eut entendu ceci, le pauvre peuple à genoux en rendit grâces à Dieu et lui adressa des prières pour la santé du sultan qui, dans sa magnanimité, prenait soin des pauvres comme de ses propres enfants. Puis le pacha nomma le *muhassil* chargé d'enregistrer le bétail et les autres biens des contribuables. Les pauvres rayas déclarèrent tout, car ils avaient confiance dans le Firman du sultan et croyaient que les choses se passaient selon les prescriptions de

cet acte. Or, lorsque l'inventaire des biens fut terminé, les Turcs y avaient inscrit le double, de sorte que celui dont la propriété représentait une valeur de cent y figurait pour deux cents, et celui qui possédait mille y était inscrit pour deux mille. Entre temps, le moment vint d'affermer la dîme des produits et nous l'avons payée sur le maïs, le blé et les haricots; en outre nous avons acquitté 4 paras par tête de choux, 2 paras par poireau et 7 paras par ocque de vin.

Nous avons payé la dîme et ce n'était pas dur pour nous. Mais les Turcs s'avisèrent de nous réclamer 8 piastres et 12 paras pour cent. Est-ce que dans le Firman il n'est pas porté 3 piastres 12 paras? demandons-nous, et eux de nous répondre que la recette de l'Etat ne marchait pas comme jusqu'à présent.

Pour le prestige de notre illustre tzar, nous nous y sommes résignés. Mais alors ils se mirent à nous réclamer un nouveau droit de 4 paras par ocque de vin et de 8 paras par ocque d'eau-de-vie.

En présence de ces actes, commis au nom de l'illustre sultan qui n'en savait rien, nous avons déclaré encore une fois que nous paierions l'impôt, mais que nous ne voulions plus travailler les vignobles et les jardins et que nous voulions vendre les greffes aux Turcs, car nous ne vendions pas le vin et l'eau-de-vie à plus de 8 ou 10 paras l'ocque. Le pacha nous promit alors de nous exempter de cet impôt et nous renvoya chez nous. Néanmoins, quelque temps après, il nous fit demander ce même impôt, et sur notre réponse que nous en avions été exemptés, le pacha nous renvoya chez nous en nous ordonnant de laisser auprès de lui quelques-uns de nos anciens en vue de délibérer avec eux sur l'affaire.

Nous avons obéi et nous avons laissé auprès de lui neuf de nos anciens qu'il fit emprisonner après notre départ; le lendemain il les fit ligoter et charger de fers et les envoya à Sofia où ils passèrent deux mois en prison. A la fin, il nous obligea de les racheter, ce que nous avons fait; nos hommes furent remis en liberté avec la déclaration que telle était la volonté du sultan.

Si nous savions que tels étaient les ordres du Souverain, nous aurions même été contents de cela; nous savons cependant que telle n'est pas la volonté impériale, mais celle de nos oppresseurs.

Un autre abus du pacha consiste en ceci: Il est venu une fois au village de Matéevtzi où nous lui avons fait le meilleur accueil possible. Il but jusqu'à minuit, puis il se mit à crier et à demander

des jeunes filles qui devaient chanter et danser devant lui. Nous avions beau lui expliquer que nos enfants étaient à la campagne et qu'ils s'y reposaient des travaux du jour. Il persistait à demander des jeunes filles et à nous menacer de mort si nous n'accédions pas à son désir. Ne pouvant le faire, nous nous sommes sauvés dans tous les sens, pour ne plus paraître devant lui. Et lui, voyant que les jeunes filles ne venaient pas, il quitta furieux le banquet et rentra à Nisch d'où il envoya ses soubachis violer nos femmes. Celui qui défendait sa femme était saisi, conduit en ville et promené dans les rues, les bras crucifiés sur un bois; c'était pour intimider les rayas et les empêcher de défendre leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles desquelles chaque Turc pouvait disposer à son gré.

Lorsque nos Turcs, et surtout les Albanais, eurent compris les intentions du pacha, une bande forte de 100 individus fit irruption dans les villages qu'elle se mit à incendier; ainsi à Straschina le feu a été mis à plus de 28 maisons, tandis que les femmes et les enfants, à moitié nus, habitent en plein air. A une plainte de notre part, le pacha répondit qu'il allait instruire l'affaire, mais les choses continuent comme par le passé.

Quelquefois des querelles éclatent parmi les Turcs de la ville et ils échangent des coups de feu; mais ils tirent sur les chrétiens qui sont tués comme des bêtes. Nous portons plainte devant le pacha, il demande des témoins. Nous nous rapportons au témoignage des chrétiens, il nous demande deux Turcs comme témoins.

Une fois, en pleine place publique, les Turcs enlevèrent une femme des bras de son mari pour la convertir à l'islamisme. La femme appelait désespérément au secours, criant qu'elle ne voulait pas être musulmane et qu'elle avait un mari; personne n'osa courir à son secours, excepté sa sœur qui par hasard se trouva sur les lieux, mais un Turc, de son couteau, lui mutila les bras et emmena la femme. Nous déposâmes une plainte devant le pacha, et quand il nous eut demandé des témoins, nous lui en présentâmes 20; cependant il refusa de les entendre, demandant exclusivement des Turcs. Nous citâmes alors le surveillant de la douane, qui avait été témoin de l'incident, et qui déposa la vérité; il perdit sa place pour cela, et à nous, on nous fit dire que la femme acceptait volontairement la religion musulmane. Et, bien que la femme le niât ouvertement et qu'elle démontrât l'injustice dont elle avait été victime, le pacha trouva deux Turcs qui jurèrent sur leur barbe que la femme voulait

de son propre gré passer à l'islamisme; et la malheureuse est restée entre les mains des Turcs.

De même deux frères Albanais sont allés au village de Draschtzi d'où ils ont enlevé de force une jeune fille; celle-ci a été emmenée en Albanie où elle a été convertie à l'islamisme. Deux autres jeunes filles ont été ravies du village de Zaplan et également converties.

Dans l'arrondissement de Prokuplié, les Turcs ont emmené quelques Serbes dans les vignes où ils en ont mis à mort quelques-uns, de même qu'ils ont tué deux tailleurs de Nisch.

En outre, la nuit ils entrent par effraction dans les maisons, cambriolent dans les chambres, tuent ceux qu'ils y rencontrent et pillent les maisons. De cette manière plus de vingt personnes ont péri en peu de temps à la campagne et leurs têtes étaient charriées par la Morava près d'Alexinatz.

Ces mêmes oppresseurs ont ravi une jeune fille; à ses cris, personne n'accourut au secours, sauf sa mère que ces barbares ont taillée en morceaux. La jeune fille fut emmenée dans les bois. Les autres villageois, voyant ceci, se lancèrent à la poursuite des brigands, délivrèrent la jeune fille et rentrèrent au village. Mais la mère était déjà morte. Et tout ceci se passe dans le paisible empire du sultan, où nos oppresseurs, non contents de violer les femmes et les jeunes filles, grandes et petites, ont commencé à exercer les mêmes violences sur les mâles; à Prokuplié, dans la sainte église même, trois hommes ont été violentés.

Contre tous ces méfaits nous avons déposé devant le pacha une plainte générale empreinte de larmes; il nous a fait répondre que ces choses arrivent ailleurs aussi et que personne n'en meurt.

D'autre part, avant l'arrivée du pacha actuel de Nisch, celui de Leskovetz réclamait quelques vieux impôts. Après l'arrivée du pacha, ne sachant pas s'il serait confirmé dans ses fonctions, il fit convoquer les membres de la communauté et leur déclara qu'ils lui devaient 90,000 piastres. Ceux-ci lui firent observer que la communauté s'était acquittée envers lui; néanmoins, il ordonna qu'on amenât Ivanco Kouyoumdji et lui fit souscrire une obligation portant que les rayas étaient les débiteurs du pacha; cette obligation fut munie du sceau (de la communauté). Le pacha de Leskovetz resta à son poste une année encore et pendant ce temps il prélevait les impôts comme par le passé. Cependant le pacha de Nisch fit

proclamer plus d'une fois que les chrétiens n'avaient pas versé un para d'impôt pour toute cette année et qu'ils devaient au sultan 500 bourses (250,000 piastres). Les pauvres rayas expliquaient, les larmes aux yeux, que chaque jour on leur faisait payer toute sorte d'impôts, mais c'était en vain, et ils continuent de payer. Nous aurions donné sans regret le dernier para pour le trésor du très gracieux sultan, si nous savions qu'on nous laisserait la paix. Mais c'est le contraire qui arrive: nous avons dépensé tout ce que nous possédions, et nous supportons de grandes souffrances.

Récemment le pacha s'est rendu à Leskovetz, d'où il est allé faire une excursion au village de Vinartzé; là, ayant fait réunir une foule de jeunes filles, il s'amusa avec celles-ci jusqu'à minuit, seul ou en compagnie d'Ismail pacha et d'autres Turcs.

Tout ceci nous l'aurions supporté, mais nos beys albanais, en voyant faire le pacha, sont devenus plus téméraires encore. Ils ne se bornent à parcourir les villages et à y faire danser les jeunes filles; ils violent celles-ci et les femmes. Au village de Bugaritza, ils ont abattu d'un coup de hâche un jeune homme qui voulait défendre sa sœur malmenée. Mais ce n'est pas tout: ils tuent les hommes dans les magasins, confondent nos bêtes avec les leurs, et lorsque nous réclamons, — ils nous menacent de leurs hâches. Celui qui a de l'argent, s'il perd son bétail, peut du moins avoir la vie sauve, mais celui qui n'en a pas, doit s'enfuir n'importe où, ou perdre la tête.

Quelquefois les Albanais entrent en conflit avec le pacha et affluent par centaines à Nisch, comme s'ils voulaient se battre avec lui; en route, ils font bombance dans les villages, s'y livrent à tous les excès et dépouillent les marchands qu'ils rencontrent sur les chemins.

Il est arrivé une fois qu'un *Bulgare* s'étant rendu à sa vigne avec sa petite fille de 14 ans, fut assailli par ces Albanais. Les malfaiteurs ligotèrent le père et emmenèrent la petite fille dans les broussailles; ils l'outragèrent du matin jusqu'au crépuscule d'une façon tellement impitoyable qu'elle resta à peine en vie.

Dans l'arrondissement de Pirot des vauriens se réunissent par groupes de 50 à 60, enlèvent les hommes dans les villages et leur extorquent de l'argent. Les habitants se plaignent au voivode (chef d'une petite unité administrative en Turquie), mais ils reçoivent de lui la réponse que ces têtes folles sont au nombre de 800 et qu'il est impuissant à les disperser.

De même un de ses valets à cheval se rend sur la place publique, dans l'intention de tuer quelqu'un. Le hasard lui fit rencontrer un tailleur; il l'assaillit de son couteau, mais le manqua; la victime ayant pris la fuite, le Turc sortit son pistolet et l'abattit. A la vue de ce spectacle, les gens de la place fermèrent leurs magasins et s'enfuirent.

Ces faits et des cas analogues se comptent par milliers et il est impossible de les décrire tous. Le pauvre peuple gémit, mais ses plaintes n'arrivent pas au sultan. Il ne lui reste plus qu'à se révolter afin de se défendre contre les oppresseurs et afin que le très magnanime sultan puisse voir les souffrances de ce peuple et, dans sa pitié, prenne les mesures nécessaires contre l'arbitraire.

Mais le pacha, ne comprenant pas que les chrétiens se sont soulevés contre les oppresseurs et non contre le sultan, fait cause comme avec les malfaiteurs et tue les chrétiens comme rebelles à leur maître, met les villages à feu et à sac et emmène les femmes et les enfants en captivité; de cette façon, avant que le sultan ait connaissance des évènements, la majorité de nos malheureux frères périront.

Remarque. — Des pétitions dans le même sens ont été remises à Kiamil pacha de Belgrade, au prince Michel de Serbie et au consul de Russie.

La Serbie et la Russie, etc., par *Nil Popoff*, vol. 4. Traduit du russe (en serbe) par *P. Srétchkovitch*, A. Vassiljevitch, J. Jujevitch, A. Marianovitch. Belgrade, 1870, p. 432—436.

1841

En Bulgarie. On mande de la frontière serbe: Tout le monde sait la cause qui a amené la révolte de nos frères coreligionnaires slaves en Bulgarie, bien qu'on ne la dise pas; c'est le mal qu'ils souffrent. Chacun pourra le savoir et juger d'après les faits connus; car il est bien entendu que ces gens ne se seraient pas révoltés, et n'auraient pas mis en péril leur vie et leurs biens, s'ils n'étaient pas poussés à bout, surtout dans les circonstances actuelles. Nous n'allons donc pas exposer les causes de cet évènement: il nous faudrait dans ce cas écrire toute une histoire, et une histoire fort triste; nous voulons seulement saisir l'occasion pour expliquer au monde la façon dont les choses se sont passées.

Le Hatt-i-chérif de Gulhané, plein de faveurs impériales et ses paroles sacrées ont été également promulgués en *Bulgarie;* mal-

heureusement cet acte est resté lettre morte et le vent a emporté ses paroles. Loin de constater quelque amélioration, le peuple vit au contraire sa situation s'aggraver. Aussi les pauvres *chrétiens des villages des nahiés de Nisch et de Leskovetz*, opprimés par les terribles impôts et les grandes injustices de leurs spahis, implorèrent à plusieurs reprises la protection et la bienveillance du pacha de Nisch, demandant que les spahis et les autres Turcs fussent plus humains à leur égard en tenant compte du Hatt-i-chérif impérial. Jamais une réponse ne fut donnée à leurs suppliques. Obligés à chercher secours ailleurs, les chrétiens élirent dernièrement huit délégués qu'ils chargèrent d'aller à Constantinople implorer la grâce du sultan et de sa Porte et un soulagement des lourds impôts qui pesaient sur eux. Le pacha de Nisch, informé de cette démarche lança ses agents à la poursuite des délégués partis pour Constantinople. Ceux-ci, rejoints à Philippople, furent immédiatement arrêtés, chargés de fers et conduits au pacha. Aussitôt le pacha rendit contre eux une sentence de mort et ils auraient été exécutés si les chrétiens n'avaient pas recueilli de fortes sommes pour relâcher leurs frères du pacha et de la mort.

Ils demandaient justice aux termes du Hatt-i-chérif.

Cet incident à peine clos, un autre éclata dans un village de la banlieue de Nisch. Voici dans quelles circonstances.

Le premier jour de Pâques, à l'issue du service divin et après le déjeuner, les habitants et spécialement la jeunesse se réunirent à la danse aux abords du village; le spahi de la localité se rendit également sur les lieux, il enleva une jeune femme et fila sur Nisch. Sur le conseil des parents et des amis, le mari de la victime s'adressa au pacha pour demander justice, mais il n'obtint rien: il fut injurié et chassé; et à peine sorti du konak, il fut tué par le spahi.

Ces causes et d'autres semblables ont poussé le peuple à la révolte pour se débarrasser du pacha et des spahis. Mais les troupes du pacha, composées de Turcs et d'Albanais, se sont précipités promptement sur les révoltés, massacrant impitoyablement et mettant les villages à sac. *Environ 150 villages bulgares* ont été massacrés ou emmenés en captivité et finalement incendiés. Même les vieillards invalides et les femmes étaient tués, les *enfants chrétiens* jetés au feu, etc. A Nisch même, le pacha força le métropolite, le clergé et les autres notables *chrétiens* qui étaient emprisonnés dans la citadelle, de signer un acte attestant que le pacha et les spahis étaient

étrangers à la révolte, que la population était très contente de leur gestion, etc. *La plus grande partie des chrétiens* ont gagné la montagne où leur nombre augmente chaque jour; ils mettent les vieillards, les femmes et les enfants à l'abri et commencent déjà à incendier eux-mêmes leurs propres villages. A la frontière de la Serbie ils ont trois refuges principaux où ils confient les faibles à la protection divine et fraternelle; 7000 à 8000 personnes ont trouvé ainsi refuge jusqu'ici. Ceux qui sentent en eux battre un cœur brave et qui sont robustes, rejoignent leurs frères pour combattre ou périr. Dix sur cent ont un fusil, les autres sont armés de faux, etc. Ils laissent les routes libres et ne s'attaquent ni aux voyageurs, ni aux caravanes, mais les laissent passer sans le moindre empêchement. Cependant les Turcs et les Albanais emmènent en captivité les personnes qu'ils rencontrent aux villages ou en chemin. C'est pourquoi les routes, faute de sécurité, sont désertes, ce qui a causé une grande inquiétude et une grande peur aux commerçants autrichiens qui ont des affaires en Turquie. Plus de mille quintaux de diverses marchandises sont accumulés à la frontière, en attendant d'être expédiés pour la Turquie.

Les Albanais et les Turcs ont impitoyablement massacré un *grand nombre de chrétiens* à la campagne, mais ils ne vont pas leur faire la chasse dans les bois et les montagnes; les Turcs qui sont dans les villes n'en sortent pas non plus. Dieu sait ce que ces malheureux chrétiens auront encore à supporter. Pour ceux de Syrie et des autres provinces de l'Asie, les grandes puissances ont pris des mesures afin de les débarrasser des violences du despotisme turc. Espérons que le triste sort de ces peuples, qui se sont toujours sacrifiés pour le salut de l'Europe touchera le cœur des souverains et des citoyens de l'Europe.

« *Serbské Narodné Noviné* » (*Journal National Serbe*), IVe année, n° 34, p. 134—135 du 1er mai 1841.

1841.

En Bulgarie. Nous n'avons pas de nouvelles informations au sujet des affaires de *Bulgarie* excepté que dans les villes les vivres sont devenus d'une cherté excessive. On dit, par exemple, qu'à Nisch le pain coûte 3 piastres l'ocque. — Dans les gazettes allemandes nous lisons des renseignements sur les révoltes que nous avons déjà annoncées en très grande partie. En voici les principaux.

On rapporte toute sorte de récits affreux sur les motifs qui ont provoqué ces incidents; entre autres, on raconte par exemple que les Turcs ont assailli le dimanche de Pâques, à Kamenitza, le peuple réuni à l'Eglise et ont commencé par s'emparer de force des femmes, des jeunes filles et même des garçons. L'exaspération du peuple en a été portée au comble, les hommes ont pris les armes pour se défendre et se venger, et la révolte a éclaté comme un tonnerre. En dehors des quelques *arrondissements* de la Bulgarie, on dit que toute la partie septentrionale de l'Albanie, de la Macédoine et de la Roumélie s'est révoltée. Les prêtres chrétiens y travaillent beaucoup; douze de ces prêtres vont de village en village et exhortent le peuple à la révolte, afin de rejeter le joug turc. L'un d'eux est venu à Belgrade solliciter le secours des consuls européens, mais il a été partout réfusé. Dès que la révolte a éclaté, Moustafa pacha a écrit une lettre très amicale au prince de Serbie l'informant de ce qui était arrivé et l'invitant à prendre son parti. Puis, quand il a écrasé les chrétiens révoltés et incendié leurs biens, il a informé de nouveau le prince que la révolte s'était apaisée. On considère comme perdue la cause des chrétiens révoltés, ceux-ci manquant d'argent et d'autres ressources.

Serbske Narodne Novine, IVe année, nº 35, p. 138, du 4 mai 1841.

1841.

En Bulgarie. Un rapport autrichien du 5 mai n. st. contient les données suivantes recueillies d'un témoin oculaire à Alexinatz, sur l'origine de la révolte en *Bulgarie*, dont nous avons nous-mêmes fait mention.

Deux mois avant la révolte des rayas (habitants chrétiens) des nahiés de *Nisch*, *Leskovetz*, *Pirot*, *Vrania*, *Prokupacska* et Berkovitza les plus notables parmi les Bulgares, notamment *Miloyé* et *Gavra* sont venus à plusieurs reprises à la frontière serbe et spécialement à la contumace d'Alexinatz; là ils se sont plaints au chef du département Péter Radoikovitch et au capitaine du district Mladen Vukomanovitch, exposant devant eux, comme devant des amis et des voisins, comment — surtout depuis la promulgation du bienfaisant Hatt-i-chérif de Gulhané qui devait, selon les bonnes intentions du sultan, améliorer et assurer la situation de ses sujets — la charge des impôts avait augmenté, les enlèvements aussi, et les violences turques étaient devenues intolérables. Conscients de leur

manque d'esprit guerrier (*les Bulgares sont, on le sait,* un peuple paisible et laborieux) et sachant qu'ils ne pouvaient compter sur leurs forces, ils ont prié le gouvernement serbe de leur prêter main forte afin de les délivrer du joug oppresseur sous lequel ils gémissent à la suite de la cruauté de certains dignitaires et de l'arbitraire des Albanais indisciplinés. Leurs propositions étant chaque fois repoussées par le gouvernement serbe, ils se procurèrent de la Serbie 600 ocques de poudre et des armes et prirent la décision de se soulever sous la conduite des susnommés Miloyé et Gavra, en vue de mettre à l'exécution leur entreprise, qui avait par deux fois échoué, d'envoyer à Constantinople une députation *pour solliciter le sultan de mettre fin à l'oppression régnant en Bulgarie.* Comme il (l'agent consulaire) l'avait entendu dire par plusieurs *Bulgares,* ceux-ci ne pensaient à faire usage des armes et des munitions que s'ils étaient empêchés dans leur dessein, ou s'ils étaient attaqués par les bandes d'Albanie. A deux reprises avant de se révolter, ils avaient envoyé une députation au pacha de Nisch, mais celui-ci les repoussa chaque fois et elles durent s'en retourner sans succès. Dès que le Hatt-i-cherif de Gulhané fut promulgué, ledit pacha fit enlever les armes à *tous les Bulgares.*

Par malheur, le lendemain de la révolte, *les Bulgares* mirent le feu à une maison turque à la frontière serbe et occupèrent un petit fort turc, *Akbalanka* gardé par six Albanais seulement, avec tous les canons qui s'y trouvaient et donnèrent ainsi au pacha l'occasion souhaitée de poursuivre Miloyé avec ses compagnons se montant à 30—40 hommes, de le prendre et de déjouer tout le plan qui consistait à ouvrir par la révolte le chemin de Constantinople à une députation qui solliciterait à la Porte l'envoi d'une commission d'enquête. Miloyé fut donc poursuivi et obligé de s'enfermer avec ses hommes dans une tour appelée Kamenitza, à une distance de 800 à 1000 toises de Nisch. Le pacha de Nisch lui délégua alors l'archidiacre de la ville avec quelques chrétiens et Turcs pour l'engager à se rendre. Miloyé refusa de se rendre; bien plus, il fusilla deux des Turcs venus avec l'archidiacre; alors le pacha marcha avec dix canons et plusieurs centaines d'Albanais sur Kamenitza, cerna la tour et ouvrit sur elle un feu violent. Miloyé, atteint à la jambe par un coup de fusil, tira son pistolet de la ceinture et le vida sur sa poitrine. Une partie de ses compagnons se rendirent, les autres s'enfuirent dans la montagne. Simultanément avec sa marche contre

Kamenitza, le pacha donna l'ordre aux Albanais mandés de *Pirot* et de *Leskovatz* d'incendier tous les villages dans les nahiés révoltés, d'en massacrer les habitants ou de les amener comme prisonniers à Nisch. Cet ordre fut exécuté par les Albanais de la manière la plus féroce. Le pacha, craignant la juste colère du Sultan pour les représailles qu'il avait exercées sur les chrétiens, *fit jeter en prison 17 des plus notables commerçants de Nisch* pour leur arracher ainsi un témoignage attestant qu'il n'avait aucune responsabilité dans l'affaire.

Il faut espérer, ajoute le rapport autrichien, que la Porte, mise au courant des événements, employera les moyens qui rendront la paix à cette contrée et protégera contre l'arbitraire et les violences la vie et les biens de ses sujets chrétiens.[1]

D'autres informations de Belgrade aux journaux allemands, en date du 2 mai n. st., disent: «Le combat qui a eu lieu avant-hier près de notre frontière entre les troupes albanaises du pacha de Nisch et les *chrétiens insurgés* qui s'étaient retranchés aux environs d'Alexinatz, à été extrêmement sanglant. Les *chrétiens* ont combattu avec bravoure, mais leur foule armée était dispersée et ne pouvait resister aux masses albanaises réunies. Ils avaient à défendre leurs femmes et enfants, leurs vieillards, les biens qu'ils avaient emportés et leur bétail contre les furieuses attaques des Osmanlis féroces, et devaient succomber. Les Albanais *victorieux usèrent de représailles terribles contre les chrétiens*. Ils tuaient les enfants et les vieillards et empalaient tous ceux qui prenaient les armes à la main; ils mettaient le feu aux villages occupés, outrageaient bestialement les femmes et les jeunes filles qu'ils jetaient ensuite dans les flammes des maisons, etc. Plus tard les chrétiens ont commencé eux-mêmes à incendier leurs villages d'où ils se sauvaient à l'approche de l'ennemi, abandonnant leurs malades et tout ce qu'ils ne pouvaient emporter dans leur fuite. Les chré*tiens* vaincus, arrivés à Alexinatz, ont forcé vaillamment les lignes ennemies, et se sont frayé passage, les uns en Serbie, les autres dans les montagnes. Ceux qui fuyaient en Serbie ont été rejoints par l'ennemi et en grande partie massacrés;

---

[1] L'original de ce rapport, conservé aux Archives impériales de Vienne (Haus-Hof- und Staatsarchiv), *Serbien*, 1841, P. 96 Suppl. a été publié, avec une série d'autres documents, par le professeur *St. Romansky* dans le *Sbornik* bulgare, t. XXVI (1910/1911), Sofia, 1912. La traduction contemporaine des *Srbske Narodne Noviné*, comparée au texte, présente quelques lacunes.

mais beaucoup ont gagné la montagne, de ceux aussi qui n'ont pas pris part au combat; plusieurs milliers de personnes errent en ce moment dans les montagnes, sans abri et sans nourriture, cherchant à se mettre en rapports avec les chrétiens des nahiés voisins. Car on sait ici que non seulement la Bosnie, mais aussi l'Albanie et la Macédoine sont en révolte. Le bruit court même que des événements de même nature se passent en Anatolie. La cause de tout ceci est le joug intolérable de la tyrannie des vizirs, l'avidité inaltérable et l'arbitraire régnant dans tous les ressorts du gouvernement, tel qu'on ne peut se l'imaginer. Un autre écrit: La rage des Turcs, qui a provoqué ces révoltes, ne cesse pas. Ainsi, tout récemment, la populace turque de Trébizonde et d'Angora s'est livrée à toutes sortes d'excès contre les habitants *chrétiens* et surtout contre les églises et les écoles chrétiennes.

De nouvelles privées de la frontière, en date du premier mai, v. st. annoncent: « Parmi les cas qui ont provoqué *l'insurrection en Bulgarie* en voici un.

Le pacha de Nisch, obéissant aux suggestions du cadi du lieu, fit enlever d'une localité de la région révoltée une jolie jeune fille nommée Agapie, disant qu'il était heureux de la convertir et de la marier à son fils. En effet, on chercha d'abord à gagner la jeune fille par la douceur, mais quand elle eut résolument refusé de se convertir, on se mit à la malmener en lui brûlant les seins avec une pince rougie au feu, etc. La jeune fille supporta les tortures avec héroisme, et ne voulut pas se résigner à la conversion ni au mariage avec un Turc. Alors ses bourreaux, pour vaincre le courage de leur victime, s'avisèrent d'outrager sa vertu par la plus odieuse des violences. Nous n'allons pas demander s'ils ont remporté la victoire; mais ils se sont fort trompés dans leurs intentions: Le père de la jeune fille, ses parents et voisins se réunirent et se présentèrent au pacha pour l'en racheter moyennant une forte somme. Le pacha leur fit répondre que la jeune fille était déjà musulmane et qu'une musulmane ne pouvait être rachetée à aucun prix. Les parents répliquèrent qu'il était impossible qu'Agapie fût musulmane; alors le pacha, pour les en assurer, envoya chercher la jeune fille pour la présenter comme musulmane devant le peuple réuni, hommes et femmes. Mais elle, sans même attendre l'envoyé, dès qu'elle eut vu ses parents, ses frères, ses sœurs, son père, se précipita dans leurs bras, pleurant à chaudes larmes et se mêla aux autres, les embrassant

tous et pleurant comme si elle était délivrée de l'esclavage. Les Turcs en furent embrasés de colère et ils auraient livré à la mort tout ce monde, si les paysans ne s'étaient pas esquivés; ils ne cessèrent cependant de les poursuivre jusqu'à ce qu'ils eurent de nouveau mis la main sur Agapie qui fut enfermée, sur l'ordre du pacha, dans une tour située à trois journées de marche du même lieu, et là chargée de lourdes chaînes. Sa mère périt quelque temps avant pour ne pas être témoin du triste sort et des tortures de son enfants. Voici comment. Après qu'ils eurent enlevé et emmené Agapie, les ravisseurs attaquèrent la jeunesse qui s'était réunie à la danse et voulurent prendre et emmener la plus jolie compagnonne; la mère d'Agapie, un couteau à la main, la défendit, blessant grièvement un des agresseurs, lesquels se précipitèrent sur elle et la mirent à mort; entre temps, profitant de la rixe, la jeune victime réussit à se sauver. Le peuple excité par ces tristes événements, n'oublia pas la malheureuse Agapie, mais décida de la délivrer au mépris de tout danger. Apprenant le lieu où elle était retenue, il la délivra en effet et, avec elle, beaucoup de jeunes gens que les Turcs allaient convertir ou faire mourir.

Telles sont les causes des souffrances présentes de ce pauvre peuple et les premiers pas qu'il fait pour s'en débarrasser. Les Turcs bien intentionnés, c'est-à-dire ceux qui, comme négociants, ont parcouru le monde, vu et entendu plus de choses que ne contient le Livre musulman, ont fait cause commune avec les chrétiens; respectueux des ordres impériaux et vivant en bonne intelligence avec les sujets de religion chrétienne, ils se sont rendus auprès du pacha et ont demandé que le Hatt-i-Chérif impérial fût promulgué et devînt la règle de conduite du gouverneur. Aussi le pacha a-t-il commencé à les persécuter et à ne point les laisser en paix.

Lorsque l'insurrection se fut déclarée, le pacha se mit immédiatement à la recherche de médiateurs qui devaient le reconcilier avec le peuple et apaiser la révolte; dans ce but, il s'adressa au prince de Serbie et au vizir de Belgrade. *Le prince fit publier alors une proclamation sévère, interdisant toutes relations avec le pays bulgare.* Aussi le colonel Mileta Radoikovitch, membre du conseil, exécute-t-il sévèrement ces mesures à Alexinatz. *Un grand nombre de réfugiés bulgares se trouvent aux quarantaines,* mais ce sont des femmes et des enfants, les hommes sont peu nombreux, ils restent tous dans leur patrie et y font la guerre. Ils ont intercepté les chemins et les stations et les tiennent en leur pouvoir; les petites rencontres qui

ont eu lieu jusqu'ici dans ce jeu de guerre, ont coûté assez de sang aux deux côtés, inspirant tantôt la peur, tantôt le courage. Près de Kamenitza, où se décida jadis le sort du serbisme au village de Matéevtzi, *un certain nombre de Bulgares, avec un de leur chefs,* ne pouvant se dégager des Turcs, s'enfermèrent dans une tour, espérant y trouver le salut; mais les Turcs cernèrent la tour et la bombardèrent jusqu'à ce qu'ils l'eurent démolie; ceux qui s'y étaient réfugiés périrent tous. Ce malheur *a servi de leçon aux Bulgares;* ils ne recherchent plus les forteresses, mais la montagne. La première perte a été vite réparée. Le pacha avait lancé, d'après ce qu'on dit, 2000 cruels Albanais à cheval contre *les Bulgares* réfugiés dans les montagnes pour les disperser et les réduire; mais ici *les Bulgares* ont montré leur ancienne bravoure et fait voir qu'ils étaient dignes de leurs ancêtres; ils reçurent les Turcs dans des embuscades bien choisies et les battirent bravement, si bien que 20 à 30 hommes seulement échappèrent à la mort; cette victoire a donné aux *Bulgares* des armes, des objets d'équipement et tout ce dont ils avaient besoin. »

Serbské Narodné Noviné, IVe année, p. 141—143, du 7 mai 1841.

1841

Liste des villes et des villages de Turquie où les Albanais ont commis récemment des violences, des meurtres et des pillages.

« 10. Dans *l'arrondissement de Nisch* les Turcs ont surpris dans la forêt les deux fils d'un *habitant bulgare* du village de *Tchaplinitza,* l'un âgé de 18 ans, l'autre de 15 ans et les ont blessés, le premier à coups de pistolet et l'autre à coups de couteau sur la tête, la figure et le coup. Le cadet, qui reprit connaissance, retourna le lendemain chez son père en tenant sa figure mutilée; le père alla chercher son fils aîné et le conduisit à Nisch où il est mort; l'autre se trouve en traitement, mais on ne sait pas si l'on pourra le sauver. »

« 11. Dans la ville de *Prokup* (Kuprudjik), les Albanais ont fait irruption dans la maison d'un *Bulgare,* ont tout pillé et blessé le maître de la maison, sa femme, son fils et sa fille et massacré en outre quatre personnes. »

« 12. Dans le village de *Panovtzi,* arrondissement de *Nisch,* ils ont coupé les mains à un *Bulgare.* »

« 17. Dans l'arrondissement de *Leskovatz,* près du village de *Pusta-Réka,* les Albanais ont tué un *Bulgare* rencontré sur la route. »

« 21. Dans l'arrondissement de Pirot (Charkeuy), huit personnes ont été tuées; en outre, trois *Bulgares* impliqués dans la révolte de l'année dernière et qui avaient fait leur soumission aux Turcs et s'étaient rendus à Vidin sur l'appel du pacha, ont été également tués. »

« 22. Dans l'arrondissement de *Pirot*, près de la rivière Toplitza, les Albanais ont massacré *deux Bulgares*. »

« 25. Dans l'arrondissement de *Nisch*, les Turcs, ayant rencontré dans le bois un *Bulgare*, lui ont demandé 300 piastres, celui-ci, n'ayant pas d'argent, a été mis à mort. »

« 26. Au village de *Vlassotintzi*, arrondissement de Leskovatz, le *Bulgare* Stanko, impliqué dans la révolte de l'année dernière, s'était rendu aux Turcs, a été tué. »

« 28. Dans les vignobles aux environs de Nisch, les Turcs ont tué deux charretiers *bulgares*. »

La Serbie et la Russie, etc., par *Nil Popoff*, vol. 4. Traduit du russe (en serbe) par *P. Sretchkovitch*, A. Vassiljevitch, J. Jujevitch, A. Marinovitch, Belgrade, 1870 p. 436—437.

1841

En Bulgarie. Belgrade, le 9 mai. La cause de la révolte qui a soulevé au commencement d'avril le *peuple chretien* des nahiés de Nisch, Pirot, Leskovatz et Prokouplé contre les Turcs, ses oppresseurs, sont, comme nous l'apprenons, de nature diverse. Lorsque le Hatt-i-Chérif de Gulhané fut reçu à Nisch, l'honorable gouverneur de la province, Mustafa pacha, fit réunir le peuple et lui donna lecture de l'acte impérial, interprétant son contenu selon lequel les habitants n'auraient désormais à payer au fisc que 3 piastres sur 100 de leurs biens; en outre, ils seraient libres d'élire parmi eux les maires des villages, lesquels auraient la charge de percevoir l'impôt; en dernier lieu il fut fixé qu'on payerait la dîme et que les soubachis quitteraient une fois pour toutes et définitivement les villages. Les serdars qui parcourraient la campagne le feraient à leurs frais, et le peuple ne serait pas tenu de pourvoir à leur entretien; les Turcs, comme les autres, seraient obligés de payer ce qu'ils consommeraient.

Ce fut une grande joie pour le peuple chrétien qui exprima sa vive gratitude à notre très généreux sultan pour sa grâce et sa bonté paternelles. Il exprima également sa reconnaissance à l'honorable pacha. Cependant, peu de temps après, l'honorable pacha de Nisch

et le muhassil firent convoquer le peuple à Nisch et demandèrent, au lieu de 3 piastres pour 100, 8 piastres et 12 paras, en ajoutant que désormais les serdars supporteraient la moitié de leurs frais de déplacement. Le *peuple chrétien* répondit qu'il ne pouvait rien payer en dehors de ce qui était prescrit par le Firman impérial.

Cette réponse ne fut pas du goût du pacha et du muhassil qui s'ingénièrent à imaginer des vexations pour le peuple. Quelque temps après, le pacha, le muhassil et le cadi, accompagnés de quelques Turcs de distinction, se sont rendus à Matéevtzi où, dans la tour du village, ils burent et mangèrent. A cette occasion, le pacha exigea des paysans que la jeunesse dansât pour lui et commit d'autres excès. La danse dura jusqu'au matin. Le pacha demanda encore aux paysans de lui amener une jeune fille qu'il voulait embrasser; ceci lui fut refusé et alors furieux, il but toute la nuit et retourna à Nisch plein de colère contre les villageois. A la suite de cette affaire, il fit enlever par son serdar, à la veille de la St. Démètre, la bru d'un certain Ivko d'Obsinetz et la garda quarante jours chez lui; puis il la livra à son mehterbachi, un tzigane, qui la possède encore, bien qu'elle ait tenté de s'enfuir à deux reprises: la malheureuse était chaque fois suivie par les Turcs et rendue au Tzigane. Voyant ceci et sachant que le pacha ne se soucierait de leurs excès, les Turcs commencèrent à commettre des exactions et des vilenies plus odieuses encore et des tortures inouïes contre le peuple *chrétien*, au souvenir desquelles on frissonne. Ensuite le pacha de Nisch introduisit la perception de nouvelles taxes, après que la dîme avait été payée, à savoir 4 paras par ocque de vin, 8 paras par ocque d'eau-de-vie, 1 piastre par chariot de bois et 1 piastre 20 paras pour chaque voiture chargée; il fit arpenter les bois et les futaies et les imposa. Ses serdars se répandirent dans la campagne, vivant à la charge des habitants; audacieux, ils s'introduisaient dans les maisons et se faisaient servir par les jeunes femmes et les jeunes filles; souvent ils chassaient les hommes de leurs maisons pour faire violence à leurs femmes, brus, filles et sœurs. Celui des parents qui s'avisait de défendre les siens (il y a eu beaucoup de cas d'outrages aux personnes du sexe masculin), le payait de sa tête et beaucoup de personnes ont péri ainsi ces derniers temps. A plusieurs reprises le peuple *chrétien* a envoyé des députations au pacha pour solliciter et négocier un allègement des impôts et la cessation des abus; mais, ces députations étaient obligées de s'en retourner sans jamais rien obtenir. Bien plus, neuf

de ces envoyés furent arrêtés à l'occasion d'une négociation de ce genre et, enchaînés dirigés vers Sofia, où ils firent quarante jours de prison jusqu'à ce que le peuple les eût rachetés. Ces abus et autres méfaits analogues, dont la postérité s'étonnera qu'ils eussent été possibles au milieu du dix-neuvième siècle, ont déterminé le peuple chrétien des nahiés mentionnés plus haut, de se soulever contre les malfaiteurs et non eontre leur souverain légitime. D'abord le *peuple chrétien* se réunit dans une assemblée d'environ 150 personnes aux villages de Kamenitza et Matéevtzi; l'assemblée chargea un certain Miloyé de négocier au nom du peuple avec le pacha et pria celui-ci de venir avec le muhassil et deux knèzes du vilayet en vue de pourparlers pour la cessation des abus, car ils n'osaient pas eux-mêmes se rendre à Nisch ni envoyer quelqu'un des leurs. Mais le pacha, au lieu de se rendre en personne sur ces lieux, y envoya 3 autres Turcs, 2 prêtres et 3 boutiquiers auxquels le peuple devait faire connaître ses doléances. Le peuple engagea des pourparlers avec les délégués du pacha en renvoyant l'un des prêtres avec la mission de demander qu'à défaut du pacha au moins deux knèzes du vilayet fussent expédiés pour donner compte de l'argent perçu au nom du fisc. Après avoir retenu le prêtre deux jours, le pacha le renvoya avec quelques autres individus dire au peuple réuni qu'il avait retenu ses envoyés et qu'il donnerait sa réponse dans trois jours. C'était un samedi. Le dimanche il attaqua l'assemblée a main armée. La menace, d'une part, d'autre part les méfaits innombrables des Turcs et des Albanais — impossibles à décrire — fit réunir une masse de 2000 hommes pour la sécurité des 150 personnes agissant au nom du peuple; de cette masse, c'est à peine si un cinquième était armé. Le pacha, faisant lever une bande armée de 1800 Albanais et musulmans indigènes et traînant 4 canons, marcha sur les chrétiens réunis, les fit cerner et ouvrit le feu contre eux; cependant les canons ne pouvaient rien contre la tour où les *chrétiens* s'étaient réfugiés; alors il fit venir de Nisch une pièce lourde; voyant ceci, *les chrétiens*, surpris et effrayés, se sauvèrent. Mais dans leur fuite, ils tombèrent dans les embuscades des Albanais, disposés selon les ordres du pacha. Les Albanais poursuivirent les fuyards jusqu'à la frontière serbe et les taillèrent d'une manière impitoyable; les malheureux ne pouvaient se défendre, et ils n'en avaient pas les moyens; on le voit aux blessures de ceux qui ont réussi à franchir la frontière: tous sont blessés au dos et nul à la poitrine.

Après cette affaire, les Turcs se répandirent dans la campagne et se livrèrent au massacre pendant trois jours; les femmes et les enfants furent emmenés en captivité; les biens de toute nature et le bétail emportés; les églises et les villages incendiés, de sorte que 16 églises ou monastères et 225 villages furent réduits en cendres, et dans tout le nahié de Nisch il y eut à peine 20 villages qui n'avaient pas souffert. Par la suite, beaucoup de monde périt de la main des Turcs et le pacha fit planter sur le pont de Nisch *31 têtes de chrétiens*. Ces têtes, sur l'ordre du pacha, y restèrent jusqu'au jour où un employé du consulat autrichien en Serbie arriva à Nisch pour affaires de service; un quart d'heure avant son arrivée, le pacha fit enlever les têtes qui furent jetées dans la Nischava; sans cela, il est probable que cette hideuse exposition aurait duré plus longtemps. On dit qu'à Leskovatz les Turcs ont préparé 60 pales, mais on ne sait pas encore si quelqu'un a été empalé.

Nous apprenons que la Porte, informée de ces troubles et révoltes, a délégué sur les lieux Iakoub pacha, *muchir* d'Andrinople et a ordonné également à Sabri pacha de faire une enquête sur l'affaire; en outre, le *devaâ Naziri* du divan, Tewfik bey effendi a été envoyé avec la mission de faire restituer par les Albanais les prisonniers et les biens enlevés au peuple chrétien et de faire rentrer dans leurs foyers ceux qui, pendant l'insurrection, se sont réfugiés de l'autre côté de la frontière, en Serbie. La Porte promet aux réfugiés une parfaite sécurité de leur vie et de leurs biens.

Reproduit des « Beogradské Noviné Serbské ». *Serbské Narodné Noviné*, IVe année, nº 39, p. 149—151 du 17 mai 1841.

1841

En Bulgarie. Nous avons vu comment la Porte, à la suite du rapport du pacha de Nisch, excuse les excès commis par les Turcs et les Albanais sur les pauvres chrétiens de la contrée; la Porte déclare que tout s'était passé à son insu et contre sa volonté. Ecoutons maintenant le rapport du pacha qui a agi à l'insu de son souverain et contre sa volonté; un extrait de ce rapport accompagne la lettre par laquelle la Porte excuse les agissements, contraires à sa volonté, de son fonctionnaire et de ses sujets musulmans. L'extrait de ce rapport du pacha est ainsi conçu:

« Le lundi 7/19 avril, tous les rayas des villages situés autour de Nisch se sont révoltés et ont gagné la montagne avec leurs fa-

milles, après avoir enfoui leurs biens. Une partie des insurgés, s'étant armés, se retranchèrent dans le village de Kotna-Boghaz, à une demi-heure de distance de Nisch, une autre partie s'empara de la passe de Kyzyl-Iokousch, sur la route de Constantinople; les 20 soldats préposés à la garde de la passe furent attaqués et s'enfuirent vers Nisch. Vingt soldats furent dirigés sur le village de Iokari-Menakdjé pour faire la garde dans la tour du lieu — mais les rayas de la localité, incités par leur chef Miloyé, les en empêchèrent et les soldats furent retenus ailleurs, tandis que Miloyé avec une vingtaine de ses compagnons s'enferma dans la tour. 24 heures après, 100 à 150 de ces rayas armés prirent position des deux côtés de la route, laissèrent passer lesdits soldats et les renvoyèrent à Nisch. L'évêque, quelques prêtres et deux notables de la ville furent envoyés au dit village (Menakdjé) afin de s'informer des causes de la révolte et de conseiller la soumission aux insurgés. Mais Miloyé les fit arrêter et jeter dans une prison souterraine, après leur avoir ligoté les mains et les pieds. La réponse se faisant attendre, six autres personnes des plus recommandables parmi les rayas furent envoyées demander au moins la mise en liberté des premiers, mais elles furent elles-mêmes jetées en prison par Miloyé. Douze individus, envoyés au village de Tchibisché, sur la Morava, à l'effet de percevoir l'argent, furent cernés, deux d'entre eux furent tués et un troisième blessé. Un poste de garde près de la quarantaine serbe fut incendié, les soldats qui s'y trouvaient, attaqués et chassés vers Nisch. Douze soldats envoyés à Kotna pour y garder les moulins furent assaillis par lesdits rayas, molestés et jetés en prison. Le chef Miloyé a donné 500 hommes à pied et à cheval au knèze du village de Ferdjemir qui parcourait la campagne comme gouverneur de la région. Ceux des rayas qui ne voulaient pas se joindre à la révolte étaient tués, leurs biens emportés; les biens des habitants turcs étaient incendiés.

Le chef de l'arrondissement de Leskovatz communique que les rayas de ce nahié aussi étaient en pleine révolte, qu'ils avaient intercepté les chemins, tué quelques organes de l'autorité publique, blessé d'autres et détruit le pont et s'étaient consolidés à Leskovatz avec 5000 hommes. Un habitant de Nisch qui rentrait de Charkeuy (Pirot) à Nisch fut saisi par les rebelles, dépouillé de son argent et mis à mort. La révolte s'étendit aussi sur les rayas de Charkeuy (Pirot) qui se réunirent sur deux points pour attaquer Ak-Palanka;

quelques Turcs de Charkeuy étant venus au secours de la place menacée, les rebelles furent dispersés, une cinquantaine tués et quelques-uns faits prisonniers; c'est ce qui résulte du rapport du commandant du lieu. Miloyé a envoyé également quelques émissaires pour soulever le nahié d'Urkup (Prokouplé), mais le chef du nahié réussit à s'en emparer et à les expédier à Nisch. Les rayas du nahié de Leskovatz étant groupés et organisés au village de Lassonitza, furent attaqués par les musulmans de Leskovatz, renforcés d'un certain nombre d'Albanais. Après un combat de deux heures, les rayas furent mis en fuite et dispersés, mais les musulmans y eurent 25 tués et 30 blessés.

Après s'être consolidé dans le village de Mankitza, Miloyé avait réuni jusqu'à 6000 hommes des environs et se tenait à Mankitza et à Tokanitza, prêt au combat. Aussi le dimanche 25 avril le pacha attaqua-t-il ces deux villages avec 1500 Albanais recrutés dans les nahiés d'Urkup et de Kourschoumli, auxquels s'étaient joints 500 Turcs du pays. Les rebelles furent chassés; cependant Miloyé avec quinze de ses compagnons s'enferma dans la tour fortifiée du village de Mankitza qui fut attaquée cinq fois sans succès. Enfin, elle fut bombardée de trois côtés pendant 24 heures par quatre canons; un mur fut démoli et la tour conquise. Miloyé y fut trouvé mort d'une balle, ses compagnons furent faits prisonniers. 30 Turcs ont péri dans ce combat et 100 ont été blessés; les rebelles ont perdu près de 300 hommes et environ 70 ont été faits prisonniers. »

De la frontière turque. D'après ce que je sais personnellement et ce que j'ai vu de mes yeux, je ne peux croire que M. M. les lecteurs de ce journal ne soient informés sur la *révolte des chrétiens en Bulgarie.*

Ce pauvre peuple accueillit avec une grande joie le Hatt-i-Chérif impérial de Gulhané, espérant du nouveau statut impérial, sinon un changement total de sa situation, du moins une amélioration partielle. Mais il fut cruellement déçu dans ses espoirs. Les pachas et les autres dignitaires du pays se contentèrent de donner une seule fois et nonchalamment lecture dudit statut en turc, ne voulant pas tout simplement l'expliquer au peuple en serbe. Ils voulurent encore moins l'appliquer: ils firent le contraire de ce qu'ils devaient faire. Le peuple était jusqu'alors tellement surchargé d'impôts qu'il en respirait à peine; à épargner quelque chose pour soi, c'était impossible. Maintenant, après la promulgation du Hatt-i-

Chérif, les Turcs frappent le peuple de nouvelles contributions, et ayant surestimé les biens de chacun, ils prélèvent 145 piastres 20 paras sur une valeur de 1000 piastres; les boissons, qui étaient ordinairement imposées d'un cinquième, d'un neuvième et d'un dixième ont été imposées d'un nouveau droit qui est de 8 paras par ocque d'eau-de-vie et de 4 paras par ocque de vin; ceux qui possèdent des futaies ou des bois paient 100 paras par charge de bois, ou bien se les voient enlever et vendre à d'autres, selon le bon plaisir des autorités. A la suite de ces vexations les *chrétiens* se réunirent à plusieurs reprises et présentèrent leurs doléances au pacha de Nisch Mustafa Sabri; par deux fois ces démarches restèrent vaines, le pacha les ayant brutalement renvoyés sans même écouter leur prière. La troisième fois il leur fit dire qu'il rapporterait l'affaire au sultan et qu'il agirait selon les ordres qu'il en recevrait. Il y a quelque temps, un personnage vint de Constantinople à Nisch à titre de commissaire impérial; le peuple chrétien lui présenta ses plaintes contre les impôts exorbitants et contre les excès des chefs turcs; mais le personnage lui répondit par un refus plus brutal que celui du pacha.

En présence de l'insuccès de ces démarches, le pauvre peuple se réunit en plusieurs groupes dans le village et fit parvenir des pétitions au pacha de Nisch, le priant de déléguer deux knèzes de Nisch afin de régler certains comptes; mais au lieu de deux knèzes le pacha leur envoya 6 autres Serbes et 2 Turcs. Les paysans retinrent ces 8 envoyés aux villages de Kaménitza et de Matéevtzi et informèrent le pacha qu'ils gardaient les délégués sans leur faire aucun mal jusqu'à l'arrivée des hommes dont ils avaient demandé l'envoi. En même temps ils ajoutaient dans leur lettre: « N'allez pas croire, bienheureux pacha, que nous agissons contre le sultan et ses officiers; nous ne pouvons ni ne voulons jamais le penser et encore moins le faire. Nous n'avons aussi aucun grief contre votre Altesse; nous nous sommes réunis uniquement pour rechercher la protection de notre illustre souverain contre ceux des Turcs qui ne tiennent aucun compte du Sultan et de ses ordres, mais, après avoir bu, font irruption dans le village et font tout ce qu'ils veulent des pauvres rayas; ils ligotent et battent les hommes et les chassent de leurs maisons, tandis que nos femmes, nos sœurs et nos filles sont soumises, aux yeux de tous, aux pires outrages tels qu'on n'en voit nulle part dans le monde de Dieu ».

C'est ainsi qu'ils écrivirent plusieurs fois au pacha, affirmant qu'ils ne demandaient que la fin des abus et des excès commis par les malfaiteurs et la réduction des impôts; à l'avenir le statut impérial devait être respecté par tous et en tout et devenir la règle du gouvernement. A ces demandes le pacha fit immédiatement lever en Albanie, notamment à Lab, Golak et Kourchoumli 850 Albanais qu'il fit venir secrètement à Nisch. Entre temps il envoya à Kaménitza et à Matéevtzi quelques *notables chrétiens de Nisch* faisant semblant de vouloir négocier avec le peuple. Mais sans attendre leur retour et la réponse qu'ils devaient rapporter le lendemain, samedi, 12/24 avril, il quitta la ville et marcha en personne à la tête des Albanais, des Turcs et des Tziganes de Nisch qu'il avait armés à cet effet avec les armes prises au dépôt de la ville et marcha contre le *peuple chrétien réuni à Kutinska Réka.* Il fit ouvrir le feu de quatre côtés; 180 personnes furent tuées sur place, les autres s'enfuirent dans tous les sens, leurs villages furent incendiés, le bétail emmené, les maisons pillées et les familles emmenées en captivité. *Deux jeunes filles chrétiennes* de 15 à 16 ans, poursuivies par un Tzigane, se jetèrent dans la Morava et s'y noyèrent; une jeune femme jeta d'abord ses deux petits enfants dans l'eau et s'y précipita ensuite pour y trouver la même mort. Deux ou trois jours avant ce combat, un certain Kerim bey, ivre et entouré de quelques autres ivrognes, parcourait la campagne, se livrant à toutes sortes d'excès contre les rayas. En chemin ils rencontrèrent 14 voyageurs originaires de Bitolia, menuisiers en Serbie, qui rentraient chez eux; tous les 14 furent massacrés sur place et dépouillés de l'argent qu'ils avaient gagné à la sueur de leur front pour l'entretien de leurs pauvres enfants. Le même Turc Kérim bey faisait la chasse aux *chrétiens* travaillant aux champs ou aux vignobles et les tuait, s'emparait des petits enfants *chrétiens* partout où il les trouvait et, leur soulevant les chemises, il sabrait les garçons et emmenait les fillettes en captivité.

Le dimanche 13/25 avril le pacha, qui avait sévi à Kutinska Réka, marcha à la tête des mêmes troupes et avec 8 canons contre les *chrétiens* réunis à Matéevtzi et à Kaménitza et massacra sur place 320 *chrétiens*; les autres furent dispersés. Les fugitifs furent poursuivis par les Albanais jusqu'à la frontière serbe. Pendant toute cette journée, du matin au crépuscule, le pacha canonna la tour de pierre de Matéevtzi où, feu Miloyé, chef de ce *peuple chrétien,*

s'était enfermé avec 30 de ses compagnons. Plus de 500 coups de canon furent tirés sur la tour. Et ceux qui étaient abrités derrière ses murailles n'en souffrirent point. Le lendemain ont fit venir une neuvième pièce, un grand canon dit *déli top* qui fut braqué sur la tour. Celle-ci fut entamée; les *chrétiens* qui y étaient enfermés, se rendant compte que la tour serait démolie par le canon, se rendirent tous à l'exception de Miloyé qui fut trouvé mort; les Turcs prétendent qu'il fut tué à la croisière de la tour par leur tir; les *chrétiens*, au contraire, affirment que Miloyé, voyant que la résistance était impossible, se suicida pour ne pas tomber vivant aux mains des Turcs.

Le pacha, content de son œuvre, dit à ses troupes, comme il l'avait fait au départ: « A moi la gloire, à vous le butin; » le même jour il fit couper les têtes à 32 *chrétiens*, Miloyé, quoique mort, était au nombre, et les fit transporter à Nisch. Ces têtes furent exposées sur le pont pour servir de leçon aux *chrétiens;* les enfants des Turcs et des Tziganes lançaient des pierres contre les crânes et quelque fois même les Turcs les frappaient à coups de couteau. Seulement, lorsque le pacha fut informé de l'arrivée d'un employé consulaire autrichien (c'était M. M. Ourosch Borisseff, du consulat I. R. de Belgrade avec le capitaine serbe d'Alexinatz, Mladen Voukomanovitch) il fit précipiter les têtes du pont dans la Nischava.

Avant, comme pendant ces événements, les Turcs, suivis par les Albanais et les Tziganes, commirent sur les *chrétiens* des excès inouïs et incroyables; sortant les enfants des berceaux et maudissant la race des rayas, ils les coupaient en deux de leurs couteaux ou les précipitaient vivants dans les flammes des maisons en feu et éventraient les femmes enceintes pour en enlever les enfants et les massacrer. La femme de Miloyé, fuyant à Kaménitza, fut taillée en morceaux, deux jeunes filles captives emmenées, à dos de cheval, par les Albanais dans leur pays et, tombant de cheval pour ne pas suivre leurs ravisseurs, furent également dépecées.

Dans tout le nahié de Nisch il n'est resté que cinq villages le long de la frontière serbe, à savoir: Gorni, Kroupetz, Beli Breg, Dolni Kroupetz, Drajevetz et Vrélo; tous les autres villages, au nombre de 4 à 500 ont été réduits en cendres par les Turcs. Environ 1600 *chrétiens* ont péri et autant ont été faits prisonniers. C'était un spectacle affreux quand les Turcs, mêlés aux Albanais et aux Tziganes ont amené à Nisch les *prisonniers chrétiens* avec le bétail et les effets pillés, les ont entassés, puis se sont mis à les tirailler

chacun de son côté, vendant la jeunesse *chrétienne* captive, garçons et filles de dix ans, arrachant les enfants aux bras de leurs mères etc. Oh! combien cela était horrible pour moi qui ai tout vu de mes propres yeux et qui ai assez vécu pour voir mes frères, — dont les femmes les enfants, les frères et les sœurs ont été faits esclaves et tout ce qu'ils possédaient pillé ou réduit en cendres, — errer dans les montagnes, malheureux et misérables et prier Dieu de leur envoyer la mort pour ne pas vivre dans ce monde! Le pacha, fidèle à sa promesse, a permis aux Albanais d'emporter chez eux tous les prisonniers et le butin qu'ils avaient pris; à Nisch il a enlevé aux Turcs les prisonniers et le butin; les prisonniers ont été retenus en prison pour être rachetés par les *chrétiens* moyennant une rançon de 20 à 30 piastres par tête; cependant le pacha empoche l'argent et garde les prisonniers.

Tel est sous les Turcs le triste sort de ce malheureux *peuple chrétien* qui a eu le tort de demander justice et les bienfaits promis par le Hatt-i-Chérif du sultan. Car il est évident qu'il ne s'est pas soulevé contre le sultan et son empire. Il n'a attaqué personne et n'a fait aucun tort aux Turcs, soit dans les villages soit sur les chemins, jusqu'à ce que le pacha ne l'eût attaqué avec sa force armée; bien plus, il n'a pas voulu se battre contre le pacha lorsque celui-ci s'est mis en marche contre lui, mais s'est enfui sans la moindre résistance. Si les *chrétiens* avaient voulu se battre contre les Turcs, ils auraient agi autrement et les affaires se seraient déroulées d'une tout autre façon, quand on sait que dans ces nahiés les Turcs et les *chrétiens* sont dans la proportion de 1 à 30: En ce cas, les *chrétiens* auraient su se grouper dans les forêts et les montagnes et ne se seraient pas réunis à Kaménitza et à Matéevtzi, en pleine campagne et à une demi-heure de distance de Nisch, pour prier et demander justice et un soulagement de leurs charges. L'acte de rébellion que ses ennemis imputent à ce peuple, c'est l'incendie d'un misérable poste de garde qui ne vaut pas même 50 piastres et qui, selon leur conception de la justice, aurait permis de tels procédés contre le peuple. Ce poste, cependant, ne fut pas incendié par la population, mais par un habitant de Drajevetz, toujours à la suite des méfaits turcs. Les seymens turcs de garde dans ce poste avaient enlevé deux jeunes filles *chrétiennes* et les conduisaient de force à Nisch pour les y convertir. L'une d'elle fut arrachée à ses ravisseurs par ses frères. L'autre n'ayant que son vieux père, ne put être délivrée et fut réellement convertie à l'islamisme. C'est alors que son vieux père, pris de chagrin

et de désespoir, mit le feu au poste. Si le peuple l'avait fait, il se serait vengé aussi contre les malfaiteurs au lieu de les laisser partir tranquillement pour Nisch avec armes et bagages.

Serbské Narodné Noviné, IVe année, nº 40, p. 157—159 et nº 41, p. 162—163 des 21 et 24 mai 1841.

1841

4. Lettre des plénipotentiaires bulgares du 12 juin 1841.

Soumis à des violences incessantes nous périssons tous les jours, car il semble que les Turcs ne sont faits que pour nous molester et nous tuer, nous qui n'avons aucun bien-être et ne pouvons même pas nous compter parmi les hommes.

Omer, fils de Baltchi Oglou, s'est rendu avec douze compagnons au village de Kroupatché et y a attaqué la maison d'un nommé Marco pour faire violence à ses deux filles; Marco ayant résisté, les Turcs ont tiré de leurs pistolets, mais le pauvre homme a réussi à se sauver dans la montagne. Voulant l'assassiner à tout prix, le frère d'Omer, accompagné des mêmes individus, s'est rendu au village, mais ne l'ayant pas trouvé à la maison, ils se sont emparés de sa fille et l'ont outragée; quant à son petit enfant, il aurait été taillé en pièces si les paysans ne l'avaient caché. Le nommé Radné, épicier de Nisch, a été dépouillé et coupé en morceaux près de Topolnitza. Une jeune fille de Yalomnitza a été convertie à l'islamisme.

Dans l'arrondissement de Leskovatz, au village de Bochniak, les Albanais ont capturé le fils de Stéphan avec sa charrue et ses bœufs et l'ont conduit au bois où ils l'ont tué; les bœufs ont été emmenés par les assassins. Les bêtes ayant été reconnues peu après, les intéressés ont adressé une plainte à Ismail pacha. Celui-ci a promis d'examiner l'affaire, mais il n'a rien fait.

Dans l'arrondissement de Pirot, au village d'Ostrovitza, les Albanais ont enlevé les deux frères Tritchkovitch et les ont soumis à la torture pour leur extorquer de l'argent, puis ils les ont dépouillés et massacrés. D'autres victimes ne sont pas nommées ici parce qu'on ne sait pas les noms de ceux qui ont été clandestinement tués.

Dans l'attente de votre protection paternelle nous portons à votre connaissance tout ce qui précède.

La Serbie et la Russie par *Nil Popoff*, vol. 4. Traduit du russe (en serbe) par *P. Sretchkovitch*, A. Vassiljevitch, J. Jujevitch, A. Marianovitch, Belgrade, 1870, p. 437—438.

1841

En Bulgarie. « On apprend de Belgrade à la date du 27 juin n. st. que Jakoub pacha, envoyé par le sultan en *Bulgarie* pour y établir l'ordre et faire une enquête, est arrivé à Nisch le 22 juin n. st. avec le commissaire Tevfik bey; lui a été adjoint. Il est descendu au konak du pacha. Immédiatement après son arrivée, le bruit s'est répandu que ce pacha (Sabri Mustapha) était relevé de son poste à cause du mal que lui et ses hommes avaient fait aux sujets chrétiens de la Porte et que Ismet pacha était nommé à sa place. Les troupes venues avec Yakoub pacha se sont établies en dehors de la ville où elles se sont réunies aux troupes arrivées des autres pachaliks; le pacha d'Uskub et Hassan pacha, fils d'Ahmed bey de Prokouplé sont attendus avec 4 à 5000 hommes. Le bruit que Yakoub pacha aurait défendu aux Turcs de Sofia, de Pazardjik et de Philippople, de porter les armes, a causé une grande joie aux *chrétiens* de Nisch qui espèrent que les mêmes dispositions seront prises dans leur ville. On croit que Yakoub pacha, quand il aura arrangé les *affaires en Bulgarie et spécialement* dans les *arrondissements de Nisch et de Leskovatz* emploiera la force militaire considérable, placée sous ses ordres à la soumission des Albanais dont les terribles excès sont la cause de la révolte; il se tournerait ensuite contre Mahmoud pacha de Touzla, en Bosnie, qui est en révolte ouverte contre le vizir de Travnik. »

Serbské Narodné Noviné, IVe année, n° 51 du 29 janvier 1841, p. 202.

1842

5. Lettre du plénipotentiaire bulgare fixé à Alexinatz, du 4 mars 1882.

Dieu sait si nous désirons nous réconcilier avec les Turcs et vivre avec eux dans des rapports d'amitié. Cependant leurs abus deviennent de jour en jour plus grands et nous voulons présenter à Votre Haute Noblesse quelques-uns des terribles cas qui se répètent tous les jours et que nous ne pouvons supporter plus longtemps; nous vous prions en même temps d'être notre conseiller et notre guide.

Un habitant du village d'Ostrovitza, arrondissement de Pirot, se rendant à Nisch, a péri en route, à une demi-heure de distance de la ville. Lorsque la nouvelle en fut parvenue à Nisch, le pacha envoya sur les lieux ses cavasses qui trouvèrent le cadavre et le transportèrent à Nisch en disant qu'ils avaient constaté que la mort

était survenue à la suite d'une congélation; l'affaire ne fut pas instruite davantage. Le chef local du village de Setchanitza a enlevé la fille de Stanko Bachtovan, du village de Pojati et l'a retenue 24 heures auprès de lui. Baba-Alitch de Leskovatz a converti de force un enfant. Les Albanais ont enlevé la fille de la mère Marie qui était allée puiser de l'eau avec d'autres filles et femmes et l'ont transportée dans un harem. Son frère et sa mère adressèrent une plainte au pacha qui envoya ses domestiques au-dit harem, mais ceux-ci y substituèrent à la jeune fille une femme turque. A la vue de cette femme la mère Marie dit qu'elle n'était pas sa fille, mais la femme turque répondit que c'était elle, mais qu'on ne pouvait la reconnaître à cause de son costume turc. « Je cherchais un mari, dit-elle, et je l'ai trouvé. »

Haidar Spahi, qui a tué Smilko Nicolitch et qui continue de commettre des meurtres au village de Stoponia, a exigé 2500 piastres de Stoyan Iakschitch; celui-ci ne pouvant lui verser cette somme, Haidar a enlevé son fils, âgé de 14 ans, et après l'avoir violé, il l'a emmené en Albanie pour l'y vendre; on ignore en ce moment le sort de l'enfant. D'autre part, il prélève des impôts et exige des sommes exorbitantes, impossibles à payer. Ce même Albanais a assailli un habitant de Broslovetz qui se rendait au moulin, afin de lui prendre la voiture et les bœufs; le paysan ayant résisté, l'agresseur a sorti son pistolet; mais la balle a raté et le villageois a pu rouer de coup l'Albanais. Pour cela il a été arrêté, chargé de fers et emprisonné. Il est toujours en prison.

Tous ces faits se sont passés dans un espace de 20 jours.

Dans la suite, Mladen Stankovitch a été tué au moment où il causait avec une jeune fille. Trois coups de pistolet ont été tirés sur Luca Bachtovan, dans son domicile et on ne sait comment il est resté entre la vie et la mort.

A Kraikovetz Mladen Saraiski et Stoyan Voinovitch ont été tués chez eux; et à Bela-Voda, Stanko Bogdanovitch. La fille unique de Iové Ninski a été convertie à l'islamisme. Evstat bey, frère d'Ismail pacha, a envoyé ses hommes au village de Novalin, arrondissement de Leskovatz, annoncer aux habitants que tous ceux qui avaient des filles devaient les amener à la cour du bey. A cette nouvelle, les paysans se sont enfuis et nul n'est rentré encore. Ibisch de Popovetz a enlevé de force, au village de Schouman, la fille de feu Iové, âgée de 14 ans; après l'avoir traînée dans la montagne,il l'a conduite

sur son désir à Leskovatz où elle a reçu l'islamisme. Avant de se mettre en route pour l'Albanie, il est retourné, sur la prière de la jeune captive, dans la maison de sa mère; la nuit elle s'est enfuie avec son frère de douze ans et a gagné la quarantaine d'Alexinatz, où elle se trouve encore en observation.

En portant à votre connaissance tous les méfaits et vexations des Turcs, nous espérons que le bras de Votre Haute Noblesse nous en protégera et mettra fin à notre malheur.

La Serbie et la Russie par *Nil Popoff*, vol. 4. Traduit du russe (en serbe) par P. Sretchkovitch, A. Vassilevitch, J. Jujevitch, A. Marianovitch, Belgrade, p. 438—439.

1842.

6. Lettre du Bulgare Stoyan Voutchkovitch en date du 16 avril 1842, Alexinatz.

Moi soussigné, je porte à la connaissance de Votre Haute Noblesse les vilenies et les meurtres commis sur les chrétiens de *Bulgarie*, et je vous prie humblement de mettre un terme à notre infortune et d'intervenir afin que nos biens ravis nous soient restitués par les Turcs.

Au village d'Orkovitza, arrondissement de Pirot, un certain Mutim buluk-bachi voulait acheter du beurre; il en trouva chez un villageois nommé Jivko, mais comme le beurre n'était pas très frais, celui-là se précipita sur la femme et l'enfant de Jivko et les battit cruellement. L'enfant s'est relevé bientôt, mais la mère est toujours au lit. Un certain Ilia, de Tamlianitza, a été ligoté et massacré par les Turcs; son ami Risto, habitant de Slivitcha, a été pendu par les pieds à un arbre et tué comme on tue le bétail à l'abattoir. Un certain Ivan a été également tué par les Albanais qui ont défendu aux paysans d'en parler, les menaçant, dans le cas contraire, de les brûler vivants.

La Serbie et la Russie par *Nil Popoff*, vol. 4. Traduit du russe (en serbe) par M. Sretchkovitch, A. Vassilévitch, J. Jujevitch, A. Marianovitch, Belgrade, p. 439.

1842

7. Lettre des Bulgares Tzetko Golubovitch et Stoyan Vutchkovitch, Alexinatz le 30 avril 1842.

Je ne manquerai pas l'occasion d'informer Votre Haute Noblesse que les Albanais ont tué un homme au village de Prilepetz et que

le frère du pacha, Suléiman bey, ayant construit une maison par le travail des malheureux, a exigé 200 piastres de Iové Grgovitch, du village de Konoplitza; le paysan ayant répondu qu'il n'avait point d'argent, fut lié par le bey et frappé à coups de bâton dans le dos; ainsi ligoté le paysan passa en prison une nuit et finalement dut s'exécuter et payer les 200 piastres.

Au village de Vlassotintzi, les percepteurs du kharatch ayant remarqué dans une boutique une jeune fille de leur convenance, la prirent pour la convertir de force à la religion de Mahomet. Mais les habitants s'y opposèrent. Un Albanais ivrogne, bien connu au village d'Orachié, se mit à tirer des coups de fusil; les habitants, effrayés, s'enfuirent dans tous les sens et il ne resta dans le village que des femmes et des enfants; alors l'Albanais s'empara d'une fillette de 12 ans qu'il violenta. Le pacha de Nisch fit venir auprès de lui, pour l'interroger, la femme de Kosta Tchovkja, réfugié en Serbie; la femme ayant répondu que son mari s'était réfugié à cause de l'oppression et des violences insupportables, le pacha ordonna qu'elle fût jetée en prison avec ses deux petits enfants, au milieu des hommes.

La Serbie et la Russie par *Nil Popoff*, vol. 4. Traduit du russe (en serbe) par M. Sertchkovitch, A. Vassilévitch, J. Jujevitch, A. Marianovitch, Belgrade, p. 439.

1842

8. Lettre du Bulgare Stoyan Vutchkovitch, d'Alexinatz, le 12 mai 1842.

J'apprends à l'instant que les Turcs ont commis de grands forfaits dans les arrondissements de Leskovatz, Nisch et Prokuplé et je vous les communique en nommant les victimes et leurs torts.

Arrondissement de Leskovatz

Un certain Iussuf de Nisch a blessé à Supovatz, sur la frontière serbe, le nommé Stanko du village d'Orliané qui y était venu acheter du blé. On ne sait pas encore si le blessé sera sauvé. Au village de Polianitza les Albanais ont tué à coups de fusil un nommé Stanko qui défendait sa sœur que les agresseurs voulaient enlever. Ils réussirent ainsi à l'enlever et à la convertir à l'islamisme. Au village de Boinik les Albanais ont tué d'une embuscade un habitant nommé Mito.

Arrondissement de Nisch

Quatre Turcs sont allés au village de Matéevtzi dans l'intention de tuer un des habitants nommé Iovantcho; celui-ci s'étant échappé,

ils ont pris son fils qu'ils ont conduit à Nisch où il est enchaîné et surveille. Un Turc habitant le quartier de Belgrade, à Nisch, a tué en pleine ville un maquignon *chrétien* appelé le Bosniaque. Au village de Bressié, les Albanais ont blessé le nommé Tzvetko.

Arrondissement de Prokuplé.

Dans la ville de Prokuplé des Albanais ont tiré par la fenêtre sur le cabaretier Milko, pendant qu'il déjeunait et l'ont tué. Un nommé Heidar, de Bazar, a tué au village de Ravnischté le *chrétien* Mladen et lui a enlevé 10,000 piastres. Un Albanais du village de Narschtité a blessé le *Bulgare* Milosch au village de Paradi. Le même Haidar a blessé un nommé Maxime; au village de Radoné Ivan Radoslavévitch a été blessé par les Albanais.

Remarque. Plus de deux cents pétitions de ce genre ont été reçues en 1841, 1842 et 1843 par le consulat de Russie et par le ministère de l'Intérieur de Serbie.

La Serbie et la Russie, par *Nil Popoff* vol. 4. Traduit du russe (en serbe) par M. Sretchkovitch, A. Vassilévitch, J. Jujevitch, A. Marianovitch, Belgrade, p. 439—440.

1842

N° 15. *Pétition présentée par les Bulgares au Consul de Russie, de Semlin.*

Votre haute noblesse!
Très gracieux Monsieur!

Votre haute noblesse sait peut-être que *le pauvre peuple chrétien de Bulgarie,* ne pouvant plus souffrir la tyrannie turque, s'est soulevé dans son désespoir afin d'obtenir la liberté qui lui a été octroyée par le très puissant, « très illustre » et « très gracieux » empereur ottoman et se débarrasser de ses oppresseurs. Mais dès que nous nous sommes soulevés pour conquérir la liberté, nous nous sommes vus entourés d'un coté par la force turque et de l'autre par la force du prince Michel de Serbie; cernés ainsi de tous côtés, nous n'avons pas osé nous rendre entre les mains des oppresseurs turcs et nous nous sommes adressés au prince Michel de Serbie. Divisés en petits groupes, nous avons commencé à nous rendre pour être conduits à Alexinatz et emprisonnés. Mais tout le monde ne s'était pas encore rendu lorsqu'une émeute éclata en Serbie; on se hâta

alors de se rendre. Emprisonnés et chargés de fers deux à deux, l'autorité serbe nous conduisit à Alexinatz pour y subir un interrogatoire, nous ne savons trop pourquoi. Lorsque nous comparûmes devant l'enquêteur Iova Ressavatz, celui-ci se mit à crier: « Rebelles, vauriens, contre qui avez-vous voulu vous soulever, est-ce contre mon empereur qui dispose de 700,000 hommes et qui commande au monde entier? Vous êtes maintenant dans les fers, votre vie est entre mes mains et je vous ordonne très sévèrement de répondre à toutes mes questions. » — Il nous posa d'abord cette question: « Qui vous a incités à la révolte? » — Nous lui dîmes alors la sainte vérité: « Nous avons été toujours fidèles à notre très gracieux et très illustre souverain et lui serons toujours fidèles; personne ne nous a poussés à la révolte; nous l'avons fait de notre propre mouvement, ne pouvant plus supporter l'oppression turque. Les choses en étaient venues à ce point que notre vie et nos biens étaient à chaque instant en danger; nous payons de lourds impôts, nous avons tous les jours des corvées, nos enfants, filles et garçons, sont violentés chaque jour sous nos yeux et emmenés en captivité, sans compter les autres vexations qui sont innombrables. A cela l'enquêteur Iova Ressavatz répondit: « S'ils font des violences, ils en sont punis; cela arrive chez nous aussi; mais ce n'est pas ce que je vous demande et ne me racontez pas des balivernes; vous payerez de votre tête, si vous ne répondez pas à ma question. » Puis il se mit à nous poser une série de questions auxquelles nous ne savions que répondre, c'est lui qui faisait les réponses; ainsi il posait des questions et y répondait; ayant vu de nos yeux la mort, nous nous bornions à secouer la tête. A chaque demande: « n'est-ce pas ainsi? », nous répondions: « oui, c'est ainsi. »

Il y eut aussi des questions comme celles-ci: « est-ce que vous n'avez pas été excités à la révolte par les fonctionnaires russes? Nous savons leurs noms; ne vous ont-ils pas donné de l'argent et combien? Est-ce que le prince Michel et ses fonctionnaires ne vous y ont-ils poussés; et n'avez-vous pas reçu d'eux des secours? Est-ce qu'ils ne vous ont pas délivré des passeports et ne vous ont pas recélés en Serbie? Il y eut aussi des insinuations comme celle-ci: rejetez toute la faute sur le prince Michel et sur le ministre Tzvetko Rajovitch et tous les rois et empereurs vous rendront heureux.

Maintenant et toujours, nous rétractons toutes les dépositions faites pendant cet interrogatoire, car ces dépositions sont enregis-

trées selon les convenances des enquêteurs; nous ignorons également ce que contiennent les demandes et si on a noté nos aveux et nos négations. Nous ne nions pas que nous avons cherché et que nous cherchons secours partout. Mais nous nions avoir été incités à la révolte; nous déclarons devant tout le monde que nous l'avons fait de notre propre mouvement, ne pouvant plus souffrir les abus des Turcs.

Après avoir subi cet interrogatoire, nous avons été dirigés sur la prison d'Alexinatz où nous avons passé deux mois. Puis, dix d'entre nous ont été choisis, liés et amenés sous escorte à Belgrade, où nous avons été soumis à un nouvel interrogatoire. Dans la prison de Belgrade, où nous avons passé encore deux mois, nous avons appris confidentiellement que nous allions être livrés aux Turcs. Effrayés, nous nous sommes évadés de la prison de Belgrade pour nous réfugier à Semlin, sous la protection des autorités autrichiennes. Nous nous trouvons à Semlin depuis dix jours sans même pouvoir subvenir à notre subsistance. Cependant ceci aurait été notre dernier souci, si le pauvre *peuple chrétien*, opprimé par le tyran, et nos familles étaient hors de danger. Nos quinze familles, comptant ensemble plus de 76 membres, ont été emmenées en captivité, nous ne savons où. De nombreux villages et nos maisons à tous ont été incendiés, nos biens pillés et nous voilà errant dans le monde dans un état d'extrême dénuement et sans espoir. Enfin, *le peuple bulgare*, ayant perdu tout espoir de résister à son oppresseur, à genoux et plein de vénération, prie humblement par notre intermédiaire le très magnanime empereur de la grande et puissante Russie de daigner répandre sa grâce et diriger ses regards sur le *peuple bulgare*. Nous avons sacrifié notre vie et la vie de nos familles, nous la sacrifions et nous la sacrifierons jusqu'à ce que nous soyons délivrés des tyrans ou que nous ayons péri.

De votre haute noblesse les très humbles serviteurs: Stanko Athanassiévitch, Nicolas Sredakovitch, Stoyan Gavdar, Tzvetko Stoyanovitch, Stoyan Vutchkovitch, Sava Karastankovitch, Nicolas Latkovitch, Costa Iovanovitch, Tzvetko Golubovitch, Zdravko Rangelovitch.

Semlin, le 19 décembre 1842.

La Serbie et la Russie, etc., p. 455—457.

1842

Chanson torlak de Leskovatz

J'ai reçu cette chanson en 1842 de Belgrade par M. Izmail Sreznevski, professeur à Kharkov. La langue est, comme nous le voyons, un mauvais mélange de *bulgarismes* avec des serbismes. On appelle Torlaks en Serbie cette partie du peuple *qui habite les rives du Timok*, arrondissement de Tzrna Réka. Par leur langue, ces habitants sont des *Bulgares serbisés*.[1] *Kolo, V. 27.*

1843

Bulgarie et Albanie

« Alexinatz, le 11 octobre. — Des troubles dont on ignore le mobile ont éclaté parmi les Albanais. Le 4 de ce mois quatre maisons ont été saccagées et incendiées à *Prokouplé*. Les villages de *Partaté*, *Tchekschin* et *Stoikovtzé*, nahiés de Leskovatz, ont eu le même sort, avec cette différence que les villages entiers et non seulement quelques habitations ont été pillés et incendiés. Le 5 et le 6 du mois, Husséin pacha de Dèbre avec 1200 irréguliers et les pachas de Tikvesch et de Radovisch avec 1800 hommes de troupes irrégulières sont arrivés au secours du pacha de Vrania contre lequel semble dirigée la révolte albanaise. Celui-ci espère réunir encore 6000 hommes et marcher avec cette force, après le bairam, contre les Albanais massés à Préchovo et Golak, au nombre de 6000 environ. Le tatare (courrier) arrivé de Constantinople a apporté la nouvelle que l'armée régulière concentrée à Andrinople serait divisée en groupes; un groupe irait à Nisch et un autre à Sofia pour y maintenir la tranquillité et l'ordre public.

Srbské Noviné, I^e^ année, n° 84, p. 336 du 20 octobre 1843.

1844

Les provinces danubiennes de la Turquie d'Europe

« L'histoire des derniers évènements est de peu d'importance ceux-ci ne provenant pas directement des Serbes. Plus importants sont les rapports existant entre la Serbie et la Bulgarie. La Bul-

[1] Je dois ce témoignage à une communication de M. Iv. D. Schischmanoff, professeur à l'Université de Sofia.

garie se soulèvera difficilement par elle-même, comme la Serbie l'a fait; elle ne se rendra célèbre que par une alliance avec la Serbie. Le Bulgare est d'un caractère beaucoup plus doux et beaucoup plus faible que le Serbe; il a supporté avec patience toutes les exactions et c'est seulement au cours des dernières années qu'il a commencé à montrer de l'opposition contre la lourde domination des spahis, opposition que l'on remarquait ordinairement en Serbie et en Bosnie avec le célèbre mouvement. Dans les circonstances actuelles la Serbie ne peut pas négliger les liens entre les deux peuples.

« Les troubles de Serbie au commencement du siècle et la lutte des haiduks contre les spahis n'ont trouvé qu'un faible écho en *Bulgarie* qui n'a pas même bougé, retenue par son clergé. C'est seulement en 1821, après la révolution grecque, que tout à coup des *masses de haidouks bulgares font leur apparition en Macédoine et pénètrent jusqu'au Péloponèse.* Depuis, le nombre des haidouks a augmenté et, à la suite de la dernière guerre russo-turque, une conspiration secrète se propagea parmi eux (les Bulgares); trahie par un nouvel adhérent, elle fut noyée dans le sang de ses auteurs. Les représailles n'ont pas complètement atteint leur but, car la même année 1838 une nouvelle révolte éclata dans les alentours de la ville de Iarkoy;[1] en quelques jours la ville fut cernée par 20,000 hommes qui réclamaient la limitation de leurs charges, menaçant, dans le cas contraire, de livrer à la mort tous les habitants de la ville. Cependant, grâce à certaines médiations, l'affaire se termina par l'envoi d'une députation à Constantinople d'où elle est rentrée avec quelques soulagements insignifiants.

« La mort du sultan Mahmoud et les prophéties qui allaient en Turquie en 1840 ont provoqué un grand mouvement *en Bulgarie, en Roumélie et en Macédoine, bref partout où habitent des Bulgares.* Les insurrections de Candie et de Thessalie ont donné le branle à ce mouvement; dans les villes, Turcs et *Bulgares* s'armaient les uns contre les autres; le reste des conspirateurs, étouffée en 1838, commencèrent à s'organiser, toute la montagne se souleva, et la Porte se vit brusquement coupée du Danube et des villes du nord. A la tête du mouvement se trouvaient un haidouk nommé Miloyé et Gavra, — à ce qu'on dit, un prêtre. Michel réunit le conseil qui décida, contre le désir manifeste du peuple, d'observer une stricte

---

[1] Il s'agit probablement de Pirot (*Charkeuy*). N. du trad.

neutralité. *Il fut sévèrement défendu à tous les Serbes de se mêler à l'insurrection de Bulgarie,* des troupes furent envoyées à la frontière et *toute communication* avec les Bulgares interrompue. Ces mesures sauvèrent les Turcs *qui incendièrent 150 villages entre Sofia et Nisch* et dispersèrent, après quelques combats, la bande principale des insurgés mal armés. Miloyé, blessé mortellement, se donna la mort; les haidouks, restés sans chef, se séparèrent et les plus audacieux gagnèrent la *Macédoine* où ils se joignirent aux clephtes grecs.

« Le gouvernement turc fut sauvé ainsi encore une fois; mais la courte durée de la révolte a démontré que les places fortes étaient mal approvisionnées, et si la lutte avait duré quelques mois encore, la *famine aurait obligé les villes à se rendre aux Bulgares.* Si jamais Serbes et Bulgares s'alliaient, ce sera la fin de la domination turque et le sultan se verra obligé de leur octroyer les droits qu'ils réclamaient depuis longtemps. Dans un chapitre de Cyprien Robert, nous trouvons ce passage:

« Une guerre des Turcs avec les Slaves ne durerait pas plus de temps qu'il faudrait à l'homme pour mourir; ceci ôterait aux Turcs même le désir de se défendre, tandis que les rayas bulgares désarmés, tout en restant fidèles à la Porte, dévraient se lier intimement d'intérêts avec les Serbes armés et libres. Cette union existe déjà moralement, quoique ni les uns ni les autres ne l'aient assignée comme but à leurs efforts. Fréquemment la Bulgarie envoie des députations à Belgrade pour exposer au sénat de Serbie le tableau de ses souffrances et des persécutions turques. Des milliers de réfugiés bulgares habitent la principauté serbe, où ils jouissent de tous les droits civiques. A la vérité, les rapports entre les deux peuples n'ont été jusqu'ici que des liens de sympathie, motivés par l'analogie de leur langue, de leur origine, et par leur dépendance du même souverain; mais le temps est venu où des relations plus sérieuses vont nécessairement se former, que le sultan le veuille ou non, entre tous les Slaves de son empire. »

Serbské Narodné Noviné, VIIe année, n° 27, p. 107—108 du 6 avril 1844.

1844

Un article intitulé *Géographie générale de la Turquie d'Europe* (VIIe année, n° 33, p. 131—132 au n° 43, p. 171—172) s'occupe des frontières géographiques des pays à éléments ethniques étran-

gers entrant dans la composition de l'Empire ottoman, à savoir: Le Monténégro, 'lHerzégovine, la Bosnie, l'Albanie, la Thessalie, la Macédoine, la Mésie Supérieure, la Serbie, la Thrace et la Bulgarie.

En voici quelques extraits. Après avoir tracé les limites de la *Macédoine* depuis les hauteurs entre les lacs d'Ochrid et de Kastoria jusqu'au mont Char, près de Prizren, l'auteur mentionne les montagnes et les cours d'eau à l'intérieur de cette province ainsi que ses autres limites; la première partie de l'article se termine par ces passages:

« La Zaya, qui se jette dans le Vardar, a un cours très bizarre elle prend sa source sur les pentes de la Ialeschta, à quelques heures seulement du Drin; mais, comme nous l'avons dit plus haut, elle a un cours tout à fait opposé à celui du Drin, c'est-à-dire qu'elle descend vers le sud. La première vallée dans laquelle elle descend est celle de Kritchovo où elle réunit ses eaux à celle de la Tserna et perd son nom; car *les Bulgares qui habitent autour* lui donnent un autre nom slave. Après la vallée de Kritchovo, les pentes des montagnes s'abaissent et la Tserna pénètre dans une autre vallée où est situé Monastir. Près de cette ville la rivière prend une direction d'est pour gagner bientôt, en suivant un cours nord-est, le Vardar et pour disparaître avec lui, au sud-est, dans le golfe de Salonique. Cette rivière change donc deux fois complètement son cours. Plus simple est le cours du Vardar qui sort du mont Char, et à l'est d'Uskub jusqu'à Négotine, reçoit la Tserna, la Raëtz, la Braonist, la Bregalnitza, l'Egridéré, le Sarpiak et se jette dans le golfe de Salonique; elle forme la vallée la plus considérable de la haute Macédoine. Cette contrée est par cela même digne d'attention que les massifs traversés par le Vardar séparent aussi les peuples; *au nord, il n'y a que des Bulgares*, et au sud-est surtout des Grecs, bien que, dans les villes, *comme par exemple à Salonique, il y ait un fort mélange de Bulgares.* Le climat aussi y est sensiblement différent. La rivière Egridéré mentionnée plus haut, sous le nom de Kriva Réka, se jette dans le Vardar près de Vrania.

N° 39, p. 155 du 18 mai 1844.

La Mésie Supérieure s'étend dans deux directions, au nord et à l'ouest. On remarque surtout cette extension dans l'élévation grandissante des vallées qui ont dû être des lacs jadis. *Nisch* n'est situé qu'à une altitude de 414 pas; *Leskovatz* au sud de Nisch, est

à 565 pas, *Pirot*, plus à l'est à 800 pas. *Trin*, situé presque au milieu du pays, à 1542 pas, *Samokov* à 1800 pas, *Ichtiman* à 2060 pas. La plaine de Kossovo, longue de 10 à 12 heures de marche et large de 2 à 3 heures, est traversée par la Sitnitza. Entre Kossovo et *Leskovatz* sur la *Morava Bulgare* il y a trois montagnes, découpées par des vallées et de grands ravins.

No 40, p. 160 du 21 mai 1844.

Voici les frontières de la Serbie:

« Nous avons vu plus haut que par sa configuration, la Mésie Supérieure s'étend plutôt vers le nord-ouest; les plaines qui entourent les rivières dans la Bosnie du sud, quand on a passé dans la dépression de Novi-Bazar, s'étendent aussi vers le nord-ouest; les dépressions comprises entre le nord-ouest et le sud-est sont excessivement remarquables dans les bassins situés au nord-est de la Mésie Supérieure; de même qu'un bassin s'étend vers le nord-ouest *d'Ichtiman* jusque dans le voisinage de *Nisch*, un autre forme la vallée de la Maritza au sud-est. Le pays descend donc en pentes douces vers le nord-ouest et le sud-est et en pentes abruptes au sud, en *Macédoine;* mais la Serbie a une position toute particulière, presque celle d'une île. Une série de massifs élevés, Iako (haut de 3500 pas), Elin (4200 pas), Iastrebatz (3000 pas), Rotan (3800 pas) et une foule d'autres encerclent la Serbie du sud; Kopaonik (5900 pas) en est le plus remarquable. Elin, Stol et Temnitzka, disposés l'un derrière l'autre, forment une sorte de tronc dont partent trois branches; une foule de massifs courent de Temnitzka vers le nord et portent le nom de Schoumadia; c'est le pays compris entre la Kolubara et la Morava. Une petite vallée sépare Elin de Kopaonik et Stol d'Elin, mais entre Temnitzka et Stol coule la *Morava Serbe*, rivière considérable qui reçoit la plus grande partie de ses eaux des pentes, au nord de Temnitzka, de massifs s'étendant à l'ouest jusqu'à Koblar; des massifs qui se détachent de ce point courent le long de la Drina presqu'au Danube. Le Rotan, mentionné plus haut, est situé au nord-est de Temnitzka et s'étend en grande partie dans la direction nord-est. Son extrêmité gagne le Danube à Orsova et se trouve manifestement liée avec la Fruschka-Gora, bien que cette communauté soit contraire à toute la nature du massif. *Les massifs nord-est qui séparent la Serbie de la Bulgarie* sont donc bien plus considérables, et par suite aussi les plaines qui s'étendent jusqu'à la Schoumadia. »

Plus loin:

« Cette configuration du pays a été décisive pour son Histoire: *la Serbie n'a jamais étendu d'une manière durable ses frontières vers le sud, tandis que les Bulgares ont pénétré en masse jusqu'en Macédoine. Les Serbes n'ont pris qu'une seule fois en leur possession la partie méridionale de la région montagneuse, tandis que les Bulgares s'y sont fixés et ont gardé pour toujours le pays;* les Serbes n'ont pas cédé devant les Albanais, bien que ceux-ci aient fait des tentatives d'irruption en Macédoine aussi bien et plus souvent qu'en Mésie Supérieure. »

C'est seulement à l'embouchure de la Drina que les Serbes sont en rapport avec les Bosniaques, car le lit de la Drina, qui forme la frontière entre la Bosnie et la Serbie, est si bas qu'il faut descendre des massifs de 2500 pas du côté de la Serbie et de la Bosnie pour atteindre la vallée du fleuve. De là les rapports faibles entre les deux peuples, autrement d'étroite parenté. *Les communications avec les Bulgares sont beaucoup plus faciles, surtout par Nisch,* mais toujours peu satisfaisantes, et l'on peut dire sans exagération que les communications de la Serbie avec la Hongrie sont beaucoup plus nombreuses, bien que les rois de Serbie aux époques de gloire aient porté le titre de seigneurs « de tous les pays de la Raschka » d'une mer à l'autre.

Plus loin:

« La Serbie orientale proprement dite, c'est-à-dire le pays compris entre la Morava, le Danube et le Timok[1] est un pays de montagnes qui se rattachent au Rotan. La frontière, de ce côté, est identique à celle de la Drina: les pentes sont longues et douces vers la Serbie, courtes et abruptes du côté de la Bulgarie. »

Plus bas:

« Avant de quitter la Serbie, nous devons encore une fois faire une mention particulière de *la vallée de la Morava,* car elle est l'unique moyen de communications régulières avec les contrées méridionales. Afin de se distinguer de ses deux principaux affluents, *la Morava Serbe et la Morava Bulgare,* le fleuve porte ici le nom de *Grande Morava. La Morava Bulgare* provient des montagnes qui entourent la Macédoine du nord, coule à travers toute la Mésie Supérieure en

---

[1] Cet article a été écrit en 1844, c'est-à-dire à une époque où depuis quatorze ans les confins bulgares du Timok faisaient partie de la Serbie.

suivant surtout la direction nord et enserre tous les hauts massifs de la Serbie, sauf le Rotan. Par contre, la Morava serbe prend sa source non loin de Novi-Bazar, court vers le nord en *traversant en longueur presque toute la Serbie de l'ouest à l'est*, au milieu des massifs qui bornent la Serbie au sud, reçoit dans son long cours presque toutes les eaux des deux chaînes de montagne et se joint à *la Morava Bulgare* dans la vallée de Krouchévatz, d'où, en passant par la large vallée de Iagodina, elle traverse la Serbie. »

N° 41, p. 163—164 du 25 mai.

La Thrace et la Bulgarie

« Au nord de cette région, nous trouvons encore une grande dépression qui s'étend de la vallée de la Maritza à celle de la Morava. A l'extrêmité de cette dépression se trouve Andrinople, et plus haut Philippople, Tatar-Bazardjik d'où l'on passe à Ichtiman pour arriver à Sofia et de Sofia à *Nisch;* qui ne connaît tous ces noms célèbres dans l'histoire des guerres turques? Cette dépression forme la grande route militaire qui conduit de la Thrace, par la vallée de la Morava, au Danube; la route de Salonique ou de Serrès à Kossovo est loin d'être si importante. D'Itchtiman, le plus haut point de cette dépression, le grand Balkan s'étend presque directement vers l'est; une chaîne s'en détache, dans le voisinage de la mer Noire, vers le sud et touche presque à la mer de Constantinople en s'élevant. Le pays situé au sud du grand Balkan est appelé ordinairement Thrace, celui au nord — Bulgarie; mais les Bulgares habitent aussi bien au sud qu'au nord, seulement au sud ils sont plus mêlés aux Turcs et en partie aux Grecs. »

Serbské Narodné Noviné, VIIe année, n° 42, p. 168 du 28 mai.

1844

En Bulgarie. Belgrade, le 19 juin.

L'auteur de l'article dit que pendant son voyage de Constantinople en Serbie il a eu « l'occasion d'étudier le *peuple bulgare* et sa triste situation. Puis il continue:

« Il (le peuple bulgare) est toujours hospitalier, doux, laborieux et pieux. Bien qu'ils (les Bulgares) soient très opprimés et pauvres, chaque voyageur est frappé par leurs maisons fort bien bâties et entourées de haies, par la propreté dans ces maisons, les champs

bien travaillés, les vergers bien supérieurs à ceux de Serbie et qui ne sont comparables qu'à ceux de Sirmie. L'amour du travail chez les Bulgares est si grand qu'il est devenu proverbial. Le jeûne est pieusement observé par les Bulgares qui sont assidus à la messe; mais chaque étranger sera choqué de voir qu'ils restent pendant la messe coiffés de leurs fez ou kalpaks. *A Nisch où je me suis arrêté une dizaine de jours, j'ai mieux étudié la situation de notre église en Bulgarie.* L'évêque de Nisch, Benoit, est un Grec de Constantinople, homme orgueilleux, emporté et vaniteux qui, par méconnaissance de la sainteté de ses fonctions et par intérêt, n'a cure de défendre ses ouailles. Grec, il a peu à cœur l'église et le peuple dont il est le pasteur et il néglige ainsi ce qu'il aurait été possible de faire sous un bon pacha et que les pachas n'auraient pas repoussé. Il est digne de remarquer que lorsque l'évêque sort dans la ville, il sort toujours à cheval et se fait accompagner par trois ou quatre prêtres dont l'un porte devant lui le *nichan*, c'est-à-dire un bâton au pommeau d'or que le sultan décerne aux évêques en Turquie en signe de distinction et de sécurité; un autre porte son long *tchibouk* (pipe) avec un grand bout d'ambre. Le *nichan* et le *tchibouk* sont portés haut afin qu'on voie de loin le passage de l'évêque. A l'église, qui est belle, la messe est chantée d'un côté en grec et de l'autre en slave; l'évêque, quand il n'officie pas, se tient sur son trône. Je ne puis m'empêcher de mentionner une autre mauvaise habitude du prélat: si un prêtre arrive à l'église après lui, il l'oblige à faire des genuflexions à ses pieds, et méprisant la sainteté du lieu et du service divin, il l'appelle publiquement âne et brute et de sa crosse d'évêque il lui assène des coups sur le dos. Ainsi il détruit lui-même le prestige du clergé de l'église et de la liturgie. Loin de travailler au perfectionnement du clergé, il ne songe qu'à s'enrichir aux dépens de ses pauvres ouailles et de ses prêtres opprimés, pour chercher ensuite, bien entendu, un diocèse plus grand. Chaque prêtre est obligé de prélever sur ses maigres recettes pour payer un droit à l'évêque qui pressure ainsi le clergé. Ce même évêque a introduit la coutume, pendant les jours gras, que chaque prêtre lui amène une fille. En outre, il reçoit pour l'Epiphanie . . ., et pour couper le pain bénit il exige 50 piastres. Telle est sa cupidité qu'il est à tout moment prêt à dire la messe avec tout son clergé pour quiconque lui paie 22 piastres, c'est-à-dire 5½ zwanzig. *De cette manière, les pauvres Bulgares, au lieu de trouver dans leur prélat un appui pour soulager et améliorer*

leur situation, sont obligés de le nourrir et de l'enrichir à leurs propres dépens et *aux dépens* de leurs églises.

Serbské Narodné Noviné, VIIe année, n° 50, p. 199 du 25 juin 1844.

1846

« *Bougar Morava*, une rivière, prend sa source en Albanie, entre en Serbie non loin de son confluent avec la rivière Soupovatz, traverse les départements d'Alexinatz et de Krouchévatz et se jette dans la grande Morava près de Stalatch; voir *Morava-Bougar.* »

« *Arrondissement de Bougar Morava*, département de Krouchévatz, compte 55 villages qui possèdent 1471 habitations et 9799 habitants. Le siège de l'arrondissement est à Kouli Vitanovatz. »

« *Le vicariat de Bougar Morava*, diocèse de Belgrade, s'étend dans l'arrondissement de Bougar Morava, département de Krouchévatz. Comprend les paroisses de: Bougar Morava, Grédétina, Libischa Nozrina, Gréatch, Loujani, Troubarévo et Zdravina, soit 8 paroisses avec 2 églises. Le siège du vicaire est à Jitkovatz. »

Dictionnaire géographo-statistique de Serbie. Composé par *Iovan Gavrilovitch*, chef de section au ministère des Finances, Belgrade, 1846, p. 36—37.

1847

En *Bulgarie.* La revue tchèque *Cvjety*, dans un article intitulé « L'éducation nationale chez les Bulgares », dit:

« *Et pourtant* le peuple bulgare compte environ 4½ *millions* et forme la partie la plus importante de la *population de tout* l'empire turc! »

Srbské Noviné, XIVe année, n° 23, p. 91, première colonne du 21 mars 1847.

1847.

Il y a en Turquie plus de 4½ millions de Bulgares, soit cinq fois plus que toute la population de la Serbie. Or nous savons que les *Bulgares* se distinguent dans leur état actuel par d'excellentes qualités. Chez eux l'oisiveté, la paresse, l'ivrognerie, le mensonge, l'hypocrisie, l'adultère et la débauche sont très rares; par contre l'amour du travail, la sobriété, la sincérité, la pureté des mœurs et l'honneur y règnent; en outre ce peuple progresse de plus en plus en nombre, en prospérité et en tout bien même dans sa situation actuelle. Ce

sont (les Bulgares) de bons travailleurs, avec cela des gens robustes et beaux, propres, paisibles et doux; de plus, ils ont fait un grand pas vers le progrès en ce qu'ils n'habitent pas isolés et dispersés, mais groupés dans de grandes agglomérations, et nous savons, par les descriptions, qu'il y en a de 1000 foyers et au dessus. Ce qui, jusqu'ici, a entravé le progrès intellectuel de ce peuple, c'est qu'il a toujours eu des évêques grecs qui ignoraient la langue du peuple et ne se souciaient ni de lui ni de sa littérature; partout ils employaient et propageaient, par l'église et l'école, placées sous leur direction, la langue et les livres grecs. C'est ainsi que les *Bulgares de marque apprenaient seulement le grec* et s'hellénisaient, tandis que le peuple restait sans aucune instruction scolaire ou littéraire. Depuis une quinzaine d'années, cependant, des écoles nationales bulgares ont été fondées et leur nombre s'élève maintenant à cinquante; on y enseigne dans la langue nationale bulgare la lecture, l'écriture, le calcul et tout ce qui est indispensable; les bons livres en bulgare deviennent également plus nombreux et sont répandus parmi le peuple. Ces nouvelles écoles bulgares sont fréquentées par un grand nombre d'élèves, quelquefois jusqu'à 300; les maîtres sont bien payés et enseignent d'après la méthode de Lancaster, suivant laquelle les élèves des classes supérieures, après avoir terminé leurs devoirs, enseignent à ceux des classes inférieures, récapitulant ainsi ce qu'ils ont déjà étudié; l'instituteur les surveille, les guide et les instruit là où cela est nécessaire, les examine et interroge; en outre il enseigne dans la classe supérieure la matière prévue au programme.

Noviné Tchitalischta Beogradskog (Bulletin de la Salle de lecture de Belgrade, première année, nº 13, p. 102, col. 1, du 28 mars 1847.

1848

§ 11.

Les pays aujourd'hui habités par les Serbes sont les suivants:

1. *La Serbie:* entre la Drina, la Save, le Danube et le Timok. Les Serbes, qui y habitent, s'appellent Serviens.

2. *La Bosnie:* entre la Drina et la Drave. Ses habitants s'appellent Bosniaques.

3. *L'Herzégovine:* entre la Bosnie, la Narente et la Trebinjschtitza. Ses habitants s'appellent Herzégoviens — Hers.

4. *Le Monténégro:* à droite de l'Herzégovine, entre la Moratcha et la Trebinjschtitza et le lac. Ses habitants sont les Monténégrins·

5. *Raguse:* entre Cattaro et la Dalmatie. Ses habitants sont les Ragusais.

6. *Les Bouches de Cattaro:* entre Raguse et la Dalmatie. Leurs habitants: Bocchelli.

7. *La Dalmatie:* à gauche de la Serbie et de la Bosnie, entre la rivière Cettigné et l'Adriatique. Les habitants — des Dalmates.

8. *L'Illyrie:* entre la Kupa et la Drave. Les habitants: Serbo-Illyriens.

9. *La Croatie:* entre la Kupa, la Drave et la Save. Les habitants — des Croates.

10. La *Slavonie et la Sirmie:* entre la Save, la Drina et le Danube en Hongrie — leurs habitants: Slavons-Sirmiens.

11. La *Batchka:* entre la Theiss et le Danube. Les habitants: des Batchvans.

12. Le *Banat:* entre la Theiss, le Danube et le Bégée. Les habitants: des Banatiens.

13. Le *pays du Danube dans la Hongrie moyenne:* le long de la rive droite du Danube à Budapest, St-André et les villages des arrondissement de Kalaza, Pomaza, Tschobanatz et Béga.

Les Serbes des douze premières provinces habitent côte à côte, de sorte qu'ils forment tout le cercle du monde serbe; ceux de la dernière contrée en sont un peu écartés.

Il y a 70 ans, il y avait beaucoup de Serbes en Russie, dans la nouvelle Serbie. Ils sont les frères de ceux qui habitent la Hongrie. Mais il n'y a aujourd'hui aucune trace et aucun signe de vie de ces Serbes; tous se sont russifiés et les enfants ignorent même la langue que leurs pères ont parlée.

Le cercle de ces pays du monde serbe touche à l'est à la Bulgarie, au sud et à l'ouest à la mer Adriatique; au nord à la Hongrie.

Histoire du peuple serbe, publiée par *Démètre Davidovitch,* Belgrade, 1848, p. 9—10.

1848

« Les limites des pays actuellement habités par les Serbes sont: *à l'est la Bulgarie; au sud la Macédoine* et une partie de la mer Adriatique; à l'ouest la mer Adriatique; au nord la Hongrie, »

Page 14.

« M. Dobrovolski pense que la langue dans laquelle sont écrits nos livres religieux est la langue parlée par les anciens Serbes. Mais

nos livres religieux ont été traduits aux 10e et 11e siècles; cette langue est-elle celle de ces Serbes que nous connaissons en 640 après Jésus-Christ? De plus, la traduction a été faite par Cyrille et Méthode, et *ceux-ci étaient de Salonique, qui est près de la Bulgarie;* n'auraient-ils pas appris avant tout le bulgare? et la langue dans laquelle sont traduits les livres ecclésiastiques ne serait-elle pas le bulgare? »

Histoire du peuple serbe, publiée par *Démètre Davidovitch,* Belgrade, 1848, p. 5—6.

1849

Bulgarie. Supovatz, le 13 avril. Il est pénible de constater qu'aucune bonne nouvelle n'arrive de Bulgarie, mais seulement des plaintes et des griefs, notamment contre les moines grecs. Ce qu'ils font est affreux! En lisant ces choses dans les journaux, je ne pouvais croire que le clergé, qui doit servir de modèle aux autres hommes, fût capable de ces abominations. Mais j'ai eu maintenant l'occasion de me convaincre fermement de bien d'autres vilenies qu'il serait honteux de publier. Je ne veux mentionner qu'un fait, à titre d'exemple. Durant la semaine sainte, une jeune fille a été trompée à *Nisch* et convertie à l'islamisme. La mère, affligée, se rendit auprès de l'évêque Ioannichios pour le prier d'intervenir auprès des autorités afin que sa fille lui soit rendue. »

La suite de la lettre contient un tableau de la conduite honteuse du prélat qui sacrait prêtres tous les candidats, sans choix, pour toucher de l'argent et qui, pour de l'argent, séparait les femmes de leurs maris afin de les marier à un autre.

Srbské Noviné, XVIe année, no 35, p. 140, du 23 avril 1849.

1849

En *Bulgarie.* « Une lettre de la frontière bulgare nous apprend qu'un haidouk nommé Sava Bojanatz, avec deux compagnons, a fait son apparition dans le pachalik de Nisch, il y a deux mois, et y a commis de nombreux méfaits. »

L'auteur raconte plus loin, comment la bande a été poursuivie et parle des excès d'un certain Réchid bey contre la population serbe (?) de Leskovetz.

Cette confusion est due probablement au fait que le chef de la bande était Serbe.

Srbské Noviné, XVIe année, no 90, p. 343 du 2 septembre 1849.

1850

Le prince Michel Obrénovitch lui-même ne parle pas de Serbes en Macédoine. Quant aux *habitants du pays de la Morava*, on peut facilement déduire qu'il les considérait comme *Bulgares* par les lignes suivantes dont il est l'auteur. On y lit que les Bulgares s'adressaient volontiers au gouvernement de son père, le prince Milosch, pour en obtenir des passeports qui étaient très respectés par les autorités turques. Ces Bulgares ne peuvent pas être de l'intérieur de la Bulgarie: ceux-ci n'avaient pas la possibilité matérielle d'obtenir l'appui du prince de Serbie; il s'agit bien de Bulgares de la Morava qui touchaient aux frontières de la principauté serbe. Les habitants de cette province ont souvent eu recours à l'appui serbe.

Voici textuellement ce que dit le prince Michel:

«Les passeports de Milosch étaient tellement respectés dans tout l'empire ottoman que les sujets de S. M. le Sultan: Bosniaques, *Bulgares*, *Macédoniens* et tous ceux qui craignaient quelque excès de la part des Turcs priaient souvent le gouvernement serbe de leur accorder un passeport, disant que c'était leur meilleure protection contre la férocité musulmane. Je me rappelle comment, étant à Rome, il y a quelques années, j'ai reçu la visite d'un *religieux bulgare* qui avait quitté depuis longtemps la Bulgarie et ne savait pas que mon père ne régnait plus en Serbie; il me pria de lui donner une lettre de recommandation pour mon père, afin qu'il pût se procurer un passeport pour le cas où il se déciderait à retourner dans son pays. Il m'assurait que jamais il n'avait été aussi sûr en Turquie que lorsqu'il possédait, il y a quelques années, un passeport de Milosch.

Milosch Obrénovitch ou aperçu de l'histoire de la Serbie de 1813 à 1839; réponse à M. Cyrien Robert par le *Prince Michel M. Obrénovitch*. Traduit du français par Tch. Imprimerie Nationale Médakovitch, 1850, p. 111—112.

1850

En *Bulgarie*. *Information de la frontière bulgare*. Une nouvelle, parue dans le n° 101 de ce journal dit que les *chrétiens* du pachalik de Nisch ont respiré un peu des abus turcs; je ne manquerai donc pas de vous faire connaître que cette information est parfaitement exacte. Depuis le départ de l'ancien pacha Husséin qui a été relevé de son poste et a quitté la *Bulgarie*, et l'arrivée du vizir actuel, l'hono-

rable Rechid pacha, on peut voir des mines gaies et une affection réciproque parmi *tous les chrétiens du pachalik de Nisch.* Le vizir Rechid pacha a manifesté ses bonnes intentions envers les malheureux en transférant l'ayan de *Leskovetz,* Iussuf agha, nommé sous l'administration de Husséin pacha; Iussuf agha a été nommé à un autre poste à Nisch et à sa place est venu de Constantinople un bon vieux Turc de Constantinople; Halil agha, homme du pays, a été désigné provisoirement comme ayan de Pirot. Ainsi l'honorable Réchid pacha, digne d'éloges, a su en peu de temps organiser son gouvernement, de sorte que dans la jouissance des droits et des libertés on ne peut distinguer le *Bulgare* du Turc et le Turc du *Bulgare.* Ainsi, par exemple, le témoignage des Bulgares est accepté dans toutes les affaires, à l'égal de celui des Turcs; aucune sentence ne peut être rendue à l'insu du vizir qui instruit lui-même les affaires. La pratique jusqu'ici était celle-ci: si un *Bulgare* ne pouvait désigner comme témoins deux Turcs, sa demande, quelle qu'elle fût, n'était pas admise. Et ainsi les pauvres *Bulgares,* soumis jusqu'ici à toutes sortes d'exactions et de misères, peuvent dire maintenant librement qu'ils ont été délivrés des abus et violences turcs, surtout de ceux qu'ils subissaient de la part du cadi Abdurrahman effendi. De tout ceci on voit clairement que le nouveau vizir écarte sans exception tous les abus qui faisaient gémir le peuple. Il faudrait seulement rappeler à son attention Rachid bey Salihpachitch, originaire de Constantinople, ancien ayan de Leskovatz. Husséin pacha l'avait relevé de ce poste, parce qu'*il était ami des Bulgares dans toutes leurs épreuves* et l'avait remplacé par Iussuf agha; il faudrait, disons-nous, envoyer Rachid bey Salihpachitch à Prokouplé, à la place de l'ayan actuel Rachid bey, car c'est un homme fidèle au très illustre sultan (« tzar ») et au peuple et un excellent administrateur; tout l'arrondissement de Prokouplé désire sa nomination. Il est à souhaiter que l'honorable vizir, digne d'éloges, examine aussi cette affaire.

Pendant mon voyage de retour, en traversant le pachalik de Nisch, j'ai pu établir que tout ceci est vrai; de bons et fidèles amis et les Turcs eux-mêmes m'ont confirmé cette vérité. »

Srbské Noviné, XVIIe année, n° 119, p. 454, du 21 octobre 1850.

1851

En Bulgarie. On nous informe de *la frontière bulgare* qu'on attend ces jours-ci à Nisch l'arrivée de deux *ridjals* (hauts fonction-

naires) de Constantinople et de Stanko Vlastintchanin. Le but de leur voyage n'est pas connu. Le serdar Haireddin parcourt la province de Nisch et invite le peuple à verser les impôts.

Srbské Noviné, XVIIIe année, no 9, p. 32, 2e col., du 22 janvier 1851.

1851

En Bulgarie. On nous écrit de la *frontière bulgare*:

En passant par Nisch j'ai appris que le peuple *chrétien* est très content de ce que l'impôt a été réparti par les villages eux-mêmes, qui le versent au trésor impérial. J'ai entendu raconter aussi qu'il lui a été annoncé qu'à partir du mois de mars, la dîme du spahilik (l'affermage de l'impôt sur les produits de la terre) sera perçue par le fisc; le peuple qui a grandement souffert de l'affermage, surtout l'année dernière, éprouve une joie extraordinaire à l'annonce de cette disposition qui le délivrera d'une charge onéreuse, il bénit et glorifie le sultan qui a des égards si magnanimes pour ses souffrances. Conformément à la nouvelle ordonnance impériale qui accorde à chacun selon son droit, fût-il riche ou pauvre, un conseil (chura) qui a été institué à Nisch et l'honorable Réchid pacha veille avec un soin particulier à ce que le conseil observe strictement les ordres impériaux et rende justice à tous. Cela lui fait vraiment honneur. Cependant le peuple est affligé et regrette beaucoup que *quelques femmes et jeunes filles chrétiennes* aient été en peu de temps converties à l'islamisme, sans qu'il leur fût permis de voir leurs parents et sans qu'elles aient été — comme l'exige l'ordonnance impériale — interrogées sur les motifs de leur conversion, à savoir si elle était volontaire ou faite à la suite d'une tromperie ou de promesses fallacieuses. Trois Turcs sont allés une fois dans un village de l'arrondissement de Prokouplé où ils ont enlevé une jeune fille qui a été convertie; lorsque l'affaire est venue devant le tribunal, les ravisseurs ont cité deux témoins turcs, tandis que le témoignage des villageois n'a pas été accepté. C'est à nos évêques de prendre en mains la cause de leurs ouailles spirituelles, et, s'inspirant du précepte de l'évangile: *le bon pasteur donne son âme pour son troupeau*, de veiller à ce que, en pareils cas, les cadis et les muftis rendent bonne justice, selon les prescriptions de l'ordonnance impériale. Notre archevêque de *Nisch*, Mgr. Ioannice a toujours fidèlement représenté et défendu le peuple chrétien auprès de l'honorable vizir; le peuple

bulgare lui est redevable d'une foule de bienfaits; il espère aussi que l'évêque interviendra dans cette affaire auprès de l'honorable vizir Rechid pacha, ami de la justice, et préviendra dorénavant la conversion forcée des chrétiens.

Srbské Noviné, XVIIIe année, nº 15, p. 56, du 8 février 1851.

1852

Dans son ouvrage « *Le Royaume de Serbie. Les nouvelles provinces.* » Militchévitch reproduit (p. 171) une série d'inscriptions slaves où le caractère bulgare de la population n'est pas explicitement indiqué; il a omis cependant de publier cette inscription qui orne l'entrée de l'école au village de Tiobara:

A la gloire de la Très Sainte Trinité a été bâtie cette école slavo-bulgare, par la générosité de Sa Grandeur, le Métropolite Mgr. Nectarius et des notables patriotes M. H. Viden Ioan le Maire, Kiro Mla[1]: Christo Ioan: Georges Ko: Ne: Elie Ig: Stephane Vel: Georges Pa: Mantcho Kr., Manno To: et avec le concours de tous les Chrétiens orthodoxes H. Costa.

Aigle bicéphale

::: AW N B (1852) 1852 ::: Juillet ::: 15 :::[2]

1852

Bulgarie (*Basse Mésie*).

Cette province qui s'étend entre la mer Noire, la Roumélie. la Serbie et le Danube a une superficie de 16,000 mille m. carrés et une population d'environ 4,000,000 d'habitants, en majorité Bulgares, de confession orthodoxe. Le terrain de cette province est accidenté du côté du sud, où se trouvent les montagnes du Balkan, tandis que le long du Danube et de la mer Noire il est plat et riche en toutes sortes de produits. Les localités principales de cette province sont:

Nisch, siège d'un pacha et d'un évêque orthodoxe; possède quelques fabriques, 18,000 habitants. *Sofia* (Triaditza), sise dans la région belle et fertile de la rivière Boyana; possède de beaux jardins, de bonnes eaux thermales, quelques fabriques et un commerce remarquable, siège d'un archevêque orthodoxe, avec 50,000 habitants.

---

[1] Les noms de famille des donateurs sont abrégés; le tailleur de pierres qui a gravé l'inscription n'a écrit que la première syllabe des noms.

[2] S. Christoff, p. 304.

Samokov possède des mines de fer et des forges, 4000 habitants. *Tirnovo* jadis capitale du royaume bulgare avec 12,000 habitants. *Silistrie*, sur le Danube, ville très fortifiée, siège d'un pacha, 25000 habitants. *Varna*, ville fortifiée sur la mer Noire; possède un port et un remarquable commerce de céréales; 24,000 habitants. Les Russes s'emparèrent de Varna en 1828 et les Turcs y vainquirent les Magyares en 1444. *Babadag*, ville fortifiée avec 10,000 habitants. *Karaherman*, ville sur la mer Noire, avec un port et 8,000 habitants. *Hirsova*, sur le Danube, 4,000 habitants. *Pazardjik*, eaux curatives, 10,000 habitants. *Issaktcha*, ville fortifiée sur le Danube avec 6,000 habitants. *Kostanii*, l'antique Tomie, sur la mer Noire, où Ovide mourut en exil. *Schoumla*, ville fortifiée au pied du Balkan, 20,000 habitants. *Nicopol*, sur le Danube, ville fortifiée, 10,000 habitants, possède de très jolis jardins, des eaux thermales et un commerce assez considérable, siège d'un évêque orthodoxe et d'un évêque catholique. *Sistow*, sur le Danube, possède un bon commerce et 20,000 habitants. La paix y fut conclue en 1791. Roustchouk, ville fortifiée sur le Danube, possède différentes fabriques et 30,000 habitants. *Vidin*, puissante forteresse sur le Danube, siège d'un pacha, 25,000 habitants.

Géographie générale à l'usage des élèves des collèges de la principauté de Serbie, composée conformément aux ouvrages des géographes modernes par *Milan Mijatovitch*, professeur de lycée. *Vue et approuvée par le comité scolaire.* Belgrade, 1852, p. 61—62.

1853

III. *La Bulgarie*

Avec Ternova pour chef-lieu (ancienne capitale du royaume bulgare), et les villes de Sophia, Vidin, *Nissa*, Roustchouk.

Population . . . . . 4,000,000.

Slaves du Sud ou le peuple serbe avec les Croates et les Bulgares, par *Iankovitch* et *Grouitch*, Paris, 1853, pag. 129.

1854

« La dite ville (*Krouchevatz*, n. du tr.) se trouve à un mille de distance de la rivière qui sépare la Bulgarie de la Rascie ou Serbie, ce qui est la même chose. »

De l'importance historique des mémoires de quelques voyageurs anciens qui ont traversé la Serbie, et *particulièrement* de Bertrandon de la Broquière. Par *Iovan Ristitch. Glasnik* de la Société des lettres serbes. Vol. VI, p. 213, 1854.

1855

Nisch en Bulgarie, le 5 juin. On reçoit quelque fois le *Srbski Dnevnik* à Nisch et on le voit entre les mains des gens d'ici, mais pas régulièrement, comme il devrait. De tout que nous lisons, je ne sais pourquoi, nous croyons surtout à vos informations, et nous avons eu raison jusqu'ici. Beaucoup de nos gens auraient reçu votre journal, si seulement ils osaient. *Non seulement les habitants de Nisch* qui sont *plus proches* des Serbes et par la situation et par la langue, *mais aussi les vrais Bulgares de Sofia,* Philippople, Serrès, etc. lisent très volontiers le *Dnevnik.*

Suivent des informations sur la situation en Bulgarie. *Srbski Dnevnik,* p. *3—4* du 23 juin 1855.

1855

Pierre l'Hermite et son armée de Croisés (par S. Sporil).

« Les vainqueurs ont trouvé à Semlin des provisions de toute nature et surtout des bœufs et des chevaux dont ils manquaient. Ils passèrent cinq jours à Semlin dans le plaisir et la nonchalance; le sixième jour ils apprirent l'approche du roi de Hongrie qui venait avec une nombreuse armée se venger de ce qu'ils avaient attaqué une de ses villes et tué les habitants. Pierre, inquiet, voulut gagner au plus tôt la rive opposée de la Save; mais où trouver tant de gués? Alors les croisés prirent des poutres, les attachèrent avec des roseaux et, ayant construit ainsi des radeaux, ils se mirent à traverser la Save. Inquiétés par les flèches des *Bulgares,* ils purent gagner la rive sans essuyer un plus grand malheur. Ils poursuivirent immédiatement leur marche et arrivèrent *le neuvième jour devant Nisch, ville principale de la Bulgarie.* Là ils conclurent un accord avec le prince de Bulgarie: les croisés donnaient des ôtages de marque, comme garantie de leur conduite pacifique et ils obtenaient l'autorisation d'acheter des vivres. Les plus pauvres recevaient l'aumône.

Livre de lecture serbe, à l'usage des lycées, par le Dr. *Iovan Subbotitch.* Livre II, à l'usage de la 3e et de la 4e classes secondaires. Vienne, 1855, p. 298.

1857

Eglise à Nisch.

Démètre Tchohadji, originaire de Nisch et négociant honoré à Constantinople, ayant appris que ses compatriotes désiraient bâtir une église, envoya un don de 1000 livres. Voici la lettre qui accompagne le don:

« *A Sa Grandeur* Monseigneur Ioannice, Métropolite *de Nisch* et à l'honorable communauté de Nisch. »

« J'ai appris avec une grande joie que vous aviez commencé la construction d'une église; je suis heureux, comme compatriote, de contribuer à la construction de ce temple sacré. »

« Donc je vous prie, avant tout, de la bâtir solidement, en pierres. »

« Je m'engage pour ma part de fournir les frais pour la construction de l'iconostase avec les icones, d'une porte en fer et de faire don d'une cloche.

« Mon désir et mon intention sont de faire faire l'iconostase en marbre, comme celui de la sainte Eglise de Baloukli, à Constantinople, afin qu'il serve de modèle et d'éloge dans toute la *Bulgarie* et la *Roumélie.*

« Ce petit don me coûtera jusqu'à deux mille ducats; je désire cependant qu'il reste éternellement à ma patrie aux conditions suivantes:

a) La sainte église portera le nom de temple de Saint-Démètre.

b) L'église s'engagera à distribuer à ses frais un cierge rouge allumé, chaque année, le samedi saint, pendant la levée du crucifix du Christ et la litanie et l'évêque mentionnera nos noms.

c) Le jour de la fête du temple, une petite messe de requiem sera dite à la mémoire de ma famille.

d) Ma famille aura trois sièges à droite de l'évêque et trois autres dans la partie réservée aux femmes. »

Constantinople, le 14 janvier 1857.

Votre très humble Démètre N. Tchohadji.

Le même donateur aurait l'intention, selon le « Tzarigradski Vestnik », de laisser un legs pour l'entretien d'une école, pourvue d'une riche bibliothèque, d'appareils de chimie et physique, de professeurs permanents et de bons élèves.

Tzarigradski Vestnik (Le Journal de Constantinople bulgare), VIIe année, n° 319, p. 2—3 du 9 mars 1857.

1857

« *Après les Serbes,* les Bulgares qui sont aussi *nombreux que le peuple serbe,* occupent indubitablement la *première place en Turquie.* Les Bulgares, qui étaient jadis un peuple brave, ont perdu leur caractère guerrier sous la dure oppression et la tyrannie des Turcs. Il y a toujours, il est vrai, des haidouks dans le Balkan qui ne le cèdent pas en caractère et en bravoure aux haidouks du temps de Karageorges, mais on peut dire que l'esprit guerrier ne domine pas dans la majorité des Bulgares, comme chez les Serbes. Les Bulgares, au contraire, sont plus capables et plus habiles que les Serbes dans tous les travaux; il y a chez eux moins de rancunes, de dissensions et d'entêtement que chez les Serbes; ils sont plus enclins à l'ordre et ne s'occupent que de leur travail. Si les abus turcs cessaient et si les Bulgares étaient sûrs de travailler pour eux-mêmes et non pour les Turcs, ils auraient, par leur beau travail, transformé en jardins les régions qu'ils habitent.

Article « La question d'Orient » dans le « *Srbski Dnevnik,* nº 45, p. 2 du 9 juin 1857.

1857

Vidin, le 20 juillet. Sur les *dix Bulgares* qui ont été envoyés d'ici à Constantinople, deux ont été empoisonnés par les Turcs, à savoir *Mantcho de Pirot* et *Parvan de Kriva Bara.* On leur a donné à boire du café.

Srbski Dnevnik, nº 62, p. 2—3 du 8 août 1857.

1858

Ainsi l'Etat des Njemanides s'étendait à l'ouest jusqu'à la mer, en comprenant dans ses limites toute la Zeta depuis Scutari et Antivari jusqu'au Drin et aux deux Bilotes en Albanie, au sud jusqu'à Prizren, Skopié, Vrania et la *Morava bulgare,* au sud-ouest jusqu'à Leskovetz et Nisch.

Histoire du peuple serbe par *A. Maikoff,* Sup. au *Srbské Noviné* de 1858. Belgrade, 1858, p. 12.

1858

« Le gouvernement serbe ne pouvait opposer une résistance directe au pacha, mais il essaya de soutenir les embarras que la Porte

avait déjà en *Bulgarie* et en *Bosnie*. En Bulgarie une effervescence se manifesta dès 1858, provoquée par l'incident suivant: *Dans l'arrondissement de Leskovetz* les Turcs amenèrent de force la fille, âgée de quinze ans, du Bulgare Yové Pavlovitch, pendant que le père était absent de la maison. »

Un peu plus loin:

« Non seulement les journaux de langue slave, mais aussi les journaux allemands remplissaient leurs colonnes d'articles et de correspondances sur *la situation désespérée du peuple en Bulgarie et en Bosnie.* »

Le second règne de Milosch Obrénovitch (1859 à 1860) par *Nil Alexandrovitch Popoff*. Traduit du russe par J. Editeur Ax. Miatovitch, Belgrade, 1882, p. 77.

1858

En *Bulgarie*. La « Presse d'Orient » de Constantinople publie une lettre de *Nisch* où il est dit qu'on remarque en *Bulgarie* les mêmes conditions qui ont provoqué le soulèvement des rayas de Bosnie contre leurs spahis. Il est très possible, dit cette feuille, qu'une révolte éclate. Les rayas *bulgares* se trouvent vis-à-vis de leurs aghas, dans les mêmes rapports que les rayas de Bosnie vis-à-vis de leurs beys, avec cette différence que les beys bosniaques sont des Chrétiens convertis, tandis que les aghas *bulgares* sont un reste des spahis turcs qui achetaient héréditairement le haratch. Les impôts ayant été affermés dernièrement à d'autres entrepreneurs qui prélèvent un dixième des rayas, les aghas s'avisèrent d'en prélever un neuvième, après que le dixième était payé pour le compte du fisc. Ce nouvel impôt d'un neuvième mécontenta le peuple qui s'est adressé à plusieurs reprises au gouvernement pour demander la suppression de cette amende, mais n'a rien atteint.

Les *Bulgares* souffrent encore plus de leur clergé grec. Toute la hiérarchie ecclésiastique est accaparée par les Grecs et la langue grecque est employée dans tous les actes religieux. La différence des nationalités empêche le clergé grec de s'entendre avec ses ouailles *bulgares* et le peuple est mécontent de ses guides spirituels qui lui imposent arbitrairement toutes sortes de charges. Le clergé grec n'a cure de l'instruction *bulgare*; aussi les écoles *bulgares* manquent totalement, tandis que de fortes sommes sont dépensées pour l'entretien d'écoles grecques là même où le nombre des Grecs est infime.

De même que les écoles, les tribunaux sont aussi entre les mains du clergé grec. Les prêtres grecs sont les juges arbitraires de tous les différends entre *Bulgares*. En dehors de ce pouvoir de juge, l'évêque grec possède une grande autorité qu'il emploie souvent pour enlever de force ce qu'il désire. Comme le clergé ne reçoit presque rien de l'Etat et comme il faut payer une forte somme pour être élevé à la dignité de prêtre, les curés chargent leurs ouailles de nouvelles contributions, évidemment vexatoires. Dans la hiérarchie religieuse grecque chaque rang peut être racheté et on ne peut l'avoir qu'en l'achetant; pour les hautes dignités il faut payer au patriarcat et au gouvernement; pour les rangs inférieurs — aux évêques. Tout ce qu'un évêque demande, les rayas sont tenus de le donner, car les évêques sont en bons termes avec les pachas et le gouvernement et il serait vain de se plaindre aux autorités civiles. On projette, il est vrai, de convoquer à Constantinople les représentants des peuples orthodoxes de Turquie pour régler une fois pour toutes les taxes en fixant au serviteur religieux un traitement régulier; il faudra cependant attendre les décisions de cette assemblée pour prononcer un jugement, car les *Bulgares* n'y sont point représentés, mais seulement les Grecs. »

Srbski Dnevnik, VIIe année, n° 74, p. 2 du 18 décembre 1858.

1859

En *Turquie*. Un article du journal « Severnaya Ptchela » parle de la décadence de l'Empire turc et de l'empressement des peuples soumis à rejeter le joug ottoman; cet article donne une statistique des troupes que pouvaient fournir les peuples balkaniques libres ou soumis. Elle permet de se faire une idée de ce que seraient les frontières de la Bulgarie en comparaison avec celles de la Serbie. Ainsi:

« Le *Monténégro*, qui compte seulement 120,000 habitants, peut fournir 20,000 hommes, la *Bosnie*, 60,000 hommes sur 900,000 habitants, *la Serbie* 70,000 sur une population égale à la précédente, la *Bulgarie* 120,000 hommes sur 4 millions d'habitants et enfin *l'Albanie* 80,000 hommes sur 1,900,000 habitants. Si nous prenons encore la Valachie et la Moldavie, on aura une armée de 400,000 hommes. »

Cette statistique est publiée sans commentaires par le *Srbski Dnevnik* », VIIIe année, n° 33, p. 2 à 3 du 30 avril 1859.

1860

L'auteur serbe *G. Hadjitch* s'est efforcé, dans ses recherches, de fixer les limites entre la Bulgarie et la Serbie en précisant les régions habitées par les races bulgare et serbe. Dans un « *Discours d'actualité ou l'union du peuple serbo-bulgare* dans le domaine littéraire *des* Yougo-Slaves », publié dans le journal *Zimzelen*, supplément au journal *Svetovitz*, cet auteur dit textuellement:

« Ainsi le territoire des Bulgares *comprend* la plus grande partie des anciennes *Mésie*, Thrace et Macédoine ou la province de *Roumélie*. *Les Bulgares* forment la population *principale de tout ce territoire.* » Comme ligne de partage entre Serbes et Bulgares Hadjitch désigne la *Morava Bulgare*, *le mont Char* et *Prizren*.[1]

1860

« *Bulgarie*, 7 juin. » Un article du « *Srbski Dnevnik* » relate le voyage du grand vizir à Schoumen, la protestation des habitants de cette ville contre leur évêque Benjamin et leurs démarches réussies pour la nomination de fonctionnaires bulgares à la police etc. L'article conclut:

« A Hadjar les *Bulgares* ont également célébré la fête des Saints Cyrille et Méthode. A *Pirot* ils ont supprimé le dimanche 29 mai, le nom de l'évêque phanariote et emploient dans les prières les noms du sultan et de l'évêque Hilarion.[2] *Tous les Bulgares* sont étonnés que rien de pareil n'ait *été encore mandé* de Skopié, Vrania, Vidin et quelques *autres villes bulgares* importantes.

Srbski Dnevnik, IXe année, nº 50, p. 2 à 3 du 26 juin 1860.

1860

« *Bulgarie, 10 juin.* » Nous apprenons de *Pirot* que les *Bulgares* de cette ville ont rédigé une plainte contre leur évêque phanariote, énumérant les graves abus de cet homme. Le chagrin, la pudeur et la honte m'empêchent de vous énumérer tous les méfaits dénommés par ladite plainte, mais il suffira de vous dire que l'évêque a été

---

[1] Voir « Les savants serbes pour la Macédoine » dans la *Bulgaria*, XVe année, nº 195 du 24 mai 1913, p. 1. — Id. *Drimkoloff:* « Les prétentions serbes sur la Bulgarie occidentale », rem. 4 dans la revue « *Bulgariski Pregled*, Ire année, 1.5, p. 100. J'ai cité d'après Drimkoloff.

[2] Président de la communauté bulgare à Constantinople et chef du mouvement national.

un misérable débauché et qu'il a commis personnellement le péché de sodomie! Les phanariotes et leur patriarchat penseraient-ils que Dieu, dans sa colère, ait seulement précipité les *Bulgares* sur la terre afin qu'ils en usent comme d'un moyen pour leurs vilenies? J'aurai bien des choses à vous dire sur le compte des Phanariotes, mais je m'abstiens; vous en savez certainement assez. Je veux seulement vous dire que l'évêque de Toultcha, Denis, a pris au village de Harakel la somme de 10,000 piastres pour lui procurer le firman autorisant la construction d'une église et pourtant le firman n'est pas encore délivré! C'est ainsi que les choses se passent chez nous!

« Encore quelque chose: A Karnobat le nom de l'évêque phanariote a été banni de l'église et les habitants de Kotel ont écrit à leur cher Benjamin de ne plus les visiter. Je suis informé de *Bitolia* (Toli-Monastir) que les *Bulgares* du lieu songent à fonder une salle de lecture. P. Dimkoff Radevitch, qui a fait ses études à Athènes et à Vienne, travaille le plus à cette entreprise. Il est vraiment surprenant, et cela fait honneur à cet homme, qu'il n'ait pas cessé de vivre pour sa nation, après qu'il a étudié dans des villes où tant de *nos Bulgares* se sont hellénisés. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que, hors des véritables frontières de la Bulgarie, les *Bulgares* travaillent encore pour leur nationalité. Cela est vrai surtout pour les *Bulgares* en Valachie qui ont toujours accueilli avec la plus grande joie chaque bonne nouvelle venant de Bulgarie. A Galatz, où leur nombre est assez considérable, ils ont fondé une école bulgare et se proposent maintenant de bâtir une église. Une souscription a été ouverte à cet effet parmi eux et déjà 18 personnes ont souscrit 3000 ducats. C'est ainsi que le progrès est possible! »

Srbski Dnevnik, IXe année, nº 50, p. 3 du 26 juin 1860.

1860

« *Bulgarie, 13 juillet* » . . . Deux voyageurs anglais, Kox et Stab, parcourent actuellement la *Bulgarie*. Le jour de la Saint-Pierre, ils étaient au monastère de Leskovetz où il y avait une grande affluence de peuple en habits de fête. Les Anglais étaient contents de voir le horo *bulgare* et les jeunes gens et les jeunes filles de *Leskovetz* ont dansé devant eux. Les deux voyageurs se sont informés de différentes choses et ont écouté attentivement tous les renseignements qui leur étaient donnés. Ils pousseront jusqu'à Monastir (Bitolia). »

Srbski Dnevnik, IXe année, nº 59, p. 3, fasc. 2 à 3 du 28 juillet 1860.

1860

« *Bulgarie, 20 juillet.* » Sur l'ordre du grand vizir, le pacha de *Pirot*, Zeinel, a été destitué et arrêté. L'évêque a été également arrêté pour abus et il sera jugé.

Srbski Dnevnik, IXe année, nº 59, p. 3 à 4 du 28 juillet 1860.

1860

A propos d'un crime commis à *Nisch*, la « *Gazette des Tribunaux* » dit: « *Cette partie de l'Empire ottoman est peuplée de Bulgares.* Le pays que traversent les contre-forts de la chaîne des Balkans est riche et fertile dans la plaine; aussi la plupart des habitants s'occupent d'agriculture et d'élevage de bétail qui fleurissent dans les vastes vallées et sur les pentes des montagnes. »

Cité par les *Bulgarski Knijitzi*, IIIe année, 1. 20, p. 141, oct. 1860.

1860 à 1861

Une race très digne d'attention dans l'Empire ottoman de l'Europe est celle des Bulgares. *Ce qu'on appelle le Royaume de Bulgarie* comprend aujourd'hui les *pachaliks de Nissa, Sophia, Silistra et Vidin.* La superficie de ces pays est de 1893 milles carrés. D'après le recensement superficiel des Turcs qui se fait par famille et non par tête d'habitants, ce pays doit avoir une population de 3 millions d'habitants. Mais la grande activité des Bulgares comme artisans a favorisé leur expansion dans les provinces. Ils peuplent une grande partie des villages et des petites villes jusque dans la région de Varna et de Dobroudja à l'est et surtout *les pentes méridionales du Balkan vers le royaume hellénique*, l'Albanie, la Thessalie, la Macédoine, la Serbie du sud *et la Roumélie.* »

Wutzer C. W. Reise in den Orient Europas etc. 1860—1861. T. II, p. 346 à 347. Cité par *N. Michoff*, la population de la Turquie et de la Bulgarie au XVIIIe et XIXe siècles, Sbornik de l'Académie bulgare des Sciences, t. 4, p. 363 à 364.

1861

« La ville (*Leskovetz*) est divisée en deux moitiés inégales par la rivière qui la traverse; la moitié située sur la rive gauche, plus petite, s'appuie sur la pente assez brusque de la colline déjà mentionnée et elle est peuplée principalement de Musulmans; la moitié

située sur la rive droite, plus grande, est habitée par les *Bulgares* chrétiens.

Reise von Belgrad nach Salonik von J. G. V. Hahn, Wien, p. 28.

« On évalue à 1000 le nombre des maisons *bulgares* chrétiennes de la ville (Vrania), à 600 celui des maisons turques et albanaises et à 50 les maisons des Tziganes; ce qui donnerait pour la population totale environ 8000 âmes.

Ibid. p. 45.

1862

« *En Bulgarie.* » *Ost und West* dit que le peuple est très surexcité contre le métropolite de Nisch qui perçoit ses taxes de force et avec une grande dureté. A l'exception de six prêtres, tout le clergé a pris le parti du peuple, qui est également très irrité contre les six réfractaires. Les impôts sont également prélevés brutalement et sans aucun égard et de ce fait beaucoup de chrétiens de marque sont tombés en prison. A *Nisch* les Turcs redoutent un soulèvement. A Vidin le peuple est tellement furieux contre l'évêque, qu'un conflit sanglant a éclaté avec l'autorité. Il y a eu beaucoup de tués et de blessés. Les habitants de Koukousch, qui avaient accepté l'union avec l'église romaine, ont fait retour à l'église orthodoxe, grâce aux efforts du vénéré archevêque bulgare Hilarion; ils ont reçu du Patriarche de Constantinople un prélat bulgare, Monseigneur Parthénius, mais ils n'ont pas eu le bonheur de l'avoir longtemps parmi eux, car il a été mandé à Salonique par le métropolite phanariote de cette ville pour répondre à l'accusation d'hérésie; en vérité tout le tort de Parthénius est d'avoir prononcé un divorce en prenant une taxe de 3 médjidiés au lieu de 9, comme le fait le métropolite dont les affaires se gâtent. Et voilà l'évêque bulgare retenu depuis 4 mois à Salonique sans pouvoir retourner auprès de ses ouailles. »

Vidov Dan, IIe année, n° 7, p. 2 du 16 janvier 1862.

1862

Le savant historien croate *Racki*, en parlant de l'avantage que tireraient les Slaves du Sud de l'union des Bulgares avec Rome, trace comme suit, dans un organe catholique d'Agram, que reproduit en vedette le *Vidov dan*, les frontières de la race bulgare:

« Il serait superflu d'exposer en détail, ici, la grande importance qu'aurait pour l'avenir national, religieux et politique de tous

les Yugoslaves *l'union du peuple bulgare, un peuple fort* de cinq millions et au-dessus, qui s'étend du *bas Danube* aux abords de la mer Egée, de la mer Noire jusqu'à *la Morava* inférieure et le *Drin Noir.* »

Le *Vidov Dan*, IIe année, no 38, p. 1 du 29 mars 1862.

1862

L'ouvrage « L'insurrection serbe sous Kara Georges » de *Iovan Hadjitch*, en littérature Milosch Svétitch (les trois premières années, Neusatz, 1862), fait mention de la Morava Bulgare:

« En même temps les Serbes s'efforcèrent de devancer la puissance turque qui les menaçait et tentèrent de s'assurer autant que possible du côté de *Vidin* et de *Nisch* en occupant la montagne de Mirotsch, les passes sur la route de Constantinople et les hauteurs boisées sur la *rive gauche* de la *Morava Bulgare.* » Page 48.

Un peu plus loin on lit:

« Entre temps Petar Dobriniatz s'empara de Paratchin, Rajan et Alexinatz. Et pour s'y maintenir, il fit construire entre la *Morava Bulgare*, Alexinatz et Rajan, grâce au travail et à l'habileté du capitaine Jikitsch, des retranchements, connus sous le nom de « Deligrad » qui rendirent plus tard d'importants services contre les Turcs de Roumélie. » Page 49.

« Le pacha de Kruschevatz passa le 16 juillet la *Morava Bulgare* avec six mille hommes et se dirigea sur Deligrad afin de couper de leur principale ligne de communication les Serbes qui se trouvaient à Alexinatz. » Page 79.

1863

X. *De la frontière bulgare, le 4 mars*

L'article parle du fanatisme barbare des Turcs qui persécutaient la population *chrétienne bulgare, ses églises* et *ses prêtres* et raconte comment les Turcs démolirent, le 24 février, l'église de Stara-Zagora. Il se termine par ces lignes:

« Vers la moitié de février *l'église de Prokouplé* a été saccagée. Les dégâts s'élèvent à 80,000 piastres. Les autorités turques ne font rien pour découvrir les malfaiteurs. »

Vidov Dan, IIIe année, no 30, p. 1 à 2 du 9 mars 1863.

1863

« *En Bulgarie.* » Nisch, le 12 octobre. *Les Bulgares* ont remis dernièrement à la Porte une pétition demandant la séparation de

l'Eglise bulgare du patriarcat de Constantinople; de tout cœur nous félicitons les signataires de la pétition pour leur démarche patriotique. Ce qui, à nos yeux et aux yeux de notre peuple, est important, c'est l'attitude adoptée par le gouvernement turc envers les Bulgares; cette attitude, je peux le dire sans crainte, est juste et pleine de bienveillance. Les faits sont plus forts que les démonstrations, et la Porte a eu assez de temps pour les apprécier et décider une fois pour toutes ce que, jusqu'ici, elle ajournait.

Mais quels sont ces faits qui ont déterminé la Porte à prendre cette attitude digne d'elle? A-t-elle appris les innombrables abus, commis en *Bulgarie* par les évêques phanariotes? A-t-elle vu, à une foule de cas, que tout ce qui venait des Phanariotes n'était que calomnie, corruption, méchanceté et perfidie? Elle n'ignorait rien de tout cela. Mais elle paraît avoir cherché le moment propice pour appuyer son dessein. Et en effet, ce qui est arrivé récemment au patriarcat du Phanar par rapport au détrônement de Joachim a montré toute la corruption, toutes les intrigues qui sont tramées au patriarcat, tout ce qui a déterminé la Porte à se rapprocher de nos intérêts.

Lorsque *les Bulgares* dénonçaient les abus et les injustices des despotes du Phanar, la Porte les connaissait parfaitement, mais elle n'avait pas encore décidé d'accéder à leurs demandes. Aujourd'hui elle voit que rien ne peut laver les évêques Phanariotes de leurs vilenies et que le Phanariote n'est pas digne d'occuper un siège à l'église, et encore moins de régner sur la simplicité *bulgare*.

Nous n'allons pas chercher au loin les méfaits de ces moines, nous les avons sous nos yeux, devant nous. N'avons-nous pas dans chacun de nos diocèses un agent du Phanar, indigne de respect? N'en avons-nous pas un ici, à Nisch, qui fait honte à notre sainte église? Je demande: Callinique, dont toute la pensée est occupée à démoraliser nos femmes et nos filles, est-il digne de ce rang? Que vos lecteurs n'aillent pas croire que j'invente; mes correspondances n'ont jamais été fausses, vous pouvez donc croire que tout ce que je dis de Callinic est vrai, comme si vous l'aviez vu de vos yeux et entendu de vos oreilles. Comme je vous ai écrit dans ma dernière lettre, les femmes et les jeunes filles n'osent pas se montrer; si quelqu'une sort, voilà Callinique après elle. S'il fait le myope et ne voit que ce qu'il veut voir, sans regarder autour, il se trompe grossièrement; les autres voient à travers trois verres. Il est étonnant, notre Callinique, il ne voit pas comment l'étoile devant laquelle il se prosterne lui rit au nez!

Il est admirable à voir, notre Callinique, plein d'esprit chrétien, appuyé sur son bras gauche et jetant des regards tristes à son implacable déesse! Ceci est, sachez-le, le premier paragraphe du premier chapitre; le reste à une autre fois. »

Vidov Dan, IIIe année, n° 120, p. 1 du 19 octobre 1863.

1863

« Le *peuple bulgare*, si l'on considère les pays réellement peuplés de *Bulgares* et non pas seulement la petite province formant *l'ancien royaume bulgare*, comme les Turcs l'ont nommée, compte actuellement (ceci a été écrit en 1863) *quatre millions et demi* d'habitants; maintenant que les puissances européennes ne toléreront plus les massacres en masse, on peut admettre que ce nombre augmentera bientôt à tel point que, par sa prépondérance, il étouffera sans combat la population turque. »

Du peuple bulgare: (Tiré du livre « *Sebastopol* » de l'Anglais *John Retclif*). Communiqué par *P. Iavor*.

Vidov Dan, n° 30 du 20 octobre 1875, p. 946 à 947.

1865

« D'après les notes officielles il y a à *Prizren* 11,500 maisons dont 8400 musulmanes, 300 orthodoxes et 150 catholiques. L'ensemble de la population s'élève donc à 46,000 habitants dont 36,000 musulmans, 8000 *chrétiens orthodoxes* (*Bulgares et Valaques*) et 2000 chrétiens catholiques.

« *Voyage dans les vallées du Drin et du Vardar*, fait en 1865 sur l'ordre de l'Académie Impériale des Sciences par *J. G. Hahn*, consul d'Autriche pour la Grèce orientale. (Avec une carte), traduit de l'allemand par Michel Nic. Ilitch, capitaine d'état-major. Belgrade, 1876, p. 127 à 128.

1866

En *Bulgarie, Nisch, le 26 février*. Il y a quelques jours, des gendarmes envoyés par l'honorable pacha sont entrés à minuit dans la maison de Georges Krainalitch qui a été réveillé de son sommeil, lié et conduit devant le pacha; jeté en prison, il s'y trouve depuis cinq jours et l'on apprend de lieu sûr que la potence est prête et qu'il sera pendu une nuit sans que personne le sache. Krainalitch

est accusé de divers méfaits, et surtout d'avoir impitoyablement pressuré le peuple. Le même avait pris récemment de la douane un reçu pour une marchandise de 5000 ocques et acquitté le droit de douane, puis de son propre gré il fit de ce chiffre 50,000 ocques. La douane ayant eu connaissance de cette fraude le frappa d'une amende de plus de 1000 médjidiés d'or; sur la garantie de plusieurs personnes, il fut relâché par le pacha en attendant que la sentence arrive de Constantinople.

Svétovid, XVe année, no 24, p. 2 du 1er mars 1866.

1866

« La ligne formée par la voie romaine *Via Egnatia*, entre Salonique et Ochrida, peut être prise comme une frontière ethnographique, bien qu'elle laisse de côté une portion de *territoire bulgare* au sud et quelques localités grecques au nord. Il serait bien plus difficile de tirer la frontière du sud-est, du littoral de la mer Noire jusqu'au golfe de Salonique, attendu que nulle part les Slaves ne touchent au Bosphore ou à la mer de Marmara. En Thrace Andrinople pourrait être prise comme ville qui touche à la Bulgarie. »

Remarque 2 à l'article: *Les pays sud-slaves de l'Autriche et de la Turquie* par Mesdemoiselles *G. M. Mackenzie et A. P. Irby*. Edinburg et Londres, 1865. (Traduit de l'anglais en serbe par F. H.).

Revue *Vila*, IIe année, no 19 du 8 mai 1866. Publiée et rédigée par *Stojan Novakovitch*[1] p. 302.

1866

« Slaves du Sud: 1o en Turquie: *Bulgares* de 4 à 8,000,000. *Serbes*: 2,633,000. 2o en Autriche: *Serbes et Croates*: 2,757,602, *Slovènes*: 1,171,954, *Bulgares*: 22,987.»

Remarque 3, p. 302 le volume suivant de la même revue, p. 318, contient la rectification suivante:

« Dans notre dernier numéro, p. 302, remarque 3, lire 4 à 6,000,000 de *Bulgares* en Turquie, comme il est écrit sur l'original, au lieu de 4 à 8,000,000, comme il a été imprimé par erreur. »

Vila, IIe année, no 19 du 8 mai 1866.

---

[1] Stojan Novakovitch est le savant et homme politique serbe qui fut premier délégué de la Serbie à la Conférence de la paix de Londres en 1913.

1866

« *Les Bulgares* occupent la plus grande partie *du territoire* de l'empire turc, toute la partie de la mer *Egée à la mer Noire*, tout le Danube jusqu'à la Serbie où *ils habitent* aussi. (Article « Les Slaves du Sud » par *Iov. Pohara*).

Svetovid, XVe année, n° 76, p. 1, col. 1 du 3 juillet 1866.

1866

7. « *Bugar-Morava* (La Morava-Bulgare) sépare très peu la Serbie du *cadilik de Nisch*. Elle est presque aussi grande que la Morava Serbe et prend sa source à Zazli (?), au sud de Kossovo, en Vieille Serbie, dans le cadilik de Prichtina . . . . »

8. Le long de la frontière de la Serbie coulent les deux *Timok*: le grand et le petit. Le *Grand Timok* qui sépare la Serbie de la Bulgarie sur un parcours de 13 heures *prend sa source en Bulgarie dans le cadilik de Pirot*, au sud du Balkan . . . . »

9. « *Le Petit Timok*, bien qu'il ne forme nulle part la frontière entre la Serbie et la Bulgarie, entre dans la catégorie de ces rivières, car il vient d'au-delà de la frontière serbe. *Il prend également* sa source en Bulgarie, dans le *cadilik de Pirot*, entre les montagnes Orlan et Babina *Glava*. »

« *Les cours d'eau de la Serbie*. Fragment des notes laissées par feu *Iovan Milenkovitch*, douanier de Belgrade en retraite.

Glasnik de la Société savante serbe. liv. II. t. XIX (ancienne série). 1866, p. 275 à 277.

1866

La Bulgarie devant l'Europe. Bucaresti, imprimeria nationala, 1866.

« Avant l'apparition du hatt-i-humaioun les Bulgares s'étaient soulevés sur plusieurs points de leur pays, les armes à la main, pour réclamer leurs droits. Dans les districts de Nisch et de Vidine, deux sérieuses révoltes, la première en 1840, la seconde en 1848, furent étouffées par de grandes effusions de sang.

La conspiration de Tirnovo de 1835 à 1836 fut découverte, puis étouffée par la pendaison d'une dixaine de citoyens notables de Tirnovo, peine exécutée sans aucune forme judiciaire. La tentative d'une expédition bulgare de Braila a eu lieu sans avoir eu d'effet,

faute de centralisation. En 1856, lorsque le gouvernement turc se hâtait de faire couvrir par les sceaux et les signatures de toutes les communautés non musulmanes, de toutes les provinces de l'empire, des adresses de remerciements dont la teneur portait que les chrétiens, ses fidèles sujets, étaient très contents, les Bulgares se sont également empressés de manifester leurs vrais désirs, en se révoltant aux Balkans et ayant à leur tête un vieillard nommé Dédo Nicolas. Cette révolte avait une certaine chance de réussite. Quatre cents montagnards des villages des Balkans étaient venus, les armes à la main, s'unir au petit nombre de camarades d'armes de Dédo Nicolas. Un faux bruit répandu, on ne sait ni comment ni par qui, parmi les montagnards, que Dédo Nicolas et ses camarades étaient des espions envoyés par les Turcs pour sonder l'esprit du peuple, eut pour effet d'envoyer les montagnards à se retirer et de laisser le chef de cette révolution presque isolé.

Comment le gouvernement turc a-t-il procédé en cette circonstance? D'un côté il a fait assassiner Dédo Nicolas aux Balkans où il s'était retiré et a fait décapiter à Tirnovo en plein jour les deux prisonniers, tandis que d'un autre côté il a qualifié partout la révolte étouffée de fait d'enfantillage et d'ivrognerie, et sans aucune signification révolutionnaire. Le mouvement qui a eu lieu en 1862 a eu le même sort que celui de 1856. Le gouvernement a fait arrêter tous les compromis et suspects et sans aucune accusation fondée il a fait exiler indistinctement coupables et innocents, sans aucune forme de procès, ce qui a motivé l'émigration de presque toute la jeunesse de la ville de Tirnovo. Et ce mouvement fut qualifié d'acte d'ivrognerie et d'enfantillage! Tout gouvernement punit ses accusés politiques, mais après condamnation; tandis que le système suivi par le gouvernement turc à l'égard des accusés politiques est un système particulièrement horrible. Que de victimes de ce système compte chacun des peuples de la Turquie! Le peuple bulgare a particulièrement à pleurer la fleur de presque toute son aristocratie et de son intelligence, exterminée systématiquement depuis la conquête jusqu'à nos jours. Par ce système asiatique le gouvernement turc, à l'étranger, a l'apparence d'être animé des plus hauts sentiments de générosité et d'indulgence exemplaires envers ses accusés politiques.

Il est toujours prêt à accorder une amnistie; et cette amnistie compte elle même d'innombrables victimes innocentes. Dans la

révolte de la province de Nisch en 1840 les pauvres Bulgares furent trompés par les Serbes; le prince de la Serbie n'eut pas le courage d'appuyer leur mouvement, de sorte qu'ils durent accepter les propositions du pacha de Nisch et déposer les armes sous amnistie. Peu de temps après, le pacha de Nisch expédia les chefs de ce mouvement à Constantinople, non comme des coupables, mais avec tous les honneurs dus à des représentants nationaux se rendant près de la Porte pour y exprimer les vœux du peuple. Pas un d'eux n'est rentré chez soi. »

Vidov Dan, VIe année, nº 244, p. 1 du 31 décembre 1866.

1868

Le Vidov Dan reproduit intégralement et sans objections l'article: « *De la Bulgarie et des Bulgares* » de D. T. Tuminski. Voici quelles sont, d'après cet article, les limites de la Bulgarie et ses villes principales:

« *La Bulgarie* comprend la majeure partie des *anciennes Mésie, Thrace et Macédoine.* Le dialecte bulgare est parlé depuis les *embouchures* du Danube jusqu'à Salonique et au lac de *Kastoria*, de Jélégrad à Ochrida. La ligne formée par la voie *romaine Via egnatia, entre* Salonique et Ochrida, peut être *prise comme* une frontière *ethnographique*, bien qu'elle laisse de côté une portion de territoire bulgare *au sud* et quelques localités grecques au nord. Il serait bien plus difficile de tirer la frontière du sud-est, attendu que nulle part les Slaves ne touchent en masses compactes au Bosphore ou à la mer de Marmara. *En Thrace, Andrinople* pourrait être *prise comme une ville limitrophe* de la *région grecque.* »

Voici les principales villes de la Bulgarie:

« Néanmoins la Bulgarie est une des provinces de la Turquie où il y a un éveil à la vie. La dernière guerre russo-turque a eu de très fâcheuses conséquences, beaucoup de villes sont devenues presque désertes. Sans cela, la Bulgarie serait peut-être plus avancée aujourd'hui. En 1829 il y a eu une forte émigration (de Bulgares) en Bessarabie, puis en Crimée, en Valachie, en Moldavie et en Serbie. *Schoumla* (Schoumen) comptait auparavant 70,000 habitants, elle n'en a aujourd'hui que 30,000; *Selimné* (Sliven) avait auparavant 24,000 habitants, elle n'en compte plus que 10,000. Mais il s'y fait toujours un peu de commerce. A Schoumen, il y a de nombreuses fabriques. A *Ilieni*, non loin de *Tirnovo*, il y a une fabrique de draps

et de toiles. A *Tirnovo* on cultive la soie. Les Bulgares vendent leurs cocons contre de la bonne monnaie aux Vénétiens et aux Lombards. Ils manquent cependant de machines, d'instruments, d'installations, etc.

La Bulgarie fait presque entièrement partie de l'empire turc; une petite portion seulement, au nord des bras du Danube, appartient à la Russie. Elle est divisée en pachaliks; elle n'a été organisée en vilayets que tout récemment; en apparence le vilayet jouit d'une certaine autonomie, mais en réalité rien n'est changé.

Les plus remarquables villes de la Bulgarie, en ce qui concerne leur antiquité, leur importance historique et le nombre de leurs habitants sont: *Andrinople* sur la Maritza, avec 160,000 habitants, jadis résidence des sultans; *Plovdiv* avec 60,000 habitants et *Sofia* avec 40,000, Nisch, forteresse sur la Nischava, à la frontière de la principauté serbe, *Tirnovo*, ancienne capitale des tzars bulgares, *Varna* sur la mer Noire, *Vidin*, forteresse sur le Danube, *Samokov*, *Roustchouk*, chef-lieu du nouveau vilayet. »

Vidov-Dan, VIIIe année, n° 33, p. 2 du 13 février 1868.

Dans le numéro suivant, l'auteur donne la superficie des pays bulgares en milles carrés et le total de la population bulgare.

« Cette superficie, qui comprend 4200 milles carrés, a une population de 7,225,000 habitants. La Bulgarie proprement dite a 1600 milles carrés avec 3,500,000 habitants, 1400 milles carrés reviennent à la Thrace qui compte 2,155,000 habitants, tandis que la Macédoine et les parties de la Thessalie, de l'Epire et de l'Albanie ont 1200 milles carrés, peuplés de 1,600,000 âmes.

Plus loin:

« Certains statisticiens écrivent que le nombre des Bulgares purs serait plus petit, mais il faut attribuer cette tendance aux sources phanariotes où ils ont puisé, car les Phanariotes se croient faire un mérite de diminuer le nombre des Bulgares. Plus honteuses sont les données statistiques recueillies en 1844 par la commission turque. *Celle-ci n'a compté qu'environ 4,000,000 de Bulgares.*

Sur les 5 millions de Bulgares qui habitent la Turquie il y a 300,000 qui sont musulmans, ce sont les Pomaks et les Gagaouzes; 60,000 sont de confession catholique romaine; ce sont les Pauliciens, descendants des Bogomiles que les missionnaires de Rome ont convertis au catholicisme. Le reste appartient à l'Eglise orthodoxe. Nous ajouterons encore que les Bulgares qui habitent les villes de Macé-

doine, de Thrace et d'Epire se sont grécisés, en grand nombre, par suite de la pression des Phanariotes; d'autres qui n'avaient pas une conscience nationale et qui en manquent encore, sont gênés de parler leur langue slave maternelle et se disent Grecs. Mais un revirement vers le mieux s'est produit ces derniers temps dans ces milieux aussi On peut maintenant trouver à Andrinople, à Plovdiv et en Roumanie des Bulgares qui ne savent pas ou qui n'ont jamais su le bulgare et qui pourtant sont fiers de leur nom national et de leur pays. »

N° 34, p. 2 du 14 février 1868.

« Le Bulgare est de plus haute stature que ses voisins, les Grecs et les Roumains; il offre aussi un type qui le distingue notablement de ces deux peuples. Entourés des Roumains, des Grecs, des Albanais et des Turcs hostiles, persécutés par les Phanariotes jusqu'à nos jours, opprimés par les garnisons turques de *Vidin, Nisch, Sofia, Varna, Schoumla et Roustchouk,* ils ont beaucoup perdu de l'esprit guerrier qui les animait aux premiers siècles de leur liberté nationale. Non pas que la mère bulgare soit incapable d'élever des braves: en Bulgarie aussi le sang des héros a arrosé les tombeaux de la liberté; Botzaris et tant d'autres Bulgares ont combattu pour la croix, pendant l'insurrection grecque, d'autres héros ont lutté *pour la liberté de la Roumanie et celle des frères serbes*; enfin, en 1835 à 1836, 1840, 1844 et 1866, il y a eu des soulèvements *bulgares;* mais c'étaient des cas isolés. Le Bulgare est en général pacifique et doux; il a l'intelligence claire, l'imagination vive, en un mot il est capable de grandes actions physiques et morales; malheureusement, ces excellentes qualités n'arrivent pas à un grand développement, car il n'est pas possible de les cultiver comme il faut. Il est hospitalier comme tous les Slaves, modeste, pieux, mais il n'est ni abruti ni fanatique. Au-dessus de tout il aime son cher, beau et pauvre pays. »

N° 38, p. 2 du 18 février 1868.

1868

« *A Nisch,* sur la frontière serbe, l'évêque a prévenu les manifestations hostiles, en avançant contre les *notables bulgares* la fausse accusation qu'ils préparaient une insurrection avec l'appui des Serbes. Les notables furent mandés par le pacha et, sans être entendus, sans avoir même embrassé leurs enfants et pris les effets les plus indispensables, ils furent entassés dans une voiture et déportés. C'était en hiver; l'été suivant, en août, nous étions les hôtes de la maison de

l'un des déportés et nous fûmes priés de solliciter le consul d'Angleterre, afin d'apprendre si les déportés étaient encore en vie.

Page 36.

La Bulgarie centrale est le pays compris entre le Balkan et les Rhodopes. Nous y avons visité les écoles d'Andrinople et de Philippople, Samokov, Sofia et Nisch.[1]

Voyage dans les provinces slaves de la Turquie d'Europe par par Mlles *M. M. Mackenzie et A. P. Irby.* Traduit du serbe (en bulgare) par P. Ivanoff, Vidin, 1891 (La traduction serbe de *Mijatovitch* a été faite en 1868).

1869

« *Sandjak de Nisch* (6 villes, 2 bourgs, 548 villages). Nisch compte actuellement environ 16,000 habitants, à savoir pour une moitié Turcs et pour l'autre *moitié Bulgares, Serbes* et Juifs; elle a 3077 maisons. Page 473.

Schehirköj ou Pirot compte à peu près 10,000 habitants Bulgares et Turcs et possède 1853 maisons, 7 mosquées, 2 églises et un château du moyen-âge où il y a toujours une garnison. La ville est célèbre par ses tapis. Page 474.

Mitteilungen der Kaiserlich-Königlichen geographischen Gesellschaft. Wien, Bd. XII (Neue Folge, 2. Band).

Voir *N. Michoff, La Population de la Turquie et de la Bulgarie* au XVIIIe et XIXe siècles, 1915, p. 292.

1871

Le *Iedinstvo*, journal politique et littéraire paraissant à Belgrade, dans un article intitulé « *Les journaux bulgares et la Serbie* » reproduit la polémique entre les feuilles bulgares *Otetchestvo* et *Svoboda*, le premier partisan du dualisme avec la Turquie, le second adepte de l'idée de confédération balkanique. Selon l'*Otetchestvo*, il y avait à cette époque dans les Balkans 7 millions de Bulgares, 2 millions de Bosniaques et Herzégoviens, 4 millions de Serbo-Croates autrichiens, 2 millions d'Albanais et seulement un million de Serbes dans la principauté de Serbie.

---

[1] On a laissé à dessein à ce témoignage la date de la traduction serbe et non pas celle de l'original anglais.

En reproduisant ces chiffres le *Iedinstvo* se borne à faire la remarque suivante, dans un renvoi: « *Nous devons* remarquer ici que la population de *la principauté de Serbie* n'est pas restée stationnaire à un million, *mais qu'elle compte* déjà un million *300 mille.*

Iedinstvo, IIIe année, n° 44, p. 89 du 27 février 1871.

1871

Note de voyage en Turquie, par *F. Hochstetter.* (Traduit en serbe) par N. I. P.

« . . . . Ainsi, nous restâmes sans chemin et en continuant de monter nous entrâmes dans la romantique forêt de la rivière *Vascha.* Nous traversâmes la rivière près d'un moulin et nous nous trouvâmes devant une colline si abrupte que je n'aurais jamais cru qu'il était possible de passer en voiture des hauteurs pareilles. Ce fut une besogne terrible. *20 robustes Bulgares* portaient pour ainsi dire la voiture sur leurs bras, tandis que d'autres conduisaient les bœufs doucement et avec précaution.

Lorsque nous fûmes sur le sommet de la hauteur, les Bulgares manifestèrent une vive joie; ce n'était pas une plaisanterie, en effet, car ils avaient porté la voiture pendant deux heures entières et ils l'avaient portée à une hauteur de 4000 pas! En haut, nous trouvâmes de magnifiques prairies et une flore des Alpes qui couvraient toute l'étendue. Après avoir passé un marécage d'où sort la rivière *Blato* qui se jette dans la Morava près de Leskovatz, nous arrivâmes vers dix heures à l'église du village de *Vlassino;* ce village donne son nom à toute la montagne entre Trin et Vrania, qui s'appelle Vlassina.

Vlassino, village montagneux, compte jusqu'à 400 maisons, dispersées en 24 jusqu'à 30 hameaux distants de deux heures l'un de l'autre. Cette distance ne serait pas si grande, si le terrain n'était pas tellement accidenté. L'église, qui est au milieu du village, est bâtie sur un monticule, d'où l'on voit tout le village dispersé comme un troupeau de moutons. Immédiatement après mon arrivée l'instituteur du village est venu et m'a expliqué et montré les noms des différents points autour de Vlassina.

Toute la montagne de Vlassina est infiltrée de minerai-mica, qui commence de la vallée de la Strouma et s'étend dans la direction nord-ouest depuis Doupnitza jusqu'à Nisch, en passant par de très riches vallées. A l'exception des autres montagnes, le massif de Vlas-

sina est absolument dénudé et a des pentes qui s'élèvent à 6,000 pas. Chaque hauteur, chaque sommet, a un nom propre: Ravna Schiba, Bukova Glava, Méchid, Vilo-Golo, Schtrecher, Tcherna Grana, etc. Contrairement à toute attente, la contrée est fortement peupleé. Ainsi on peut trouver ici les mêmes fromageries que dans les Alpes. De quelque côté que l'on se tourne, on voit paître des bœufs, des chevaux, des moutons etc. et, sur les hauteurs de 4000 pas, on peut voir des champs d'orge, d'avoine et autres céréales. Dans les dépressions on cultive aussi le maïs et le chanvre que les habitants travaillent d'une façon que je n'ai vue nulle part.[1] Tout le massif est parsemé de huttes et de maisonnettes. Partout dans mon voyage je n'ai vu que soucis et tristesses, je n'ai entendu que des gémissements. Cette région fait exception sous ce rapport aussi. Les habitants sont des gens qui chantent toujours leurs chansons nationales.

De ces hauteurs on voit aussi la montagne de Kurbetz. Elle est habitée par les *Bulgares*, gens de mœurs joyeuses. Ils sont réservés envers l'étranger, mais cela ne dure que le temps qu'il faut pour les connaître et la réserve fait place à la sincérité et à la gaieté. Il est facile de s'expliquer cette méfiance et cette réserve. Mes compagnons de Vlassina furent très contents lorsque je leur donnai un thaler à chacun, car ils ne sont pas habitués à recevoir une récompense pour leur dur et pénible travail. C'est pourquoi il m'a été facile de trouver de nouveaux hommes à Vlassina et des bœufs reposés pour pouvoir continuer mon voyage.

De Vlassina se détache la croupe large du Tchemernik. Le pied méridional de ce massif se confond avec les pentes sud des montagnes voisines dans une autre vallée qui est formée par le cours de la Blatna Reka et la Vrela Reka, venant de l'ouest. L'étroite vallée de ces deux rivières est un ravin profond, par lequel ne passe aucun chemin. Pour gagner de Vlassina les hauteurs abruptes de Tchemernik qui atteignent 5000 pas, et pour descendre enfin à Surdulitza et de là dans la vallée de la rivière Mazuritska, il faut aller pas à pas. Le passage du Tchemernik, à 4000 pas, fut la partie la plus difficile de mon voyage.

Au coucher du soleil, nous descendîmes dans la dépression de *Sakuschani où nous avons passé la nuit dans la maison d'une aimable Bulgare.* Le premier étranger qui a visité Sakuschani a été le consul

---

[1] *Les Bulgares travaillent le chanvre comme chez nous.* Cette méthode primitive a étonné l'Allemand, mais il n'y a là rien d'extraordinaire. (Note du Traducteur serbe.)

Hahn, pendant son voyage de Belgrade à Salonique (1858). Il a dit alors de *Sakuschani que c'était la plus grande et la plus riche région de la Bulgarie qu'il avait vue durant son voyage.* Ces plaines sont peuplées surtout d'Albanais, probablement les mêmes que ceux qui habitent la rive droite de la Morava.

Le lendemain nous arrivâmes, en suivant la bonne route qui longe la vallée de la Morava, dans la ville de *Vrania.* Vrania est située à gauche de la vallée de la Morava, au pied d'un assez grand massif; les nombreux minarets de ses mosquées lui donnent un aspect pittoresque.

De Vrania j'ai continué mon voyage dans la vallée de la Morava par *Leskovatz à Nisch,* la plus laide ville d'une jolie banlieue; j'ai passé la dernière nuit sur le territoire *slave* de l'empire turc.

De bonnes routes conduisent de Nisch à Alexinatz par la grande route de Constantinople qui n'a rien cependant d'une route qui passe par la plaine. Le polygone de tir turc est disposé de telle manière que pendant les exercices, les obus traversent la route, et lorsque nous nous y engageâmes, un cavalier accourut pour nous en écarter: on risquait d'être atteint par les obus. Et cela se passe sur la grande route de Constantinople!

La frontière serbo-turque est à mi-chemin entre Nisch et Alexinatz. Les Turcs ont élevé à la frontière une maison de garde en pierre où sont exhibés les passeports; du côté serbe il y a un poste. Entre les deux postes se trouve la porte qui sépare la Serbie de la Turquie. Aussitôt qu'on a franchi cette porte, on est frappé immédiatement par un contraste étonnant. *Les hommes, les villages, les villes, le pays, tout est différent en Serbie.* La différence entre Nisch, résidence du pacha turc, et Alexinatz, chef-lieu de département serbe, est énorme. Le voyageur qui arrive de la Turquie à Alexinatz doit saluer ce pays comme une terre promise, car il peut, après une longue période de temps, manger, boire, se coucher et s'asseoir de nouveau comme il faut. La Serbie est le trait-d'union entre la barbarie et la civilisation. »

Iedinstvo, IIIe année, n° 86, p. 180 du 27 avril 1871.

1872

Durant mon court séjour à Pirot, j'ai pu découvrir, après 38 ans de domination serbe, les vestiges suivants du passé bulgare de cette ville:

1. Dans l'église cathédrale de l'Assomption, à gauche de l'entrée principale, une grande iconostase avec les images des Saints frères Cyrille et Méthode et l'inscription bulgare suivante:

« *Don des négociants en bétail de Panagurischté.* Pour le salut de leurs âmes et l'éternel souvenir. 1872. »

2. Dans la même église est conservé un « Saint Evangile de Notre Seigneur Jésus Christ par Mathieu, Marc, Luc et Jean en dialecte slave-russe. Neuvième édition. Saint-Pétersbourg, Imprimerie du Synode 1870. » Sur les couvertures du livre il y a des notes (comptes) faites par *André Zlatkoff* (et non pas Zlatkovitch) et portant les dates: *Pirot*, 1872 et 1880, 8e jour de mars.

3. Parmi les livres ecclésiastiques, deux bulgares dont on s'est servi longtemps après l'occupation de la ville par les Serbes, d'après le témoignage des marguilliers:

a) *Psautier* ou livre des Psaumes, traduit de l'original en langue bulgare vulgaire. A Londres. Imprimé chez W. Wattis, aux frais de la Société Britannique qui publie l'Ecriture Sainte pour la propagation de la Parole de Dieu 1857.

b) Le Nouveau Testament (en deux exemplaires), traduit par Néophyte Rilski. 1859. Même édition.

1874

Bulgarie . . .» Au point de vue administratif, le pays n'est pas uni. Les principaux départements sont celui de Silistria à l'est, et celui de Vidin à l'ouest, avec les *livas* de Silistria, Toultcha, Varna, Routchouk, Tirnovo, Nicopole et Vidin à l'ouest et le liva de Sofia du vilayet de Nisch, en tout 1500 milles carrés. En y ajoutant le vilayet de Nisch, limitrophe de la Turquie et de la Serbie, la superficie du pays se monte à 1839 milles carrés.

Vostok, IIe année, no 5, p. 3, col. 3 du 19 février 1874.

1874

Bulgarie. Faute de centralisation provinciale (il s'agit de la Bulgarie du Nord), le pays n'a pas de capitale. Anciennement la ville principale était Tirnovo, plus tard ce fut Sofia considérée souvent encore comme telle.[1]

Vostok, IIe année, no 5, p. 3, col. 3 du 19 février 1874.

1874

Bulgarie. La Bulgarie forme maintenant une province turque. Tant de luttes sanglantes ont réduit de plus en plus le nombre des Bulgares, *mais ils sont toujours jusqu'à 4½ millions d'habitants* si l'on fait entrer en ligne de compte ceux qui habitent hors de la Bulgarie, en Roumélie, en *Macédoine et dans la Serbie méridionale,* en Thessalie et en Albanie jusqu'aux frontières grecques.

Vostok, IIe année, nº 6, p. 3, col. 2 du 28 février 1874.

1874

« *Il y a des Bulgares en Serbie aussi, surtout le long du Timok jusqu'à Alexinatz,* qui vivent en parfait accord avec les Serbes et nul n'a songé à les dominer et à les asservir. »[1]

Vostok, IIe année, nº 8, p. 1, col. 12 du 16 mars 1874.

1875

Le professeur hongrois *Szabo* s'exprime ainsi au sujet des Bulgares de Serbie:

« *Le peuple bulgare* n'est que partiellement d'origine slave et il se distingue a beaucoup d'égards de ses voisins serbes. Cette différence apparaît déjà dans la langue des deux races, car il ne s'agit pas de dialectes d'une même langue, mais de deux langues distinctes, bien qu'ayant des affinités entre elles. Le Bulgare est de stature courte et trapue, diffèrant d'aspect du Serbe (ce qui est une conséquence de la fusion entre les Bulgares qui sont d'origine finno-tatare et les anciens habitants slaves). Les Bulgares sont très laborieux, assidus et sobres, ils évitent le luxe uniquement pour accroître leur bien. Ils gardent jalousement leur nationalité et ne se marient avec les Serbes que de très mauvaise grâce. *Il y a en Serbie environ 100,000 Bulgares* (souligné par l'auteur). *La loi, en Serbie, ne reconnaissant pas d'autre nationalité que la serbe, les Bulgares n'ont pas d'écoles et n'osent pas se servir de leur langue dans les rapports officiels.*

Page 146.

En rendant compte de cette étude, Bogoliub Iovanovitch écrit à la page suivante de l'*Otatchbina*:

---

[1] Cet extrait et les trois suivants sont tirés d'un article d'*Andritch* accusé par le journal bulgare *Vek* d'être un agent du gouvernement serbe. Voir le *Vostok,* IIe année, nº 9, p. 4.

« En ce qui concerne les Bulgares, nous ne reconnaissons point qu'il y en ait en Serbie et nous protestons que le professeur hongrois les signale. *Il y en avait peut-être dans les districts de Kniajévatz* et d'*Alexinatz avant la cession de ces pays par la Turquie à la Serbie, mais c'était en 1833;* mais il n'est pas vrai qu'ils y existent toujours; nous pouvons l'affirmer d'autant plus que nous en avons des preuves dans les livres de recensement; le recensement de la population en Serbie, effectué en 1866, a noté la nationalité aussi et à cette occasion la présence de Bulgares n'a pas été constatée. »

L'opinion d'un professeur hongrois sur la Serbie par *Bogoliub Iovanovitch. Otatchbina,* livraison de mai 1875.

1876

« De tous les Slaves du sud, les Bulgares sont les plus répandus. *Ils comptent 5 millions* et habitent *toute l'ancienne Macédoine,* la majeur partie de la Thrace et l'ancienne province danubienne de Mésie qui porte maintenant exclusivement le nom *de Bulgarie.*

Et plus bas:

« L'Etat bulgare, qui a mené pendant quatre cents ans des luttes sanglantes avec l'empire de Byzance, comprenait aux époques de sa plus grande extension non seulement lesdites provinces au sud du Danube, mais aussi l'ancienne Dacie et une grande partie de la Hongrie que les Bulgares ont perdue plus tard dans la lutte contre les Magyars; et de même que la Transylvanie fut annexée à la Hongrie, de même les provinces méridionales de la Macédoine et de la Thrace revenaient quelquefois à l'empire de Byzance. »

Les Bulgares. Traduit par *Luca Popovitch.* Dans la revue périodique *Iavor,* n° 23 du 6 juin 1876, p. 722.

1877

Extrait du rapport de M. S. Drinoff adressé au prince Tcherkasky (Bibliothèque Nationale, cahier n° 5).

« La longue et détaillée étude des rapports serbo-bulgares m'a amené à conclure que la plus pratique et la plus juste délimitation entre les Serbes et les Bulgares serait la suivante: la frontière actuelle de l'est de la principauté serbe à partir de l'embouchure du Timok jusqu'au long de Soupovetz, plus loin la rivière de la Morava bulgare à peu près jusqu'à la frontière du nord de l'arrondissement de Vrania,

ensuite la ligne tracée de cet endroit jusqu'à Kara-Dag et enfin Kara-Dag et le sommet du Char-Dag.

N'ayant pas à ma portée, à Bogot, les matériaux sur lesquels je me suis basé pour arriver à la conclusion susmentionnée relative à la frontière politique entre la Serbie et la Bulgarie je ne peux donner pour l'appuyer, à l'heure qu'il est, que des considérations d'ordre général.

Les objections possibles de la part des parties intéressées contre la frontière proposée ne peuvent porter que sur les sandjaks de Prizren, de Pristina, de Skopié et de Nisch dont les deux premiers, d'après la délimitation, appartiendraient aux Serbes, le troisième aux Bulgares et le quatrième serait partagé entre eux.

Les objections bulgares contre la cession aux Serbes des provinces de Prizren et de Pristina consistent en ceci: à partir du 9e siècle jusqu'à la moitié du 13e, c'est-à-dire avant la conquête de ces provinces par les rois serbes de la dynastie de Néman, celles-ci étaient considérées comme provinces bulgares vivant de la même vie historique que le reste des pays bulgares. La conscience bulgare y était si forte qu'elle n'a pas pu être effacée ni par la domination, pendant un siècle et demi, des rois serbes qui avaient transféré leur capitale à Prizren vers la fin du 13e siècle, ni par leur soumission, pendant cinq siècles, au patriarcat serbe d'Ipek, patriarcat qui survécut à la bataille de Kossovo et qui subsista jusqu'à la moitié du siècle dernier. Et actuellement encore les Slaves de Pristina et de Prizren se disent Bulgares et l'on voit encore dans leur langage les traits caractéristiques de la langue bulgare . . . . C'est dans le sandjak de Skopié (Uskub), situé au sud de Prizren et de Pristina et séparé d'eux par le Schar et le Kara-Dag, qu'on trouve les sources et les hauts affluents du Vardar, qui est le plus grand fleuve de la Macédoine, dont le sandjak fait partie intégrante. Les prétentions des Serbes sur ce sandjak sont dénuées de tout fondement légitime et proviennent uniquement de ce qu'ils appellent l'idée d'une grande Serbie dont les défenseurs acharnés émettent des revendications sur toute la Macédoine. Sous cette influence les Serbes ont depuis quelques années ouvert des écoles serbes dans les différentes parties de la Macédoine (Krouchévo, Galechnik, Debra etc.) dont quelques-unes se trouvent dans la contrée de Skopié (à Tétovo). Il est possible que les Serbes aient pu convertir quelques-uns des habitants de la contrée de Skopié, mais ceux-ci ne doivent pas être nombreux;

actuellement encore la masse se reconnaît bulgare, ce qu'elle a toujours cru être. Je ne trouve pas superflu de rappeler ici que la contrée de Skopié a donné un des premiers agents de la renaissance bulgare. Déjà au commencement du siècle actuel, par conséquent longtemps avant l'apparition de l'idée de la grande Serbie, Cyrille Péitchinovitch, originaire de Tétovo, supérieur du couvent de Krali Marco, à Skopié, a composé et publié à Buda-Pest en 1816 un des premiers livres imprimés en bulgare « Oglédalo », écrit comme il est marqué sous le titre, « en très simple et populaire langue bulgare. » Péitchinovitch appelle ainsi la langue des Slaves de Skopié qu'il voulait principalement instruire par son livre, livre qu'on considère comme un des meilleurs monuments pour l'étude de l'idiome bulgare de la Haute Macédoine.

Le sandjak de Nisch se compose de cinq arrondissements: de Nisch, de Prokouplé, de Kourchoumli, de Leskovetz et de Vrania. L'arrondissement de Nisch proprement dit se trouve à l'est de la Morava bulgare. Il est peuplé surtout de Slaves dont la statistique de l'église compte 12,569 familles ou (en multipliant ce nombre par 5) 62,834 habitants des deux sexes.

A Leskovetz et dans 195 villages la statistique de l'église compte 13,072 familles ou 65,360 habitants des deux sexes, presque autant que dans l'arrondissement de Nisch. Les Slaves de Leskovetz se disent Bulgares, sous le même nom on les rencontre dans toutes les relations de voyages ethnographiques. Dernièrement les Serbes, profitant de l'état d'abandon de cette contrée bulgare, ont tenté de la serbiser, c'est pourquoi ils ont fondé à Leskovetz une école serbe. Mais il est peu probable que ces tentatives aient porté quelque fruit; du moins il est certain que, il y a trois ans, quelques patriotes de Leskovetz ont attiré l'attention de l'Exarchat bulgare sur la propagande serbe parmi eux et ont sollicité son concurs pour l'ouverture d'une école bulgare à Leskovetz. L'arrondissement de Vrania se trouve presque au cours supérieur de la Morava bulgare et appartient au sandjak de Skopié; au point de vue de l'église il appartient au diocèse de Skopié. D'après les renseignements que j'ai recueillis il y a trois ans à Constantinople, sur 350 villes et villages dans l'arrondissement de Vrania une centaine appartient aux Albanais et le reste est peuplé de Bulgares. Il faut remarquer que les localités de l'arrondissement de Vrania, notamment dans ses parties supérieures, se composaient, en 1874, année à laquelle se rapportent mes ren-

Il est admirable à voir, notre Callinique, plein d'esprit chrétien, appuyé sur son bras gauche et jetant des regards tristes à son implacable déesse! Ceci est, sachez-le, le premier paragraphe du premier chapitre; le reste à une autre fois. »

Vidov Dan, IIIe année, nº 120, p. 1 du 19 octobre 1863.

1863

« Le *peuple bulgare*, si l'on considère les pays réellement peuplés de *Bulgares* et non pas seulement la petite province formant *l'ancien royaume bulgare*, comme les Turcs l'ont nommée, compte actuellement (ceci a été écrit en 1863) *quatre millions et demi* d'habitants; maintenant que les puissances européennes ne toléreront plus les massacres en masse, on peut admettre que ce nombre augmentera bientôt à tel point que, par sa prépondérance, il étouffera sans combat la population turque. »

Du peuple bulgare: (Tiré du livre « *Sebastopol* » de l'Anglais *John Retclif*). Communiqué par *P. Iavor*.

Vidov Dan, nº 30 du 20 octobre 1875, p. 946 à 947.

1865

« D'après les notes officielles il y a à *Prizren* 11,500 maisons dont 8400 musulmanes, 300 orthodoxes et 150 catholiques. L'ensemble de la population s'élève donc à 46,000 habitants dont 36,000 musulmans, 8000 *chrétiens orthodoxes* (*Bulgares et Valaques*) et 2000 chrétiens catholiques.

« *Voyage dans les vallées du Drin et du Vardar*, fait en 1865 sur l'ordre de l'Académie Impériale des Sciences par *J. G. Hahn*, consul d'Autriche pour la Grèce orientale. (Avec une carte), traduit de l'allemand par Michel Nic. Ilitch, capitaine d'état-major. Belgrade, 1876, p. 127 à 128.

1866

En *Bulgarie, Nisch, le 26 février*. Il y a quelques jours, des gendarmes envoyés par l'honorable pacha sont entrés à minuit dans la maison de Georges Krainalitch qui a été réveillé de son sommeil, lié et conduit devant le pacha; jeté en prison, il s'y trouve depuis cinq jours et l'on apprend de lieu sûr que la potence est prête et qu'il sera pendu une nuit sans que personne le sache. Krainalitch

est accusé de divers méfaits, et surtout d'avoir impitoyablement pressuré le peuple. Le même avait pris récemment de la douane un reçu pour une marchandise de 5000 ocques et acquitté le droit de douane, puis de son propre gré il fit de ce chiffre 50,000 ocques. La douane ayant eu connaissance de cette fraude le frappa d'une amende de plus de 1000 médjidiés d'or; sur la garantie de plusieurs personnes, il fut relâché par le pacha en attendant que la sentence arrive de Constantinople.

Svétovid, XVe année, nº 24, p. 2 du 1er mars 1866.

1866

« La ligne formée par la voie romaine *Via Egnatia*, entre Salonique et Ochrida, peut être prise comme une frontière ethnographique, bien qu'elle laisse de côté une portion de *territoire bulgare* au sud et quelques localités grecques au nord. Il serait bien plus difficile de tirer la frontière du sud-est, du littoral de la mer Noire jusqu'au golfe de Salonique, attendu que nulle part les Slaves ne touchent au Bosphore ou à la mer de Marmara. En Thrace Andrinople pourrait être prise comme ville qui touche à la Bulgarie. »

Remarque 2 à l'article: *Les pays sud-slaves de l'Autriche et de la Turquie* par Mesdemoiselles *G. M. Mackenzie et A. P. Irby*. Edinburg et Londres, 1865. (Traduit de l'anglais en serbe par F. H.).

Revue *Vila*, IIe année, nº 19 du 8 mai 1866. Publiée et rédigée par *Stojan Novakovitch*[1] p. 302.

1866

« Slaves du Sud: 1º en Turquie: *Bulgares* de 4 à 8,000,000. *Serbes*: 2,633,000. 2º en Autriche: *Serbes et Croates*: 2,757,602, *Slovènes*: 1,171,954, *Bulgares*: 22,987.»

Remarque 3, p. 302 le volume suivant de la même revue, p. 318, contient la rectification suivante:

« Dans notre dernier numéro, p. 302, remarque 3, lire 4 à 6,000,000 de *Bulgares* en Turquie, comme il est écrit sur l'original, au lieu de 4 à 8,000,000, comme il a été imprimé par erreur. »

Vila, IIe année, nº 19 du 8 mai 1866.

---

[1] Stojan Novakovitch est le savant et homme politique serbe qui fut premier délégué de la Serbie à la Conférence de la paix de Londres en 1913.

1866

« *Les Bulgares* occupent la plus grande partie *du territoire* de l'empire turc, toute la partie de la mer *Egée à la mer Noire,* tout le Danube jusqu'à la Serbie où *ils habitent* aussi. (Article « Les Slaves du Sud » par *Iov. Pohara*).

Svetovid, XVe année, n° 76, p. 1, col. 1 du 3 juillet 1866.

1866

7. « *Bugar-Morava* (La Morava-Bulgare) sépare très peu la Serbie du *cadilik de Nisch.* Elle est presque aussi grande que la Morava Serbe et prend sa source à Zazli (?), au sud de Kossovo, en Vieille Serbie, dans le cadilik de Prichtina . . . . »

8. Le long de la frontière de la Serbie coulent les deux *Timok*: le grand et le petit. Le *Grand Timok* qui sépare la Serbie de la Bulgarie sur un parcours de 13 heures *prend sa source en Bulgarie dans le cadilik de Pirot,* au sud du Balkan . . . . »

9. « *Le Petit Timok,* bien qu'il ne forme nulle part la frontière entre la Serbie et la Bulgarie, entre dans la catégorie de ces rivières, car il vient d'au-delà de la frontière serbe. *Il prend également* sa source en Bulgarie, dans le *cadilik de Pirot,* entre les montagnes Orlan et Babina *Glava.* »

« *Les cours d'eau de la Serbie.* Fragment des notes laissées par feu *Iovan Milenkovitch,* douanier de Belgrade en retraite.

Glasnik de la Société savante serbe. liv. II. t. XIX (ancienne série). 1866, p. 275 à 277.

1866

La Bulgarie devant l'Europe. Bucaresti, imprimeria nationala, 1866.

« Avant l'apparition du hatt-i-humaioun les Bulgares s'étaient soulevés sur plusieurs points de leur pays, les armes à la main, pour réclamer leurs droits. Dans les districts de Nisch et de Vidine, deux sérieuses révoltes, la première en 1840, la seconde en 1848, furent étouffées par de grandes effusions de sang.

La conspiration de Tirnovo de 1835 à 1836 fut découverte, puis étouffée par la pendaison d'une dixaine de citoyens notables de Tirnovo, peine exécutée sans aucune forme judiciaire. La tentative d'une expédition bulgare de Braila a eu lieu sans avoir eu d'effet,

faute de centralisation. En 1856, lorsque le gouvernement turc se hâtait de faire couvrir par les sceaux et les signatures de toutes les communautés non musulmanes, de toutes les provinces de l'empire, des adresses de remerciements dont la teneur portait que les chrétiens, ses fidèles sujets, étaient très contents, les Bulgares se sont également empressés de manifester leurs vrais désirs, en se révoltant aux Balkans et ayant à leur tête un vieillard nommé Dédo Nicolas. Cette révolte avait une certaine chance de réussite. Quatre cents montagnards des villages des Balkans étaient venus, les armes à la main, s'unir au petit nombre de camarades d'armes de Dédo Nicolas. Un faux bruit répandu, on ne sait ni comment ni par qui, parmi les montagnards, que Dédo Nicolas et ses camarades étaient des espions envoyés par les Turcs pour sonder l'esprit du peuple, eut pour effet d'envoyer les montagnards à se retirer et de laisser le chef de cette révolution presque isolé.

Comment le gouvernement turc a-t-il procédé en cette circonstance? D'un côté il a fait assassiner Dédo Nicolas aux Balkans où il s'était retiré et a fait décapiter à Tirnovo en plein jour les deux prisonniers, tandis que d'un autre côté il a qualifié partout la révolte étouffée de fait d'enfantillage et d'ivrognerie, et sans aucune signification révolutionnaire. Le mouvement qui a eu lieu en 1862 a eu le même sort que celui de 1856. Le gouvernement a fait arrêter tous les compromis et suspects et sans aucune accusation fondée il a fait exiler indistinctement coupables et innocents, sans aucune forme de procès, ce qui a motivé l'émigration de presque toute la jeunesse de la ville de Tirnovo. Et ce mouvement fut qualifié d'acte d'ivrognerie et d'enfantillage! Tout gouvernement punit ses accusés politiques, mais après condamnation; tandis que le système suivi par le gouvernement turc à l'égard des accusés politiques est un système particulièrement horrible. Que de victimes de ce système compte chacun des peuples de la Turquie! Le peuple bulgare a particulièrement à pleurer la fleur de presque toute son aristocratie et de son intelligence, exterminée systématiquement depuis la conquête jusqu'à nos jours. Par ce système asiatique le gouvernement turc, à l'étranger, a l'apparence d'être animé des plus hauts sentiments de générosité et d'indulgence exemplaires envers ses accusés politiques.

Il est toujours prêt à accorder une amnistie; et cette amnistie compte elle même d'innombrables victimes innocentes. Dans la

révolte de la province de Nisch en 1840 les pauvres Bulgares furent trompés par les Serbes; le prince de la Serbie n'eut pas le courage d'appuyer leur mouvement, de sorte qu'ils durent accepter les propositions du pacha de Nisch et déposer les armes sous amnistie. Peu de temps après, le pacha de Nisch expédia les chefs de ce mouvement à Constantinople, non comme des coupables, mais avec tous les honneurs dus à des représentants nationaux se rendant près de la Porte pour y exprimer les vœux du peuple. Pas un d'eux n'est rentré chez soi. »

Vidov Dan, VIe année, nº 244, p. 1 du 31 décembre 1866.

1868

Le Vidov Dan reproduit intégralement et sans objections l'article: « *De la Bulgarie et des Bulgares* » de D. T. Tuminski. Voici quelles sont, d'après cet article, les limites de la Bulgarie et ses villes principales:

« *La Bulgarie* comprend la majeure partie des *anciennes Mésie, Thrace et Macédoine.* Le dialecte bulgare est parlé depuis les *embouchures* du Danube jusqu'à Salonique et au lac de *Kastoria*, de Jélégrad à Ochrida. La ligne formée par la voie *romaine Via egnatia, entre* Salonique et Ochrida, peut être *prise comme* une frontière *ethnographique*, bien qu'elle laisse de côté une portion de territoire bulgare *au sud* et quelques localités grecques au nord. Il serait bien plus difficile de tirer la frontière du sud-est, attendu que nulle part les Slaves ne touchent en masses compactes au Bosphore ou à la mer de Marmara. *En Thrace, Andrinople* pourrait être *prise comme une ville limitrophe* de la *région grecque.* »

Voici les principales villes de la Bulgarie:

« Néanmoins la Bulgarie est une des provinces de la Turquie où il y a un éveil à la vie. La dernière guerre russo-turque a eu de très fâcheuses conséquences, beaucoup de villes sont devenues presque désertes. Sans cela, la Bulgarie serait peut-être plus avancée aujourd'hui. En 1829 il y a eu une forte émigration (de Bulgares) en Bessarabie, puis en Crimée, en Valachie, en Moldavie et en Serbie. *Schoumla* (Schoumen) comptait auparavant 70,000 habitants, elle n'en a aujourd'hui que 30,000; *Selimné* (Sliven) avait auparavant 24,000 habitants, elle n'en compte plus que 10,000. Mais il s'y fait toujours un peu de commerce. A Schoumen, il y a de nombreuses fabriques. A *Ilieni*, non loin de *Tirnovo*, il y a une fabrique de draps

et de toiles. A *Tirnovo* on cultive la soie. Les Bulgares vendent leurs cocons contre de la bonne monnaie aux Vénétiens et aux Lombards. Ils manquent cependant de machines, d'instruments, d'installations, etc.

La Bulgarie fait presque entièrement partie de l'empire turc; une petite portion seulement, au nord des bras du Danube, appartient à la Russie. Elle est divisée en pachaliks; elle n'a été organisée en vilayets que tout récemment; en apparence le vilayet jouit d'une certaine autonomie, mais en réalité rien n'est changé.

Les plus remarquables villes de la Bulgarie, en ce qui concerne leur antiquité, leur importance historique et le nombre de leurs habitants sont: *Andrinople* sur la Maritza, avec 160,000 habitants, jadis résidence des sultans; *Plovdiv* avec 60,000 habitants et *Sofia* avec 40,000, Nisch, forteresse sur la Nischava, à la frontière de la principauté serbe, *Tirnovo*, ancienne capitale des tzars bulgares, *Varna* sur la mer Noire, *Vidin*, forteresse sur le Danube, *Samokov*, *Roustchouk*, chef-lieu du nouveau vilayet. »

Vidov-Dan, VIIIe année, n° 33, p. 2 du 13 février 1868.

Dans le numéro suivant, l'auteur donne la superficie des pays bulgares en milles carrés et le total de la population bulgare.

« Cette superficie, qui comprend 4200 milles carrés, a une population de 7,225,000 habitants. La Bulgarie proprement dite a 1600 milles carrés avec 3,500,000 habitants, 1400 milles carrés reviennent à la Thrace qui compte 2,155,000 habitants, tandis que la Macédoine et les parties de la Thessalie, de l'Epire et de l'Albanie ont 1200 milles carrés, peuplés de 1,600,000 âmes.

Plus loin:

« Certains statisticiens écrivent que le nombre des Bulgares purs serait plus petit, mais il faut attribuer cette tendance aux sources phanariotes où ils ont puisé, car les Phanariotes se croient faire un mérite de diminuer le nombre des Bulgares. Plus honteuses sont les données statistiques recueillies en 1844 par la commission turque. *Celle-ci n'a compté qu'environ 4,000,000 de Bulgares.*

Sur les 5 millions de Bulgares qui habitent la Turquie il y a 300,000 qui sont musulmans, ce sont les Pomaks et les Gagaouzes; 60,000 sont de confession catholique romaine; ce sont les Pauliciens, descendants des Bogomiles que les missionnaires de Rome ont convertis au catholicisme. Le reste appartient à l'Eglise orthodoxe. Nous ajouterons encore que les Bulgares qui habitent les villes de Macé-

doine, de Thrace et d'Epire se sont grécisés, en grand nombre, par suite de la pression des Phanariotes; d'autres qui n'avaient pas une conscience nationale et qui en manquent encore, sont gênés de parler leur langue slave maternelle et se disent Grecs. Mais un revirement vers le mieux s'est produit ces derniers temps dans ces milieux aussi On peut maintenant trouver à Andrinople, à Plovdiv et en Roumanie des Bulgares qui ne savent pas ou qui n'ont jamais su le bulgare et qui pourtant sont fiers de leur nom national et de leur pays. »

N° 34, p. 2 du 14 février 1868.

« Le Bulgare est de plus haute stature que ses voisins, les Grecs et les Roumains; il offre aussi un type qui le distingue notablement de ces deux peuples. Entourés des Roumains, des Grecs, des Albanais et des Turcs hostiles, persécutés par les Phanariotes jusqu'à nos jours, opprimés par les garnisons turques de *Vidin, Nisch, Sofia, Varna, Schoumla et Roustchouk,* ils ont beaucoup perdu de l'esprit guerrier qui les animait aux premiers siècles de leur liberté nationale. Non pas que la mère bulgare soit incapable d'élever des braves: en Bulgarie aussi le sang des héros a arrosé les tombeaux de la liberté; Botzaris et tant d'autres Bulgares ont combattu pour la croix, pendant l'insurrection grecque, d'autres héros ont lutté *pour la liberté de la Roumanie et celle des frères serbes*; enfin, en 1835 à 1836, 1840, 1844 et 1866, il y a eu des soulèvements *bulgares;* mais c'étaient des cas isolés. Le Bulgare est en général pacifique et doux; il a l'intelligence claire, l'imagination vive, en un mot il est capable de grandes actions physiques et morales; malheureusement, ces excellentes qualités n'arrivent pas à un grand développement, car il n'est pas possible de les cultiver comme il faut. Il est hospitalier comme tous les Slaves, modeste, pieux, mais il n'est ni abruti ni fanatique. Au-dessus de tout il aime son cher, beau et pauvre pays. »

N° 38, p. 2 du 18 février 1868.

1868

« *A Nisch,* sur la frontière serbe, l'évêque a prévenu les manifestations hostiles, en avançant contre les *notables bulgares* la fausse accusation qu'ils préparaient une insurrection avec l'appui des Serbes. Les notables furent mandés par le pacha et, sans être entendus, sans avoir même embrassé leurs enfants et pris les effets les plus indispensables, ils furent entassés dans une voiture et déportés. C'était en hiver; l'été suivant, en août, nous étions les hôtes de la maison de

l'un des déportés et nous fûmes priés de solliciter le consul d'Angleterre, afin d'apprendre si les déportés étaient encore en vie.

Page 36.

La Bulgarie centrale est le pays compris entre le Balkan et les Rhodopes. Nous y avons visité les écoles d'Andrinople et de Philippople, Samokov, Sofia et Nisch.[1]

Voyage dans les provinces slaves de la Turquie d'Europe par par Mlles *M. M. Mackenzie et A. P. Irby.* Traduit du serbe (en bulgare) par P. Ivanoff, Vidin, 1891 (La traduction serbe de *Mijatovitch* a été faite en 1868).

1869

« *Sandjak de Nisch* (6 villes, 2 bourgs, 548 villages). Nisch compte actuellement environ 16,000 habitants, à savoir pour une moitié Turcs et pour l'autre *moitié Bulgares, Serbes* et Juifs; elle a 3077 maisons. Page 473.

Schehirköj ou Pirot compte à peu près 10,000 habitants Bulgares et Turcs et possède 1853 maisons, 7 mosquées, 2 églises et un château du moyen-âge où il y a toujours une garnison. La ville est célèbre par ses tapis. Page 474.

Mitteilungen der Kaiserlich-Königlichen geographischen Gesellschaft. Wien, Bd. XII (Neue Folge, 2. Band).

Voir *N. Michoff, La Population de la Turquie et de la Bulgarie* au XVIIIe et XIXe siècles, 1915, p. 292.

1871

Le *Iedinstvo,* journal politique et littéraire paraissant à Belgrade, dans un article intitulé « *Les journaux bulgares et la Serbie* » reproduit la polémique entre les feuilles bulgares *Otetchestvo* et *Svoboda,* le premier partisan du dualisme avec la Turquie, le second adepte de l'idée de confédération balkanique. Selon l'*Otetchestvo,* il y avait à cette époque dans les Balkans 7 millions de Bulgares, 2 millions de Bosniaques et Herzégoviens, 4 millions de Serbo-Croates autrichiens, 2 millions d'Albanais et seulement un million de Serbes dans la principauté de Serbie.

---

[1] On a laissé à dessein à ce témoignage la date de la traduction serbe et non pas celle de l'original anglais.

En reproduisant ces chiffres le *Iedinstvo* se borne à faire la remarque suivante, dans un renvoi: « *Nous devons* remarquer ici que la population de *la principauté de Serbie* n'est pas restée stationnaire à un million, *mais qu'elle compte* déjà un million *300 mille.*

Iedinstvo, IIIe année, n° 44, p. 89 du 27 février 1871.

1871

Note de voyage en Turquie, par *F. Hochstetter.* (Traduit en serbe) par N. I. P.

« . . . . Ainsi, nous restâmes sans chemin et en continuant de monter nous entrâmes dans la romantique forêt de la rivière *Vascha.* Nous traversâmes la rivière près d'un moulin et nous nous trouvâmes devant une colline si abrupte que je n'aurais jamais cru qu'il était possible de passer en voiture des hauteurs pareilles. Ce fut une besogne terrible. *20 robustes Bulgares* portaient pour ainsi dire la voiture sur leurs bras, tandis que d'autres conduisaient les bœufs doucement et avec précaution.

Lorsque nous fûmes sur le sommet de la hauteur, les Bulgares manifestèrent une vive joie; ce n'était pas une plaisanterie, en effet, car ils avaient porté la voiture pendant deux heures entières et ils l'avaient portée à une hauteur de 4000 pas! En haut, nous trouvâmes de magnifiques prairies et une flore des Alpes qui couvraient toute l'étendue. Après avoir passé un marécage d'où sort la rivière *Blato* qui se jette dans la Morava près de Leskovatz, nous arrivâmes vers dix heures à l'église du village de *Vlassino;* ce village donne son nom à toute la montagne entre Trin et Vrania, qui s'appelle Vlassina.

Vlassino, village montagneux, compte jusqu'à 400 maisons, dispersées en 24 jusqu'à 30 hameaux distants de deux heures l'un de l'autre. Cette distance ne serait pas si grande, si le terrain n'était pas tellement accidenté. L'église, qui est au milieu du village, est bâtie sur un monticule, d'où l'on voit tout le village dispersé comme un troupeau de moutons. Immédiatement après mon arrivée l'instituteur du village est venu et m'a expliqué et montré les noms des différents points autour de Vlassina.

Toute la montagne de Vlassina est infiltrée de minerai-mica, qui commence de la vallée de la Strouma et s'étend dans la direction nord-ouest depuis Doupnitza jusqu'à Nisch, en passant par de très riches vallées. A l'exception des autres montagnes, le massif de Vlas-

sina est absolument dénudé et a des pentes qui s'élèvent à 6,000 pas. Chaque hauteur, chaque sommet, a un nom propre: Ravna Schiba, Bukova Glava, Méchid, Vilo-Golo, Schtrecher, Tcherna Grana, etc. Contrairement à toute attente, la contrée est fortement peupleé. Ainsi on peut trouver ici les mêmes fromageries que dans les Alpes. De quelque côté que l'on se tourne, on voit paître des bœufs, des chevaux, des moutons etc. et, sur les hauteurs de 4000 pas, on peut voir des champs d'orge, d'avoine et autres céréales. Dans les dépressions on cultive aussi le maïs et le chanvre que les habitants travaillent d'une façon que je n'ai vue nulle part.[1] Tout le massif est parsemé de huttes et de maisonnettes. Partout dans mon voyage je n'ai vu que soucis et tristesses, je n'ai entendu que des gémissements. Cette région fait exception sous ce rapport aussi. Les habitants sont des gens qui chantent toujours leurs chansons nationales.

De ces hauteurs on voit aussi la montagne de Kurbetz. Elle est habitée par les *Bulgares*, gens de mœurs joyeuses. Ils sont réservés envers l'étranger, mais cela ne dure que le temps qu'il faut pour les connaître et la réserve fait place à la sincérité et à la gaieté. Il est facile de s'expliquer cette méfiance et cette réserve. Mes compagnons de Vlassina furent très contents lorsque je leur donnai un thaler à chacun, car ils ne sont pas habitués à recevoir une récompense pour leur dur et pénible travail. C'est pourquoi il m'a été facile de trouver de nouveaux hommes à Vlassina et des bœufs reposés pour pouvoir continuer mon voyage.

De Vlassina se détache la croupe large du Tchemernik. Le pied méridional de ce massif se confond avec les pentes sud des montagnes voisines dans une autre vallée qui est formée par le cours de la Blatna Reka et la Vrela Reka, venant de l'ouest. L'étroite vallée de ces deux rivières est un ravin profond, par lequel ne passe aucun chemin. Pour gagner de Vlassina les hauteurs abruptes de Tchemernik qui atteignent 5000 pas, et pour descendre enfin à Surdulitza et de là dans la vallée de la rivière Mazuritska, il faut aller pas à pas. Le passage du Tchemernik, à 4000 pas, fut la partie la plus difficile de mon voyage.

Au coucher du soleil, nous descendîmes dans la dépression de *Sakuschani où nous avons passé la nuit dans la maison d'une aimable Bulgare.* Le premier étranger qui a visité Sakuschani a été le consul

---

[1] *Les Bulgares travaillent le chanvre comme chez nous.* Cette méthode primitive a étonné l'Allemand, mais il n'y a là rien d'extraordinaire. (Note du Traducteur serbe.)

Hahn, pendant son voyage de Belgrade à Salonique (1858). Il a dit alors de *Sakuschani que c'était la plus grande et la plus riche région de la Bulgarie qu'il avait vue durant son voyage.* Ces plaines sont peuplées surtout d'Albanais, probablement les mêmes que ceux qui habitent la rive droite de la Morava.

Le lendemain nous arrivâmes, en suivant la bonne route qui longe la vallée de la Morava, dans la ville de *Vrania.* Vrania est située à gauche de la vallée de la Morava, au pied d'un assez grand massif; les nombreux minarets de ses mosquées lui donnent un aspect pittoresque.

De Vrania j'ai continué mon voyage dans la vallée de la Morava par *Leskovatz à Nisch,* la plus laide ville d'une jolie banlieue; j'ai passé la dernière nuit sur le territoire *slave* de l'empire turc.

De bonnes routes conduisent de Nisch à Alexinatz par la grande route de Constantinople qui n'a rien cependant d'une route qui passe par la plaine. Le polygone de tir turc est disposé de telle manière que pendant les exercices, les obus traversent la route, et lorsque nous nous y engageâmes, un cavalier accourut pour nous en écarter: on risquait d'être atteint par les obus. Et cela se passe sur la grande route de Constantinople!

La frontière serbo-turque est à mi-chemin entre Nisch et Alexinatz. Les Turcs ont élevé à la frontière une maison de garde en pierre où sont exhibés les passeports; du côté serbe il y a un poste. Entre les deux postes se trouve la porte qui sépare la Serbie de la Turquie. Aussitôt qu'on a franchi cette porte, on est frappé immédiatement par un contraste étonnant. *Les hommes, les villages, les villes, le pays, tout est différent en Serbie.* La différence entre Nisch, résidence du pacha turc, et Alexinatz, chef-lieu de département serbe, est énorme. Le voyageur qui arrive de la Turquie à Alexinatz doit saluer ce pays comme une terre promise, car il peut, après une longue période de temps, manger, boire, se coucher et s'asseoir de nouveau comme il faut. La Serbie est le trait-d'union entre la barbarie et la civilisation. »

Iedinstvo, IIIe année, n° 86, p. 180 du 27 avril 1871.

1872

Durant mon court séjour à Pirot, j'ai pu découvrir, après 38 ans de domination serbe, les vestiges suivants du passé bulgare de cette ville:

1. Dans l'église cathédrale de l'Assomption, à gauche de l'entrée principale, une grande iconostase avec les images des Saints frères Cyrille et Méthode et l'inscription bulgare suivante:

« *Don des négociants en bétail de Panagurischté.* Pour le salut de leurs âmes et l'éternel souvenir. 1872. »

2. Dans la même église est conservé un « Saint Evangile de Notre Seigneur Jésus Christ par Mathieu, Marc, Luc et Jean en dialecte slave-russe. Neuvième édition. Saint-Pétersbourg, Imprimerie du Synode 1870. » Sur les couvertures du livre il y a des notes (comptes) faites par *André Zlatkoff* (et non pas Zlatkovitch) et portant les dates: *Pirot,* 1872 et 1880, 8e jour de mars.

3. Parmi les livres ecclésiastiques, deux bulgares dont on s'est servi longtemps après l'occupation de la ville par les Serbes, d'après le témoignage des marguilliers:

a) *Psautier* ou livre des Psaumes, traduit de l'original en langue bulgare vulgaire. A Londres. Imprimé chez W. Wattis, aux frais de la Société Britannique qui publie l'Ecriture Sainte pour la propagation de la Parole de Dieu 1857.

b) Le Nouveau Testament (en deux exemplaires), traduit par Néophyte Rilski. 1859. Même édition.

1874

Bulgarie . . .» Au point de vue administratif, le pays n'est pas uni. Les principaux départements sont celui de Silistria à l'est, et celui de Vidin à l'ouest, avec les *livas* de Silistria, Toultcha, Varna, Routchouk, Tirnovo, Nicopole et Vidin à l'ouest et le liva de Sofia du vilayet de Nisch, en tout 1500 milles carrés. En y ajoutant le vilayet de Nisch, limitrophe de la Turquie et de la Serbie, la superficie du pays se monte à 1839 milles carrés.

Vostok, IIe année, no 5, p. 3, col. 3 du 19 février 1874.

1874

Bulgarie. Faute de centralisation provinciale (il s'agit de la Bulgarie du Nord), le pays n'a pas de capitale. Anciennement la ville principale était Tirnovo, plus tard ce fut Sofia considérée souvent encore comme telle.[1]

Vostok, IIe année, no 5, p. 3, col. 3 du 19 février 1874.

1874

Bulgarie. La Bulgarie forme maintenant une province turque. Tant de luttes sanglantes ont réduit de plus en plus le nombre des Bulgares, *mais ils sont toujours jusqu'à 4½ millions d'habitants* si l'on fait entrer en ligne de compte ceux qui habitent hors de la Bulgarie, en Roumélie, en *Macédoine et dans la Serbie méridionale,* en Thessalie et en Albanie jusqu'aux frontières grecques.

Vostok, IIe année, no 6, p. 3, col. 2 du 28 février 1874.

1874

« *Il y a des Bulgares en Serbie aussi, surtout le long du Timok jusqu'à Alexinatz,* qui vivent en parfait accord avec les Serbes et nul n'a songé à les dominer et à les asservir. »[1]

Vostok, IIe année, no 8, p. 1, col. 12 du 16 mars 1874.

1875

Le professeur hongrois *Szabo* s'exprime ainsi au sujet des Bulgares de Serbie:

« *Le peuple bulgare* n'est que partiellement d'origine slave et il se distingue a beaucoup d'égards de ses voisins serbes. Cette différence apparaît déjà dans la langue des deux races, car il ne s'agit pas de dialectes d'une même langue, mais de deux langues distinctes, bien qu'ayant des affinités entre elles. Le Bulgare est de stature courte et trapue, diffèrant d'aspect du Serbe (ce qui est une conséquence de la fusion entre les Bulgares qui sont d'origine finno-tatare et les anciens habitants slaves). Les Bulgares sont très laborieux, assidus et sobres, ils évitent le luxe uniquement pour accroître leur bien. Ils gardent jalousement leur nationalité et ne se marient avec les Serbes que de très mauvaise grâce. *Il y a en Serbie environ 100,000 Bulgares* (souligné par l'auteur). *La loi, en Serbie, ne reconnaissant pas d'autre nationalité que la serbe, les Bulgares n'ont pas d'écoles et n'osent pas se servir de leur langue dans les rapports officiels.*

Page 146.

En rendant compte de cette étude, Bogoliub Iovanovitch écrit à la page suivante de l'*Otatchbina*:

---

[1] Cet extrait et les trois suivants sont tirés d'un article d'*Andritch* accusé par le journal bulgare *Vek* d'être un agent du gouvernement serbe. Voir le *Vostok,* IIe année, no 9, p. 4.

« En ce qui concerne les Bulgares, nous ne reconnaissons point qu'il y en ait en Serbie et nous protestons que le professeur hongrois les signale. *Il y en avait peut-être dans les districts de Kniajévatz* et d'*Alexinatz avant la cession de ces pays par la Turquie à la Serbie, mais c'était en 1833;* mais il n'est pas vrai qu'ils y existent toujours; nous pouvons l'affirmer d'autant plus que nous en avons des preuves dans les livres de recensement; le recensement de la population en Serbie, effectué en 1866, a noté la nationalité aussi et à cette occasion la présence de Bulgares n'a pas été constatée. »

L'opinion d'un professeur hongrois sur la Serbie par *Bogoliub Iovanovitch. Otatchbina*, livraison de mai 1875.

1876

« De tous les Slaves du sud, les Bulgares sont les plus répandus. *Ils comptent 5 millions* et habitent *toute l'ancienne Macédoine*, la majeur partie de la Thrace et l'ancienne province danubienne de Mésie qui porte maintenant exclusivement le nom *de Bulgarie.*

Et plus bas:

« L'Etat bulgare, qui a mené pendant quatre cents ans des luttes sanglantes avec l'empire de Byzance, comprenait aux époques de sa plus grande extension non seulement lesdites provinces au sud du Danube, mais aussi l'ancienne Dacie et une grande partie de la Hongrie que les Bulgares ont perdue plus tard dans la lutte contre les Magyars; et de même que la Transylvanie fut annexée à la Hongrie, de même les provinces méridionales de la Macédoine et de la Thrace revenaient quelquefois à l'empire de Byzance. »

Les Bulgares. Traduit par *Luca Popovitch.* Dans la revue périodique *Iavor*, n° 23 du 6 juin 1876, p. 722.

1877

Extrait du rapport de M. S. Drinoff adressé au prince Tcherkasky (Bibliothèque Nationale, cahier n° 5).

« La longue et détaillée étude des rapports serbo-bulgares m'a amené à conclure que la plus pratique et la plus juste délimitation entre les Serbes et les Bulgares serait la suivante: la frontière actuelle de l'est de la principauté serbe à partir de l'embouchure du Timok jusqu'au long de Soupovetz, plus loin la rivière de la Morava bulgare à peu près jusqu'à la frontière du nord de l'arrondissement de Vrania,

ensuite la ligne tracée de cet endroit jusqu'à Kara-Dag et enfin Kara-Dag et le sommet du Char-Dag.

N'ayant pas à ma portée, à Bogot, les matériaux sur lesquels je me suis basé pour arriver à la conclusion susmentionnée relative à la frontière politique entre la Serbie et la Bulgarie je ne peux donner pour l'appuyer, à l'heure qu'il est, que des considérations d'ordre général.

Les objections possibles de la part des parties intéressées contre la frontière proposée ne peuvent porter que sur les sandjaks de Prizren, de Pristina, de Skopié et de Nisch dont les deux premiers, d'après la délimitation, appartiendraient aux Serbes, le troisième aux Bulgares et le quatrième serait partagé entre eux.

Les objections bulgares contre la cession aux Serbes des provinces de Prizren et de Pristina consistent en ceci: à partir du 9e siècle jusqu'à la moitié du 13e, c'est-à-dire avant la conquête de ces provinces par les rois serbes de la dynastie de Néman, celles-ci étaient considérées comme provinces bulgares vivant de la même vie historique que le reste des pays bulgares. La conscience bulgare y était si forte qu'elle n'a pas pu être effacée ni par la domination, pendant un siècle et demi, des rois serbes qui avaient transféré leur capitale à Prizren vers la fin du 13e siècle, ni par leur soumission, pendant cinq siècles, au patriarcat serbe d'Ipek, patriarcat qui survécut à la bataille de Kossovo et qui subsista jusqu'à la moitié du siècle dernier. Et actuellement encore les Slaves de Pristina et de Prizren se disent Bulgares et l'on voit encore dans leur langage les traits caractéristiques de la langue bulgare . . . . C'est dans le sandjak de Skopié (Uskub), situé au sud de Prizren et de Pristina et séparé d'eux par le Schar et le Kara-Dag, qu'on trouve les sources et les hauts affluents du Vardar, qui est le plus grand fleuve de la Macédoine, dont le sandjak fait partie intégrante. Les prétentions des Serbes sur ce sandjak sont dénuées de tout fondement légitime et proviennent uniquement de ce qu'ils appellent l'idée d'une grande Serbie dont les défenseurs acharnés émettent des revendications sur toute la Macédoine. Sous cette influence les Serbes ont depuis quelques années ouvert des écoles serbes dans les différentes parties de la Macédoine (Krouchévo, Galechnik, Debra etc.) dont quelques-unes se trouvent dans la contrée de Skopié (à Tétovo). Il est possible que les Serbes aient pu convertir quelques-uns des habitants de la contrée de Skopié, mais ceux-ci ne doivent pas être nombreux;

actuellement encore la masse se reconnaît bulgare, ce qu'elle a toujours cru être. Je ne trouve pas superflu de rappeler ici que la contrée de Skopié a donné un des premiers agents de la renaissance bulgare. Déjà au commencement du siècle actuel, par conséquent longtemps avant l'apparition de l'idée de la grande Serbie, Cyrille Péitchinovitch, originaire de Tétovo, supérieur du couvent de Krali Marco, à Skopié, a composé et publié à Buda-Pest en 1816 un des premiers livres imprimés en bulgare « Oglédalo », écrit comme il est marqué sous le titre, « en très simple et populaire langue bulgare. » Péitchinovitch appelle ainsi la langue des Slaves de Skopié qu'il voulait principalement instruire par son livre, livre qu'on considère comme un des meilleurs monuments pour l'étude de l'idiome bulgare de la Haute Macédoine.

Le sandjak de Nisch se compose de cinq arrondissements: de Nisch, de Prokouplé, de Kourchoumli, de Leskovetz et de Vrania. L'arrondissement de Nisch proprement dit se trouve à l'est de la Morava bulgare. Il est peuplé surtout de Slaves dont la statistique de l'église compte 12,569 familles ou (en multipliant ce nombre par 5) 62,834 habitants des deux sexes.

A Leskovetz et dans 195 villages la statistique de l'église compte 13,072 familles ou 65,360 habitants des deux sexes, presque autant que dans l'arrondissement de Nisch. Les Slaves de Leskovetz se disent Bulgares, sous le même nom on les rencontre dans toutes les relations de voyages ethnographiques. Dernièrement les Serbes, profitant de l'état d'abandon de cette contrée bulgare, ont tenté de la serbiser, c'est pourquoi ils ont fondé à Leskovetz une école serbe. Mais il est peu probable que ces tentatives aient porté quelque fruit; du moins il est certain que, il y a trois ans, quelques patriotes de Leskovetz ont attiré l'attention de l'Exarchat bulgare sur la propagande serbe parmi eux et ont sollicité son concurs pour l'ouverture d'une école bulgare à Leskovetz. L'arrondissement de Vrania se trouve presque au cours supérieur de la Morava bulgare et appartient au sandjak de Skopié; au point de vue de l'église il appartient au diocèse de Skopié. D'après les renseignements que j'ai recueillis il y a trois ans à Constantinople, sur 350 villes et villages dans l'arrondissement de Vrania une centaine appartient aux Albanais et le reste est peuplé de Bulgares. Il faut remarquer que les localités de l'arrondissement de Vrania, notamment dans ses parties supérieures, se composaient, en 1874, année à laquelle se rapportent mes ren-

Les Serbes, lorsqu'ils veulent démontrer le caractère serbe d'une contrée bulgare, aiment à exploiter le fait que le journal serbo-turc « Prizren », comptait des abonnés parmi la population de Bitolia, Ochrid, Prilep, Kustendil, etc.[1] Mais c'est une grande question que de savoir jusqu'à quel point ce fait renferme des conclusions pareilles, puisque le « Prizren » était un organe officiel de l'administration du vilayet et que, par conséquent, tous les établissements publics et les personnalités marquantes étaient tenus de le recevoir. La circonstance que le dit journal paraissait en turc et en serbe ne prouve rien non plus. L'histoire de sa fondation atteste qu'il était convenu, au début, de le faire paraître en turc et en bulgare. Le bulgare ne fut remplacé par le serbe que par suite de l'intervention du gouvernement serbe. Nous en trouvons la preuve dans quelques uns des auteurs serbes précédemment cités.

Mais si l'on peut tirer des abonnements d'un journal — et surtout lorsqu'ils sont obligatoires — des conclusions concernant le caractère national d'une localité, d'autant plus ce procédé devait-il être considéré comme plus juste dans les achats des livres dont la propagation était due non à l'influence de l'autorité, mais aux besoins intellectuels et à la conscience nationale des individus isolés. Cela nous a amené à fouiller presque tous les livres anciens serbes et bulgares pour voir de quel côté la population du pays de la Morava portait ses préférences. Il se trouve que les livres serbes n'y avaient pas un abonné, tandis que les livres bulgares en avaient un assez grand nombre. On pourrait nous objecter que ce pays n'était pas accessible aux livres serbes, parce qu'il se trouvait en Turquie, c'est-à-dire hors des frontières serbes. Mais l'objection tombe d'elle-même si l'on prend en considération le fait, que ces mêmes livres possédaient des abonnés par exemple à Prizren et à Prichtina,[2] bien que ces deux localités fussent également comprises dans les limites de l'Empire ottoman.

Voici une liste de quelques livres bulgares qui avaient des abonnés dans le pays de la Morava:

1. Renaissance des lettres ou sciences bulgares modernes. Ouvrage de l'historien russe Venelin. Moscou 1838. Traduit par le

---

[1] Notes sur la Vieille Serbie et la Macédoine, par Théodore P. Stancovitch, Nisch, 1915, p. 33.

[2] Voir « Les Pleurs de la Vieille Serbie », par l'archimandrite supérieur du monastère de Decan Hadji Serafin Ristitch, 1864.

secrétaire de gouvernement M. Kifaloff de Tétéven. Bucarest, *1842.*

A Nisch — pour l'école — 5 exemplaires.

2° Histoire d'Alexandre le Grand de Macédoine, sa naissance, sa vie, sa vaillance et sa mort. Traduit du grec par Christo P. Vassilieff Protopopovitch de Karlovo, instituteur slavo-bulgare dans cette ville. Belgrade, *1844.*

A Nisch: 21 abonnés.

A Leskovetz: 8 abonnés

A Prokouplé: 5 abonnés.

3° Heures de recueillement. Traduit de l'allemand en serbe par A. Gabriel Popovitch, archimandrite, et du serbe en bulgare par Ghéorghi S. Iocheff de Séslavtzi, Belgrade, *1850.*

A Négotin: un abonné à trente exemplaires.

4° Petit dictionnaire turco-bulgare avec un livre de conversations, rédigé et édité par Pentcho Radoff de Karlovo au profit et à l'usage de ses compatriotes. Belgrade, *1851.*

A Pirot: un abonné à 25 exemplaires.

5° Petite histoire générale, par Smaragdoff, traduite par I. Groueff. Constantinople Galata, *1858.*

A Nisch: 5 abonnés à un exemplaire et 1 à deux.

6° Premier aliment de la saine intelligence humaine, traduit par Iv. P. Tchitchi, imprimé aux frais de M. Kara-Nicolas Angheloff de Tatar-Pazardjik. Constantinople Galata, *1858.*

A Pirot: 17 abonnés.

7° Complainte sépulcrale ou pèlerinage du samedi saint. Imprimé aux frais de M. Dimitre Anghéloff le libraire. A l'usage de l'Eglise orientale orthodoxe et de tous ceux qui désirent la chanter. Constantinople, *1858.*

A Vrania: 1 abonné à un exemplaire et 1 à deux. P. 258.

8° Vie de Saint Grégoire, archevêque d'Omirit et discussion avec un certain Juif du nom d'Ervan recueillie et composée en *langue slavo-bulgare* par Averquie P. S., moine de Rilo. Avec un annexe contenant d'autres récits admirables sur l'Antéchrist et certains devoirs chrétiens. Publié avec la bénédiction du métropolite Mgr. Pierre, archévêque de Belgrade et de toute la Serbie. Belgrade, *1858.*

A Vrania: 2 abonnés à deux exemplaires et 29 à un seul.

A Nisch: 24 abonnés à un exemplaire.
A Leskovetz: 11 abonnés à un exemplaire.
A Prokouplé: 10 abonnés à un exemplaire.
A S. Kopanik: 1 abonné.
A Pirot: 2 abonnés à deux exemplaires et 14 à un seul.

9° Couronne abécédaire ou Moralités arrangées suivant l'ordre abécedaire, tirées des œuvres de Sv. D. Rostovsky et traduites de l'original en bulgare moderne par Iordan H. Volkoff de Schoumen. Première édition. Bucarest, *1863.*
A Vrania: 1 abonné à un exemplaire et 1 à deux.

10° Poésies et histoires morales par Kr. St. Pischourka. Première édition. *1871.*
A Leskovetz: 3 abonnés.
A Nisch: 1 abonné à deux exemplaires.
A Pirot: 11 abonnés.

11° Recueil national bulgare. Composé et édité par Vassili Tcholakoff. Première partie. Bolgrade, *1872.*
A Pirot: 1 abonné à trois exemplaires; 6 à deux, 60 dont 25 écoliers à un seul.

12° La conversation du prêtre Issidin ou le principe du christianisme. Composé par I. Eliade et ajouté au sermon prononcé à la réunion chrétienne par le vieillard, fils de la Veuve que le Christ fit ressuciter des morts (Lucas, chapitre 7, verset 12). Traduit en bulgare par Vassili Stancovitch de Svichtow et imprimé en guise de don aux frais de son fils Dimitre. Bucarest, *1875.*
A Nisch: 10 abonnés.
A Béla Palanka: 10 abonnés.
A Pirot et les villages environnants: 50 abonnés.
A Vrania: 15 abonnés.
A Leskovetz: 10 abonnés.

13° Les luttes, les souffrances et les succès des Bulgares (de 679 à 1882), description historique. Par T. H. Stantcheff. Roustchouk, *1881.*
A Pirot: 2 abonnés.

Annexes

1° Un certificat bulgare de baptême.

2° Une carte du pays de la Morava en lange serbe de 1879, éditée par la «Section opérative de la commande supérieure».

(Traduction littérale)

COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE BULGARE DE NISCH

CERTIFICAT DE BAPTÊME

Il est certifié par le présent que le 10 février de l'année courante 1874 un enfant du sexe masculin est né des parents orthodoxes M. Manoil et Mme. Anastasie, paroisse de .... et a été baptisé du nom de Théodore suivant les rites orthodoxes dans l'église de Saint Gobor par le pope Théodore. Il a été tenu sur les fonts baptismaux par le parrain Anasthase Tzakin.

En foi de quoi le présent certificat a été délivré pour servir là où on en aura besoin.

N° 131. Leskovatz.

НИШКА БЪЛГАРСКА ЧЕРКОВНА ОБЩИНА

СВИДѢТЕЛСТВО ЗА СВЯТО-ТО КРЪЩЕНІЕ

Свидѣтелство за Святото КРЪЩЕНІЕ

Съ настоящето ся обявава, че текущата година 1874 на февруар 10 родися прѣзъ закон но съпряжество отъ православны родители Г-на Манопп и Г-жа Настасѣка отроче въ Кворцѣ Ж: Ѯ: Кодж. Кое се крьсти по въсточно православный обрядъ въ прьвѣжъ Ст: Богоро отъ священника П. Тодор и ся наименово въ Св. крьщение Тодор. Въспріемникъ отъ Священнѣжта купѣлъ му бѣде Антанас Цекпи.

Въ увѣреніе на това дава ся настоящето да му послужи гдѣто е нуждно.

~~[illegible]~~ Лесковац

Брой ~~[illegible]~~

Лит. Венатій К. Цвѣтковъ въ Царигрѣ Балканскѣ Хань № 39

ПОМОРАВИЯ

(Изъ „*Карта војишта Српске војске у рату са Турцима 1877—8 год.*“, къмъ книгата „Рат Србије са Турском за ослобођене и независност 1877—78 године“, издание на „Оперативно одељење врховне команде“. Београд 1879).

——— граница по С. Стефанский договоръ.

Dore

LIBRARY
OCT
11
1977
UNIVERSITY
OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DR 381 M7C5

Chilingirov, Stiliian
Le pays de la Morava,
suivant des temeignages serbes

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 13 08 03 015 4